BV
4254
.F7
S34
1854
JESUITICA
v.6

SERMONS

POUR TOUS

LES DIMANCHES

ET POUR LES

PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE.

—

TOME VI.

BV

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

Boston College

B,T
1

SERMONS

POUR TOUS

LES DIMANCHES

ET POUR LES

PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE,

SUIVIS DE MÉDITATIONS
SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST,

PAR

M. L'ABBÉ SCHELLENS,

traduits du flamand
sur la deuxième édition originale,

Approuvée par S. Ém. Mgr le cardinal archevêque de Malines,

ET PUBLIÉS
avec autorisation de l'auteur.

TOME SIXIÈME.

BOSTON
IHS
COLLEGE

PARIS,
GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE CASSETTE, 4.

1854.

BOSTON COLLEGE
DOMESTIC
LIBRARY
HIGH SCHOOL

252·4

BOSTON COLLEGE
DOMESTIC
LIBRARY
HIGH SCHOOL

MÉDITATIONS

SUR

LA PASSION ET LA MORT DE JÉSUS-CHRIST.

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIÈRE MÉDITATION.

I.

INTRODUCTION. SUR LES AVANTAGES DE LA MÉDITATION.

Recogitate eum qui talem sustinuit a peccatoribus contradictionem.

Songez à celui qui a supporté de telles contradictions de la part des pécheurs.

(HEBR., XII, 3.)

Il n'est rien de si désirable, rien de si avantageux, rien de si salutaire qu'une constante méditation de la cruelle passion et de la mort de Jésus-Christ [1]. Ames méditatives, dit saint Ber-

[1] S. Aug., *Serm.* 52, *ad fr. in Eremo.*

nard, cette considération renferme en soi un surcroît de mérites, un trésor de vertu; elle est un abrégé du salut : elle est, selon saint Augustin, le plus efficace de tous les remèdes contre toute espèce de péché; elle est, comme nous l'enseigne saint Laurent Justinien, non-seulement capable de transformer l'homme complétement, mais elle peut même en faire un être angélique, un être divin.

Je pourrais vous citer une foule d'exemples à l'appui de ces attestations. C'est par ce moyen que l'économe de la reine d'Éthopie, dont il est parlé aux Actes des Apôtres, se convertit. Le saint diacre Philippe lui avait appris comment s'étaient accomplies les prédictions des prophètes sur la passion de Jésus : cette réflexion l'obligea à reconnaître le Christ comme le promis de Dieu et comme le Messie envoyé dans l'accomplissement des temps [1]. Je crois, dit-il, que Jésus-Christ est le Fils de Dieu. Il reçut le baptême de Philippe; et, d'après saint Jérôme, il devint, dans la suite, l'apôtre des Maures et des Abyssiniens ; il prêcha sans cesse le Christ crucifié, et subit le martyre pour la vraie foi.

Qu'est-ce qui encouragea la sainte vierge Pomposa à recevoir la mort? Les souffrances du Seigneur lui avaient inspiré un violent désir de

[1] Act., VIII, 27.

rendre à son Sauveur sang pour sang, vie pour vie.

D'où vient que les premiers fidèles menaient une vie si vertueuse? d'où leur venait leur profonde horreur du péché? Ils étaient ce peuple élu dont il avait été prédit : Vous puiserez avec allégresse les eaux de la grâce et de l'amour aux fontaines, c'est-à-dire aux plaies du Sauveur [1]. Ils méditaient chaque jour avec une profonde attention ce que Jésus avait souffert pour eux; il leur semblait le voir attaché au pilier dans le prétoire de Pilate, sanglant et couvert de plaies des pieds à la tête; il leur semblait le voir marcher par les rues de Jérusalem, chargé de sa croix, et s'avancer péniblement vers le Calvaire; il leur semblait le voir pendu vivant à la croix, les pieds et les mains cloués, expirant pour leurs péchés. Telle était la cause de cette merveilleuse dévotion dont ils ont laissé à tous les chrétiens un mémorable exemple.

D'où vient, au contraire, âmes chrétiennes, d'où vient que de nos jours il se rencontre tant d'impies qui osent se réjouir du mal qu'ils commettent et qui mettent leur gloire dans les plus horribles abominations [2]? D'où vient tant d'artifices dans la jeunesse? D'où vient tant de malice dans l'âge mûr? D'où vient une corruption si géné-

[1] Is., XII, 3. — [2] Prov., II, 14.

rale qu'on peut s'écrier en gémissant avec le roi prophète : Tous se sont égarés[1] ; ils ont abandonné les voies du salut ; pour un juste, on peut compter mille pécheurs ! — N'est-ce pas à cause de cette négligence de la méditation ? Oui, toute la terre est ravagée par une funeste dévastation, parce qu'il n'est personne qui réfléchisse dans son cœur [1]. La terre est remplie d'iniquités, parce qu'il n'est personne qui repasse dans son esprit tout ce que le Fils de Dieu a fait et souffert pour sauver l'homme : *Quia nullus est qui recogitet corde.*

Je crois donc qu'il est de mon devoir de vous mettre en garde contre ce malheur trop commun. Aussi vous dirai-je : « Songez à celui qui a supporté de telles contradictions de la part des pécheurs. » Souvenez-vous de l'amour que Jésus nous a témoigné dans sa cruelle passion ; n'oubliez jamais l'insigne bienfait qu'il nous a accordé en mourant pour nous, sur la croix, de la plus cruelle mort. Oh ! que cette réflexion, que ce souvenir vous serait utile ! Il vous porterait à corriger vos mœurs, à renoncer au péché et à travailler au salut de votre âme. Tel est le fruit que nous devons attendre de la méditation que nous allons faire en ce jour et les dimanches suivants du Carême, sur les cruelles souffrances de Jésus dans sa passion.

[1] Ps. XIII, 3. — [2] Jerem., XII, 11.

II.

RÉFLEXIONS SUR L'HORREUR ET LES CHATIMENTS DU PÉCHÉ.

Tristis est anima mea usque ad mortem.

Mon âme est triste jusqu'à la mort.

(MATTH., XXVI, 38.)

Lorsque l'heure de la passion fut venue, notre aimable Sauveur se rendit au jardin des Olives ; c'est là que commencent ses souffrances. A peine Jésus est-il entré dans le jardin que la douleur et l'accablement qui étaient pendant toute sa vie restés enfouis et cachés dans son cœur commencent à éclater. Il est totalement changé ; une angoisse mortelle vient assaillir son âme ; il élève au ciel ses regards désolés, ses mains se contractent ; ses jambes, qui l'avaient porté de ville en ville, de bourgade en bourgade, à la recherche des brebis égarées, tremblent sous lui, plient et chancellent ; il ouvre sa bouche divine, et d'une voix lamentable exhale ces paroles : Mon âme est triste jusqu'à la mort ! *Tristis est anima mea usque ad mortem !*

Que dites-vous, aimable Jésus ? que signifient ces mots : Mon âme est triste jusqu'à la mort? Quoi ! n'avez-vous pas ardemment souhaité de

souffrir et de mourir pour l'homme [1]? Ne vous êtes-vous pas écrié dans le ravissement d'un amour ineffable : Je dois être baptisé du baptême, et combien ai-je à souffrir jusqu'à ce qu'il s'accomplisse [2]? Pourquoi donc cette immense affliction? pourquoi trembler, pourquoi craindre et vous alarmer?

Hélas! âmes pieuses, ce n'est pas tant la souffrance prochaine que la vue de nos péchés qui afflige notre aimable Sauveur. Il voit en esprit non-seulement les péchés déjà commis, mais aussi ceux que les hommes commettront après sa mort, ces haines irréconciliables, ces honteuses voluptés, ces vols, ces injustices, ces blasphèmes, ces sacriléges! Chaque crime se montre à son esprit dans toute son horreur et dans toute sa malice, et c'est ce qui lui serre le cœur d'un deuil si cruel; c'est là ce qui accable son âme; c'est là ce qui le renverse la face contre terre : *Procidit in faciem suam* [3]. Jésus, Jésus a donc succombé sous le fardeau de notre malice! Nos crimes lui arrachent des pleurs des yeux, des soupirs du cœur, du sang de son corps [4]! Ils le remplissent d'une affliction, dit le Docteur angélique, qui est la plus grande affliction qu'on puisse supporter en la vie présente.

Ajoutez ensemble toutes les douleurs de tous

[1] Luc., XXII, 15. — [2] Luc., XII, 50. — [3] Matth., XXVI, 39. — [4] Luc., XXI, 44.

les hommes depuis la création du monde jusqu'aujourd'hui : la douleur de cet insensé de l'Évangile lorsqu'il apprit que cette nuit même on lui redemanderait son âme, et qu'il devrait tout abandonner; la douleur de l'orgueilleux Absalon quand il apprit qu'il ne pouvait plus se présenter à la cour de son père; les souffrances des martyrs, les supplices les plus violents qu'aient pu inventer la rage des tyrans : tous ces maux assemblés et réunis sont à peine une ombre de ceux que le Christ a soufferts lorsqu'il assuma le fardeau de tous les pécheurs pour lesquels il devait satisfaire. Il pouvait dire alors en toute vérité : Les torrents de l'iniquité m'ont troublé : *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me* [1].

Si le Sauveur a pleuré des péchés qu'il n'avait pas commis; s'il a frémi pour des iniquités dont il restait simplement caution [2], ah! quelles raisons n'avons-nous pas, âmes pieuses, de craindre et de pleurer le péché, nous qui en commettons si fréquemment, qui en avons tant commis déjà que nous pourrions dire avec David : *Multiplicatæ sunt super capillos capitis mei* [3]! Nos iniquités se sont multipliées au delà des cheveux de notre tête! Oh! si nous pouvions voir toute l'horreur du péché comme la vit Jésus, nous verserions des larmes abondantes; nous le crain-

[1] Ps. XVII, 5. — [2] Is., LIII, 4. — [3] Ps. XXXIX, 13.

drions mille fois plus que tout autre mal qui puisse nous survenir. C'est ainsi que le craignirent ici-bas tant de saints.

Saint Anselme disait qu'il préférait tomber en enfer plutôt que de commettre un péché mortel. Saint Arsène, interrogé sur le motif de ses craintes, répondit : « J'ai toujours vécu dans la « crainte, parce que, Dieu étant infiniment bon, on « doit toujours craindre de l'offenser. » La reine Blanche craignait si fort le péché qu'elle disait souvent à saint Louis, son fils, roi de France : « Mon enfant, je vous aime comme la prunelle « de mes yeux ; mais j'aimerais mieux vous voir « dépouillé de la couronne et du sceptre, je pré- « férerais vous voir descendre dans la tombe « plutôt que de vous voir commettre un péché « mortel. »

Mais pourquoi citer ces faits ? Aristote même a enseigné qu'on doit préférer mourir plutôt que de commettre rien de contraire à la vertu [1]. N'est-ce pas une maxime bien noble aussi que celle de cet autre Gentil : « Celui qui ordonne la « mort est plus excusable que celui qui fait vivre « mal ? » Et ces hommes qui, par amour de la décence, avaient une telle crainte des fautes s'élèveront au dernier jour contre bien des chrétiens qui s'adonnent sans crainte et sans remords à toute la perversité de leur malice.

[1] Lib. 3 *Eth.*

En effet, ne devez-vous pas avouer, Mes frères, que vous buvez le vice comme l'eau ? *Bibit quasi aquam iniquitatem* [1]. Vous commettez le péché sans le moindre remords ; vous y persistez pendant de longues années ; vous êtes aussi calmes dans votre iniquité que si vous aviez pratiqué des œuvres de justice [2]. Vous dites avec les impies du livre de la Sagesse : Jouissons de toutes ces joies, n'obéissons qu'à notre sensualité, assouvissons nos passions, car c'est là notre partage. Que les justes nous blâment, peu nous importe ; Dieu est bon, patient et miséricordieux, il ne nous punira pas : *Non requiret* [3]. O pécheurs aveugles qui tenez un tel langage, tremblez ! tremblez, car les fléaux et les malédictions deviendront votre partage ; tôt ou tard vous éprouverez, comme dit David, que les châtiments des pécheurs sont nombreux : *Multa flagella peccatoris* [4].

Et si vous doutiez de cette vérité, consultez l'Écriture sainte. Comment Dieu a-t-il agi au commencement du monde avec notre premier père, qui, pour ne pas déplaire à sa femme, offense son créateur en mangeant du fruit défendu? Il fut chassé du paradis, dépouillé de toutes ses faveurs, assujetti à la mort, condamné à une expiation de neuf cents ans, et toute sa postérité

[1] Job. xv, 16. — [2] Eccl., viii, 14. — [3] Ps. x, 13. — [4] Ps. xxix, 10.

hérita de sa malice et de ses misères [1]. Comment Dieu agit-il ensuite du temps de Noé envers ceux qui s'adonnaient aux voluptés de la chair? Les cataractes du ciel s'ouvrirent, les mers furieuses enflèrent leurs ondes, et tous, à l'exception d'un petit nombre, furent submergés par les eaux du déluge [2]. Comment Dieu agit-il enfin à l'égard de ces quatre villes corrompues, Adamas, Séboïm, Sodome et Gomorrhe, dont mes lèvres n'osent prononcer les crimes qui criaient vengeance? Des nuées ardentes tombèrent du ciel, dit saint Chrysostome, des torrents de flammes portèrent de tous côtés la dévastation et la mort, et il semblait que l'enfer eût fait éruption pour étaler à la face de la terre consternée toutes ses horreurs [3]. Mille autres ont subi les plus terribles châtiments pour leurs crimes. Une foule d'Israélites furent détruits par les serpents dans le désert [4]. Dathan et Abiron furent engloutis dans la terre [5]. Antiochus et Hérode furent rongés vivants par des vers : le péché, en un mot, devient lui-même le fléau impitoyable qui, tôt ou tard, flagelle les pécheurs : *Multa flagella peccatoris.*

Apprenez donc aujourd'hui, âmes pieuses, apprenez de Jésus à pleurer vos péchés. Si jamais il fut un temps de s'affliger avec celui qui est

[1] Gen., III. — [2] Gen., VI, 7. — [3] Gen., XIX. — [4] Num., XXI, 6. — [5] Num., XVI, 32.

dans l'affliction, n'est-ce pas surtout lorsque celui-ci s'y trouve pour l'amour de nous? Jésus est triste pour l'amour de nous, à cause de nos péchés, et nous ne les pleurerons pas! Oui, soyons tristes à son exemple, et non pour un temps, non pour quelques jours, pour quelques mois, pour quelques années; mais soyons tristes jusqu'à la mort, soyons tristes pour toujours. Que nos péchés, comme dit le pénitent David, soient toujours contre nous : *Peccatum meum contra me est semper* [1].

Apprenez également à craindre le péché, haïssez-le, détestez-le : il est, dit saint Augustin, le plus grand mal qui puisse vous arriver; c'est un mal incompréhensible et inexplicable. Priez le Seigneur de vous accorder le pardon de ceux que vous avez déjà commis; demandez-lui la grâce de n'en plus commettre à l'avenir, et soupirez avec le roi prophète ces paroles de componction : *Ayez pitié de moi, mon Dieu!*

III.

RÉFLEXIONS SUR LA CONFIANCE EN DIEU.

Apparuit illi angelus de cœlo, confortans eum.

Il lui apparut un ange du ciel, qui le fortifia.

(Luc., xxii, 43.)

Le Sauveur était triste jusqu'à la mort, plein d'accablement, et incliné jusqu'à terre : dans

[1] Ps. l, 5.

cette misérable situation, il eut recours à son Père céleste ; il pria longtemps pour lui demander ses consolations et ses lumières [1]. Et voyez, un ange du ciel lui apparaît et vient le fortifier : la terre lui refuse son appui, les apôtres oublient leurs devoirs et n'offrent aucune consolation à leur Maître ; un consolateur céleste vient lui apparaître alors, un ange vient sous une forme sensible ranimer et fortifier Jésus : *Apparuit illi angelus de cœlo, confortans eum.*

Quelles consolations doit vous inspirer cet événement, âmes pieuses ! Que cette apparition doit vous animer à mettre toujours votre confiance dans le Seigneur ! Apprenez donc aujourd'hui à vous adresser à lui dans toutes les adversités et dans toutes les peines où vous aurez besoin de son secours. Êtes-vous réduit à la plus hideuse misère, dépouillé de vos biens, pressé par la faim et la soif, ayez confiance en Dieu : lui qui bénit les pertes de Job par une double rémunération ; lui qui rassasia plusieurs milliers d'hommes avec quelques pains ; lui qui, à la prière d'Élie, multiplia la farine et l'huile d'une pauvre femme ; ce Dieu de toute bonté vous consolera aussi, vous secourera, vous viendra en aide. Des maladies viennent-elles vous assaillir, êtes-vous accablé de souffrances corporelles, ayez confiance en Dieu : lui qui rendit si miraculeusement la vue à l'a-

[1] Luc., XXII, 43.

veugle Tobie ; lui qui prolongea les jours du roi Ézéchias ; lui qui guérit les lépreux ; ce Dieu de bonté vous ranimera, vous soutiendra, vous guérira aussi. Êtes-vous accusé à tort, êtes-vous faussement condamné, êtes-vous soupçonné d'être ce que vous n'êtes pas, ayez confiance en Dieu : lui qui révéla l'innocence de Susanne par la voix du jeune Daniel, vous justifiera, vous défendra, vous délivrera aussi.

Aussi longtemps qu'il y aura des anges au ciel, les justes trouveront des protecteurs sur la terre. J'ai été jeune, disait autrefois le roi David, et je suis devenu vieux ; mais je dois rendre à Dieu cet hommage, en présence de toute la terre, que jamais je n'ai vu un juste abandonné de Dieu. Je l'ai vu en butte aux persécutions, à l'oppression, aux humiliations ; mais il est sans exemple qu'il y ait été abandonné jusqu'au bout : *Non vidi,* je ne l'ai jamais vu. Car lorsqu'on s'attendait à la consommation de sa ruine, le secours du Seigneur s'est tout à coup manifesté, et après que ses pleurs eurent coulé quelque temps Dieu lui-même les sécha. Bien plus, ajoute ce saint prophète, il l'a délivré, il l'a élevé, et, même après sa mort, il a pris soin de sa postérité : *Non vidi justum derelictum, nec semen ejus quærens panem* [1].

Cela étant, Seigneur Jésus, nous aurons, à vo-

[1] Ps. XXXVI, 25.

tre exemple, recours à Dieu en toute nécessité, à Dieu, le père de toute miséricorde et la source de toute grâce ; nous placerons en lui notre confiance, nous espérerons en lui, et dans l'éternité nous ne serons point confondus [1] : *In te, Domine, speravi ; non confundar in æternum.*

IV.

RÉFLEXIONS SUR LE SCANDALE.

Judas antecedebat eos.
Judas les précédait.
(Luc., xxii, 47.)

Tandis que notre aimable Sauveur se trouvait ranimé et fortifié par l'ange consolateur, Judas vient au jardin des Olives pour accomplir ses perfides desseins. Comblé des bienfaits de son divin maître, il vient pour le livrer à la mort ; il le récompense de tant de faveurs par la plus noire ingratitude, et c'est de lui que David a pu dire autrefois : Ils m'ont rendu le mal pour le bien : *Retribuebant mihi mala pro bonis* [2]. Le Sauveur l'avait admis à être le guide des fidèles ; il se fait le guide des impies ; il se fait le chef d'une horde de vils assassins qui s'avancent pour saisir Jésus et pour le mettre à mort : *Judas antecedebat eos.*

Mais, malheureux Judas, quel crime allez-

[1] Ps. lxx, 1. — [2] Ps. xxxiv, 12.

vous commettre ! Vous vous mettez à la tête des ennemis de Jésus, et vous vous rendez ainsi coupable non-seulement de votre propre péché, mais aussi de ceux des autres. Songez-y, apôtre infidèle ; considérez un instant le scandale que vous donnez à ceux qui vous suivent. Ignorez-vous que votre maître a dit : Malheur à l'homme qui aura causé le scandale [1]. Malheur à vous, traître ! malheur à vous qui conduisez au crime ces misérables ! Il eût mieux valu pour vous, ô Judas, et méditez bien ces paroles, il eût mieux valu que vous ne fussiez jamais né, ou qu'on vous eût précipité avec un rocher au cou dans les profondeurs de la mer [2] ?

Que dis-je ? hélas ! pourquoi ces menaces contre Judas ? Ah ! mes frères, entrons plutôt dans une sainte colère contre nous-mêmes ; car en jugeant le traître c'est notre propre condamnation que nous prononçons, puisque nous faisons nous-mêmes ce que nous condamnons en lui [3].

Quel péché, en effet, est plus commun parmi nous que le scandale ? Ici ce sont des parents qui, au lieu d'élever leurs enfants dans la crainte de Dieu, les scandalisent et les corrompent dès leur plus tendre enfance par leurs mauvais exemples. Là ce sont des maîtres qui font échouer l'honneur, la vertu, la pureté de leurs serviteurs

[1] Matth., XVIII, 7. — [2] Matth., XVIII, 6. — [3] Rom. II, 1.

contre l'appât des présents et des promesses. Ici c'est une jeunesse dépravée qui enseigne le vice aux innocents, qui y fait consentir les faibles et qui y force ceux qui résistent. Là ce sont de jeunes filles, pécheresses publiques, scandale de la jeunesse, danger de la vieillesse, la peste de toute une commune. De quelque côté que nous nous tournions, nous ne rencontrons que scandale partout : scandale par mauvais conseils, par sales discours, par refrains licencieux ; scandale par images obscènes, par mauvais livres, par journaux indécents ; scandale par jurements, par blasphèmes ; scandale par railleries, par critique, par médisance ; scandale par gourmandise, par ivrognerie, par intempérance ; scandale par mille excès ! Combien il en est à qui on pourrait dire : Vous tendez un piége à votre frère pour le faire tomber, et, insensibles à la douleur qu'éprouvera de sa perte notre mère commune, la sainte Église, vous ne craignez pas de devenir pour lui un sujet de scandale[1] ! Malheureux, vous péchez, et par votre péché vous entraînez les autres à le faire, comme autrefois Jéroboam : *Qui peccavit et peccare fecit Israel*[2].

D'où vient cette corruption des mœurs, cet abandon de la vertu, ce relâchement de la religion ? C'est du scandale. — D'où vient ce liber-

[1] Ps. XLIX, 20. — [2] III Reg., XIV, 16.

tinage de tant de jeunes gens, cet oubli de Dieu de tant d'hommes qui, dès leur enfance, blasphèment le Seigneur, profanent son saint nom et maudissent ses sacrements? C'est du scandale. — D'où vient que tant de jeunes filles se livrent à la vanité, et deviennent ainsi le chagrin de leurs parents, la honte de leur famille, l'opprobre de leur pays? C'est du scandale.

C'est à vous donc, à vous qui donnez le scandale, hommes impies, qu'on doit attribuer la foule de crimes qui se commettent aujourd'hui. Vous êtes la cause première de cette corruption générale : *Errantes et in errorem mittentes* [1]; vous à qui il ne suffit pas de vous damner vous-mêmes, et qui damnez aussi votre propre frère, votre frère pour le salut duquel Jésus est descendu du sein de son Père céleste sur la terre, pour qui il a travaillé pendant trente-trois années, pour qui il a essuyé mille peines et mille souffrances, pour qui il a versé des larmes amères, pour qui enfin il a donné sa vie et son sang : *Propter quem Christus mortuus est* [2].

Le récit suivant en est un saisissant exemple. Un jeune homme d'un certain rang et doué de toutes les vertus qu'on peut souhaiter dans le jeune âge eut le malheur de fréquenter un compagnon vicieux, dont le scandaleux exemple le jeta dans d'incroyables désordres et dans une vie

[1] II Tim., III, 13. — [2] Rom., XI, 15.

pleine de péchés et d'ordure. Maintes fois ses amis l'exhortèrent à se corriger ; il n'en poursuivait pas moins avec ardeur le cours de ses débauches : mais une nuit il fut saisi d'un grand effroi et se mit à pousser des cris de terreur. Toute la maison fut bientôt sur pied; on accourut à ses cris, on lui demanda ce qu'il souffrait : mais on ne put rien en tirer d'intelligible, et il ne répondit que par des hurlements de plus en plus déchirants. On fit venir un prêtre, qui l'exhorta à penser à Dieu et à implorer le pardon de ses fautes ; mais ce fut inutilement. Le zélé pasteur continua néanmoins ses efforts et ses encouragements, mêlant ses pleurs aux discours les plus pathétiques. Le moribond tourna vers lui un regard égaré, et, le regardant d'un air farouche, il s'écria d'une voix lamentable : « *Malheur* « *à celui qui m'a perdu! Malheur à celui qui* « *m'a perdu !* C'est en vain que je voudrais im- « plorer la grâce de Dieu ; je vois l'enfer ouvert « sous mes pas pour m'engloutir ! » Et sur ces paroles il se tourna de l'autre côté, comme pour se soustraire à de nouvelles exhortations, et il mourut en désespéré [1].

O scandaleux, ouvrez donc enfin les yeux, et tremblez d'épouvante à la vue des ravages que vous avez causés ! Fuyez le scandale comme une peste contagieuse : gardez-vous attentivement

[1] J. Gerson., *Cancel.*

de devenir pour qui que ce soit une pierre d'achoppement, soit par vos discours, soit par vos actions. Vous ne voudriez pas qu'on vous dévouât à l'enfer, et moins encore que l'on vous y précipitât; n'y conduisez donc personne par votre funeste exemple. Faites en outre tout votre possible pour réparer les scandales que vous avez déjà donnés; tâchez, si vous le pouvez encore, tâchez de ramener à Dieu ceux que vous avez égarés. Si vous le pouvez, ai-je dit; car s'il en est déjà qui sont damnés par vos scandales, leur réprobation est irrévocable. En vain vous efforceriez-vous de les retirer de l'enfer, en vain verseriez-vous nuit et jour des ruisseaux de larmes, en vain répandriez-vous pour eux tout votre sang; il est trop tard, leur malheur est à jamais irréparable! Mais s'ils sont encore en cette vie, vous pouvez et vous devez de tout votre pouvoir les ramener à Dieu [1]. Dans ce but, faites tendre tous vos discours et toutes vos paroles à l'édification de vos frères [2]. Soyez pour tous un modèle de langage, de charité, de foi, de chasteté [3]. Soyez irréprochable au milieu des méchants, et brillez comme des lampes éclatantes au milieu des peuples de la terre [4]. Que votre lumière, c'est-à-dire vos bonnes œuvres, se répande parmi les hommes, afin que tous ceux qui

[1] Eccl., XXIX, 27. — [2] I Cor., XIV, 26. — [3] I Tim., IV, 12. — [4] Phil., II, 15.

vous voient vous imitent et rendent grâces à votre Père qui est dans le ciel : *Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum, qui in cœlis est*[1]. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME MÉDITATION.

I.

RÉFLEXIONS SUR L'INTÉRÊT.

Confestim accedens ad Jesum, dixit : Ave, Rabbi, et osculatus est eum.

Judas, s'approchant de Jésus, lui dit : Maître, je vous salue, et il l'embrassa.

(MATTH., XXVI, 49.)

Judas venait avec une troupe d'hommes armés au jardin des Olives, pour mettre à mort son bienfaiteur ; il leur donna un signe pour que son exécrable projet ne pût échouer : C'est celui que j'aurai embrassé, leur avait-il dit. Saisissez-le, liez-le bien, et emmenez-le avec précaution. A peine le traître eut-il donné ces instructions qu'il se rendit avec sa misérable faction au jardin. Judas courut un peu en avant ;

[1] Matth., v, 16.

il s'approcha du Sauveur, lui sauta au cou, et, pressant son visage contre le visage de Jésus, il lui donna un baiser en signe d'affection, en lui disant : Je vous salue, Maître ; *Dixit : Ave, Rabbi, et osculatus est eum.* O baiser perfide ! ô sacrilége embrassement !

La trahison de Joab contre Amasa, dont il est parlé au livre des Rois, fut sans doute un crime honteux et horrible [1]. Joab vint un jour trouver Amasa, et lui dit : Je vous salue, mon frère ; *Ave, mi frater :* et, pendant que de la main droite il prenait le menton d'Amasa comme pour l'embrasser, de la main gauche il tira son glaive et lui porta traîtreusement un coup mortel. Mais la trahison de Judas fut bien plus monstrueuse et bien plus abominable que celle-là. Il emploie un témoignage de paix, dit saint Chrysostome, pour rompre le pacte de la paix ; il baise du bout des lèvres, il tue du fond du cœur, non son frère, comme Joab, mais son maître, mais son Seigneur, mais son Dieu !

Quel put être le principe d'une si épouvantable iniquité ? Judas était-il porté à ce forfait par quelque injustice que Jésus lui aurait faite ? Non, non : Judas trahit son maître sans colère, sans ressentiment, sans vengeance ; il n'en avait point de motifs. Le Sauveur l'avait durant trois années

[1] II Reg., xx, 9.

comblé de bienfaits et de faveurs. Pourquoi donc oublie-t-il tant de bonté? pourquoi livre-t-il son bienfaiteur? Hélas! honte et malédiction! c'est pour un vil salaire, pour trente deniers d'argent!

Pourquoi, disait Joab à un de ses soldats, pourquoi n'avez-vous pas percé le rebelle Absalon? j'eusse récompensé votre zèle par dix sicles d'argent.—M'en eussiez-vous offert mille, répondit le soldat, je n'aurais pas encore trempé mes mains dans le sang de mon roi. — Absalon, néanmoins, n'était que le persécuteur de son père, l'assasin de son frère, un usurpateur ambitieux. Judas pour trente deniers, pour le vil prix d'un esclave, vend le meilleur des maîtres, le roi du ciel et de la terre! O honte! ô exécrable avarice!

Ah! l'Apôtre disait bien autrefois, et à bien juste titre, que la concupiscence est la racine de tout mal [1]. C'est elle qui amena Judas à cet horrible forfait, et à quelles noires iniquités ne conduit-elle pas encore de nos jours une foule de mortels! L'intérêt engendre la haine et l'envie; il alimente la discorde et la dissension; il éveille l'aversion et l'inimitié; il ouvre la carrière à tous les péchés. En effet, ces paroles de Judas : *Quid vultis mihi dare* [2]? Que voulez-

[1] I Tim., VI, 10. — [2] Matth., XXVI, 15.

vous me donner? ces paroles, dis-je, quelle funeste influence n'exercent-elles pas encore aujourd'hui sur le cœur humain? Quel est le motif qui éloigne tant d'hommes des sentiers de la vertu et qui les égare dans les voies de la perdition? C'est l'argent. Quelle est la cause de l'oppression de tant de misérables orphelins? pourquoi suce-t-on le sang de tant d'inconsolables veuves? Pourquoi se repaît-on des sueurs du pauvre artisan, à qui l'on retient un salaire péniblement gagné? Ah! la cause de ces maux, c'est l'avarice. Ce qui fait pulluler toute cette race d'usuriers, de parjures, de voleurs, c'est la soif de l'or.

N'est-ce pas une pénible vérité à dire, qu'un peu d'or ou d'argent soit capable de faire transgresser aux hommes les lois du Seigneur; qu'une vile somme, qu'une poignée d'argent suffise bien souvent à faire commettre à l'homme les plus affreuses monstruosités? Si fidèle, si probe, si honnête que soit une personne, l'appât d'un gain sordide peut en faire bientôt un voleur, un imposteur, un brigand. En présence de l'argent, la religion devient muette, l'Évangile s'efface, il n'est point de devoirs qu'on ne foule aux pieds. Les avares sont semblables à ces pharisiens qui écoutaient de la bouche même du Sauveur les vérités divines, et qui les tournaient en ridicule, parce que l'avarice était enracinée

dans leur cœur : *Erant avari, et deridebant illum* [1]. Maudite soif de l'or, tu es, je puis le dire, le principe et la cause de tout mal; tu es cause qu'une foule d'hommes perdent leur Dieu, leur âme et leur salut; tu es une pierre contre laquelle le plus grand nombre, hélas! vient trébucher sans pouvoir se relever d'une chute qui les précipite en enfer : *Mergunt homines in interitum* [2].

Quelle épouvantable vérité, mes frères. Ah! si vous étiez coupables de ce crime d'avarice, implorez-en votre pardon auprès de Dieu, par les mérites de Jésus; conjurez-le humblement de restreindre désormais vos désirs à ce qui est strictement nécessaire à votre subsistance, et contentez-vous de ce qu'il vous donnera [3]. A quoi servent les richesses de la terre, puisqu'un jour il nous faudra les abandonner, et que jamais elles ne peuvent rassasier notre cœur? Travaillons donc à nous procurer des biens qui puissent nous rendre éternellement heureux : *Thesaurizate autem vobis thesauros in cœlo* [4]. Détachez votre cœur des richesses périssables [5]. Employez-les comme des moyens de salut, pour le soutien des pauvres, pour la pompe de la religion et pour la gloire de Dieu, qui en est le suprême dispensateur.

[1] Luc., XVI, 14. — [2] I Tim., VI, 9. — [3] I Tim., VI, 8 — [4] Matth., VI, 20. — [5] Ps. LXI, 11.

II.

RÉFLEXIONS SUR LE JUGEMENT ET SUR L'ENDURCISSEMENT DES PÉCHEURS.

Ego sum.
C'est moi.
(JOAN., XVIII, 5.)

Lorsque Judas eut donné à son maître le perfide baiser, les soldats se présentèrent. Jésus alla à leur rencontre, et leur dit : *Quem quæritis?* Qui cherchez-vous? — Ils répondirent : *Jesum Nazarenum*, Jésus de Nazareth. Le Sauveur reprit : C'est moi; *Ego sum.* Et à ces mots Judas et toute sa vile bande tombent à la renverse, comme frappés de la foudre. C'était l'accomplissement de cette prédiction de David : *Dabit voci suæ vocem virtutis* [1], Il donnera à sa voix la voix de la force. *A voce tonitrui tui formidabunt*, A la voix de votre tonnerre ils seront saisis de terreur [2].

Qu'est-ce que le général qui d'un mot renverse à terre tous ses ennemis! Ah! Mes Frères, que sera son pouvoir lorsqu'il viendra juger les hommes, s'il est si grand déjà en ce moment où lui-même va être jugé? Que sa voix sera redoutable au dernier jour, alors qu'assis sur son siége de justice il dira aux méchants : *Ego sum*, C'est

[1] PS. LXVII, 34. — [2] PS. CIII, 7.

moi Jésus : je suis ce Jésus qui est venu pour vous racheter et vous sauver; c'est moi qui, pour l'amour de vous, ai quitté le sein de mon père céleste et suis descendu des hauteurs du ciel sur la terre, pour vous ramener de la terre aux cieux ; c'est moi qui, par amour pour vous, me suis livré à mes ennemis, qui ai répandu pour vous mon sang et qui ai sacrifié ma vie. Je suis le Jésus qui vous ai tant de fois appelé à renoncer au péché et à amender votre vie, tantôt par des illuminations intérieures, tantôt par des avertissements exterieurs et par la voix de mes ministres. Je suis ce Jésus que vous avez persécuté, honni, blasphémé [1]. Car ce que vous avez fait au moindre des miens vous me l'avez fait à moi-même. Aussi punirai-je l'outrage fait à mes membres, comme s'il eût été fait à ma personne. Je ne suis donc plus votre doux Jésus, je suis votre juge irrité. Autrefois j'étais disposé à vous épargner, aujourd'hui vous éprouverez toute la rigueur de mes châtiments. *Discedite a me, maledicti* [2], Retirez-vous de moi, maudits ! retirez-vous de moi : vous ne verrez jamais plus mon visage, vous qui avez comme Judas défié ma bonté, qui avez abusé du temps de la grâce, qui avez négligé les moyens de salut, qui n'avez répondu à mes bienfaits que par la plus noire

[1] Matth., xxv, 40. — [2] Matth., xxv, 41.

ingratitude; retirez-vous, maudits. *Discedite... in ignum æternum*, Allez au feu éternel; allez y gémir, y pleurer, y hurler pendant tous les siècles des siècles!

Cette idée, Mes Frères, nous fait frémir et trembler; un frisson glacé parcourt notre sang; notre cœur semble prêt à défaillir d'angoisse et de terreur. Mais les pécheurs en deviennent-ils meilleurs? renoncent-ils à l'ivrognerie et à l'intempérance? renoncent-ils à leurs injustices? mettent-ils des bornes à leur sensualité? Hélas! semblables à Judas et à sa horde sacrilége, ils sont renversés à terre; mais ce prodige ne les convertit pas. Endurcissement bien douloureux pour le cœur de Jésus, et que le prophète Jérémie déplorait en ces termes : *Percussisti eos, et non doluerunt* [1], Vous les avez frappés, et ils ne se sont pas sentis affligés.

Oui, Seigneur Jésus, vous nous avez frappés, et nous n'en avons conçu aucune douleur. Vous nous avez frappés par la voix de vos prédicateurs, qui touchaient notre âme; vous nous avez frappés par la méditation de vos jugements, qui nous épouvantaient; vous nous avez frappés par des maladies, par des maux, par des revers, des avertissements paternels de renoncer à nos voies coupables, de nous corriger et de revenir sincèrement à vous. Mais nous n'en avons res-

[1] Jer., v, 3.

senti aucune douleur, aucun repentir qui allât jusqu'à une véritable contrition : nous avons persisté dans le mal avec une criminelle opiniâtreté. Aujourd'hui cependant, ô miséricordieux Jésus, nous nous tournons vers vous. Vous avez promis au prophète Ézéchiel de nous arracher ce cœur de pierre, et nous donner en sa place un cœur de chair [1] : accomplissez donc votre promesse; touchez notre cœur, excitez en nous un véritable repentir de nos péchés, et que votre grâce nous conduise à un parfait amendement de notre vie. Nous vous en prions, Seigneur, avec le pénitent David : *Ayez pitié de moi, ô mon Dieu!*

III.

RÉFLEXIONS SUR L'INCONSTANCE DU MONDE.

Tunc discipuli omnes, relicto eo, fugerunt.
Alors tous les disciples, l'ayant abandonné, prirent la fuite.
(MATTH., XXVI, 56.)

Le Sage a dit qu'il y a des amis selon le temps : amis dans la prospérité, mais qui nous délaissent dans la tribulation et dans les revers [2]. Ames pieuses, les apôtres vont eux-mêmes nous en offrir un exemple convaincant. A peine Jésus fut-il saisi et garrotté que tous ces hommes,

[1] Ez., XI, 19. — [2] Eccl., VI, 8.

qui s'étaient montrés ailleurs si courageux qu'ils voulaient même lever le fer contre leurs ennemis, prirent la fuite. Les évangélistes ont précisé le temps de cet abandon par la particule *alors :* Alors ils s'enfuirent : *Tunc discipuli omnes, relicto eo, fugerunt.* Alors que les ennemis de Jésus avaient mis la main sur lui et le tenaient en leur pouvoir; alors que le temps était venu où ils eussent dû secourir leur chef comme d'intrépides guerriers; alors qu'ils eussent dû témoigner la plus grande fidélité à leur maître, le plus profond respect à leur Seigneur, la plus inébranlable constance à leur ami, le plus immuable attachement à leur Père, alors ils prirent tous la fuite : *Tunc discipuli omnes... fugerunt.*

Lorsque Jésus fut invité aux noces de Cana, ses disciples l'accompagnèrent : on ne lit nulle part qu'aucun d'eux y manquât. Lorsqu'il s'était attiré l'admiration et le respect du peuple pour ses divins enseignements, pour ses vertus sublimes et pour ses miracles signalés, lorsqu'on l'honorait de toutes parts comme un grand prophète, ses disciples ne se firent pas attendre. Lorsqu'il fit son entrée à Jérusalem au milieu de l'allégresse et des acclamations du peuple, les disciples le suivaient : à la dernière Cène, ils se trouvaient à sa table et ne songeaient point à l'abandonner. Mais dans la détresse, lorsqu'il se trouvait entre les mains de ses meurtriers, alors

ils prirent tous la fuite ; et ainsi fut accomplie la prédiction du prophète Zacharie : Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées [1]. O douleur pour Jésus !

Quand l'Apôtre se trouvait à Rome dans les fers, et prêt à être condamné à mort pour l'Évangile, il se plaignait que tous l'avaient délaissé [2]; mais il reconnaît toutefois que Luc est resté près de lui : *Lucas est mecum solus* [3]. Combien ne dut-il pas être plus cruel pour Jésus de se voir abandonné de tous, jusqu'au dernier ! Ne pouvait-il pas proférer ces lamentations d'Isaïe [4] : J'ai seul foulé le pressoir, et aucun homme des nations n'a été avec moi ! J'ai regardé de tous côtés, et nulle part je n'ai trouvé d'appui ! Mes amis et mes proches [5], Judas entre autres et les Juifs, se sont avancés contre moi, et ceux qui étaient à mes côtés, mes disciples, se sont levés et ont pris la fuite.

Que cet exemple, Mes Frères, vous apprenne quelle est l'inconstance du monde, et combien on doit peu se fier aux promesses, aux protestations de fidélité et d'amitié des hommes. Ceux qui sont aujourd'hui nos amis seront peut-être demain nos ennemis ; ceux qui nous ont le plus d'obligations seront presque toujours les premiers à nous abandonner. C'est donc un vain mot que la

[1] Zach., XIII, 7. — [2] II Tim., IV, 16. — [3] II Tim., IV, 11. — [4] Is., LXIII, 3. — [5] Ps. XXXVII, 12.

confiance dans les hommes. Aussi longtemps que vous serez dans la prospérité, vous rencontrerez assez d'amis ; mais des amis dans les revers sont aussi rares, dit le proverbe, que des corbeaux blancs : *Rara avis in terris alboque simillima corvo*. Ne mettez donc point votre confiance dans les princes et les enfants des hommes, auprès desquels il n'est ni salut ni soutien [1] ; mais établissez-la tout entière en Dieu. Il n'est personne qui ait jamais été confondu dans sa confiance au Seigneur [2] : l'espoir fondé sur Dieu n'est jamais déçu [3]. Celui qui se confie en Dieu bâtit sur un sol ferme, et peut s'écrier avec l'Apôtre : Si Dieu est pour nous, qui pourra rien contre nous ?

C'est donc vous, Seigneur Jésus, qui serez à jamais notre refuge, notre soutien, notre espérance et notre attente ; et si jamais nous avons cherché hors de vous des consolations à nos maux, si jamais nous vous avons abandonné, vous la source des eaux vives [4], nous voulons désormais mettre en vous toute notre confiance, nous voulons nous attacher indissolublement à vous : *Adhærere Deo bonum est* [5]. Veuillez donc aussi oublier nos péchés passés, veuillez ne plus vous en souvenir et nous les pardonner : *Averte faciem tuam a peccatis meis, et omnes iniquitates meas dele* [6].

[1] Ps. CXLV, 2. — [2] Ps. XXX, 1. — [3] Rom., V, 5. — [4] Jerem., II, 13. — [5] Ps. LXXII, 28. — [6] Ps. L, 11.

IV.

RÉFLEXIONS SUR L'AMOUR DES ENNEMIS.

Unus ministrorum dedit alapam Jesu.

Un des serviteurs donna un soufflet à Jésus.

(JOAN., XVIII, 22.)

A peine ces farouches soldats eurent-ils saisi le Sauveur, Mes Frères, qu'ils garrottèrent ses membres et les chargèrent de chaînes. Le traître avait recommandé cette précaution à ses affidés. Saisissez-le, avait-il dit, et emmenez-le avec prudence [1]. Et ils avaient mis ses instructions à profit. C'est ainsi qu'on mena Jésus à Jérusalem. Ah! qui pourra concevoir les outrages, les blasphèmes et les tortures qu'il eut à endurer en chemin? On le conduisit d'abord chez Anne, probablement pour procurer à cet homme la satisfaction de contempler de ses regards sanguinaires celui contre qui il avait conçu une haine implacable. Anne l'envoya à son beau-fils Caïphe, le grand pontife de cette année, chez qui se trouvait rassemblée toute la synagogue. Là Jésus fut interrogé sur ses disciples d'abord, puis sur sa doctrine. Quant au premier objet, Jésus ne pouvait pas dire beaucoup de bien de ses disciples : Judas l'avait trahi, Pierre allait le renier, les au-

[1] Marc., XIV, 44.

tres s'étaient tous enfuis. Aussi Jésus garda-t-il le silence, et ne parla-t-il point de ses disciples. Il voulut ainsi nous apprendre, par son exemple, que tous, si nous n'avons aucun bien à dire de notre prochain, nous devons au moins n'en dire aucun mal. Sur le second point la réponse de Jésus fut aussi digne que prudente; il dit à Caïphe : « J'ai parlé au monde en public, je n'ai jamais prononcé de discours dans le mystère; interrogez ceux qui m'ont entendu. »

A ce langage si respectueux un des assistants donne un soufflet à Jésus, en disant : Est-ce ainsi que vous répondez au grand pontife? *Sic respondes pontifici?* Pouvait-on faire à Jésus un outrage plus sensible? Ce soufflet fut si rude que saint Bernard affirme qu'il fut même donné par un soldat armé de son gantelet de fer; et saint Vincent Ferrier assure que le Sauveur en fut terrassé, et que le sang lui jaillit de la bouche et du nez. Ce soufflet était aussi un traitement bien injurieux, donné en présence d'une assemblée considérable, sous les yeux du grand prêtre, qui, loin de blâmer l'impudence de son serviteur, sembla plutôt l'approuver par son silence. Enfin ce soufflet était injuste et immérité, car il fut donné à Jésus à l'occasion d'une réponse très-soumise et très-respectueuse. Cependant la haine des Juifs était si grande qu'ils accueillirent avec des applaudissements la cruauté du

soldat, et que, devenus plus insolents par cet exemple, ils firent subir au Christ une foule d'outrages. O doux et adorable visage, que les anges eux-mêmes souhaitent de contempler, et que des mortels aveugles outragent avec impudence et couvrent de mépris ! *Operuit confusio faciem meam* [1].

Le peuple d'Antioche ayant, dans une sédition, maltraité seulement l'image de l'impératrice Flaccille, l'empereur Théodose voulut venger cet affront en détruisant de fond en comble toute la ville avec ce qu'elle contenait. Et qu'est-ce que cet outrage, qu'est-ce que ce mépris, en comparaison de ceux qui furent faits à ce Dieu immortel, au créateur du ciel et de la terre, dans la maison de Caïphe, et cela par un vil et misérable valet? Quoi! s'écrie saint Chrysostome, on a pu donner un soufflet à Dieu! Saint Éphrem dit que ce soufflet fit trembler les cieux et ébranla la terre sur ses fondements : *Contremuerunt cœli et fundamenta orbis terræ concussa sunt.* Le bruit en frappa de terreur les anges et les archanges! Et vous, ô Père céleste! vous qui jadis n'avez pas laissé impuni l'affront fait à un de vos prophètes, vous ne vengerez point ce forfait nouveau! L'opprobre et l'infamie de votre Fils, de ce Jésus en qui vous avez mis vos complaisances, vous seront moins à cœur! N'avez-vous

[1] Ps. LXVIII, 8.

pas de foudres et d'éclairs pour écraser ces abominables sacriléges?

Il en a, Mes Frères; mais Jésus ne demande pas de châtiments; il veut supporter ces outrages avec patience, pour confirmer par son exemple ce qu'il avait tant de fois enseigné; car il avait dit: Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, tendez-lui aussi la gauche [1]. Apprenez de moi que je suis doux... de cœur: *Quia mitis sum... corde* [2]. Jésus se borne à dire à ce misérable: Si j'ai mal parlé, rendez témoignage du mal; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous? *Quid me cædis?*

Imitez-vous cet exemple? Supportez-vous tous les affronts sans vous venger? montrez-vous par vos œuvres que vous êtes les disciples du doux et patient Jésus? Hélas! que vous êtes dégénérés! Ne voit-on pas, à la moindre contradiction, votre cœur se soulever, votre langue jurer, votre main levée prête à tirer vengeance de celui qui vous résiste? Vous êtes toujours prêts à rendre mal pour mal, coup pour coup, châtiment pour châtiment. On dirait qu'il n'y a pas de commandement qui prescrive l'amour de ses ennemis, tandis qu'il est certain que notre salut dépend de cet amour; car c'est la parole de Jésus: Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent [3].

[1] Matth., v, 39. — [2] Matth., xi, 29. — [3] Matth., v, 44.

C'est en vain que vous donnez des aumônes, c'est en vain que vous jeûnez rigoureusement, c'est en vain que vous implorez le pardon de vos fautes, si du fond de votre cœur vous ne pardonnez pas les outrages que vous a faits votre prochain [1]. Malgré ces bonnes œuvres, vous restez l'ennemi de Dieu, vous vous bannissez du ciel et vous encourez les supplices éternels.

Dans plusieurs commandements, dit saint Chrysostome, il existe des prétextes qui dispensent de les observer; mais ce précepte de l'amour des ennemis, il n'est aucun motif qui puisse vous en exempter. On peut dire, ajoute-t-il : Je ne puis pas jeûner, je ne puis pas faire l'aumône; mais il n'est personne qui puisse dire : Je ne puis pas aimer. Aussi en conclut-il que ni jeunes ni vieux, ni riches ni pauvres ne sont exceptés de cette loi divine.

Je sais bien que le monde enseigne qu'il est lâche et déshonorant de ne pas tirer vengeance de ses ennemis; mais si cette maxime est fondée et vraie, ô Mes Frères, Étienne s'est donc trompé lorsque, écrasé sous une grêle de pierres, il élevait encore sa voix mourante en faveur de ses bourreaux! saint Paul fut donc un lâche de subir les railleries et les persécutions de ses ennemis avec une joie et une satisfaction parfaites! Jésus lui-même s'est donc déshonoré en recevant

[1] Matth., XVIII, 35.

sans s'irriter et sans se venger ce cruel outrage!

Loin de nous, aimable Sauveur, loin de nous une telle pensée! Nous voulons, au contraire, suivre votre sublime exemple. Nous saurons, pour vous, supporter avec patience tous les affronts, tous les mépris, toutes les tribulations. Si l'on nous frappe sur la joue droite, nous tendrons la gauche plutôt que de nous venger. Nous prouverons par notre conduite que nous sommes les disciples d'un maître plein de clémence et de douceur, afin de pouvoir être aussi un jour les véritables enfants de notre Père qui est dans les cieux.

Ainsi soit-il.

TROISIÈME MÉDITATION.

I.

RÉFLEXIONS SUR LE BLASPHÈME.

Tunc princeps sacerdotum scidit vestimenta sua, dicens: Blasphemavit.

Alors le prince des prêtres dechira ses vêtements, en disant: Il a blasphémé.

(MATTH., XXVI, 65.)

Les méchants ne peuvent dormir, dit le plus sage des princes, avant d'avoir commis le mal.

Nous en voyons un frappant exemple dans la personne de Caïphe et dans ses impies conseillers : aussitôt qu'ils eurent conçu le dessein de s'emparer de Jésus par la ruse et de le mettre à mort, ils n'eurent plus de repos que leur exécrable projet ne fût réalisé. Ils n'épargnèrent aucun moyen pour y réussir. Ne pouvant trouver aucun crime en lui, Caïphe se leva de son siége, et dit avec colère au Sauveur : « Je vous adjure par le Dieu vivant, dites-nous si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu? » Le Seigneur Jésus, sachant que l'honneur de son Père et de son Église était attaché à cette question, le confessa publiquement, et dit au grand prêtre : *Tu dixisti, quia ego sum*, Vous l'avez dit, je le suis. Et je vous dis : Vous verrez le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel, assis à la droite de la vertu de Dieu.

A ces mots, le courroux de Caïphe éclata dan toute sa violence ; il déchira ses habits sacerdotaux, et s'écria : *Blasphemavit!* Il a blasphémé ! Que vous en semble, ajouta-t-il : nous faut-il encore des témoins? O jugement plein de légèreté ! ô misérable juge, qui osez accuser de blasphème l'oint du Seigneur, le Saint des saints, tandis que vous-même vous vous en rendez coupable ! Car peut-on imaginer un blasphème plus affreux que de contester au Père céleste son Fils unique et consubstantiel?

Ce que le grand prêtre disait à tort du Sauveur dans l'impudence de son langage, ces mots : Il a blasphémé, ne puis-je pas les redire en toute vérité aujourd'hui que rien n'est plus commun que le blasphème ? C'est un péché dont tous se rendent coupables, pauvres et riches, jeunes et vieux, grands et petits. Et le Seigneur aurait plus de motifs de se plaindre des chrétiens en ce temps de corruption qu'il n'en eut jamais de se plaindre des Juifs, qui blasphémaient tout le jour son saint nom [1]. *Tota die nomen meum blasphematur !*

Mais avez-vous jamais songé à ce que vous faites en blasphémant votre Dieu ? Oh! considérez aujourd'hui d'un côté votre démence, votre ingratitude et votre audace ; de l'autre côté, les châtiments que vous attirez sur votre tête, en cette vie et en l'autre.

Le péché étant un mal souverain, l'homme ne le commet donc jamais sans faire acte de folie. C'est ce qui a fait dire à saint Chrysostome que l'homme qui pèche est insensé et a perdu l'esprit. Qui n'avouera pas qu'Ésaü était fou quand pour un plat de lentilles il vendit à son frère Jacob son droit d'aînesse, qui lui réservait des droits si étendus et auquel étaient attachées des prérogatives si insignes ? Qui n'avouera pas que Lysimaque, roi de Macédoine, agit en insensé

[1] Is., LII, 5.

238 ° 19

quand, dévoré par une soif brûlante, il s'avisa de vendre son royaume et sa liberté aux Scythes pour un vase d'eau fraîche? Mais bien plus insensé, bien plus fou encore est le pécheur qui, pour une fugitive jouissance, pour une vaine satisfaction, pour la possession d'un peu d'or, renonce à la grâce sanctifiante, à ses droits au céleste héritage, au salut de son âme, au ciel lui-même! Incontestablement, celui qui pèche est insensé et a perdu toute raison : *Non sapit nec mentem habet qui peccat.*

Et de tous ces pécheurs, de tous ces insensés, dont le nombre est infini, comme dit Salomon : *Stultorum infinitus est numerus*[1], le blasphémateur est le plus insensé et le plus stupide. Car dans les autres péchés on peut trouver encore quelque profit ou quelque contentement : un voleur, par exemple, jouit du fruit de ses rapines; un impudique a quelque jouissance dans la satisfaction de ses hideux penchants; un avare a la douceur d'accumuler des trésors et de la fortune : mais quel plaisir, quel profit trouver dans le blasphème? Si vous êtes pauvres, il ne vous rendra pas plus riches; si vous êtes menacés d'une perte, elle ne vous sera pas moins préjudiciable; s'il vous survient un malheur, vous ne vous y soustrairez pas en blasphémant

[1] Eccl., I, 15.

le saint nom de Dieu ! Comment concevoir que vous puissiez vous rendre coupable de ce crime ! Ah ! il faut être insensé par excellence. Mais il faut être aussi bien ingrat.

Dieu est votre Père : il vous a créés ; il vous a affranchis de la mort éternelle ; il vous a adoptés pour ses enfants dans le baptême ; il vous a réservé son héritage céleste. Il est aussi votre bienfaiteur : c'est à lui que vous êtes redevables de tout ce que vous possédez, de tout ce que vous avez ; santé, fortune, vêtements, existence ! Et à tant de bienfaits vous répondez par le blasphème ! Vit-on jamais de plus noire ingratitude ? Est-il rien qui répugne davantage à la saine raison que d'entendre dire qu'un fils chéri de son père jusqu'à l'excès outrage ce père de mille injures ? Et cependant le blasphémateur, dans son langage sacrilége, offense et injurie Dieu, le meilleur des pères ! Il serait intolérable qu'un homme abject, obscur, un mendiant qui ne vous dirait pas la moindre grossièreté fût bafoué et maltraité sans motif : et vous, blasphémateur, vous, je ne dis pas offensé, mais comblé des faveurs de Dieu, vous l'attaquez gratuitement par des paroles impies ; vous le maudissez, vous le blasphémez !

Que répondrez-vous à Dieu quand, au jour du jugement, il vous représentera ses bienfaits ? quand il vous dira : Vous que j'ai tiré du néant,

de préférence à tant d'autres qui n'ont point reçu l'être et qui ne le recevront jamais; vous que j'ai racheté de la servitude, non à prix d'or, mais au prix de mon sang; vous que j'ai élu entre mille et que j'ai appelé à l'unique et sainte foi; vous pour qui j'ai fait tout ce qu'il m'était possible de faire, vous m'avez méprisé, maudit, blasphémé? Ah! pourquoi ai-je mérité de vous cette injure? Si un de mes ennemis me maudissait et s'exhalait en imprécations contre moi, peut-être le souffrirais-je! Mais vous avec qui je désirais de n'avoir qu'un cœur et une âme, vous qui me connaissez, vous qui avez tant de fois assisté à mon banquet! que ce soit vous qui m'injuriez de la sorte, c'est vraiment l'effet d'une monstrueuse ingratitude! Voulez-vous me renier pour votre Dieu? Si vous me reconnaissez comme tel, ne deviez-vous pas cesser de me maltraiter? — Que pourrez-vous répondre à ces paroles de Dieu? Rien, assurément; et cependant vous vous trouverez un jour obligé de vous justifier, lorsque vous comparaîtrez à son tribunal suprême.

Quelle n'est pas enfin la témérité du blasphémateur! Mais qu'êtes-vous donc pour oser élever vos malédictions et vos injures contre le Seigneur? Un homme, un être impuissant, un misérable ver de terre. Oseriez-vous offenser par des paroles injurieuses un roi assis sur son trône,

entouré des respects et des hommages des plus illustres citoyens de son royaume? Sûrement la crainte des châtiments vous arrêterait : et vous, blasphémateur, vous vous attaquez à Dieu lui-même! vous maudissez le Roi des rois, assis dans le ciel au sein de sa gloire, environné des hommages de millions d'anges et de bienheureux! Les rois, dont vous redoutez si fort la vengeance, sont aujourd'hui, et demain peut-être ne seront plus; mais Dieu reste immuable, son règne est éternel, son pouvoir n'aura jamais de fin. Les rois ne peuvent pas toujours faire leurs volontés : mais Dieu peut tout ce qu'il veut; il peut vous briser comme un vase d'argile, et par un simple acte de sa volonté il peut vous faire rentrer dans le néant avec tout l'univers. Rien ne résiste à sa puissance; son bras extermine ses ennemis. Les rois n'ont de pouvoir que sur le corps, et on peut se soustraire par la fuite ou autrement à leurs fureurs; mais Dieu peut damner le corps et l'âme et les précipiter à la fois dans les abîmes de l'enfer, sans que personne puisse éviter ses châtiments. Où le blasphémateur ira-t-il chercher un refuge et un asile contre la présence de Dieu? « Si je m'élève aux « cieux, dit David, vous y êtes, ô mon Dieu! « Si je descends dans les entrailles de la terre et « dans ses plus profonds abîmes, je vous y re- « trouve encore. Si j'emprunte les ailes de la

« colombe pour franchir les mers, c'est votre « main qui me conduira. O mon Dieu, j'ai dit : « Peut-être les ténèbres me couvriront-elles ; « mais non, les ténèbres n'ont point d'obscurité « pour vous, et la nuit la plus sombre est pour « vous comme le jour le plus serein. » N'est-ce donc pas une inconcevable témérité que de vomir contre ce Dieu si grand et si puissant les plus épouvantables imprécations? O homme, qui donc êtes-vous, pour vous montrer si audacieux!!!

Le bon larron expirant sur le Calvaire reprochait au mauvais larron son insensibilité. Quoi! lui disait-il, vous ne craignez donc pas Dieu! *Neque tu times Deum!* C'est ce que je vous dis en ce jour, blasphémateurs! Quoi! vous ne craignez donc plus Dieu! Vous ne craignez pas que le feu du ciel descende sur vous et vous dévore! Vous qui osez ouvrir la bouche contre le Tout-Puissant, ne craignez-vous pas que la terre se dérobe tout à coup sous vos pieds pour vous engloutir? ne craignez-vous pas de mourir en blasphémant comme le mauvais larron?

Et cependant à quels supplices ne devez-vous pas vous attendre si vous persistez dans votre crime! Pourquoi Antiochus fut-il déchiré par les plus affreux tourments, et mourut-il en misérable? Pour ses blasphèmes. — Pourquoi Nicanor tomba-t-il sous le glaive d'Israël, qui lui

coupa la tête, qui lui trancha les mains et qui lui arracha la langue pour la jeter en pâture aux oiseaux du ciel? Pour ses blasphèmes. — Pourquoi l'ange de la mort vint-il ravager l'armée de Sennachérib? pourquoi en une seule nuit cent quatre-vingt-cinq mille hommes furent-ils frappés de mort? pourquoi lui-même fut-il assassiné par ses propres enfants? Pour ses blasphèmes. Et n'est-ce pas aussi pour s'être rendus coupables de ce crime que deux chrétiens furent livrés par saint Paul au démon [1]? J'ai lu qu'un joueur qui avait juré par les membres du Christ tomba tout à coup sous une main invisible, et qu'il s'écria en mourant : Hélas! malheureux, qui êtes-vous, vous qui me tuez? Saint Alphonse de Liguori en rapporte un exemple non moins saisissant : on vit, dans le royaume de Naples, tomber mort un homme qui avait blasphémé contre la sainte croix. Tels sont les supplices terribles réservés aux blasphémateurs.

Si Dieu punit ce péché d'une manière si épouvantable en ce monde, quelle ne sera pas l'horreur de ses châtiments en l'autre! Malheur à vous, peuple criminel, s'écriait le prophète Isaïe; malheur à vous dans l'éternité, vous qui blasphémez le saint d'Israël [2]! Car, dit Tobie, tous les blasphémateurs seront condamnés [3]; et il est

[1] I Tim., I, 20. — [2] Is., I, 4. — [3] Job, XIII, 16.

écrit au livre de Job [1] : Dieu, en prononçant la sentence du malheureux blasphémateur, lui dira : Ce n'est pas moi qui vous condamne, c'est votre propre bouche, qui osa maudire le ciel et les bienheureux du ciel. C'est cette bouche qui vous condamne : elle a invoqué la malédiction, et elle arrive, elle se rend à votre appel. *Dilexit maledictionem, et veniet ei* [2]. Misérables blasphémateurs, ils continueront à blasphémer en enfer, pour leur plus grand tourment, et leurs propres blasphèmes les feront alors se ressouvenir que c'est pour eux qu'ils se sont perdus, et perdus pour toute l'éternité !

Saisis d'effroi en présence de ces réflexions, nous nous tournons vers vous, aimable Jésus : nous prenons la résolution, dans l'amertume de notre âme, de pleurer nos forfaits, d'y renoncer, de nous corriger réellement. Nous placerons une sentinelle à nos lèvres, afin qu'il n'en sorte plus rien qui puisse outrager votre saint nom. Dans le saint baptême, on a placé sur notre langue quelques grains de sel, pour nous faire entendre, par cette cérémonie, que la langne d'un chrétien est destinée uniquement à redire vos louanges, ô Seigneur Jésus ! et tel sera l'usage que nous voulons désormais en faire. Selon le conseil de l'Apôtre, aucun blasphème ne sera

[1] Job, xv, 5 et 6. — [2] Ps. cviii, 18.

plus entendu parmi nous [1], mais en tout temps, dans la prospérité et dans les revers, le matin et le soir, notre langue fera retentir des louanges à votre gloire : *Semper laus ejus in ore meo* [2].

II.

COMME PIERRE, NOUS RENIONS AUSSI JÉSUS.

Cœpit detestari et jurare quia non novisset hominem.
Il se mit à protester et à jurer qu'il ne connaissait point cet homme.
(MATTH., XXVI, 74.)

Tandis que le Sauveur était faussement inculpé devant le tribunal de Caïphe, Pierre parvint à se glisser jusque dans le vestibule du grand prêtre, pour voir ce qui arrivait à Jésus. Il se plaça auprès du foyer pour se chauffer avec les autres serviteurs ; mais une servante de Caïphe, l'ayant regardé en face, lui demanda : Vous étiez aussi avec Jésus de Galilée ? Pierre, interdit à cette question, changea de couleur, et, ne trouvant aucun moyen de s'échapper, il dit : Je ne sais pas ce que vous voulez dire ; *Nescio quid dicis*. Les autres le regardant reprirent d'une voix unanime : Il est très-certain que vous avez fait partie de la suite de ce traître et de ce séducteur du peuple, qui est là pour subir un in-

[1] Eph., IV, 31. — [2] Ps. XXXIII, 2,

terrogatoire. Pierre le nia avec serment : *Negavit cum sacramento.* Je prends Dieu à témoin, dit-il, que je ne le connais pas. Mais ces serviteurs, s'obstinant dans leur conviction, lui répondirent : Il est inutile de le nier, car votre langage vous trahit et atteste que vous êtes Galiléen. Et un des valets, l'examinant alors avec plus d'attention, ajouta : Ne vous ai-je point vu au jardin des Olives avec lui? Pierre, à cette interpellation, se mit à jurer et à proférer contre lui-même les plus vives imprécations, en niant qu'il connût Jésus : *Cœpit detestari et jurare quia non novisset hominem.* O déplorable chute de Pierre! Deux ou trois heures auparavant il avait promis à Jésus une inaltérable fidélité : Seigneur, avait-il dit, je suis prêt à entrer en prison et à marcher à la mort avec vous [1]. Et maintenant que le moment est venu, il manque à ses promesses ; il dit à la voix d'une servante qu'il ne le connaît pas.

Oh! que cette défection fut sensible, cruelle, douloureuse pour le cœur de Jésus ! Voyez, Jésus est là, garrotté et captif, prêt à sacrifier, comme un bon pasteur, sa vie pour son troupeau, pour Pierre ; et Pierre ne veut pas le reconnaître pour son pasteur ! Jésus veut être son rédempteur, et il ne veut point passer pour son disciple ! Il n'est point surprenant, ô bon Jésus,

[1] Luc., XXII, 33.

que vous ayez déploré avec tant de tristesse cet abandon, en disant : Celui que j'aimais le plus est devenu mon ennemi; celui que j'avais élu entre tous pour être le chef de mon Église s'est détourné honteux de moi [1].

Je reconnais que cette lâcheté de Pierre fut pénible au cœur de l'aimable Jésus; mais vos chutes, âmes chrétiennes, ne lui sont pas moins douloureuses! Si Pierre a renié Jésus, ce fut cette nuit-là seulement; et vous l'avez renié, vous, tant de nuits et tant de jours! Pierre renia Jésus jusqu'à trois fois; ce fut plutôt par crainte de la mort que par malice ; et vous, vous reniez votre Dieu et sa sainte loi pour un simple caprice, pour une poignée d'argent, pour une courte jouissance, pour des plaisirs d'un instant! Que de fois ne dites-vous pas avec Pierre, et surtout au tribunal de la pénitence [2] : Seigneur, dussé-je mourir avec vous, je ne vous abandonnerai point; dût-il m'en coûter la vie, je ne vous offenserai jamais plus : je prends la ferme résolution d'amender ma conduite, d'éviter les mauvaises compagnies, de fuir les occasions du péché, de restituer ce bien injuste, d'observer exactement les commandements de Dieu et ceux de la sainte Église? Et qu'en est-il résulté? Quel effet a succédé à toutes ces promes-

[1] Job, XIX, 19. — [2] Matth., XVI, 35.

ses? Aucun. Comme Pierre, vous avez beaucoup promis et vous avez peu tenu. Vous avez fait beaucoup de bonnes résolutions, et vous en avez peu mis à exécution. Hélas! vous n'avez pas tardé à retourner à vos voies corrompues.

Aimable Jésus, je dois l'avouer, maintes fois je vous ai été infidèle. Je ne vous ai pas, comme Pierre, renié une fois ; mais je l'ai fait mille fois par mes péchés ; mais je ressens enfin dans mon cœur un salutaire repentir, et je vous promets de vous rester fidèle aussi longtemps que je vivrai. Daignez, ainsi qu'à tous ceux qui sont rassemblés ici dans un esprit de componction, me faire miséricorde. *Ayez pitié de moi, ô mon Dieu!*

III.

NOUS DEVONS, COMME PIERRE, RÉPONDRE A LA GRACE DIVINE.

Egressus foras, flevit amare.
Etant sorti, il pleura amèrement.
(MATTH., XXVI, 75.)

Pierre avait renié trois fois son bienfaiteur et son maître, il avait appuyé ses dénégations de serment, il avait juré qu'il ne connaissait point cet homme, qu'il ne l'avait même jamais vu, lorsque le coq se mit à chanter. A ce bruit, il se souvint de ces paroles du Sauveur : Avant que le coq ait chanté, vous m'aurez renié trois fois.

A ce chant, le Sauveur daigne jeter sur le renégat un regard de miséricorde et de grâce : *Conversus Dominus respexit Petrum*. Ce regard perça le cœur et l'âme de Pierre; il se reprocha avec amertume son infidélité; et Pierre, étant sorti, pleura amèrement : *Et egressus foras, flevit amare*. O miraculeux changement! Un coup d'œil a converti Pierre! Il devient un modèle de pénitence, il s'écrie : Qu'ai-je fait? j'ai lâchement renié mon Seigneur et mon maître! Qu'ai-je fait? j'ai renié celui qui tantôt me lavait les pieds, celui qui me nourrissait de sa chair divine et de son sang précieux en signe d'un éternel amour. Qu'ai-je fait? j'ai renié celui qui est mon Sauveur! O malheureux que je suis! où irai-je maintenant pour obtenir mon salut? O mon Jésus, un seul de vos regards a blessé mon cœur [1] : c'est donc à vous que je m'adresse, c'est de vous que j'espère mon pardon, tout indigne que je suis! A ces mots, des pleurs abondants s'échappèrent de ses yeux; il expia son péché. Heureuses larmes, puis-je dire, que ces larmes plutôt arrachées au cœur qu'aux yeux; pleurs salutaires qui le firent rentrer en grâce auprès de Dieu, et qui lui méritèrent l'adoption des enfants de Dieu.

Si le regard de Jésus fut si puissant qu'il arrêta Pierre dans sa chute et sur le bord de sa perte, âmes chrétiennes, les doux et tendres

[1] Cant., IV, 9.

regards de Jésus n'auront-ils pas sur vous aussi le même empire? ne vous inspireront-ils pas aussi le regret et la honte de vos péchés? Mais, hélas! vous avez résisté à la grâce de Dieu, vous avez fermé les yeux aux lumières de l'Esprit-Saint, vous avez persisté dans votre malice! Entre tant de fautes que vous avez commises, rappelez à votre souvenir le temps où vous vous êtes pour la première fois trouvé en danger de vous souiller du péché impur. N'avez-vous pas remarqué les regards de Jésus, qui vous en adressait alors un si grand nombre? Vous étiez pleines d'anxiété, pleines de craintes, pleines de honte; votre pudeur semblait vous retenir, vous éprouviez de l'aversion, de l'hésitation; le coq chantait, votre conscience élevait la voix et s'opposait à vos projets. Cependant vous avez eu le malheur de vous laisser vaincre : vous êtes tombées, vous êtes retombées, parce que vous n'avez pas fui les occasions du péché; et de combien de crimes ne vous êtes-vous pas rendues coupables? Qui sait si Jésus daignera encore jeter sur vous un œil de clémence et de miséricorde? La balance de la justice est suspendue dans les mains du Seigneur : *Pondus et statera judicia Domini sunt* [1]. Nous ne faisons pas attention à ses grâces; mais il en connaît la mesure, et lorsqu'elle est comblée il abandonne le pécheur, il le laisse

[1] Prov., XVI, 11.

mourir dans son péché : *In plenitudine peccatorum puniet* [1].

Aussi vous adressé-je aujourd'hui les paroles que disait jadis saint Ambroise à l'empereur Théodose, qui excusait sa conduite par l'exemple et la chute de David : *Qui secutus es errantem, sequere pœnitentem.* Si vous avez imité Pierre dans son péché, imitez-le aussi dans sa pénitence. Pleurez vos fautes, pleurez-les amèrement, renoncez-y ; fuyez les occasions qui vous mettent en péril d'offenser Dieu. Suivez le conseil du sage; tenez-vous loin des méchants, et n'approchez point le seuil de leurs demeures [2]. Levez-vous en toute hâte, fuyez du milieu de Babylone et conservez votre âme [3].

Voilà, Seigneur Jésus, comment je veux obéir à votre voix ; car qui sait si ce n'est pas la dernière fois que vous daignerez avoir pitié de moi ? J'avoue que je suis indigne de tout pardon : tant de fois déjà vous m'avez pardonné mes péchés; et moi, ingrat, je vous ai tant de fois offensé derechef ! Mais je ne désespérerai pas de votre miséricorde, puisque vous m'attendez, ô mon Dieu, pour avoir pitié de moi : *Exspectat Dominus ut misereatur vestri* [4]. Vous avez promis la vie de la grâce à ceux qui se convertiraient à vous : Venez à moi, avez-vous dit,

[1] II Mach., VI, 14. — [2] Prov., V, 8. — [3] Jerem., LI°, 6. — [4] Is., XXX, 18.

et vous vivrez ; *Revertimini, et vivite* [1]. Me voici donc, Seigneur, prosterné devant vous ; je reviens à vous, ne me rejetez pas de votre présence [2]. Donnez-moi votre amour, et tous mes vœux seront accomplis !

IV.

RÉFLEXIONS SUR LA RESTITUTION ET SUR L'IMPÉNITENCE.

Projectis argenteis in templo, recessit ; et abiens laqueo se suspendit.

Ayant jeté l'argent dans le temple, il s'enfuit ; et, s'éloignant, il alla se pendre.

(MATTH., XXVII, 5.)

L'apôtre Pierre s'était à peine relevé de sa déplorable chute qu'un autre disciple de Jésus, Judas, se lançait dans une éternelle perdition. Si la conversion de l'un doit nous encourager, la fin de l'autre doit nous faire frémir. Judas vit le Sauveur condamné à mort, et c'est là ce qui lui inspira des regrets et de l'épouvante : le ciel et la terre éveillent ses remords; l'argent torture son cœur, ses trente deniers le font trembler et craindre. Dans cette accablante anxiété, il cherche des consolations, des lumières. Il va trouver le grand prêtre et les anciens ; il leur rend l'argent qu'il avait reçu pour prix de sa

[1] Ezech., XVIII, 34. — [2] Ps. L, 13.

trahison; il leur dit : « J'ai péché en livrant le sang innocent; *Peccavi tradens sanguinem justum.* » Mais il ne trouve nulle part de consolation : les prêtres ne veulent point reprendre son argent, et, loin de lui faire un accueil bienveillant, ils lui disent : « Que nous importe ? Vous n'aviez qu'à mieux examiner ; vos efforts sont tardifs, car celui que vous avez trahi est déjà abandonné à Pilate pour entendre sa sentence de mort. » Ces mots percent le cœur de Judas et redoublent ses tourments : il ne veut pas garder plus longtemps cet argent maudit ; il va le jeter dans le temple, et s'éloigne avec précipitation.

C'est là un devoir auquel manquent beaucoup de chrétiens et dont l'omission devient pour beaucoup d'âmes un obstacle sérieux à leur conversion. Combien il en est, hélas ! qui jouissent pendant une longue suite d'années de l'argent et du bien d'autrui ! Combien il en est qui vivent sans inquiétude dans cet état, jusqu'à ce que la mort jette leurs corps dans la tombe et leur âme dans l'enfer ! Le monde, dit le prophète Osée, est rempli de fourberie, rempli d'imposture : l'astuce, le mensonge, la violence, tout est mis en œuvre pour nuire en secret au prochain et pour le dépouiller de sa propriété [1] ; et, au milieu de ces innombrables désordres, il

[1] Os., IV, 2.

est à peine quelqu'un qui songe à restituer ce qui ne lui appartient pas.

Mais, homme trompeur et injuste, qu'est-ce qui vous porte à jouir ainsi d'un bien étranger? Il me semble vous entendre me répondre : Si je dois restituer tout, ma famille et moi nous sommes réduits à l'indigence pour le restant de nos jours. Quoi! malheureux, ces biens temporels de la terre, illicitement acquis, vous sont donc plus précieux que les biens éternels du ciel! Ne vaut-il pas mieux pour vous être pauvre dans le temps que d'être damné pendant toute l'éternité pour cette possession illégitime? Réduisez votre état, renoncez au luxe, sachez vous contenter d'aliments grossiers, demandez du pain à votre prochain; car j'aime mieux vous voir mendier sur la terre que de vous voir brûler dans l'autre monde. De quoi peut vous servir, hélas! ce bien dérobé? Vous ne pouvez pas l'emporter avec vous dans la tombe : vous êtes venu en ce monde privé de tout, et vous entrerez de même nu et dépouillé dans l'éternité. Vos injustices seules vous accompagneront dans l'autre vie ; elles vous accuseront devant le trône de Dieu, et là, là encore, elles crieront vengeance contre vous.

Ne différez donc pas, je vous en conjure par la cruelle passion de Jésus, ne différez pas de réparer toutes vos injustices; restituez tout ce que

vous avez pris, et restituez-le promptement. Cela est si essentiel pour une conversion véritable que saint Augustin a dit en termes formels : *Non dimittitur peccatum, nisi restituatur ablatum*, Le péché n'est point remis si l'objet dérobé n'est restitué. Vous auriez beau confesser vos péchés, en demander l'absolution aux évêques et au pape lui-même, si vous ne restituez pas ce que vous avez pris, ce que vous possédez injustement tandis que vous pouvez le rendre, vos péchés ne vous seront point pardonnés. Vous restez coupable devant Dieu ; le ciel est fermé pour vous : car, dit l'Apôtre, les voleurs, les injustes, les larrons ne posséderont point le royaume de Dieu [1].

Heureux, Mes Frères, heureux Judas si, en jetant au loin son argent, il eût pu se débarrasser ainsi du fardeau d'une conscience bourrelée de remords ! Mais, hélas ! il ne peut calmer son agitation et son trouble d'aucune manière. Se voyant trompé par les princes des prêtres, méprisé par les anciens du peuple, retranché de la société de Jésus ; considérant en un mot que pour une poignée d'argent il a vendu son Dieu et son âme, il entre en fureur ; la vie lui devient odieuse. Il se regarde comme indigne de la grâce de Dieu : il persiste jusqu'au bout dans son

[1] I Cor., VI, 10.

crime. Il voit le ciel fermé pour lui, et il se précipite volontairement en enfer. Il s'approche d'un arbre, la tradition dit d'un figuier; il se passe une corde au cou, et, désespérant de la miséricorde de Dieu, il se pend lui-même. Son âme maudite, indigne de s'exhaler par ses lèvres, qui avaient embrassé le Sauveur, s'échappe avec ses entrailles, et tombe à jamais ensevelie dans les flammes éternelles [1]. C'est pour ce motif que Jésus, dans la dernière cène, où assistait aussi Judas, dit à ses disciples : Malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera livré! Il vaudrait mieux pour cet homme qu'il ne fût jamais né [2]. Mais le traître endurci ne prêta point l'oreille à cette voix de grâce.

La même malédiction poursuit le pécheur impénitent : malheur à cet homme! Il vaudrait mieux pour lui n'être jamais né que de se damner éternellement. Mais, hélas! malgré cette menace, il est une foule de pécheurs qui, au lieu de faire sincèrement pénitence, s'enfoncent de plus en plus dans le péché : ils finissent par désespérer comme Judas, et comme Judas ils se perdent éternellement. Il est bien vrai que nous avons un Dieu clément et miséricordieux, qui nous appelle. Aussi vrai que je vis, je ne veux pas la mort du méchant, dit-il; mais je veux

[1] Act., I, 18. — [2] Matth., XXVI, 24.

qu'il se convertisse, qu'il change de conduite et qu'il vive [1]. Quand le pécheur ne veut pas se convertir, il est seul la cause de sa perte [2].

Oui, Seigneur Jésus, je suis l'unique cause de ma perdition si je ne me convertis pas. Aussi viens-je à vous dès cet instant : je déteste mes péchés ; je promets de me convertir, et désormais je veux, quoi qu'il doive m'en coûter, vivre uniquement pour vous. Je vous aime et je ne veux plus aimer que vous ; vous serez dès ce jour l'unique amant de mon âme et son unique amour : *Unus est dilectus meus, unus amor meus* [3]. Daignez donc me pardonner mes péchés : je ne le mérite pas, c'est vrai ; mais vous avez dit : En quelque jour que l'impie se convertisse, je ne me souviendrai pas de son impiété [4]. Dans cette promesse repose toute ma consolation, tout mon espoir, toute ma confiance. Sauvez-moi, ô mon Jésus ! Vous me sauverez en répandant en moi la grâce de votre amour. Vous aimer, ô mon Dieu, c'est mon salut et mon bonheur !

Ainsi soit-il.

[1] Ezech., xxx, 11. — [2] Osee, xiii, 9. — [3] S. Bon. — [4] Ezech., xxxiii, 12.

QUATRIÈME MÉDITATION.

I.

RÉFLEXIONS SUR LA PRÉSENCE DE DIEU.

Velaverunt eum.
Ils lui voilèrent les yeux.
(Luc., xxii, 64.)

Lorsque Caïphe eut accusé le Sauveur de blasphème, il chercha encore à obtenir contre lui une sentence de mort, de ce chef : il s'adressa donc au restant de la synagogue, et dit : Qu'avons-nous besoin de plus d'attestations ? vous venez de l'entendre blasphémer. C'est comme s'il eût dit : Hommes et juges d'Israël, qui êtes réunis ici pour condamner ce blasphémateur selon nos lois et pour l'expulser, selon le précepte de Dieu, du milieu de son peuple, vous savez que jusqu'à présent nous avons invoqué des témoignages et des preuves. Mais pourquoi prendre davantage ces peines? pourquoi perdre encore du temps? Nous pouvons invoquer mille témoignages; nous n'avons qu'à ajouter foi à celui de nos propres oreilles. Vous venez d'entendre le blasphème. Que vous en semble-t-il ?

Et sur-le-champ ils prononcèrent la sentence contre le Sauveur. Toute l'assemblée, à l'exception toutefois de Joseph d'Arimathie, qui ne donna point son consentement à leur décision, non plus que le juste Nicodème, dont les avis furent trop faibles pour prévaloir ; toute l'assemblée, dis-je, s'écria : *Reus est mortis*, Il mérite la mort. A la simple interpellation de Caïphe, ils le jugent incontinent digne de mort. O malice ! ô jugement plein de fiel, plein de haine, plein d'aigreur ! Jésus, qui était venu pour les affranchir de la mort éternelle, est lui-même condamné à mort ! Jésus, qui désirait leur procurer une surabondance de vie, est lui-même déclaré indigne de vivre plus longtemps ! Mais comme les Juifs n'ont pas le pouvoir de mettre personne à mort, on suspend l'arrêt jusqu'au matin, pour livrer le Christ au juge Pilate. En attendant, le grand prêtre et le conseil sanguinaire se dispersent, et vont se livrer à un repos de quelques heures ; car la nuit était venue : *Erat autem nox.*

Vous imaginez-vous, Mes Frères, que le Sauveur, accablé de lassitude, aille aussi se reposer un peu ? Hélas ! vous êtes dans l'erreur : cette nuit, qui est un temps de repos pour les hommes, devient pour Jésus un temps de deuil, de tourments et d'injures. Saint Jérôme dit que Jésus souffrit en cette nuit tant d'outrages et de

cruautés que les évangélistes n'ont point osé en faire le récit, et qu'on n'en connaîtra toute l'horreur qu'au jour du jugement. Ce que saint Marc dit d'Élie, on peut l'appliquer à Jésus : *Fecerunt illi quæcumque voluerunt* [1]. Ces barbares soldats lui firent endurer tout ce que leur suggérait leur malice et leur cruauté ; ils le frappèrent, ils le battirent, ils le raillèrent ! Pour le maltraiter avec plus de raffinement, ils lui bandèrent les yeux : *Velaverunt eum*. Les ténèbres de la nuit et le voile leur enlevaient le respect que leur eût inspiré l'éclat de son visage divin. Le Seigneur Jésus est aveugle, tout va leur paraître permis !

Tel est encore de nos jours l'effet d'un funeste aveuglement qu'il en est qui cherchent à cacher leurs crimes dans les ténèbres ; qu'il en est qui se disent : Le Seigneur ne le verra pas ; *Non videbit Dominus* [2] ; et qui, dans l'assurance de cette pensée criminelle, se livrent au péché ! Les impudiques recherchent les ténèbres ; ils fréquentent les endroits solitaires ; ils y assouvissent leurs passions charnelles, en disant, comme les vieillards débauchés qui voulaient séduire Susanne : Voici que les portes du jardin sont fermées ; personne ne nous voit ; *Ecce ostia pomarii clausa sunt, nemo nos videt* [3]. Les

[1] Marc., IX, 12. — [2] Ps. XCIII, 7. — [3] Dan., XIII, 20.

avares trompent leur prochain; ils volent ce qu'ils peuvent; ils enflent leurs trésors du bien d'autrui, et ils disent comme les impies du livre de la Sagesse [1] : Opprimons les pauvres justes, n'épargnons point les veuves; personne ne nous voit; *Nemo nos videt*. Les maîtres, les chefs et les juges reçoivent des présents, éludent les lois, corrompent leurs jugements, sucent le sang des innocents, et disent [2] : Ne craignez pas, faites avec nous; personne ne nous voit; *Nemo nos videt*. Et vous-mêmes, âmes chrétiennes, descendez dans votre conscience : la cause de votre chute n'a-t-elle pas été souvent cet oubli de la présence de Dieu? Que de fois n'avez-vous pas dit comme ce malheureux dont parle l'Ecclésiastique [3] : Qui nous voit ici? Les ténèbres nous cachent, les murs nous environnent et nous couvrent; personne ne nous voit. De qui aurions-nous quelque honte? qu'avons-nous à craindre? Et vous ne pensiez pas, hélas! que le Seigneur était là, près de vous. Vous ne pensiez pas que les yeux du Seigneur sont plus pénétrants que le soleil [4], que son regard éclaire les plus épaisses ténèbres, qu'il scrute les mystères les plus sombres, et qu'il sonde les cœurs et les reins des hommes [5].

Voilà le motif pour lequel vous avez péché. Si vous vous étiez vivement représenté que Dieu

[1] Sap., II, 10. — [2] Prov., I, 11. — [3] Eccl., XXIII, 25. — [4] Eccl., XXIII, 28. — [5] Ps. XLIII, 22.

vous voyait et était présent à vos côtés, vous n'auriez pas fait, dit saint Jérôme, ce qui eût pu lui déplaire. Car comment oser pécher en faisant cette réflexion : Dieu me voit! Il est le vengeur des crimes, et je le défie! Pécher sous ses yeux, pécher au moment même où il peut me précipiter dans l'enfer! Vous vous garderiez bien alors de l'offenser par la moindre faute. Heureux l'homme qui pense sans cesse qu'il est en présence de Dieu : *Beatus vir qui in sensu cogitabit circumspectionem Dei*[1].

Aussi, âmes chrétiennes, armez-vous toujours de cette pensée : Dieu me voit. Songez que c'est en vain que vous fermez les portes et les fenêtres pour n'être point vues commettant le péché; songez que c'est en vain que vous recherchez des champs, des bois déserts et lointains pour y assouvir plus à l'aise vos passions. Songez que c'est en vain que vous profitez de l'occasion où vous êtes seules pour profaner votre chair; songez à cela, et ne doutez pas que Dieu ait ses regards sur vous en toutes circonstances, en tous lieux, en tout temps[2]. Cette pensée vous donnera la force de résister aux tentations, de détester le péché et de persévérer dans le bien. Rien ne sera capable de vous faire abandonner les voies de la vertu. Comme la chaste Susanne, cette idée de la présence de Dieu vous gardera de la chute[3] et assurera votre salut.

[1] Eccli., XIV, 22. — [2] Prov., XV, 3. — [3] Dan., XIII, 23.

II.

RÉFLEXIONS SUR L'IMPUDICITÉ.

Apprehendit Pilatus Jesum, et flagellavit.

Pilate prit Jésus, et le fit flageller.

(JOANN., XIX, 1.)

La sentence de mort était donc prononcée. A la question de l'astucieux Caïphe il avait été répondu unanimement : Il mérite la mort ! Mais les Juifs, passés sous la domination romaine, ne pouvaient de leur propre aveu mettre à exécution une sentence capitale. Aussi, lorsque le matin fut venu, et c'est à ce moment que commence le vingt-septième chapitre de saint Matthieu, les prêtres et les anciens du peuple se réunirent en conseil pour délibérer contre Jésus et pour le faire mourir.

Ponce Pilate, un païen, remplissait en ce temps, au nom des Romains, l'office le plus élevé de la magistrature à Jérusalem. Or, on ne perdit point de temps ; à peine l'aube commençait-elle à briller que ces juges sanguinaires et iniques se rassemblèrent de nouveau, et, ayant lié Jésus, ils l'emmenèrent et le remirent entre les mains de Ponce Pilate, le gouverneur. C'était l'accomplissement des paroles qu'avait prononcées le Sauveur en approchant de Jérusalem ;

paroles où il annonçait clairement que les Juifs le livreraient aux Gentils pour être bafoué, flagellé et crucifié [1].

Pilate, en juge sage et prudent, leur demanda quelle accusation ils portaient contre Jésus [2]. Les Juifs formalisés répondirent aigrement au magistrat que, si ce n'était pas un malfaiteur, ils ne le lui auraient pas livré. Mais le juge, voulant connaître en détail les crimes qu'ils reprochaient à Jésus, ne se contenta point de cette réponse, convaincu dans son for intérieur qu'il ne suffisait pas de porter contre quelqu'un une accusation aussi vague.

Les Juifs se virent donc obligés de remettre en lumière leurs anciennes calomnies; c'était encore une fois : Il séduit le peuple; il défend de payer les tributs à l'empereur; il ose se nommer roi. Pilate vit bien que toute cette colère provenait d'un désir de vengeance mal contenu, et, ayant entendu Jésus sur tous les chefs et sur toutes les accusations, il finit par déclarer qu'il ne le trouvait point coupable. Je ne découvre pas, dit-il, de motifs légitimes ni de cause suffisante pour le condamner à mort. Il ne s'oppose pas à l'empereur; il ne recherche ni des couronnes terrestres ni des royaumes temporels; il n'a ni armes ni serviteurs; il n'est rien en lui ni en

[1] Matth., xx, 19. — [2] Joan., XVIII, 29.

sa conduite qui ressemble à la rébellion ni à la sédition. Je ne lui découvre aucune faute. Ce langage ne satisfit sans doute ni les Juifs, ni Caïphe, ni les autres membres du conseil; car c'était déclarer ouvertement qu'ils étaient des ennemis jaloux, des calomniateurs altérés de sang et de faux témoins, et leur irritation ne fit que s'en aigrir davantage.

Oui, Mes Frères, Pilate eût renvoyé Jésus absous s'il n'avait pas craint le ressentiment des Juifs, s'il n'avait pas redouté leur colère déjà enflammée contre lui. Il n'osa pas les braver. Que fit-il donc en cette perplexité? Il renvoya Jésus à Hérode; mais ce subterfuge ne lui réussit pas. Il en essaye un autre; il place Jésus auprès de Barrabas; mais encore une fois le succès trahit son attente. Il fait donc flageller Jésus dans l'espoir d'exciter la pitié de ses ennemis par ce cruel spectacle. O Pilate, que faites-vous? est-ce là prêter main-forte à la justice? Jésus est innocent, et vous le faites punir comme un coupable; Jésus n'a rien fait de mal, et vous le faites fouetter comme un vil malfaiteur!

Cependant le Sauveur est dépouillé de ses vêtements et lié à un pilier. Les bourreaux vont satisfaire leur rage. Voyez les verges aiguës, les épines tressées, les chaînes pesantes dont s'arment leurs mains! écoutez ces coups effroyables! contemplez votre Jésus! Un ruisseau de

sang découle de tout son corps; toute sa chair est mutilée, tous ses membres, toutes ses articulations sont disjointes, disloquées; vous pouvez compter ses os. Telle est la révélation faite par la sainte Vierge à sainte Brigitte. « J'ai vu mon fils flagellé, dit-elle, et je pouvais compter ses côtes. » Le prophète Isaïe avait aussi prédit le déplorable état où la flagellation réduirait le Sauveur; il avait dit que son divin corps deviendrait semblable à celui d'un lépreux dont tout le corps n'est qu'une plaie : *Et nos putavimus eum quasi leprosum* [1].

Et pourquoi Jésus-Christ subit-il cette barbare flagellation? C'est pour les péchés de son peuple. C'est pour nos iniquités, dit Isaïe, qu'il est mutilé; c'est pour notre malice qu'il est accablé de coups [2]. Mais Jésus fut si cruellement fouetté, afin de satisfaire surtout pour tant de pécheurs qui s'adonnent à l'impudicité. Tel est le sentiment de saint Bonaventure. Il est flagellé, dit-il, pour expier nos jouissances impures et nos plaisis charnels. Oh! si tous les impudiques méditaient sérieusement ces paroles, ils mettraient un terme à leurs penchants et à leurs actions infâmes, sinon par amour pour Jésus, au moins par la crainte des châtiments. Car si le bois vert est traité de la sorte, dit-il, qu'arrivera-t-il du bois desséché [3]? Si Jésus fut traité de la sorte, lui si ri-

[1] Is., LIII, 4. — [2] Is., LIII, 5. — [3] Luc., XXIII, 31.

che et si fertile en vertus, que sera-ce de ceux dont la vie est un monstrueux enchaînement de lubricités et de péchés honteux ?

Tremblez, ô pécheur, quel que vous soyez : craignez de persister dans votre impureté ! Ne dites pas avec ces impies dont parle l'Esprit-Saint : J'ai péché, et quel mal en est résulté [1] ? Car le châtiment est plus proche que vous ne vous l'imaginez : déjà le glaive est tiré du fourreau ; déjà la main du Dieu juste est suspendue sur votre tête pour vous porter le coup de la damnation ; déjà même vous l'auriez reçu si Dieu ne vous avait attendu à la pénitence ! Et si vous ne faites pénitence, je vous le prédis, ou plutôt c'est Dieu lui-même qui vous l'annonce, la colère céleste fondra sur vous lorsque vous y penserez le moins, à l'improviste, et au jour de la vengeance elle vous réduira en poudre [2]. Car, dit Dieu, longtemps je me suis tu lorsque vous ne songiez qu'à m'offenser ; je n'ai rien dit ; j'ai été patient et j'ai supporté votre malice avec une inaltérable longanimité : *Tacui semper, silui, patiens fui* [3]. Mais croyez-vous que je me taise toujours et que je vous supporte plus longtemps? Non ; en vérité, je vous le dis, je parlerai enfin ; je vous anéantirai, je vous précipiterai dans l'abîme de mes vengeances : *Loquar, dissipabo, et absorbebo simul.*

[1] Eccl., v, 4. — [2] Eccl., v, 9. — [3] Is., XLII, 14.

Ouvrez donc les yeux, âmes chrétiennes, tandis qu'il est encore pour vous un temps de miséricorde et de grâce ! quittez ces fautes par lesquelles vous avez si longtemps flagellé le Christ ; détestez vos criminels désirs, qui ont porté tant et de si pénibles coups au Sauveur ; mettez un terme à vos péchés, afin que le sang de Jésus n'ait pas en vain coulé pour vous, et afin qu'il ne crie pas vengeance contre vous au dernier jour !

Nous voici prêts à tenir ces résolutions, aimable Sauveur ! Mais accordez-nous la grâce d'accomplir nos bons propos. Vous avez autrefois opéré un miracle en faisant jaillir l'eau d'un rocher stérile dans le désert [1] ; daignez aussi manifester aujourd'hui, en notre faveur, la toute-puissance de votre main et la force de votre grâce ; frappez la pierre de ces cœurs endurcis ; faites jaillir de nos yeux une fontaine de pleurs qui efface nos péchés. *O mon Dieu ! ayez pitié de nous.*

[1] Exod., XVII, 6.

III.

COMMENT NOS PÉCHÉS SONT AUSSI UNE COURONNE DE DÉRISION POUR JÉSUS.

Plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus.

Et formant une couronne d'épines, ils la posèrent sur sa tête.
(MATTH., XXVII, 29.)

Le corps sacré de Jésus est devenu une immense plaie sous les verges; mais ce tableau déchirant ne suffit point à la rage de ces monstres altérés de sang. Les soldats avaient entendu les Juifs s'indigner hautement de ce que Jésus eût osé se déclarer lui-même leur roi ; ils vont donc ajouter au supplice de la flagellation des hommages dérisoires. L'un apporte un mauvais banc en guise de trône ; l'autre lui met en main un roseau pour sceptre ; un troisième jette sur ses épaules un vieux haillon de pourpre ; d'autres enfin tressent une couronne de soixante-douze épines, et la lui placent sur le front : *Plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus.*

Le voici, ce roi des rois tout dégouttant de sang, à demi nu, n'ayant sur ses épaules meurtries qu'un sale lambeau de pourpre; le voici, un sceptre de roseau en main, abreuvé d'opprobres, descendu pour l'amour de nous du sein

de la majesté de son père! Le voici, couronné d'épines aiguës, celui qui est venu en ce monde pour nous procurer une impérissable couronne de gloire. Celui que la lumière revêt comme un vêtement [1] est là sous un haillon d'infamie!

Mais leur cruauté n'est point encore satisfaite: le Fils de Dieu n'ouvre pas la bouche au milieu de ce surcroît de hontes et d'amertume, il ne profère pas une plainte contre les bourreaux qui se rient de ses tourments. Ils fléchissent le genou devant lui en lui faisant un salut dérisoire : *Ave, rex Judæorum!* Salut, roi des Juifs! Ils saisissent le roseau qui lui sert de sceptre, ils lui en portent des coups furieux sur la tête, sur sa couronne, que ces coups répétés enfoncent de plus en plus sur son front [2]! Saint Pierre Damien assure que les épines pénétrèrent jusqu'au cerveau, et il fut révélé à sainte Brigitte que le sang de Jésus coulait avec tant d'abondance que ses cheveux, ses yeux et sa barbe en étaient tout inondés.

Tel est le traitement barbare que les Juifs infligent à leur roi : tels sont les supplices qu'ils exercent sur leur Sauveur. Que de fois, hélas! nous les avons imités! Comparons-nous nous-mêmes à ces bourreaux impitoyables qui insultaient le roi de gloire, et reconnaissons l'horreur

[1] Ps. CIII, 2. — [2] Matth., XXVII, 30.

de nos crimes si fréquents. Saint Paul écrivait à ceux de Philippes qu'ils étaient sa couronne[1] : ne pouvons-nous pas dire aussi que nous sommes la couronne de Jésus-Christ ; que nous sommes pour lui une couronne non d'honneur, mais de souffrances? Il attendait de nous que nous lui fissions une couronne de gloire par nos bonnes œuvres, et nous lui avons tressé un diadème d'infamie. Il espérait de nous des fruits de reconnaissance, de vérité, de vertu, et il n'a recueilli en nous que des ronces et des épines ! C'est ainsi, dit saint Bernard, qu'il s'est trouvé couronné de nos péchés !

Et non-seulement Jésus a reçu de nous cette couronne douloureuse, mais il a été aussi en butte à nos insultes et à nos railleries. N'est-ce pas adorer Jésus par dérision que de venir s'agenouiller dans son temple avec un cœur rempli de haine, de distractions de vaines pensées? N'est-ce pas insulter Jésus et le regarder comme un roi de mépris que de rire et de causer dans la maison du Seigneur, de s'approcher de la sainte table avec une conscience souillée, de recevoir Jésus dans un cœur infecté par le vice? N'est-ce pas lui mettre en main ce sceptre ridicule de roseau que de manquer si légèrement aux bonnes résolutions qu'on a prises de consa-

[1] Phil., IV, 1.

crer sa vie à Dieu? Combien il en est, hélas! qui fléchissent comme ce roseau au moindre souffle de la tentation, et qui s'écartent des voies du salut! Nous déplorons l'aveuglement des Gentils, nous détestons l'endurcissement des Juifs, qui outrageaient de la sorte le Sauveur; et cependant nous agissons à son égard d'une manière encore plus odieuse; car si les Juifs avaient connu Jésus pour ce qu'il est réellement, ils ne lui eussent pas prodigué tant et de si cruels outrages [1]. Mais nous qui le connaissons, qui croyons en lui, qui faisons profession d'être ses disciples, nous ne cessons de l'abreuver, par le péché, de mépris, d'opprobres et d'infamie! Quelle douleur pour Jésus! quelle honte pour le christianisme! Quelle accablante accusation contre nous au jour du jugement! Oui, je vous le dis avec saint Denis : « Les Juifs qui ont crucifié autre-« fois Jésus, quand il était sur la terre, ont pé-« ché moins grièvement que ceux qui l'offensent « aujourd'hui qu'il règne dans les cieux. »

Aimable Sauveur, nous détestons notre malice, nous vous conjurons, au nom de cet amour qui vous a fait supporter tant d'amertumes pour nous, de nous faire grâce. Ne regardez pas à notre ancien aveuglement, et ne nous traitez pas selon nos mérites, mais selon votre miséricorde. Nous prenons dès ce jour la résolution de mou-

[1] I Cor. II, 8.

rir plutôt que de vous offenser désormais : nous réparerons tant d'outrages par des démonstrations solennelles de respect et par une humble adoration de vos grandeurs. Nous vous reconnaissons pour notre roi ; nous vous saluons, nous vous révérons, nous vous adorons comme le monarque suprême du ciel et de la terre. Vous êtes le Dieu de notre cœur, le seul digne de tout notre amour.

IV.

RÉFLEXIONS SUR L'INCONSTANCE DE LA FAVEUR DES HOMMES.

Clamabant dicentes : Crucifige, crucifige eum !
Ils s'écriaient : Crucifiez-le, crucifiez-le !
(JOAN., XIX, 6.)

Lorsque Pilate vit Jésus cruellement flagellé et couronné d'épines, il jugea que ce pénible spectacle serait un moyen puissant de calmer la rage des Juifs et de le soustraire à la mort : il fit donc sortir le Sauveur et l'exposa sur le perron du prétoire [1]. Pilate le montra au peuple, en disant : *Ecce homo !* Voilà l'homme ! Comme s'il eût dit : Juifs, voilà l'homme que vous m'avez amené ce matin. Voyez ses yeux

[1] Joann., XIX, 5.

couverts de sang, ses joues meurtries, son visage souillé des plus hideuses infamies. *Ecce homo!* Voilà l'homme! Il a voulu se faire passer pour roi : désormais vous n'avez plus rien à craindre de lui. *Ecce homo!* Voilà l'homme! S'il a failli, il a cruellement expié sa faute. S'il s'est élevé, il a été bien humilié! S'il s'est glorifié de son pouvoir, il est désormais impuissant à rien effectuer. *Ecce homo!* Voilà l'homme! Voyez en quelle triste situation il se trouve réduit! Vous en faut-il davantage?... Pourriez-vous rien exiger au delà?... *Crucifige, crucifige eum,* Crucifiez-le, crucifiez-le! tel est le cri soudain de la foule. Et comme Pilate leur dit : Quel mal a-t-il fait? ils reprennent avec plus de rage leur vocifération implacable! Prenez-le, prenez-le! Crucifiez-le, crucifiez-le! *Tolle, tolle, crucifige eum!* O barbarie! ô rage terrible des Juifs!

Lorsque, cinq jours auparavant, Jésus avait fait son entrée à Jérusalem, les rues étaient trop rudes, les pierres étaient trop froides pour le porter : on étendait à l'envi des vêtements et des rameaux de palmier sur son passage; on le conduisait en roi au peuple; on l'accueillait avec des chants d'allégresse et de salut. *Hosanna filio David!* Honneur et gloire au fils de David! Qu'il vive longtemps celui qui vient au nom du Seigneur! Mais, hélas! que la scène est changée! On n'entend plus qu'un cri, furieux,

impitoyable : Crucifiez-le, crucifiez-le ! *Crucifige, crucifige eum !*

Ceci, mes frères, doit nous donner de grands enseignements sur l'inconstance de la faveur des hommes. Ceux-là même qui vous élèvent aux nues aujourd'hui vous noirciront demain de leurs calomnies. Ceux qui applaudissent à toutes vos actions, qui vous louent : *Bene omnia fecit*[1] ! Tout ce qu'il a fait est bien fait ; c'est un homme juste, vertueux, saint ; ceux-là même blâmeront demain tous vos actes ; ils vous railleront, ils vous abreuveront de mépris et d'insultes. Un jour Aman s'assied au banquet royal d'Assuérus ; le lendemain la potence s'élevait pour lui[2], tant est versatile la faveur des hommes ! Et cependant que ne font pas la plupart des chrétiens pour atteindre cette mobile faveur ! Combien il en est qui étouffent le cri de leur conscience pour obtenir l'amitié du peuple ! Que de blâmes on méprise ; que de crimes on se permet ; que de conversions on diffère par crainte de déplaire aux hommes et de s'exposer au ridicule !

Qu'il n'en soit point ainsi de vous, mes frères. La grâce de Dieu doit nous être plus précieuse que la faveur des hommes : il faut préférer d'avoir contre soi le monde tout entier plutôt que d'avoir Dieu pour adversaire ; il faut, en un mot, aimer Dieu par-dessus tout. Si nous som-

[1] Marc., VII, 37. — [2] Esth., VII, 10.

mes les amis de Dieu, nous pouvons braver le monde et nous écrier avec saint Paul : Quand Dieu est avec nous, qui peut rien contre nous [1] ? Mais si Dieu est notre ennemi, de quoi nous servira l'amitié des hommes, fussent-ils princes et rois? Si Dieu nous damne, eux nous sauveront-ils? Quelle démence d'offenser Dieu pour complaire aux hommes! Ah! considérez-vous vous-mêmes dans la personne de Pilate, le magistrat inique : il condamne Jésus pour rester ami de l'empereur; et que lui arrive-t-il? Il ne tarde pas à tomber en disgrâce; privé de ses honneurs et de son emploi, il est exilé à Vienne, en Dauphiné, où il meurt de misère et d'indigence, misérable et, s'il n'a fait pénitence, damné pour toute l'éternité.

O miséricordieux Jésus, nous espérons n'avoir point ce malheur, nous qui avons cependant tant de fois imité Pilate! Désormais nous ne craindrons plus les hommes, nous ne craindrons que vous. Qu'ils nous jugent et qu'ils nous blâment, nous seront indifférents à leurs jugements, et nous n'aspirons qu'au bonheur de vous plaire. Rien ne nous empêchera de faire de bonnes œuvres, de pratiquer la vertu et de remplir nos devoirs de chrétiens. Le monde aura beau en parler, nous critiquer, nous calomnier,

[1] Rom., VIII, 31.

nous railler : nous ne rougirons pas de vous reconnaître, vous et votre saint Évangile, de confesser votre doctrine et d'en faire profession : *Non erubesco Evangelium*[1]. Soutenez nos bons propos de l'appui divin de votre grâce; accordez-nous-la cette grâce, afin qu'en vous aimant sincèrement dans le temps nous soyons trouvés dignes de vous aimer aussi dans l'éternité.

Ainsi soit-il.

CINQUIÈME MÉDITATION.

I.

RÉFLEXIONS SUR LA RÉSIGNATION ET SUR L'AVANTAGE DES CROIX.

Bajulans sibi crucem, exivit in eum qui dicitur Calvariæ locum.

Portant sa croix, il s'achemina vers l'endroit qu'on appelle Calvaire.

(JOANN., XIX, 17.)

A peine le juge inique et lâche eut-il condamné le Sauveur à la mort qu'on vit paraître la croix sur laquelle il devait expirer. Les bourreaux

[1] Rom., I, 16.

chargèrent sur les épaules de Jésus cette croix, longue de quinze pieds et dont la traverse en avait de huit à dix. Le Sauveur, accablé sous le fardeau, s'avança péniblement vers le Calvaire. Des milliers d'hommes l'escortaient parmi les rues de Jérusalem. Les Juifs ne cessaient de l'insulter et de le railler. Allez, disaient-ils, allez, intempérant; allez, malfaiteur; allez, séducteur du peuple, fils de Belzébuth! voici que vos forfaits commencent à s'appesantir sur vous-même: *Ecce premunt te mala tua* [1].

C'est au milieu de ces vociférations que Jésus sort de l'ingrate Jérusalem. Il va mourir à l'endroit même où fut enseveli le premier homme. Il va annuler et clouer à la croix la sentence de mort prononcée contre nous à cause du péché d'Adam [2]. Il va pour nous rétablir, nous misérables esclaves du démon, dans la liberté des enfants de Dieu; car il est la victime de propitiation qui s'immole pour nos péchés [3].

Je ne doute pas, mes Frères, que vous vous sentiez portés à suivre les traces de Jésus chargé de sa croix et à l'accompagner sur le Calvaire; mais comment l'entreprendre? Ah! demandez-le à cet aimable Sauveur; il vous répondra: Si quelqu'un veut me suivre, il doit se renoncer à soi-même et prendre sa croix [4]. C'est donc en

[1] II Reg., XVI, 8. — [2] Coloss., II, 14. — [3] I Joann., II, 2. — [4] Matth., XVI, 24.

supportant avec patience l'adversité et la tribulation que nous devons suivre notre Dieu. Nous ne régnerons jamais avec Jésus dans le ciel si nous ne portons avant tout notre croix en ce monde. Si le Christ, qui est la sainteté même, doit essuyer tant de douleurs pour entrer dans son royaume [1], nous pécheurs, oserions-nous nous flatter d'y parvenir par une autre voie?

Le monde est rempli de croix et de souffrances; de quelque côté que vous vous tourniez, vous en rencontrerez, grandes ou petites. Toutes les routes de la vie sont semées de croix : croix dans la pauvreté, croix dans l'opulence; croix dans la maladie, croix dans la santé; croix dans l'enfance, croix dans la vieillesse; croix du côté du démon, croix du côté des hommes, croix en nous-mêmes! C'est en vain qu'on se lasse à les éviter : hélas! au lieu d'une légère, il en survient une accablante; au lieu d'en éviter une, on en rencontre parfois deux. Or, âmes chrétiennes, puisqu'il faut souffrir, pourquoi ne nous appliquerions-nous pas à souffrir avec mérite, par résignation et en vue de la gloire de Dieu?

Les croix et les afflictions sont moins pénibles en elles-mêmes que l'homme ne se l'imagine. S'il n'en était ainsi, saint Jacques aurait-il pu dire : Mes frères, songez que la plus grande des joies, c'est de tomber en diverses épreuves [2]? Le

[1] Luc., XXIV, 26. — [2] Jac., I, 12.

Christ aurait-il appelé bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice [1] ? Voulez-vous savoir de quelle utilité sont les souffrances ? Le pieux Thomas à Kempis vous le dira : « Par la souffrance, » dit-il, l'homme devient « meilleur, plus parfait en vertu, plus agréable « au Christ, plus semblable aux saints ; par la « souffrance, il devient plus fort contre ses en- « nemis, plus prudent pour sa conservation, « plus fervent dans la prière, plus empressé « pour les choses du ciel, plus exempt des piéges « de l'enfer. » Encore une fois, mes frères, puisqu'il nous faut souffrir, puisque le monde même se réjouira, selon la prophétie du Sauveur, tandis que nous serons dans l'amertume [2], soyons prêts à souffrir ; acceptons avec joie toutes les croix de la main du Seigneur ; pensons que Dieu ne nous abandonne jamais ; car le Seigneur châtie ceux qu'il aime [3] ; il frappe ceux qu'il adopte pour ses enfants. Soyons assurés que l'adversité, les revers, les souffrances sont des présages d'élection. Les afflictions du juste sont nombreuses, dit David ; et ceux, dit-il ailleurs, qui sèment dans les larmes, moissonneront dans l'allégresse [4]. Est-il une pensée plus consolante pour nous ? Pourquoi perdre courage alors que notre désolation se changera

[1] Matth., v, 10. — [2] Joann., xvi, 20. — [3] Apoc., iii, 19. — [4] Ps. cxxv, 5.

bientôt en joie, et en une joie ineffable qu'on ne pourra nous ravir dans l'éternité? *Et gaudium vestrum nemo tollet a vobis* [1].

II.

RÉFLEXIONS SUR L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE DES ENFANTS.

Filiæ Jerusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete et super filios vestros.

Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi; mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants.
(Luc., xxiii, 28.)

Tandis que Jésus marchait au Calvaire, un groupe de pieuses femmes le suivait; et pendant que la multitude l'injuriait et le raillait, ces femmes attendries avaient pitié de lui; elles pleuraient et plaignaient Jésus. Il me semble les entendre s'écrier en sanglotant : C'est là cet homme intrépide, cet homme juste et saint! c'est là ce docteur célèbre, ce grand prophète illustré par tant de miracles! Il va mourir celui qui guérissait nos maladies, qui purifiait nos lépreux, qui délivrait nos possédés, qui rendait la vie à nos morts! Voilà donc la récompense de tant de bienfaits! Malheur à nous, pauvres délaissées! auprès de qui irons-nous désormais chercher un refuge! O noble ami! ô bon et fidèle Jésus! une si hon-

[1] Joann., xvi, 22.

teuse mort doit-elle vous séparer de nous? O consolateur des cœurs affligés! vous-même en cet instant ne trouverez-vous ni adoucissement ni consolation?

Ainsi pleuraient et se lamentaient ces femmes; mais Jésus, se tournant vers elles, leur dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi; mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. Le Christ ne veut pas être pleuré comme un malheureux, lui qui mettait son bonheur dans la souffrance; ni comme un malfaiteur qu'on mène au supplice, puisqu'en mourant innocent il allait triompher de la mort. C'est ce qui a fourni à saint Léon occasion de dire : Le deuil ne convient pas au triomphe, ni les lamentations à la victoire; et c'est le premier motif pour lequel il leur défend de pleurer. Le second motif, c'est qu'il veut boire jusqu'à la lie l'amer calice de ses souffrances, et que pour cette raison il repousse même ces légères consolations de la pitié qu'inspire la vue du malheur. Une troisième interprétation peut sembler plus parfaite : c'est qu'il ne leur a pas défendu de pleurer dans un sens absolu, mais dans un sens relatif, et qu'il voulait leur dire : Pleurez moins sur moi que sur vous-mêmes et vos enfants. Jésus connaissait les péchés de Jérusalem; il savait que ces péchés deviendraient le principe de bien des maux et de bien des calamités; aussi dit-il : Filles de Jérusalem, pleurez

sur votre patrie, pleurez sur vous, pleurez sur vos enfants.

Ce que le Sauveur disait à ces femmes désolées, ne puis-je pas le répéter aujourd'hui à bien des parents? Pères et mères, que de raisons, hélas! n'avez-vous pas de pleurer sur vous et sur vos enfants! Vous êtes chargés de l'éducation chrétienne de vos enfants; vous devez les instruire, veiller sur leur conduite, les reprendre et les corriger lorsqu'ils font le mal. Comment remplissez-vous ces devoirs?

Vous devez instruire vos enfants; vous devez leur inculquer de bonnes mœurs, leur apprendre les lois de notre sainte religion et les devoirs d'un chrétien : le faites-vous? Qu'il en est peu malheureusement qui satisfassent à ces obligations! On instruit soigneusement ses enfants de tout ce qui peut les faire valoir dans le monde; mais de leur âme et de leur salut, on ne s'en inquiète pas, on ne s'en occupe guère! On les envoie pour quelques semaines à l'école; ils assistent un certain temps au catéchisme, et s'ils ont le bonheur d'être admis à faire leur première communion, on ne les y envoie plus; que dis-je? on les empêche même de s'y rendre; ce sont des érudits, ils n'ont plus besoin de leçons ni d'instruction! Malheureux parents, j'ai honte d'être obligé de vous dire que vous avez plus de sollicitude pour vos animaux que vous n'en avez pour le salut éternel

de vos enfants. Ah! c'est à vous que peut s'appliquer cette plainte du prophète Jérémie : « L'animal le plus féroce, » dit-il, « nourrit ses petits de son lait; et parmi mon peuple les pères et les mères sont si cruels qu'ils retirent à leurs enfants le lait et le pain, » c'est-à-dire « une éducation chrétienne. »

Vous devez également veiller sur la conduite de vos enfants; vous devez observer constamment leurs inclinations, leurs paroles, leurs actions; vous devez avoir soin qu'ils ne disent et ne fassent rien qui soit défendu, les empêcher de fréquenter ceux dont le mauvais exemple pourrait les pervertir, éloigner d'eux les occasions qui pourraient les solliciter au mal. Et vous ne faites aucune attention à tout cela! Vos enfants tiennent un langage trop léger, ils font des choses parfois indécentes; vous regardez cela comme les indices d'un esprit précoce, comme un présage de grande intelligence; vous en riez : Ce sont des enfants, dites-vous, ils se corrigeront avec l'âge. S'ils vous demandent des choses que vous savez bien ne pas leur convenir, vous satisfaites leur caprice pour ne pas les contrarier; s'ils vous demandent à assister à ces réunions où la licence tient le premier rang, vous regardez cela comme distraction permise, vous les y autorisez; s'ils vous demandent à aller avec des personnes du sexe, soit au cabaret, soit au bal, soit à des soi-

rées, cela vous est indifférent; vous les laissez aller : Ils doivent apprendre à connaître le monde, et alors ils n'en distingueront que mieux le bien et le mal. Malheureux parents! quel nom vous donner? Infidèles, païens? Hélas! c'est pis encore qu'il faudrait dire : « Celui qui n'a pas de « sollicitude pour le salut des siens, » dit l'Apôtre, « a renié sa foi et est pire qu'un ido- « lâtre [1]. »

Vous devez enfin, lorsque vos enfants font le mal, les reprendre et les punir. Dieu vous a revêtus de son autorité afin que vous redressiez vers le bien, tandis qu'elles sont encore flexibles, ces jeunes plantes qui penchent au mal; vous devez donc employer les moyens que vous fournissent les conseils et les corrections. Voulez-vous rendre ces moyens efficaces, commencez par offrir dans vos actions le modèle de ce que vous proposez dans vos discours. Vous devez en outre prouver, dans votre manière de corriger et de reprendre, que vous le faites par amour et par affection; vous devez montrer à vos enfants que vous les aimez et que vous ne haïssez que leurs fautes. Si leurs fautes exigent même que votre zèle se manifeste par la sévérité de votre langage, faites-leur voir cependant que l'amour et l'affection restent au fond de votre cœur. C'est ici le cas de suivre le précepte du roi-prophète : « Se

[1] I Tim., v, 8.

mettre en colère sans pécher; » c'est la loi régulière qui doit présider à vos réprimandes et à vos punitions[1]. Une réprimande accompagnée de colère et d'invectives et, qui pis est, de jurements et d'imprécations est comparable à une pluie d'orage ou à une averse subite, qui abat les récoltes, qui inonde la surface de la terre, mais sans y pénétrer et en laissant l'intérieur aride. Mais un reproche fait à propos et une correction modérée sont semblables à ces douces pluies d'été qui rafraîchissent les plantes, qui réjouissent la terre et fécondent son sein.

Eh bien! pères et mères, quelle est ici votre conduite? Êtes-vous plus exacts dans l'accomplissement de ce devoir que dans l'exécution des autres? Hélas! outre que vous-mêmes vous scandalisez vos enfants par votre conduite débauchée, par vos discours impurs, par vos actions indécentes, par le mensonge et la fourberie, par le jurement et le blasphème, souvent vous vous taisez quand il faudrait élever la voix. Si vous les blâmez, vous vous contentez de le faire avec mollesse, comme le grand prêtre Héli, et de leur dire qu'ils ne peuvent pas faire cela; tandis qu'en les voyant pécher votre devoir est de les reprendre avec fermeté. Si vous en venez à des châtiments, ce n'est pas comme un père ou une mère qui corrige ses enfants pour les rendre meilleurs,

[1] Ps., IV, 5.

c'est plutôt en tyran qui punit pour se venger, pour assouvir sa fureur, pour satisfaire sa cruauté.

Est-ce là une éducation à donner à des enfants? Est-ce ainsi qu'on les instruit, qu'on surveille leur conduite, qu'on les reprend et qu'on les corrige? Oh! je ne suis pas étonné que ces malheureux croupissent dans une profonde ignorance de tout ce qui regarde Dieu et la religion; je ne m'étonne pas qu'ils aiment le libertinage, qu'ils croissent comme des enfants de Bélial, c'est-à-dire sans joug, sans docilité, sans crainte de Dieu. Je ne m'étonne pas de les voir tomber de crime en crime, de voir la malice s'insinuer jusqu'à la moelle de leurs os, et de les voir emporter leurs péchés dans la tombe. Infortunés parents, quel compte terrible n'aurez-vous pas à rendre à Dieu! Il exigera de vous sang pour sang, âme pour âme, éternité pour éternité [1]. Et quels épouvantables reproches ne vous adresseront pas un jour tant d'enfants à jamais réprouvés par votre faute? Oh! ce sera là un cruel et effroyable remords.

Le prophète Job, à la vue de ses maux et de ses revers, s'écriait jadis : *Pereat dies in qua natus sum!* Périsse le jour où je suis né [2]! Un temps viendra, pères et mères, où vos enfants

[1] Ezech., III, 20. — [2] Job., III, 3.

maudiront aussi l'heure de leur naissance; dans les flammes de l'enfer, ils s'écrieront : Maudit soit l'instant où nous avons été conçus ; maudites soient les entrailles qui nous ont portés; maudit soit le sein qui nous a nourris. Misérables parents, vous ne nous avez donc donné la vie du corps que pour faire mourir notre âme ! C'est vous qui êtes cause que nous avons offensé Dieu, que nous avons transgressé ses lois et profané ses commandements. Nous sommes donc damnés ; soyez damnés aussi avec nous ! Nous devons brûler à jamais pour vous; brûlez, malheureux, brûlez aussi avec vos enfants pendant toute l'éternité. *Perdidit nos paterna perfidia* [1] !

Ces paroles, ô divin Jésus, me glacent d'effroi; je tremble, je frémis en songeant combien j'ai négligé l'éducation chrétienne de mes enfants ! Je me reconnais, Seigneur Jésus, digne de vos châtiments ! Que de raisons, hélas ! de pleurer sur moi et sur mes enfants ! Je déplore mon insouciance, je veux désormais m'acquitter exactement de mes devoirs; dès ce jour, je veux me consacrer à leur procurer l'instruction nécessaire, à veiller attentivement sur leur conduite, et si je découvre en eux des choses contraires à votre loi, je veux les en reprendre et les en corriger selon vos préceptes. Et pour assurer le

[1] S. Cyprien.

succès de mes efforts, je montrerai moi-même à mes enfants les voies de la vertu et de la sainteté; je dirigerai mes pas de manière à pouvoir leur dire : Enfants, faites ce que vous me voyez faire; vivez toujours comme vous m'avez vu vivre. O bon Jésus! soutenez ces bonnes résolutions de votre grâce toute-puissante; je vous en conjure par les paroles mêmes de votre serviteur David : *Ayez pitié de moi, ô mon Dieu!*

III.

RÉFLEXIONS SUR LA MISÉRICORDE DE DIEU.

Ibi crucifixerunt eum.
Là ils le crucifièrent.
(Luc., xxiii, 33.)

Après beaucoup de douleurs et de souffrances, notre aimable Sauveur arriva enfin sur le mont du Calvaire, de tous les monts le plus honteux. Moïse mourut jadis sur le Nébo; Aaron sur Hor; Josué sur Gaas; Saül sur Gelboé : ces montagnes n'avaient rien de vil; mais le Calvaire était le lieu où l'on faisait mourir les scélérats, et c'est ce vil échafaud où va mourir le Fils de Dieu! C'est là que les Juifs vont le crucifier!

Quoi! on crucifiera le Fils de Dieu! L'histoire nous apprend qu'on avait crucifié jadis Achéus, roi de Lydie, pour avoir opprimé son peuple; un panetier de Pharaon, qui, dans un

temps de famine, avait furtivement caché un peu de miel et de farine; quelques habitants de Tyr, esclaves, qui avaient assassiné leurs maîtres. D'autres malfaiteurs furent encore crucifiés, et ce n'était qu'une justice rendue à leurs actions. Mais crucifier le Fils de Dieu, la bonté, l'innocence, la sainteté même! faire subir à Jésus le supplice réservé aux assassins et aux plus vils scélérats, oh! voilà le comble de la cruauté et de l'infamie!

Malgré cela, les bourreaux le saisissent; ils lui arrachent avec brutalité ses vêtements et lui ordonnent de se coucher. Il obéit, dit l'Apôtre, jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix [1]. Les barbares lui enfoncent alors des clous dans les pieds et dans les mains! — O mon Jésus, en ce moment il me semble entendre votre voix : Voyez, dites-vous, voyez, ô homme; c'est pour vous que je suis immolé sur cet autel! c'est pour vous sauver dans l'éternité que je vais mourir sur cette croix! L'autel est terrible, la victime est sanglante; votre âme me coûte bien des tortures et bien des tourments! eh bien, je suis prêt à en souffrir encore davantage, s'il le faut, pour vous sauver! Frappez, bourreaux, frappez : n'enfoncez pas ces clous grossiers dans mes mains seulement, mais percez-en aussi mes pieds. S'ils n'entrent pas dans les trous déjà

[1] Phil., II, 8.

préparés sur le bois, brisez mes nerfs et mes muscles, faites jaillir de toutes mes veines le peu de sang qui y reste : je veux être le prix de la rédemption des hommes et la rançon de leurs péchés !

Lorsque le Sauveur fut cloué à la croix avec quatre, et, selon d'autres, avec trois clous carrés et informes, les bourreaux réunirent tous leurs efforts pour la dresser, et la laissèrent lourdement tomber dans le trou qui était creusé d'avance pour la recevoir. Quel supplice, mes frères, quel inexprimable tourment pour Jésus que ce choc violent ! Celui qui est pendu à ce gibet comme un scélérat et comme la malédiction du peuple, c'est le roi de gloire ! Celui qui est pendu là entre deux bandits pour surcroît d'opprobre, c'est le Fils de Dieu ! Celui qui est pendu à ce bois infâme, c'est Jésus de Nazareth, qui meurt pour affranchir tous les pécheurs de la mort éternelle !

Venez donc, âmes chrétiennes, approchez-vous de Jésus crucifié. Quoique vous soyez au nombre de ses bourreaux et de ses cruels assassins, ne craignez point ; car son sang, qui ruisselle à longs flots de toutes ses plaies, est plus éloquent que le sang d'Abel ; il ne crie pas vengeance contre ceux qui l'ont versé, mais il implore la réconciliation, le pardon, la grâce ! Ces plaies sanglantes sont autant de bouches qui im-

plorent votre pardon auprès du trône de Dieu!

Les Israélites murmuraient dans le désert contre Dieu et contre Moïse, son serviteur, et en châtiment de leurs murmures des serpents ardents désolent leur camp. Lorsque beaucoup d'entre eux eurent succombé aux morsures de ces reptiles, les Israélites vinrent trouver Moïse, et lui dirent: Malheureux que nous sommes, nous avons péché contre le Seigneur et contre vous; priez que ces serpents disparaissent. Moïse, touché de leurs supplications, pria le Seigneur, qui lui répondit: Faites un serpent d'airain, placez-le à la vue de tous, et tous ceux qui le regarderont diront: Le serpent d'airain fut élevé, et tout homme mordu était guéri en le regardant: *Quem quum percussi aspicerent, sanabantur* [1].

Jésus crucifié est la personnification de ce serpent, mes frères. Saint Augustin dit: « Comme « dans le désert ceux qui regardaient le serpent « ne mouraient pas de la morsure des reptiles, de « même aussi celui qui contemple avec une foi « vive la mort du Christ guérira des atteintes du « péché. » Pécheurs, contemplez donc, je vous en conjure, ce Jésus crucifié, qui est votre médecin spirituel! Si l'orgueil vous a mordu, le Sauveur vous guérira: il vous offre un grand exemple d'abnégation, lui qui voulut être crucifié comme

[1] Num. xx,1, 9.

un malfaiteur entre deux brigands. La haine, la colère, la vengeance vous ont-elles mordu? il vous guérira; car il enseigne l'amour des ennemis lorsque, cloué sur la croix, il implore le pardon de son Père céleste en faveur de ses bourreaux. Quel que soit le serpent, le péché qui vous a blessé, Jésus est là, suspendu à la croix, afin que ceux qui croient en lui ne périssent point : *Ut omnis qui credit in ipsum non pereat* [1]. Regardez-le donc, âmes chrétiennes, regardez cet agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde. Contemplez Jésus non-seulement des yeux de la chair, mais surtout des yeux de l'âme, des yeux de la foi et dans une méditation attentive. Détestez vos péchés, renoncez à votre malice, répondez à l'amour infini de Dieu par une vie meilleure. C'est ainsi que vous guérirez les plaies de votre âme et que vous vivrez dans l'éternité.

O Sauveur crucifié, ô Dieu fait homme, puissions-nous avoir ce bonheur que nous vous demandons dans notre humble prière! Longtemps avant votre passion vous avez dit : Quand je me serai élevé de la terre, j'attirerai tout à moi : *Ego, si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum* [2]; vous voici maintenant élevé de la terre, votre croix est dressée, confirmez votre pro-

[1] Joan., III, 15. — [2] Joan., XII, 32.

messe en attirant à vous toutes les créatures. Attirez à vous les pécheurs; attirez à vous ces impudiques, qui ont tant de peine à se convertir; ces ivrognes qui se jouent de tout ce qui est bon, saint et divin; ces injustes, si étroitement attachés aux biens de la terre. Attirez à vous ces époux désunis, qui vivent dans la discorde et qui se damnent l'un l'autre. Attirez à vous les incrédules, afin qu'ils renoncent aux ténèbres de la superstition, afin qu'ils parviennent à la connaissance du vrai Dieu et qu'ils embrassent l'unique et véritable foi. Et en les attirant à vous, ô Jésus, n'oubliez pas votre indigne serviteur : attirez-moi aussi à vous, afin que je vous serve avec ferveur, afin que je remplisse avec zèle les devoirs de mon saint ministère, et afin que j'assure à la fois mon salut et celui des ouailles que vous m'avez confiées.

IV.

RÉFLEXIONS SUR L'ESPÉRANCE ET SUR LA CONFIANCE PRÉSOMPTUEUSE.

Crucifixi sunt cum eo duo latrones : unus a dextris, et unus a sinistris.

Deux larrons furent crucifiés avec lui : un à droite, et un à gauche.

(MATTH., XXVII, 38.)

Saint Augustin, méditant la cruelle passion de Jésus-Christ, s'écriait autrefois, dans un

transport d'admiration : Il y en avait trois en croix ; un qui procurait le salut, un qui le recevait et un autre qui le repoussait. Au milieu d'eux, mes frères, est suspendu le Christ, qui, docile jusqu'à la mort à la volonté de son Père, se fait rédempteur du monde entier : d'un côté, c'est un malfaiteur pénitent, qui obtient l'assurance du paradis ; de l'autre côté, c'est un scélérat endurci, qui tombe dans les abîmes de l'enfer.

Le bon larron, à la vue des prodiges inouïs qui s'opèrent sur la terre et dans les cieux pour rendre témoignage de l'innocence du Sauveur, se trouve éclairé des lumières de la grâce; son cœur s'enflamme d'une vive foi, et ses lèvres rendent témoignage de la vérité qui va le sauver. Il atteste l'innocence de Jésus en présence des juges et de tout le peuple : *Hic nihil mali gessit :* Celui-là, dit-il, n'a rien fait de mal [1]. Et, ne pouvant cacher plus longtemps l'amour qui l'embrase, il exhale un soupir et une prière suprême : Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume.

Mais quel bien a-t-il fait pour espérer le paradis à la fin de sa carrière? Une vie passée dans le meurtre et dans le pillage est-elle un titre à la couronne de justice? Malgré cela, il met sa con-

[1] Luc., XXIII, 41.

fiance dans le Sauveur : Mon Dieu, semble-t-il dire, ne me laissez pas mourir de la mort des pécheurs, vous qui mourez pour les pécheurs. Je suis le bon compagnon de vos souffrances et de votre trépas; laissez-moi aussi partager votre gloire. Que cet arbre de la croix où vous êtes cloué soit pour moi un autel de propitiation, un trône de grâce, une source de salut.

Et voyez l'effet salutaire de son espérance, de sa confiance et de ses aspirations! Il entend sortir de la bouche de Jésus mourant ces consolantes paroles : Aujourd'hui même vous serez avec moi en paradis! Vous êtes maintenant attaché comme moi au gibet ; mais dans quelques heures vous entrerez avec moi dans mon royaume : *Hodie mecum eris in paradiso* [1]. O douces et consolantes paroles! Que le cœur de ce malheureux dut se réjouir à cette promesse du Sauveur! Quelles larmes de joie durent inonder ses joues lorsqu'il songeait à l'ineffable bonté de son Sauveur expirant! Qu'il dut se croire heureux lorsqu'il entendit que ce jour-là même il reposerait en paix dans le sein d'Abraham! *Hodie mecum eris in paradiso*.

Arrêtons-nous ici un moment, mes frères, et rentrons en nous-mêmes. Un scélérat, un bandit endurci dans le crime s'adresse à Dieu, et

[1] Luc., XXIII, 43.

sur-le-champ obtient sa grâce! En un instant, il devient un juste parmi les impies, un élu parmi les réprouvés, un ange de lumière au milieu des anges de ténèbres! Quelles réflexions doit nous suggérer cette pensée? Que Dieu sans doute est infiniment bon et miséricordieux [1], et qu'il ne rejette jamais celui qui revient sincèrement à lui [2]. Et, en effet, est-il un pécheur qui puisse désespérer de son salut à la vue d'un tel misérable admis au ciel? Et, s'il en est qui éprouvent encore cette défiance, ah! laissez-moi leur crier: *Ascende in montem*, Montez au Calvaire, et voyez celui qui est suspendu à cette croix; c'est un Dieu de bonté et de miséricorde: voyez ses bras ouverts pour recevoir en grâce tous les pécheurs; voyez son sang ruisseler de toutes parts pour l'expiation du péché. Oh! c'est sur ce mont, c'est sur cette croix qu'il semble s'écrier avec le prophète: *Noli timere, quia redemi te* [3], Ne craignez point, pécheurs, de venir à moi, car je vous ai rachetés. Voyez mes mains percées de clous, et qui vous montrent que je vous y ai inscrits [4]. Voyez mes plaies, qui vous assurent que je ne veux pas votre mort, mais votre conversion. Voyez ces plaies que j'ai reçues, et qui sont autant d'asiles ouverts à vos crimes. O paroles attendris-

[1] Ephes., II, 4.—[2] Joann., VI, 37.—[3] Is., XLIII, 1.—[4] Is., XLIX, 16.

santes! ô langage plein d'ineffables consolations pour le pécheur!

Mais, âmes chrétiennes, ne nous confions pas non plus témérairement en la clémence de Dieu : n'abusons pas de la bonté de Dieu pour nous fortifier dans le péché. Car il serait à craindre que vous n'eussiez pas le bonheur réservé au bon larron; il serait à craindre que votre mort ne fût semblable à votre vie [1]!

Pénétrez-vous bien de ces vérités, je vous en conjure! Portez vos regards sur cette autre croix, dressée près de celle de Jésus : contemplez-y un misérable qui ferme les yeux à la grâce d'un Dieu lui offrant encore le salut; écoutez-le, la mort sur les lèvres, s'obstiner à blasphémer encore son Dieu crucifié : Si vous êtes le Christ, délivrez-vous vous-même avec nous. Il est là, à côté de Jésus, à côté d'un Dieu de bonté, à côté du Rédempteur du monde, et néanmoins il n'est point de conversion pour lui. Il a vécu en malfaiteur et en scélérat : il meurt de même en blasphémant. Il scelle et il confirme, pour ainsi dire, le pacte de sa damnation, à côté de la croix de Jésus, et son âme maudite tombe dans les abîmes de la vengeance éternelle.

Si la conversion soudaine du bon larron doit

[1] II Cor., XI, 15.

éveiller et soutenir notre confiance, la mort du mauvais larron doit nous faire craindre et frémir. Le premier, dit saint Bernard, se convertit sincèrement à l'heure de la mort, afin que personne ne puisse désespérer de son salut; le second se perd et se damne en même temps, afin que personne ne fonde un espoir présomptueux en la bonté divine.

Opérons donc, selon l'avis de saint Paul, opérons notre salut avec crainte et tremblement. N'abusons pas des grâces que nous accorde la clémence divine : faisons de dignes fruits de pénitence, tandis qu'il en est encore temps; car qui sait si bientôt le temps ne nous manquera pas pour gagner le ciel? Qui sait si Dieu, qui nous a traités jusqu'à ce jour avec patience et longanimité, afin que nous revenions à lui [1], ne viendra pas, comme un voleur, nous surprendre pendant la nuit et nous précipiter en enfer?

O Seigneur Jésus, voilà cependant le châtiment que j'ai tant de fois mérité! Déjà je brûlerais en enfer si vous m'aviez traité selon mes crimes! Mais vous m'avez prévenu de votre miséricorde; vous m'avez supporté avez patience, parce que vous ne vouliez pas que je périsse; aussi reviens-je à vous par la pénitence. Je vous supplie de m'accorder le pardon de mes péchés :

[1] II Petr., III, 5 sqq.

pardonnez-les-moi, car mon cœur en est contrit. Si j'ai oublié en vous offensant que vous êtes mon Père, n'oubliez pas que je suis votre enfant. Rendez-moi votre amour, car tout mon désir est de vous aimer, de vous plaire, maintenant et dans l'éternité.

Ainsi soit-il.

SIXIÈME MÉDITATION.

I.

IL EST PÉNIBLE POUR LE PÉCHEUR DE SONGER A SON LIT DE MORT QUE TOUT EST CONSOMMÉ.

Consummatum est!
Tout est consommé!
(JOANN., XIX, 30.)

Le Sauveur, trahi par Judas, saisi par les Juifs, renié par Pierre, battu chez Caïphe, flagellé dans le prétoire de Pilate, crucifié sur le Calvaire, a supporté tous ses tourments avec une inaltérable patience, et quand toutes ces amertumes ont enfin abreuvé son âme, il s'écrie : *Consummatum est!* Tout est consommé! Courtes, mais consolantes paroles : Tout est consommé! Jésus semble dire : O hommes, je me suis chargé de

vos iniquités ; pour vous, je me suis fait le dernier des hommes, un homme rempli d'amertume. J'ai été meurtri pour vos péchés, et mutilé pour vos fautes. J'ai répandu tout mon sang pour vous ; et après avoir travaillé pendant trente-trois ans à votre salut, je suis crucifié pour vous. *Consummatum est!* Tout est consommé ! J'ai réconcilié le ciel avec la terre, j'ai effacé le péché d'Adam, j'ai détruit l'empire du démon, et j'ai fondé le règne de la grâce. J'ai réalisé les symboles de la loi ancienne, j'ai vérifié les prédictions des prophètes, j'ai accompli en tout la volonté de mon Père céleste.

Ames chrétiennes, puissions-nous un jour parler de même à l'heure de notre mort ! Puissions-nous dire aussi avec une conscience tranquille : Seigneur, la fin pour laquelle j'ai été créé est accomplie; j'ai dirigé toutes mes pensées, toutes mes paroles et toutes mes œuvres pour votre plus grande gloire et pour votre honneur ; j'ai strictement observé les commandements de votre Église et les vôtres ; je vous ai aimé par-dessus tout; j'ai vaillamment combattu; ma carrière est achevée, ma foi est sauvée et la couronne de justice est prête à ceindre mon front! Je meurs tranquille ; car tout est accompli : *Consummatum est.*

O bonheur ! ô consolation pour ceux qui peuvent tenir ce langage ! Mais, pécheurs, idolâtres

amis de ce monde, tel ne sera point le vôtre; et bien différentes seront vos paroles sur votre lit de mort. Pleins de trouble et d'anxiété, vous direz alors : *Consummatum est*, Voilà tout consommé. Mes années se sont enfuies; mes jours ont passé comme une ombre, le temps du salut s'est envolé; la mort est proche. *Consummatum est!* Tout est accompli; tout est fini! Plaisirs, vaines assemblées, fêtes, voilà ce que je fréquentais sans me refuser jamais une seule jouissance. J'ai fait tout ce que le monde recherche; et maintenant je vais mourir! Tout est accompli, excepté l'œuvre de mon salut! J'ai oublié ma pauvre âme! L'unique objet pour lequel j'ai été créé, je l'ai négligé; et maintenant il faut entrer dans la demeure de l'éternité; il faut maintenant dire adieu à ces plaisirs, à ces personnes, à ces amis, dont je m'étais fait des divinités. Que me sert-il maintenant d'être l'objet de l'estime publique, d'avoir satisfait mes passions, d'avoir goûté tant de joies [1]? Hélas! tout est fini! *Consummatum est!* Je vais paraître devant le juge suprême, dont j'ai pendant toute ma vie transgressé les lois, que j'ai offensé des milliers de fois! Malheureux que je suis, je me suis donc trompé! *Ergo erravimus!* Je me suis trompé, et de toute l'éternité je ne pourrai ja-

[1] Sap., v, 8.

mais réparer ma funeste erreur! — Quel tourment, quelle angoisse, quelle amertume renfermera pour le pécheur mourant cette pensée tardive!

Mes bien chers frères, changez donc de vie; revenez sincèrement à Dieu, faites de dignes fruits de pénitence. Ne différez pas jusqu'à un temps que peut-être vous n'atteindrez point; mettez de suite la main à l'œuvre, appliquez-vous sur-le-champ à la pratique de la vertu. Vous mourrez alors tranquilles, et vous pourrez dire à Jésus avec une conscience calme et paisible: *Consummatum est*, Tout est consommé. O Père céleste, j'ai fait ce que vous m'aviez ordonné de faire, et maintenant je vais à vous [1] · donnez-moi une place au milieu de vos brebis; distinguez-moi d'entre les boucs; placez-moi à votre droite; accordez-moi la couronne de justice, cette couronne immortelle que vous avez promise à vos fidèles serviteurs.

[1] Joann., XVII, 4.

II.

RÉFLEXIONS SUR LE SOIN DE SON AME.

Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.
Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains.
(Luc., xxiii, 46.)

Le Sauveur a tout consommé; il ne lui reste plus qu'à retourner à son Père, qui l'a envoyé. Et en effet je l'entends s'écrier d'une voix ferme : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum*, Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains. C'est-à-dire : J'ai tout sacrifié pour le salut du monde; j'ai livré mon corps aux bourreaux pour être déchiré; les soldats se sont partagé mes vêtements; j'ai recommandé ma mère à Jean; je n'ai conservé que mon âme seule, et je ne la confie ni à mes amis, ni à mes apôtres, ni à ma mère; mais je la remets entre vos mains divines, toutes-puissantes, adorables. *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.*

Telle est la suprême sollicitude de Jésus pour son âme. Il ne s'était occupé jusqu'alors que des autres, mais maintenant il se consacre à lui-même. Il était venu pour sauver les âmes, et il veut remettre la sienne entre les mains de son Père céleste. Il ne s'inquiète plus de la chair; il laisse à ceux qui lui survivront le soin de ses

funérailles; c'est son âme seule qui l'occupe tout entier.

L'exemple de Jésus doit vous suggérer aussi, mes frères, une vive sollicitude pour votre âme. Votre âme est l'image de Dieu, c'est un esprit simple et immortel, racheté au prix du sang précieux de Jésus-Christ. Elle surpasse donc en excellence tout ce qui est terrestre et périssable: ni l'or, ni les perles, ni les pierres précieuses, ni les trésors des rois, ni les richesses de ce monde ne peuvent entrer en comparaison avec elle. Laissez les événements suivre leur cours, quel qu'il soit et quoi qu'il arrive; si vous pouvez sauver votre âme dans l'éternité, il suffit. Que vos biens se dissipent, que vos troupeaux périssent, que vos enfants meurent, c'est peu de chose si vous sauvez votre âme. Car de quoi vous servira-t-il de gagner le monde entier si vous venez à perdre votre âme? Il n'est rien, dit le Christ, que l'homme puisse donner en échange de son âme[1].

Arrêtons-nous un instant à ces considérations. Ce que j'ai dit est-il vrai, ou bien n'est-ce qu'une vaine fiction? Si votre âme a une dignité infinie, est-il possible que vous en fassiez si peu de cas? Pourquoi vous dédaigner à ce point, vous qui êtes si précieux devant Dieu? Vous vendez votre âme pour une poignée d'argent,

[1] Matth., XVI, 26.

pour un plaisir fugitif, pour un rien. Insensés que vous êtes, ne peut-on pas dire en toute vérité qu'il n'est rien au monde que vous estimiez moins que votre âme? Car que faites-vous pour la sauver? Il y a vingt-quatre heures dans un jour, et de ces vingt-quatre heures à peine en consacrez-vous une demie à votre salut! Tout est pour le monde, tout votre travail est pour le temps; vous n'avez de souci que pour votre corps! Votre âme, cette pauvre âme, l'unique gage que vous emporterez dans l'éternité, vous l'oubliez!

Jusques à quand encore aurez-vous le cœur si pesant? jusques à quand négligerez-vous ainsi le bonheur de votre âme? Il est plus que temps d'y songer cependant. Si vous aviez deux âmes, vous pourriez en risquer une; mais vous n'en avez qu'une, et n'est-ce pas une insigne démence que de la mettre en péril? Courage donc! travaillez assidûment à assurer votre félicité éternelle. Vivez de telle sorte que le soin de votre salut l'emporte sur tous les autres soins. Rappelez-vous l'exemple de Jésus, et ne confiez votre âme qu'à Dieu seul. Si vous êtes chargé de dettes, si vous avez volé, si vous jouissez d'un bien qui ne vous revient pas, ne confiez pas votre âme à vos amis; ne dites pas : Mes héritiers, mes proches, mes enfants restitueront ces biens; car, hélas! souvent il arrive que les

parents à l'heure de leur mort chargent leurs enfants de réparer ces injustices, et que ceux-ci n'y songent bientôt plus. Restituez donc vous-mêmes, dussiez-vous vendre tout ce que vous possédez, dussiez-vous laisser dans l'indigence votre femme et vos enfants ; dites avec Jésus : Mon Père, il me suffit de sauver mon âme, et je la remets entre vos mains !

Vous voudriez de même, après votre mort, avoir fait quelques bonnes œuvres : ne confiez pas votre âme au souvenir de vos amis ; ne dites pas, comme on le dit parfois : Mes héritiers auront soin de mon âme. O hommes, que vous êtes aveugles ! ignorez-vous que le prophète Job a dit : Mes proches m'ont oublié, et ceux qui me connaissaient m'ont délaissé [1] ! Ayez donc vous-mêmes soin pendant que vous êtes encore en vie ; portez sans cesse votre âme dans les mains, c'est-à-dire soyez toujours prêts à la représenter à Dieu [2]. C'est là votre affaire essentielle ; c'est pour cela que vous êtes créés. Opérer son salut et servir Dieu, voilà, dit le Sage, en quoi consiste tout l'homme : *Hoc est enim omnis homo* [3].

Quand je considère ces vérités, ô Seigneur Jésus, je dois m'écrier avec saint Bernard : Je rougis de vivre, parce que je profite si peu, et je

[1] Job, XIX, 14. — [2] Ps. CXVIII, 109. — [3] Eccl., XII, 13.

crains de mourir, parce que je n'y suis pas préparé. Oui, je rougis de vivre; car si je fais quelques démarches pour mon salut, c'est avec répugnance, c'est avec dégoût et amertume : tout ce que je fais pour mon âme me paraît désagréable, onéreux, pénible. Oui, je crains de mourir, parce que, dans l'état où je me trouve, l'enfer serait ma demeure [1]. Aussi, aimable Jésus, me tourné-je vers vous; et parce que je me repens de mes égarements, j'ai l'espérance que vous ne me repousserez pas [2]! Je vous en supplie donc avec la plus profonde humilité, ne vous souvenez pas que mon âme mérite des châtiments éternels à cause de ses péchés, mais souvenez-vous qu'elle est le prix de votre sang divin, et *ayez pitié de moi, ô mon Dieu,* selon la grandeur de vos miséricordes!

III.

RÉFLEXIONS SUR LA MORT DU JUSTE.

Inclinato capite, tradidit spiritum.
Et ayant incliné la tête, il rendit l'esprit.
(JOANN., XIX, 30.)

Après que Jésus eut recommandé son âme entre les mains de son Père, il rendit le dernier

[1] Job, XVII, 13. — [2] Ps., 50, 19.

soupir. Ses yeux, douce consolation des affligés, se couvrirent de ténèbres ; ses lèvres, d'où coulaient des paroles de salut, pâlirent ; son visage, qui sur le Thabor rayonnait comme le soleil, se couvrit d'une pâleur livide ; bientôt sa tête, privée d'appui, s'incline, et son esprit se dégage des liens de la chair : *Inclinato capite, tradidit spiritum.* Jésus, Jésus est mort ! le Fils du Très-Haut, l'auteur de la vie, la source de l'immortalité a rendu l'âme ! Celui qui rendait la vie aux cadavres a lui-même perdu la vie ! celui qui ordonnera un jour aux anges de sonner de la trompette pour ressusciter tous les hommes, qui seront morts, n'est plus qu'un cadavre pendu à une croix ! *Tradidit spiritum.*

Ames chrétiennes, portez une dernière fois vos regards sur Jésus expirant, et apprenez de lui combien il est heureux de mourir comme il meurt. Mourir comme Jésus ! ô bonheur ! ô salut ! C'est rendre l'esprit pour vivre dans l'éternité ! Une telle mort, dit la voix divine, est précieuse aux yeux du Seigneur [1]. La mort des amis de Dieu n'est pas une mort, c'est un sommeil ; et l'on peut dire avec le Psalmiste : Je m'endormirai en paix dans le Seigneur et je jouirai d'un repos parfait : *In pace in idipsum dormiam et requiescam* [2].

[1] Ps. CXV, 15. — [2] Ps. IV, 9.

C'est cette pensée qui consola tous les justes à leur lit de mort : cette mort, si redoutable pour le pécheur, leur semblait douce et riante. Sainte Catherine de Sienne disait en mourant aux assistants : « Réjouissez-vous avec moi, car je quitte « le lieu d'exil, et je vais m'envoler au séjour de « la paix ! » — « O mort ! s'écrie saint Augustin, « que vous êtes aimable ! qui n'aspirera pas « après vous, qui êtes le terme de nos misères, « la fin de nos labeurs et le commencement de « l'éternel repos ! » Le cardinal Rufin, prêt à sceller sa foi de son sang, voulut revêtir ses plus beaux habits en disant qu'il allait à une fête. Lorsqu'il fut arrivé au lieu du supplice, il jeta son bâton et dit : « Allez, mes pieds, hâtez-vous ; « le royaume des cieux est proche. » Il chantait son trépas, et remerciait Dieu de l'insigne faveur qu'il lui accordait en le faisant mourir de la mort des martyrs.

Le juste meurt donc tranquille ; les terreurs qui assiégent le pécheur à son lit de mort n'atteignent point son cœur : *Non tanget illos tormentum mortis* [1]. Il accueille avec un doux sourire la sentence de son départ, qui fait frissonner le pécheur : Partez ! *Proficiscere*. L'abandon de ses biens ne le touche guère, parce que depuis longtemps son cœur en est détaché ; la privation

[1] Sap., III, 1.

de ses dignités n'engendre en lui aucun regret, parce que pendant toute sa vie il en a fui le vain éclat et qu'il les a regardées pour ce qu'elles sont en réalité, une fumée, une ombre. Le seul honneur qui ait charmé son âme, ce fut d'être chrétien et de vivre dans l'amitié de son Dieu. La séparation de ses amis ne lui est point pénible, parce qu'il ne les a aimés que pour Dieu et qu'il espère bientôt les servir plus efficacement dans le ciel ; en un mot, il s'écrie plein de douceur et de consolation : O Dieu de mon cœur, laissez-moi venir à vous ! car vous êtes mon partage pour toute l'éternité : *Deus cordis mei, et pars mea, Deus, in æternum* [1]. Quelle douce paix inonde ceux qui meurent ainsi dans les bras du Christ, qui nous a aimés jusqu'à la mort, et qui a voulu subir la mort la plus cruelle pour nous procurer à nous-mêmes une mort douce et tranquille !

Indubitablement, mes frères, vous aspirez au bonheur d'avoir une fin semblable à celle dont je viens de vous tracer l'image : mais pour vous en rendre dignes et pour mériter ce bonheur, vivez en justes, observez les commandements de Dieu, détestez la malice, renoncez au péché ; car, dit saint Augustin, c'est le péché seul qui rend la mort terrible ; et si vous voulez ne pas avoir

[1] Ps. LXXII, 26.

lieu de la craindre, vivez bien : *Timenti Deum bene erit in extremis* [1]. Celui qui a toujours bien vécu, dit encore le saint Père que je viens de citer, ne peut pas faire une mauvaise mort : *Non potest male mori qui bene vixerit.*

IV.

RÉFLEXIONS SUR LA PÉNITENCE.

Percutientes pectora sua, revertebantur.
Ils retournaient en se frappant la poitrine.
(Luc., xxiii, 48.)

Jésus, longtemps attaché à la croix, avait rendu le dernier soupir vers la neuvième heure, d'après la manière de compter des Juifs. Toute la nature semblait pleurer le supplice et la mort de son créateur. Le soleil, qui répand alors la lumière la plus vive, s'obscurcit tout à coup, et voila pendant trois heures l'éclat de ses rayons. Saint Denys, qui à cette époque était encore un philosophe païen d'Athènes, s'écria à la vue de cette éclipse extraordinaire qui survenait au milieu du mois : Ou le Dieu de la nature souffre, ou l'univers va périr ! De même Tertullien, qui vivait dans le deuxième siècle, dit que les Romains avaient signalé dans leurs annales cette

[1] Eccl., i, 13.

éclipse merveilleuse, qui coïncidait avec la pleine lune, et que l'empereur Tibère en conclut que ce prodige arrivé à la mort du Christ surpassait l'esprit humain; ce qui lui fit proposer au sénat de placer Jésus au nombre des dieux.

Le voile suspendu dans le temple devant le Saint des saints fut déchiré du haut en bas par une main invisible. Saint Jérôme assure qu'on entendit les anges protecteurs de cet endroit sacré qui disaient : *Abandonnons ce lieu.*

La terre trembla : les historiens païens eux-mêmes rapportent que ce tremblement de terre fut si violent que les plus grands édifices de l'Asie et des villes même tout entières en furent renversés. Dans le duché de Toscane et dans le royaume de Naples, deux hautes montagnes s'enfoncèrent dans le sol par suite de cette secousse.

Les rochers éclatèrent. Saint Cyrille dit que le Calvaire se fendit entre la croix du Sauveur et celle du mauvais larron, et que cette crevasse était encore apparente de son temps. Adrichonius, dans sa description de Jérusalem, dit que cette ouverture était si large qu'un homme eût pu facilement y pénétrer, et si profonde qu'on n'en pouvait atteindre le fond.

Enfin les tombeaux s'ouvrirent; une foule de saints qui étaient morts ressuscitèrent, et vinrent se montrer à Jérusalem. Le centenier qui gar-

dait avec sa troupe le corps du Sauveur fut saisi à la vue de tant de prodiges; il méditait aussi la manière dont Jésus était mort; il était convaincu qu'un homme si épuisé et si mutilé ne pouvait manifester une telle puissance s'il n'était soutenu par la divinité, et il s'écria dans l'ardeur de sa conviction : *Vere Filius Dei erat iste*, Oui, c'était là le Fils de Dieu!

Le reste du peuple, qui était monté sur le Calvaire pour contempler le crucifiement de Jésus, se sentit intérieurement ému. Ils virent alors toute l'horreur du crime qu'ils avaient commis en accusant faussement Jésus, en demandant sa mort, en l'insultant; ils crièrent vengeance contre eux-mêmes; ils se frappèrent la poitrine; ils frappaient ce sein qui avait nourri contre le Sauveur une haine si implacable et si féroce; ils faisaient expier à leur chair le crime qu'avaient commis leurs cœurs, et, remplis d'un amer regret de tant de cruautés, ils retournaient en se frappant la poitrine : *Percutientes pectora sua, revertebantur.*

Plût à Dieu, mes frères, que la méditation des souffrances du Sauveur fît aussi la même impression sur vos esprits! Plût à Dieu que vous en conçussiez tous un vif regret de vos péchés! Plût à Dieu que vous retournassiez aussi chez vous, afin de vivre désormais pour Jésus, qui vous a sacrifié sa vie, son sang, ses mérites!

Voilà ce à quoi il nous exhorte lui-même si tendrement. Venez à moi, dit-il, vous tous qui êtes accablés et chargés, et je vous réconforterai [1]. Revenez à moi, et vous serez sauvés : *Convertimini ad me, et salvi eritis* [2]. Mais si vous résistez à ses tendres invitations, il vous contraindra de vous y rendre par les plus terribles menaces. Si vous ne vous convertissez, dit-il, je tirerai le glaive contre vous [3]. Si vous ne faites pénitence, votre perte est certaine, et vous périrez sans miséricorde [4]. Pourquoi ces menaces du Seigneur ? N'est-ce pas pour que vous deveniez meilleurs et pour que vous évitiez la mort éternelle ? Celui, dit saint Augustin, celui qui vous dit : Prenez garde, ne veut sûrement pas vous frapper à l'improviste.

Ne méprisez donc pas la clémence de Dieu ; dès ce moment, prenez l'inébranlable résolution de pratiquer les vertus que Jésus vous a recommandées par ses souffrances et par sa mort. Approchez aux pâques prochaines du sacrement de pénitence ; venez à ce saint tribunal, sans avoir égard à l'impiété et à l'abomination de votre vie passée ; mais venez-y avec un sincère repentir ; ayez une véritable contrition d'avoir offensé votre Seigneur et votre Dieu. Heureux si vous faites une bonne confession, sans excu-

[1] Matth., XI, 28. — [2] Is., XLV, 22. — [3] Ps. VII, 13. — [4] Luc., XIII, 5.

ser ni déguiser aucun de vos péchés, sans en omettre, sans les atténuer. Oui, je vous le dis, ou plutôt Jésus lui-même par ma voix : Il y aura plus de joie dans le ciel pour la conversion d'un seul pécheur que pour les mérites de quatre-vingt-dix-neuf justes [1].

Aimable Jésus, notre cœur est touché de ces paroles; oui, nous voyons clairement que vous êtes riche en miséricorde [2], que vous êtes le Dieu de toute consolation [3]; et malgré toute l'horreur de nos offenses contre vous, nous osons en espérer le pardon. Nous demandons avec une vive confiance la grâce d'une véritable conversion : vous avez exaucé l'humble prière du publicain, et vous l'avez justifié [4]. Vous avez accordé à Madeleine l'absolution de ses péchés, et vous avez été son protecteur [5]. Vous avez pardonné à la femme surprise en adultère, et vous l'avez arrachée à une mort infamante [6]. Seigneur Jésus, votre miséricorde est immuable, et vous ne faites acception de personne [7] : ayez donc aussi pitié de nous; ne nous traitez pas selon nos péchés, et ne vous souvenez plus, ô Seigneur, de nos anciennes iniquités! C'est ce que nous vous demandons par votre précieux sang, et surtout par cette plaie miraculeuse de votre divin côté, d'où il s'échappait du sang et de

[1] Luc., xv, 7.—[2] Eph., II, 4. — [3] II Cor., I, 3.—[4] Luc., XVIII, 14. — [5] Luc., VII, 48. — [6] Joann., VIII, 11. — [7] Act., X, 34.

l'eau : de l'eau pour nous purifier, du sang pour nous racheter [1]. Que tant de douleurs ne restent pas stériles, ô mon Dieu, mais qu'elles nous soient le gage de la vie éternelle.

Ainsi soit-il.

[1] S. Ambroise.

DEUXIÈME PARTIE.

PREMIÈRE MÉDITATION.

I.

NOUS TROUVONS DANS LA PASSION ET DANS LA MORT DE JÉSUS UN MODÈLE DE TOUTES LES VERTUS.

Christus passus est pro nobis, nobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus.

Le Christ a souffert pour nous, nous laissant son exemple afin que nous suivions ses traces.
(I Petr., II, 21.)

Quelle matière à réflexion et à méditation nous offrent ces paroles, âmes chrétiennes : Le Christ a souffert ! Ce n'est pas un homme ordinaire, c'est le Fils de Dieu ; ce n'est pas un coupable ou un criminel, mais c'est un Juste plus innocent qu'Abel, plus saint que David ; c'est l'innocence et la sainteté même : *Christus passus est.*

De qui a-t-il souffert ? De tous, hélas ! Les

Juifs l'ont persécuté, les Gentils l'ont condamné, les bourreaux l'ont torturé, les impies l'ont maudit et blasphémé, les grands l'ont méprisé, le peuple l'a insulté et outragé; tout s'est armé contre le Saint des saints! Ses disciples eux-mêmes, qui devaient être sa consolation, le délaissent, le trahissent, le renient!

Qu'a-t-il souffert? Les tourments les plus cruels entre les cruels, les plus atroces entre les atroces, les plus inhumains, les plus barbares! Il a souffert en tout : dans sa doctrine, qu'on déclare impie; dans sa liberté, on le vend à prix d'or comme un esclave; dans ses biens, car, dépouillé de tout, il n'a pas même sur la croix de quoi reposer sa tête; dans son honneur, que ce supplice odieux change en infamie : les Juifs, s'agenouillant devant lui par dérision, lui disaient : Salut, roi des Juifs! *Ave, rex Judæorum.* Il a souffert dans son esprit, livré aux plus amères pensées; dans son cœur, broyé par la douleur; dans son âme, contristée jusqu'à la mort. Il a souffert dans tous ses sens : dans son palais, abreuvé de fiel et de vinaigre; dans son odorat, par l'insupportable infection qu'exhalaient les cadavres jetés sur le Calvaire; dans sa vue, par le spectacle de désolation qui s'offrait à ses regards : sa mère et son disciple bien-aimé plongés, au pied de sa croix, dans la plus profonde douleur; dans son ouïe, déchirée par les vociférations et les insultes que

vomissait contre lui une foule en furie ; dans son tact enfin, cruellement éprouvé par la flagellation, par le couronnement d'épines et par le supplice affreux de la croix !

Pour qui et pourquoi a-t-il souffert tous les tourments? Ames chrétiennes, le Christ a souffert pour nous tous, non parce que nous en étions dignes, mais parce que sa bonté et sa clémence n'ont point de bornes ; non que nous eussions mérité ces bienfaits, mais parce qu'il nous aime ; oui, chacun de nous peut dire en toute vérité : Il m'a aimé, et il s'est livré pour moi : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.* Il s'est livré aux souffrances et à la mort pour nous racheter au prix de son sang et pour nous réhabiliter, nous, misérables esclaves de Satan, dans la dignité des enfants de Dieu ; pour nous donner ainsi l'exemple d'une foule de vertus, afin que nous suivions ses traces : *Relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus.*

En effet, lorsque nous méditons la passion et la mort de Jésus-Christ, nous y trouvons un modèle parfait de toutes les vertus, car il n'en est aucune qu'il n'ait pratiquée pendant ses souffrances et à son trépas. S'il vous faut un exemple de l'amour envers les hommes, Jésus vous le fournit : il aime tous les hommes en général, et chacun d'eux en particulier ; il les aime au point que, non content de se faire captif pour eux, de

s'exposer aux injures et aux douleurs les plus atroces, il veut encore répandre son précieux sang [1].

Vous faut-il un exemple d'humilité? Jésus vous l'offre : il lui plaît d'être compté au nombre des méchants : *Cum iniquis reputatus est* [2]. Il se laisse placer après Barrabas et crucifier entre deux scélérats, en butte aux railleries et aux insultes du peuple.

Vous faut-il un exemple de docilité? Jésus vous le donne : il se soumet à la volonté de son Père céleste; il lui obéit jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix [3] !

Vous faut-il enfin un exemple de douceur et de patience? vous le trouverez en Jésus : non-seulement il souffre avec une résignation inconcevable, mais il pardonne même sa mort à ses ennemis? Que dis-je? il demande leur pardon à son Père, en souhaitant que le sang qu'il verse leur porte bonheur ! *Pater, dimitte illis !* Le croiriez-vous, mes frères, il veut même excuser ses bourreaux ! *Non enim sciunt quid faciunt* [4]. Oui, Jésus nous offre dans sa passion et dans sa mort un modèle accompli de toutes les vertus, et il ne nous reste, à nous, qu'à l'imiter. Un chrétien, dit saint Jean l'évangéliste, doit marcher sur les

[1] Apoc., I, 5. — [2] Marc., XV, 28. — [3] Phil., II, 8. — [4] Luc., XXIII, 34.

traces du Christ [1]. Notre bonheur en dépend, et si nous ne voulons nous perdre, nous devons nous conformer en tout à sa conduite. Jésus est le modèle de ceux qui aspirent à posséder Dieu pendant l'éternité. Heureux, mille fois heureux ceux qui ne perdent jamais de vue ce modèle sublime, qui le contemplent sans cesse, et qui règlent sur lui tout le cours de leur vie.

C'est pour vous y engager que je vais, aujourd'hui et les autres dimanches du saint temps de carême, vous prêcher le Christ souffrant et crucifié : *Prædicamus Christum crucifixum* [2]. Puissé-je avoir le bonheur de songer que vous ne serez pas du nombre de ceux dont saint Augustin a dit : *Mirabantur, sed non convertebantur*, Ils admiraient les discours et les actions du Sauveur, mais ils ne se convertissaient point et n'étaient point animés à suivre son exemple. En méditant et en écoutant les discours et les vertus du Christ, nous devons donc nous imaginer qu'on dit à chacun de nous ce que le Seigneur disait autrefois sur le mont Sinaï à son serviteur Moïse, à propos de la construction de l'arche d'alliance : *Inspice, et fac secundum exemplar quod tibi monstratum est*, Regardez, et travaillez d'après le modèle qui vous est montré [3]. Regardez, et agissez d'après ce que le Christ vous a indiqué.

[1] I Joann., II, 6. — [2] I Cor., I, 23. — [3] Exod., XXV, 40.

Comme Jésus, soyez humbles, doux, obéissants et patients; pratiquez les vertus qu'il a pratiquées lui-même dans ses souffrances et à sa mort.

Tel doit être le fruit de nos méditations. La grâce de Dieu nous est donc indispensable, car l'Apôtre a dit que de nous-mêmes nous ne saurions avoir ni saintes pensées, ni émotions salutaires, ni bonnes résolutions [1]; mais que toute notre capacité vient de Dieu, et que c'est lui seul qui opère en nous la volonté et l'accomplissement selon son bon plaisir [2]. Or, pour obtenir cette grâce, jetons-nous ensemble au pied de la sainte croix, étendard sacré de notre rédemption, et écrions-nous avec notre mère la sainte Église : Salut, ô croix sainte ! vous êtes notre unique espérance : *O crux, ave, spes unica !*

II.

RÉFLEXIONS SUR L'ORGUEIL.

Cœpit lavare pedes discipulorum.

Il se mit à laver les pieds des disciples.

(JOANN., XIII, 5.)

Quand l'heure fut venue où Jésus devait affranchir le genre humain, il réunit ses disciples dans un cénacle à Jérusalem; là il mangea avec eux l'agneau pascal, selon les prescriptions de la

[1] II Cor., III, 5. — [2] Phil, II, 13.

loi de Moïse, puis il se leva de table : *Surgit à cœna*[1]. Il ôta ses vêtements, c'est-à-dire son manteau et sa robe de dessus; il prit un linge, dont il se ceignit; il puisa de l'eau dans un vase, et, s'agenouillant devant ses disciples, il se mit à leur laver les pieds : *Cœpit lavare pedes discipulorum*. O prodige qui surpasse tous les prodiges! le Créateur s'humilie devant la créature! le Roi des rois se prosterne humblement devant ses sujets! le Dieu de toute majesté lave les pieds de quelques Galiléens obscurs, pauvres pêcheurs, misérables vers de terre! C'est ici, ô divin Jésus, c'est ici que vous confirmez par vos œuvres ce que vos discours enseignaient auparavant : Je suis venu non pour être servi, mais pour servir moi-même[2]!

Quand nous voyons notre Dieu s'imposer une telle abnégation, ne devons-nous pas rougir de notre orgueil, mes frères! Si notre Seigneur et notre maître s'humilie à ce point, combien ne devrons-nous pas nous humilier, nous qui devons reconnaître avec Abraham que nous ne sommes que cendre et poussière[3]! C'est pour nous inspirer la haine de l'orgueil et pour nous engager à l'humilité que Jésus nous laisse ce grand exemple. Il veut par là bannir de nous tout orgueil, toute vanité, toute arrogance. Il

[1] Joann., XIII, 4. — [2] Matth., XX, 28. — [3] Gen., XVIII, 27.

veut que nous donnions à notre prochain toutes les marques possibles de complaisance, de dévouement et d'assistance, dût-il même s'y rencontrer quelque humiliation. Il veut que nous traitions avec amour ceux qui sont même moindres que nous, et que nous lavions ainsi, spirituellement parlant, les pieds de nos semblables : *Et vos debetis alter alterius lavare pedes.*

C'est là un devoir essentiel pour chacun de nous : si nous nous enorgueillissons, nous sommes en abomination à Dieu [1]. Nous devenons l'objet de sa haine et de ses châtiments [2] ; témoin l'exemple d'Hérode. Ce prince était si orgueilleux qu'il s'attribuait à lui-même les honneurs suprêmes dus à la Divinité et qu'il forçait les grands de son royaume à s'écrier devant son trône : Ce n'est pas là la voix d'un homme, mais c'est la voix d'un Dieu : *Dei voces, et non hominis* [3]. L'ange du Seigneur le frappa, et rongé de vers il rendit misérablement son dernier soupir. Combien d'autres vivaient comme des saints, et furent réprouvés du Seigneur pour leur orgueil ! Qu'est-ce qui fit devenir hérétique Montan, un homme de miracles ? Son orgueil. Qu'est-ce qui jeta dans l'erreur Tatien, qui avait écrit de nombreux et excellents ouvrages contre l'idolâtrie ? Son orgueil. Pourquoi le frère Justin,

[1] Prov., XVI, 5. [2] Eccl., X, 7. — [3] Act., XII, 22.

de l'ordre de Saint-François, s'écarta-t-il de la foi et se perdit-il, après une vie exemplaire passée dans la dévotion la plus insigne? A cause de son orgueil. Et n'est-ce pas l'orgueil aussi qui fut la perte de ce moine, dont il est parlé en la vie de saint Palémon, qui marchait sur des charbons ardents en se glorifiant de n'en éprouver aucun mal? Qui de vous, disait-il, oserait le faire sans se brûler? Saint Palémon le reprit de cette pensée téméraire; mais le malheureux s'obstina dans sa vanité; il tomba dans le péché, il mourut dans cet état funeste, et se damna.

Tremblez en faisant ces réflexions, mes frères! Songez que l'orgueil a fermé le ciel et ouvert l'enfer à tant d'hommes justes! Ne vous laissez pas égarer; apprenez de Jésus à être humbles [1]. Ne vous glorifiez jamais du bien que vous faites : si vous n'êtes pas pécheurs comme tant d'autres, c'est à Dieu seul qu'il faut en rendre grâces. Quel motif avez-vous d'ailleurs de vous enorgueillir? Ne vous imaginez jamais être riches de vertus, de crainte que le Seigneur ne vous fasse le reproche qu'il adresse à un prélat du livre de l'Apocalypse : Vous dites : Je suis riche, et vous ignorez que vous êtes pauvre, aveugle et nu [2]! Ne faites jamais vos bonnes

[1] Matth., XI, 29. — [2] Apoc., III, 17.

œuvres en vue de vous attirer le suffrage des hommes; que votre main gauche ne sache point ce que donne la droite [1]. Quoi que vous ayez pu faire pour Dieu, dites-vous toujours : Nous sommes des serviteurs inutiles, et nous n'avons fait que ce que nous devions faire [2]. Si on vous donne des éloges, dites avec l'Apôtre : A Dieu seul soit tout honneur et toute gloire : *Soli Deo honor et gloria* [3]. Enfin traitez votre prochain avec bienveillance ; soumettez-vous à ceux qui sont vos supérieurs, et ne méprisez pas ceux qui sont au-dessous de vous. Que le plus grand d'entre vous s'égale en esprit au moindre de tous : *Qui major est in vobis fiat sicut minor* [4]. Vous serez ainsi chers à Dieu et chers aux hommes, et après votre mort votre mémoire sera en bénédiction.

III.

PAR LE PÉCHÉ MORTEL NOUS EXPULSONS JÉSUS DE NOUS.

Egressus est cum discipulis suis.
Il sortit avec ses disciples.
(JOANN., XVIII, 1.)

Lorsque notre aimable Sauveur eut lavé les pieds de ses disciples, il institua le très-auguste

[1] Matth., VI, 3. — [2] Luc., XVII, 10. — [3] I Tim., I, 17. — [4] Luc., XXII, 26.

sacrement des autels ; il éleva les apôtres à la dignité de prêtres de la loi nouvelle; il leur donna des instructions sublimes, et leur fit entendre qu'ils se trouvaient réunis pour la dernière fois. Qui pourra exprimer la douleur et l'affliction qui s'empara de leurs cœurs? Pierre s'écria en gémissant : Seigneur, je suis prêt à vous accompagner en prison et à la mort [1]. Thomas dit en sanglotant : Emmenez-nous pour mourir avec vous [1]. Jean, le disciple bien-aimé, s'inclina sur sa poitrine ; les autres exhalaient leur douleur en ces lamentations : Hélas! pauvres brebis égarées, où irons-nous sans pasteur? Tant il était cruel pour les apôtres d'apprendre que bientôt ils seraient séparés de leur divin Maître! Mais cette nouvelle fut bien plus cruelle encore pour Marie, l'auguste mère de Jésus. Elle fut plus triste qu'eux tous, dit saint Jérôme, parce qu'elle l'aimait plus qu'aucun d'eux.

Ensuite Jésus quitta le Cénacle, et sortit de Jérusalem. O funeste départ pour cette ville ingrate! Il me semble, mes frères, entendre la voix de Jésus : Enfants de Jérusalem, dit cette voix, vous que j'ai tant aimés, tant honorés, tant instruits, hélas! pourquoi me repousser comme un imposteur? Je suis descendu du ciel pour vous; je me suis fait homme, je suis né à

[1] Luc., XXVII, 33. — [2] Joan., XI, 16.

Bethléem : pour vous, j'ai vécu pendant trente années dans le travail et la pauvreté ; pendant trois ans j'ai parcouru vos cités et vos bourgades pour vous annoncer la vérité. Ce que je devais faire pour votre salut, je l'ai fait avec amour. Et vous, ingrats, vous me poursuivez comme un malfaiteur : vous veillez ; déjà même vous êtes sur pied pour me saisir et me faire mourir ! Jérusalem, Jérusalem, que ne reconnaissez-vous encore à cette heure même ce qui doit faire votre paix, votre bonheur, votre éternelle félicité [1] ! Que ne reconnaissez-vous les malheurs qui vous menacent ! Que ne reconnaissez-vous en moi le Messie longtemps attendu ! Oh ! vous tomberiez à mes pieds comme un de vos ancêtres, et vous me diriez : Seigneur, ne vous éloignez pas de moi ; car vous êtes ma lumière et mon salut [2] ! Mais, hélas ! ces choses sont dérobées à vos regards, parce que vous n'avez pas connu le temps de ma visite. Je me retire, et vous me chercherez, et vous mourrez dans vos péchés : *In peccato vestro moriemini* [3].

Telles sont les plaintes et les menaces que profère Jésus contre l'ingrate Jérusalem. Ne vous semble-t-il pas qu'il ait aussi bien des motifs de se plaindre de vous ? Oseriez-vous vous flatter d'avoir mérité moins de rigueurs que Jérusalem ? Comme

[1] Luc., XIX, 42. — [2] Ps. XXXIV, 22. — [3] Joann., VIII, 21.

cette ville privilégiée, vous avez été appelés de Dieu à la vraie foi : le Seigneur vous a, entre mille nations, enrichis de ses bienfaits, il vous a bénis, il vous a prévenus de sa miséricorde. Et où est votre reconnaissance, où est votre respect, où est votre amour, où sont les sentiments qui eussent dû répondre à de si grandes faveurs? Ah! comment récompensez-vous de si insignes grâces? Vous persécutez Jésus, vous l'outragez, vous le rejetez. Vous, ivrognes, dit saint Paul, vous faites un dieu de votre ventre [1]. Vous avares, dit l'Apôtre, vous adorez votre or et votre argent. Ce sont là vos idoles [2]? Vous, impudiques, dit l'Écriture, vous sacrifiez tous vos instants à une chair rebelle [3]. N'est-ce pas là persécuter Jésus, l'outrager et le repousser? Oui, oui; car chaque fois que vous péchez vous chassez Dieu de votre âme, dit le saint homme Job : *Impii dicebant Deo : Recede a nobis* [4]. O pécheurs, que ne reconnaissez-vous enfin ce qui doit faire votre paix, votre bonheur, votre salut! Que ne prévoyez-vous les châtiments suspendus sur votre tête! Aujourd'hui, ce soir, cette nuit peut-être, vous vous trouverez plongés en enfer! En cet instant même, à l'heure où je vous parle, ici où vous m'écoutez, votre juge vous crie par la voix du prophète Ézéchiel, comme du sein d'un

[1] Phil., III, 19. — [2] Coloss., III, 5. — [3] Gal., V, 20. — [4] Job, XXI, 14.

sombre nuage [1] : « Voici venir le châtiment : la « fin vient, la fin est là ; la destruction fond sur « vous. Le temps vient, le jour de la désola- « tion est proche. Bientôt je vais répandre sur « vous ma colère, et vous saurez alors que je « suis le Dieu vengeur. » Jérusalem, Jérusalem ! pécheurs, pécheurs ! convertissez-vous donc au Seigneur votre Dieu ! Convertissez-vous de tout votre cœur [2] : convertissez-vous tandis que le Seigneur vous appelle, vous avertit et vous invite encore. Je ne veux pas la mort du mourant, dit-il, mais sa conversion et sa vie : *Quia nolo mortem morientis, dicit Dominus Deus ; revertimini et vivite* [3].

IV.

RÉFLEXIONS SUR LE REGRET DE NOS PÉCHÉS.

Erat hortus in quem introivit ipse et discipuli ejus.
Il y avait un jardin où il entra avec ses disciples.
(JOANN., XVIII, 18.)

Jésus, ayant traversé le torrent de Cédron, arriva, avec onze de ses disciples qui l'avaient suivi, à un jardin voisin. On dirait que dès le commencement du monde le Tout-Puissant s'est

[1] Ezech., VII, 5. — [2] Joel, II, 12. — [3] Ezech., XVIII, 32.

plu à favoriser ces endroits de sa présence et de ses dons. Dans l'origine des temps il planta lui-même le jardin de délices, le paradis terrestre, où il se montrait après la création [1]. Ailleurs, lorsque le Très-Haut loue la beauté de sa mystique fiancée, il la compare à un jardin fleuri et entouré [2] : *Hortus conclusus soror mea sponsa*. Le Christ voulut qu'après sa mort on enterrât sa dépouille dans un jardin. Après la résurrection, c'est dans un jardin qu'il apparaît à Marie-Madeleine, et aujourd'hui encore c'est dans un jardin que vont commencer les souffrances de sa passion. *Erat hortus, in quem introivit*. Si nous sommes curieux d'en approfondir les causes, interrogeons saint Cyrille d'Alexandrie. Jésus se rendit dans un jardin, dit-il, pour que l'expiation commençât où avait commencé la ruine. C'était dans un jardin, dans le paradis terrestre, qu'Adam et Ève avaient péché et que tous les hommes avaient encouru la mort. Or, pour détruire la mort, Jésus alla dans un jardin ; il s'y rendit, afin que la vie surgît où avait régné la mort.

A l'entrée du jardin il dit à huit de ses disciples : Arrêtez-vous ici pendant que j'entrerai et que je prierai [3]. Saint Luc ajoute qu'il les invita à prier pour ne pas succomber à la tentation [4].

[1] Gen., III, 8. — [2] Cant., IV, 12. — [3] Matth., XXVI, 36. — [4] Luc., XXII, 46.

Puis le Sauveur emmena les trois autres, qui étaient ceux qui lui étaient les plus fidèles et les plus chers, Pierre, Jean et Jacques, afin que, témoins de sa glorieuse transfiguration sur le Thabor, ils le fussent aussi de ses craintes, de ses angoisses et de sa douleur dans le jardin des Oliviers.

A peine Jésus fut-il entré qu'il se mit à craindre : *Cœpit pavere* [1] ; et cette crainte fut immédiatement suivie d'une immense douleur : *Cœpit contristari* [2]. La crainte agitait tout son corps, et l'amertune inondait son cœur. C'est alors qu'il s'écria dans les ténèbres de la nuit : Mon âme est brisée jusqu'à la mort. O cieux, soyez consternés à la vue d'un spectacle si lamentable ! Celui qui est la joie des anges, l'allégresse des bienheureux, la consolation des affligés, tremble d'effroi ; il gémit dans l'abandon, il sanglote, il verse des larmes amères ! Oh ! qui pourrait le croire ? l'âme sainte de Jésus est triste jusqu'à la mort !

Adam était en proie à une cruelle terreur lorsqu'il disait à Dieu : J'entends votre voix, et je suis saisi d'épouvante [3] ! Les Égyptiens se trouvaient dans une vive anxiété lorsqu'ils se sentirent couverts d'épaisses ténèbres [4]. Jacob éprou-

[1] Marc., XIV, 38. — [2] Matth., XXVI, 37. — [3] Gen., III, 10. — [4] Exod., X, 21.

vait une profonde douleur à la vue des vêtements ensanglantés de son fils Joseph ; il exhalait son deuil en lugubres plaintes, il remplissait l'air de ses sanglots, il s'écriait en fondant en larmes : « O mon fils, ô mon cher enfant, s'il faut vous « perdre, que la mort m'arrache de ce monde et « me jette au tombeau [1] ! » Mais ces craintes, ces angoisses, ces douleurs ne sont qu'une ombre affaiblie des cruelles souffrances et de la tristesse indicible de Jésus, qui eût pu s'appliquer les paroles du roi-prophète : *Timor et tremor venerunt super me*, La crainte et l'effroi ont assiégé mon âme : mon cœur est troublé ; l'épouvante de la mort m'a saisi [2] !

Et quelle peut en être la cause, âmes chrétiennes ? pourquoi Jésus succombe-t-il sous le faix de sa douleur et de son accablement ? qu'est-ce qui le rend triste jusqu'à la mort ? Oh ! ce ne sont pas tant les douleurs prochaines de sa passion et de sa mort que nos péchés : le péché, dont il connait toute l'énormité et toute la malice ; le péché, dont il ressent alors toute l'abomination et dont il supporte tout le fardeau ; le péché, dont il sonde les suites funestes, les conséquences épouvantables et éternelles ; le péché, qui seul ose combattre la suprême majesté de Dieu ; le péché, cet odieux adversaire de son Père et de notre salut. C'est le péché qu'il veut anéantir par

[1] Gen., XXXVII, 35. — [2] Ps. LIV, 5.

l'excès de ses douleurs et de son affliction. En cet instant fatal, il se voit, selon l'expression du Prophète, chargé par la justice de son Père des péchés de tous les hommes, qu'il doit expier par les plus affreux tourments et par le sacrifice de sa vie même. Il se voit chargé de leurs honteuses impuretés, de leur conduite inique, de leurs haines secrètes et de leurs trahisons, de leurs malédictions et de leurs blasphèmes, de leurs intempérances, de leurs meurtres, de leurs sacriléges, en un mot de toutes leurs iniquités. Il se voit chargé des péchés de tous les peuples, des péchés de tous les siècles, des péchés de tous les pays et de toutes les contrées de l'univers ; des péchés des rois et des sujets, des péchés des riches et des pauvres, des péchés des vieillards et des enfants, des péchés des moines et des prêtres, des péchés de tous les mortels.

C'est un étrange spectacle que nous offre le livre de Josué : nous y voyons neuf cent mille personnes occupées à lapider le malheureux Achan ; dans cette immense foule, il n'est pas une femme, pas un enfant qui ne viennent lui jeter sa pierre en le maudissant et en le poursuivant de leurs insultes. Mais la foi nous montre ici un tableau bien autrement épouvantable : ce n'est plus une multitude de quelques milliers d'hommes, c'est toute la postérité d'Adam, ce sont tous les hommes du passé, du présent et de l'ave-

nir, jusqu'à la consommation des siècles; ils sont là au jardin des Oliviers, ils entourent, ils assiégent pour ainsi dire Jésus-Christ, ils l'accablent de toutes parts, et lui portent autant de coups mortels qu'ils ont commis et qu'ils commettront jamais de péchés. C'est à la vue de ce torrent d'impiétés, c'est à la vue de ce monstrueux assemblage de forfaits que son âme se trouble, que son esprit frémit, que son cœur se déchire de tristesse et que ses yeux versent des ruisseaux de larmes, comme Joseph pleurant sur chacun de ses frères [1]. Jésus-Christ pleure sur tous les hommes et sur chacun d'eux en particulier. Impudiques, il pleure sur votre honteuse lubricité. Vindicatifs, il pleure sur vos haines et sur vos ressentiments. Injustes, il pleure sur vos fourberies et sur vos impostures. Intempérants, il pleure sur votre sensualité et sur vos excès. Il pleure sur vous, âmes chrétiennes; sur vous tous, pécheurs qui m'écoutez ici : *Ploravit super singulos*. Ses larmes sont si abondantes, sa douleur est si amère qu'il mourrait sans doute sous la violence de ses tourments si la justice divine ne voulait le réserver à des supplices plus cruels et plus douloureux encore.

Arrêtons-nous ici, mes frères, et méditons ces grandes vérités!... Jésus est triste, il est plongé

[1] Gen., XLV, 15.

dans un océan de tristesses qui l'accablent jusqu'à la mort : *Magna est velut mare contritio* [1]. Il est triste celui qui n'a pas commis de péché : *Qui peccatum non fecit* [2]. Vos mères vous ont conçus dans le péché, vous êtes nés tout entiers dans le péché [3] ; vous avez péché plus de fois qu'il n'y a de grains de sable sur les bords de la mer ; toute votre vie n'est qu'un long enchaînement de crimes. Il n'est point de loi que vous n'ayez transgressée ; il n'est point de grâce que vous n'ayez dédaignée ; il n'est point de bon conseil que vous n'ayez rejeté. Vos péchés ont monté jusqu'au ciel, et ils crient vengeance ! Et cependant où est votre repentir, où est votre regret, où est votre pénitence? Ah ! frémissez et tremblez ; car Dieu l'a juré : Aussi vrai que je vis, je me vengerai de mes ennemis : *Vivo ego in æternum; reddam ultionem hostibus* [4]. Si vous ne faites pénitence, vous périrez tout entiers [5] !

Très-doux Jésus, nous sommes la cause de toutes vos douleurs et de votre accablement : c'est nous qui avons oppressé votre cœur de tant de soupirs ; c'est nous qui avons arraché tant de pleurs à vos yeux ! mais nous voulons sécher ces larmes divines. Nous savons que vous vous réjouissez pour un pécheur qui fait pénitence [6] :

[1] Thren., II, 13. — [2] I Petr., II, 22. — [3] Joann., IX, 34. — [4] Deut., XXXII, 40. — [5] Luc., XIII, 5. — [6] Luc., XV, 7.

nous le sommes, ô Jésus ! nous avouons avec l'enfant prodigue que nous avons péché contre le ciel et contre vous [1]. Nous nous repentons de vous avoir haï, vous, notre père ; de vous avoir délaissé, vous, notre maître ; de vous avoir offensé, vous, notre Dieu. Que votre âme cesse donc d'être triste jusqu'à la mort ; mais que votre douleur se change en allégresse, ô Jésus, par le retour sincère et par la conversion durable de vos enfants contrits et humiliés : *Gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente.*

Ainsi soit-il.

DEUXIÈME MÉDITATION.

I.

RÉFLEXIONS SUR LA PRIÈRE.

Pater, si vis, transfer calicem istum a me.

Mon Père, éloignez de moi ce calice d'amertume.

(Luc., xxii, 42.)

Lorsque notre aimable Sauveur eut fait part à ses disciples de son extrême amertume et de

[1] Luc., xv, 18.

ses cruelles douleurs ; lorsqu'il leur eut dit : Mon âme est triste jusqu'à la mort, il se vit abandonné de tous, et séparé non-seulement de ceux qu'il avait laissés à l'entrée du jardin, mais même de ses plus chers amis, Pierre, Jacques et Jean, qui l'y avaient accompagné.

Se trouvant donc éloigné d'eux de la distance d'un jet de pierre, selon saint Luc, il s'humilia devant son Père et s'affaissa sur le sol : *Positis genibus* ; et comme si cette position n'était pas encore assez humble, il s'inclina la face contre terre : *Procidit in faciem suam.* Il resta étendu comme un criminel devant le tribunal de son juge, comme un esclave aux pieds de son maître, comme une vile créature en présence de son Créateur.

C'est dans cette humilité que Jésus se met en oraison : Mon Père, dit-il, faites que ce calice de douleurs passe ! Comme s'il voulait dire : O mon Père, vous qui m'avez engendré de toute éternité de votre sein fécond, vous qui dans le temps m'avez appelé votre fils bien-aimé, permettrez-vous aujourd'hui que tant de douleurs, tant de peines, tant d'amertumes fondent sur mon âme? O Père de miséricorde, vous qui m'avez exaucé quand je vous priais pour mes disciples ; vous qui avez écouté mes supplications au tombeau de Lazare ; ô mon Père, abaissez vos regards sur moi ; je suis encore ce fils en qui vous mettiez

vos complaisances; et maintenant que je vous implore pour moi-même, me repousserez-vous? Oh! voyez mon abaissement! voyez l'humiliation par laquelle je m'abaisse devant vous! S'il est possible, ôtez-moi donc ce calice d'amertume et de mort qui m'est préparé. Cependant, ajoute-t-il, et redoublez d'attention à ces paroles, ô âmes chrétiennes qui m'écoutez ici; cependant, ô mon Père, que votre volonté, et non la mienne, s'accomplisse en toutes ces choses : *Non mea, sed tua voluntas fiat.* Si vous voulez que je sois trahi par un de mes disciples, renié par un autre, délaissé de tous, *Fiat voluntas tua*, que votre volonté soit faite. Si vous voulez que je sois crucifié entre deux scélérats et que je meure après mille supplices, *Fiat voluntas tua*, que votre volonté soit faite. Je suis prêt, selon votre bon plaisir, à souffrir tous les tourments pour l'humanité, toutes les peines, toutes les douleurs, à répandre même, s'il vous plaît ainsi, jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

Admirable enseignement, mes frères! sublime leçon où le Sauveur nous apprend par son exemple ce que ses disciples nous ont appris dans la suite par ces paroles : *Tristatur aliquis vestrum? oret* [1]. Mes frères, s'il en est parmi vous qui se trouvent dans l'affliction, dans la désolation, dans la souffrance; s'il en est qui souffrent dans

[1] Jac., v, 13.

leur âme et dans leur corps, qu'ils prient, qu'ils aient recours au Père des miséricordes, au Dieu de toute consolation, afin d'en être secourus dans leur tribulation [1].

C'est ce que fit le Christ. Dans le suprême abandon et au comble de la tristesse, il ne cherche pas de consolation auprès des hommes, il n'attend aucun secours de la part des créatures; mais il se réfugie en Dieu, en son Père céleste, qu'il invoque dans une ardente prière.

Pourquoi cet exemple du Sauveur est-il si peu suivi? Pourquoi dans la souffrance allez-vous demander des consolations aux hommes? Pourquoi leur révélez-vous vos peines, qui sont souvent pour votre prochain un thème de railleries ou de diffamations? Pourqnoi vous adonnez-vous à de fausses jouissances, à l'ivrognerie, à l'intempérance et à tant d'autres péchés, pour endormir', dites-vous, vos chagrins? Rougissez, et que l'exemple de Jésus vous enseigne à recourir à Dieu dans une prière fervente et continuelle. Aucun moyen n'est si efficace, aucun n'est aussi capable de tempérer la douleur, de la dissiper, de la changer même en jouissance. Les hommes sont souvent dans l'impuissance de vous secourir; souvent même ils ne le veulent pas. Mais il n'en est point ainsi de votre Père

[1] II Cor., I, 3.

qui est dans les cieux : lui veut vous assister parce qu'il est miséricordieux ; lui peut le faire, parce qu'il est tout-puissant, et il possède encore dans sa sagesse infinie mille moyens de vous secourir alors que tous les moyens de l'esprit humain sont épuisés.

Mais si vous voulez être consolés comme le Sauveur, à qui un ange apparut pour le fortifier, vous devez joindre aux autres qualités qui accompagnaient sa prière la profonde humilité et le respect intime que nous voyons briller en lui quand il se prosterne le front dans la poussière pour s'adresser au Très-Haut. Car si le Fils de Dieu s'humilie à ce point avant d'adorer son Père céleste, combien ne devons-nous pas nous abaisser, nous, viles créatures, immondes vers de terre, devant l'auguste majesté de Dieu lorsque nous élevons jusqu'à lui nos supplications ?

Plût à Dieu que cette contenance modeste et que ce respect profond dont le Sauveur nous a laissé un si sublime modèle brillât aussi dans nos personnes quand nous approchons de la maison de prière, du temple du Dieu vivant ! Nous n'aurions plus à déplorer la conduite scandaleuse de tant d'hommes qui osent rire, causer et commettre mille irrévérences dans ce saint lieu; qui semblent y venir plutôt pour railler et pour insulter Dieu que pour l'adorer ; qui défient sa vengeance, et qui allument sa colère dans l'endroit

même où ils devraient se réconcilier avec Dieu et participer avec reconnaissance aux grâces et aux miséricordes qu'il se plaît à y répandre.

II.

RÉFLEXIONS SUR LES DERNIERS MOMENTS DU PÉCHEUR IMPÉNITENT.

Factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.

Sa sueur était semblable à des gouttes de sang qui coulaient sur la terre.

(Luc., xxii, 44.)

Tandis que le Seigneur Jésus continuait sa prière, il fut assailli de nouveau d'un accablement et d'une tristesse si terribles que, privé de toutes ses forces naturelles, il essuya une sorte d'agonie si violente que la sueur de son corps ruisselait sur la terre, semblable à des gouttes de sang.

Quoi, mes frères, l'esprit de Jésus se trouble aux approches de la mort ! Oh ! si l'agonie du Fils de Dieu, qui est la sainteté même et qui n'a pu pécher, lui arrache une sueur de sang, quelle ne sera pas votre terreur et votre agitation, vous qui avez commis tant de péchés, qui vous êtes obstinés dans vos crimes, qui y persistez avec une opiniâtreté endurcie? quelle ne sera pas, dis-je,

toute l'horreur de votre agonie? Alors vous vous trouverez, selon l'expression du prophète David, environné de maux [1]; vous vous trouverez en proie à mille angoisses, à mille tourments, à mille alarmes. Les nations, dit Job, seront troublées et s'évanouiront : *Turbabuntur populi et transibunt* [2]. Oui, pécheurs, lorsque les terreurs de la mort fondront sur vous, vous chercherez en vain un repos, une paix, une consolation, que vous ne trouverez nulle part [3].

Si vous rentrez en vous-mêmes, que de péchés, que de fautes n'y rencontrerez-vous pas! Ils vous assiégeront, dit saint Bernard, comme autant de sentinelles; ils vous diront : Nous sommes vos œuvres, nous ne vous abandonnerons pas. Autrefois ils vous avaient paru petits et peu importants; mais vous en concevrez alors une bien autre idée; vous en discernerez alors toute la multitude et l'énormité; vous en découvrirez alors dont vous ne vous étiez jamais souvenus. Quels remords n'éprouverez-vous pas de tant de grâces reçues et qui eussent suffi à convertir même un idolâtre! Combien vous sera pénible alors le souvenir de tant de temps perdu, de ce temps mal employé que Dieu vous avait donné pour amasser des mérites, et qui, une fois envolé, ne revient plus sur ses pas! Quelle douleur ne

[1] Ps. CXXXIX, 12. — [2] Job, XXXIV, 21. — [3] Ezech., VII, 25.

vous causera pas cette voix intérieure : *Jam non poteris villicare !* Il ne vous reste plus de temps pour faire pénitence, pour approcher des sacrements, pour assister à la parole de Dieu, pour visiter Jésus-Christ dans ses églises, pour vous livrer aux exercices de dévotion; ce qui est fait maintenant reste fait sans retour. Malheureux que je suis, vous écrierez-vous alors, je me suis donc trompé : *Ergo erravimus* [1] ! Je me suis donc trompé, et sans espoir de réparer mon erreur ! Qu'il m'eût peu coûté de renoncer au péché, d'en fuir les occasions, d'observer les commandements de Dieu ! Et eût-il même fallu me faire violence pour y parvenir, n'aurais-je pas dû faire tout pour sauver mon âme, mon tout ! Oh ! que n'ai-je été plus sage, que n'ai-je vécu pour Dieu seul ! Quelle satisfaction ce me serait en ce moment ! Mais, hélas ! je ne l'ai point fait, et maintenant il est trop tard : *Tempus non erit amplius.*

Si le pécheur mourant tourne ses regards vers le ciel, de nouveaux sujets d'alarme viennent s'ajouter aux premiers : *Conturbatio super conturbationem veniet* [2]. Il y verra alors un Dieu juste dont il a jusqu'à ce jour méconnu la voix, et dont il a si honteusement méprisé la tendresse; il verra alors la main du Seigneur levée sur lui pour tirer vengeance de tant d'iniquités qu'il a

[1] Sap., v, 6. — [2] Ezech., vii, 26.

eu l'ingratitude et l'audace de commettre ; il verra alors au ciel un juge courroucé prêt à lancer sur lui ses foudres et ses éclairs, pour le réduire en poudre et pour le précipiter dans l'abîme de l'éternité.

Le pécheur voudra peut-être se tourner vers Dieu pour implorer encore sa grâce; mais Dieu la lui refusera : *Tunc invocabunt me, et non exaudiam*[1]. « Les pécheurs, » dit le Très-Haut, « m'ont « préféré la créature, et ils m'ont lâchement aban- « donné ; au jour de la tribulation, ils m'invo- « queront : Levez-vous, ô Seigneur, diront-ils, « et délivrez-nous. Mais moi je leur dirai : Où « sont maintenant les dieux que vous vous êtes « faits ? Qu'ils se lèvent, eux, et vous déli- « vrent[2]. » Les pécheurs, à l'heure de la mort, auront recours à Dieu, et Dieu leur répondra : Quoi ! vous invoquez maintenant mon secours ; appelez à votre aide ces créatures qui pendant toute votre vie ont fait l'objet de vos adorations et de votre culte. Et le Seigneur leur répondra de la sorte, parce que ce retour tardif du pécheur impénitent provient plutôt d'une crainte toute naturelle que d'une véritable contrition. C'est donc à juste titre que Dieu se venge alors des méchants, qu'il les traite selon leurs œuvres et qu'il les accable de ses fléaux. *Mea est ultio*,

[1] Prov., I, 28. — [2] Jer., II, 28.

et ego retribuam eis in tempore, ut labatur pes eorum [1].

Si le pécheur mourant jette enfin ses regards sur la terre, que de motifs d'amertume et de deuil lui inspire le spectacle qui s'offre à ses yeux ! Il voit qu'il va devoir quitter tout ce qu'il aimait si tendrement, cette maison, cette commune, ces proches, ces amis, ces assemblées, ces jeux, ces plaisirs, ces biens ; il voit que de tout ce qui lui fut le plus cher il ne lui restera qu'un mauvais linceul qui ira pourrir avec lui dans la tombe. Personne, eût-il vécu sur un trône, n'emportera rien avec soi, et toute gloire s'évanouit au lit de la mort [2]. O mort ! ô mort cruelle ! s'écriera-t-il alors, vous séparez donc tout ! *Siccine separat amara mors* [3] !

Cependant les forces du moribond commencent à défaillir ; il tombe en de continuelles faiblesses ; sa poitrine est oppressée ; il peut à peine respirer, une sueur glacée inonde tout son corps. Il porte encore une fois les yeux sur l'image de Jésus crucifié qu'on lui présente. Mais, ô douleur ! cette image sainte lui rappelle combien il a mal répondu à l'amour d'un Dieu qui est mort pour son salut, et cette pensée lui inspire un affreux désespoir.

Les démons viennent ensuite l'assaillir ; ils

[1] Deut., XXXII, 35. — [2] Ps. XLVIII, 18. — [3] I Reg., XV, 32.

achèvent de l'épuiser ; ils déploient toutes leurs forces pour s'emparer de cette âme affaiblie ; ils l'attaquent avec une fureur et une violence d'autant plus grande qu'il ne leur reste que peu de temps, et que, si elle vient à leur échapper, ils la perdent pour toujours. Le démon, dit la sainte Écriture, vient à vous avec un cœur furieux, sachant bien qu'il ne lui reste que bien peu de temps [1]. Et ce n'est pas un démon, c'est l'enfer tout entier qui se déchaîne alors pour accomplir la ruine de ce malheureux moribond : Leurs demeures, dit le prophète, seront remplies de démons [2]. Et c'est au milieu de ces alarmes, de ces remords, de ces horreurs que le pécheur rend le dernier soupir ! Il meurt, il n'est plus ! Son âme, sa pauvre âme passe à une autre vie ; elle tombe dans les flammes de l'enfer pour y souffrir à jamais, pour y souffrir pendant toute l'éternité : *Cruciabuntur die ac nocte in sæcula sæculorum* [3].

Telle est, ô pêcheur, votre agonie ; telle est la fin qui vous attend si vous ne vous convertissez à temps au Seigneur ! Concevez donc un profond regret d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu [4] ; prévenez une agonie si terrible et une fin si misérable ; guérissez les plaies de votre conscience, et ne différez pas votre conversion jus-

[1] Apoc., XII, 12. — [2] Is., XIII, 11. — [3] Apoc., XX, 10. — [4] Jerem., II, 19.

qu'à un temps où il serait trop tard de l'opérer : ne remettez pas à un mois, à une semaine; car savez-vous si ce jour que Dieu vous accorde dans sa miséricorde n'est pas pour vous le dernier? Savez-vous si cet avertissement n'est pas un avertissement suprême? Car la colère de Dieu éclatera tout à coup, dit l'Écriture, et au jour de sa vengeance il dispersera les pécheurs [1].

O Seigneur Jésus, puis-je différer davantage, et jusqu'à ce que la mort me surprenne, dans le malheureux et coupable état où je me trouve? Non, je ne veux point mourir dans les alarmes et les inquiétudes de ma vie passée; je veux mourir dans la douce espérance de posséder un jour votre présence : aussi m'adressé-je à vous en ce moment; ouvrez-moi les trésors de votre miséricorde, et, je vous en supplie, *ô mon Dieu, ayez pitié de moi.*

III.

ON DORT EN NÉGLIGEANT SES DEVOIRS.

Et ait illis : Quid dormitis?
Et il leur dit : Pourquoi dormez-vous?
(Luc., xxii, 46.)

Le Sauveur, ayant éprouvé cette sueur sanglante, retourna vers ses disciples, qu'il trouva

[1] Eccl., v, 9.

endormis : *Invenit eos dormientes.* Que fait Jésus à cet aspect? Il élève son regard vers les cieux, et il leur adresse, en poussant un profond soupir, ces paroles : Pourquoi dormez-vous? Vous n'avez donc pas su veiller une heure avec moi [1]! Il semble leur dire : Comment est-il possible, mes enfants, que vous puissiez ainsi vous livrer au repos? Tout veille, et vous dormez; Judas veille pour venir me trahir ; les soldats veillent pour venir me faire prisonnier; le grand prêtre veille pour m'interroger ; les anciens veillent pour m'accuser; les bourreaux veillent pour m'insulter et m'infliger les plus cruels tourments; tous mes ennemis, en un mot, veillent, et vous, mes disciples, vous dormez ! *Quid dormitis?* Oh ! relevez la tête, car votre délivrance est proche [2]. Déjà j'entends le cliquetis des armes, les murmures des soldats, le bruit des chaînes et des fers qui s'apprêtent pour moi ; déjà l'air s'éclaire de la lueur rougeâtre des torches et des flambeaux : levez-vous donc, ô mes apôtres bien-aimés, levez-vous, et marchons : *Surgite, eamus* [3].

Les disciples de Jésus dormaient, leurs yeux étaient appesantis par le sommeil [4], et ils manquaient ainsi à la recommandation de leur divin maître, qui les avait chargés de veiller et de prier :

[1] Matth., XXVI, 40. — [2] Luc., XXI, 28. — [3] Matth., XXVI, 46. — [4] Matth., XXVI, 43.

Vigilate et orate. Combien il en est, hélas! qui suivent les apôtres dans cette défection! Combien qui s'endorment dans une coupable négligence de leurs obligations, dans une fausse sécurité au milieu du vice, dans une surdité volontaire à la grâce de Dieu, dans une lâche indifférence, dans l'ennui qu'ils éprouvent à pratiquer la vertu [1]! Pères et mères, vous dormez lorsque vous négligez d'inculquer à vos enfants la crainte du Seigneur; quand vous les laissez vivre dans une honteuse ignorance de la doctrine chrétienne; quand vous les laissez s'abandonner aux manières et à la corruption du monde. Pères et mères, je vous le redis, vous dormez lorsque vous permettez que vos enfants vivent pendant des années entières pour la damnation de leur âme et pour le scandale de tous ceux qui les voient et les connaissent. Maîtres et maîtresses, vous dormez quand vous cessez de suivre d'un œil vigilant la conduite de vos serviteurs; quand vous ne les réprimandez pas lorsqu'ils transgressent les lois de Dieu et de l'Église; quand vous ne les reprenez pas lorsqu'ils négligent leurs devoirs de chrétiens; quand vous ne les renvoyez pas aussitôt que vous les voyez incorrigibles. Vous tous enfin qui avez quelque autorité, vous dormez si vous ne prenez à cœur le bien-être de vos su-

[1] Ps. CXVIII, 28.

bordonnés, si vous ne détournez pas d'eux ce qui peut leur être nuisible, si vous ne leur montrez la justice et si vous ne la défendez pas en toute occasion.

Ah ! souffrez donc, âmes chrétiennes, que je vous dise comme Jésus à ses apôtres : *Surgite, eamus*, Levez-vous et marchons ! Levez-vous, c'est assez longtemps dormir : assez longtemps vous avez négligé d'accomplir vos devoirs les plus essentiels ; assez longtemps vous êtes restés indifférents à l'œuvre de votre salut ; assez longtemps vous avez résisté à la grâce divine, qui vous appelait à l'amendement de votre vie. *Surgite*, Levez-vous ; voici l'heure de sortir de cet assoupissement funeste : *Hora est jam nos de somno surgere* [1]. Oui, l'heure est là, car la mort approche ; vous marchez à grands pas à l'éternité. Levez-vous donc, vous qui dormez, et le Christ vous éclairera : *Surge, qui dormis, et illuminabit te Christus* [2].

Ames chrétiennes, que nous serions malheureux de ne pouvoir veiller seulement une heure avec le Christ ! Vous avez veillé tant de fois pour le monde, pour ce qui est temporel et périssable ; vous avez parfois passé des nuits entières dans la dissipation, dans l'orgie, dans la débauche, dans les plaisirs, et vous ne sauriez veiller seu-

[1] Rom., XIII, 11. — [2] Eph., V, 14.

lement une heure pour vous acquitter de vos devoirs de chrétiens, pour faire pénitence et assurer votre salut! Oh! votre mort serait bien funeste, s'il en était ainsi! Votre mort, dit l'Esprit Saint, serait la plus malheureuse : *Mors peccatorum pessima* [1]; et il ne vous resterait à cette heure fatale que la terrible attente d'un jugement sans pitié et d'un feu éternel : *Terribilis quædam exspectatio judicii* [2].

IV.

RÉFLEXIONS SUR L'HYPOCRISIE ET L'ENDURCISSEMENT.

Amice, ad quid venisti?
Mon ami, pourquoi êtes-vous venu?
(MATTH., XXVI, 50.)

Tandis que Jésus s'entretenait encore avec ses disciples, le traître arrivait au jardin. C'est Judas, mes frères! Judas, un des apôtres! Quoi! un de ces douze hommes d'élite? C'est un apôtre qui commet un si horrible forfait! C'est un de ces douze élus, comblés des dons du Saint-Esprit, qui guérissaient les malades, qui purifiaient les lépreux, qui ressuscitaient les morts; c'est un

[1] Ps. XXXIII, 22. — [2] Hebr., XI, 27.

de ceux-là qui est le traître ! C'est l'un d'eux qui s'avance à la tête d'une horde impie d'hommes armés, pour leur livrer, selon sa promesse, le Sauveur du monde. Il s'élance à son cou, et, imprimant ses lèvres sur celles de Jésus, il lui donne un baiser en lui disant : Salut, Maître ! *Dixit : Ave, Rabbi.* Saint Ambroise s'écrie à ce propos : « O Judas, est-ce ainsi que, sous un gage « d'amitié, vous portez un coup mortel ? Est-ce « par un signe d'affection que vous répandez le « sang du Juste ? Donnez-vous la mort sous les « dehors de la paix ? Valet, livrez-vous votre « maître ? Disciple, livrez-vous votre Seigneur ? » — « Et il l'embrassa ! » O criminelle étreinte ! Traître Judas, il embrasse Jésus des lèvres pendant que son cœur lui porte un coup mortel !

Mais est-ce Judas seul qui se rend coupable d'un si exécrable forfait ? Hélas ! il serait à souhaiter qu'il n'eût point d'imitateurs parmi les chrétiens ! Mais combien il en est au contraire qui semblent agir sincèrement entre eux, et dont l'esprit est rempli de duplicité, de mensonge, de tromperie ! Combien qui semblent être nos amis intimes, et qui sont cependant nos plus cruels ennemis ! Combien qui ont, comme l'idole de Janus, deux visages ; qui louent et exaltent leur prochain en face, et qui, lorsqu'il a le dos tourné, le blâment, le calomnient, le condamnent ! Saint Augustin l'avait dit à juste titre : *Quia non unus est*

Judas, il est bien des Judas ! Judas avares, Judas sacriléges, Judas fourbes et traîtres !

Judas s'était présenté à Jésus dans un dessein hypocrite : il lui donne un baiser imposteur. Vous croiriez que ce Dieu tout-puissant va ouvrir la terre sous les pieds de ce scélérat, pour qu'elle l'engloutisse dans ses abîmes. Vous vous attendez à voir la foudre tomber sur sa tête et l'écraser. Non, cela est bien loin de la douceur de Jésus, qui ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie [1]. Loin de le punir, Jésus lui témoigne au contraire toute sa bienveillance; il l'embrasse avec tendresse, il le presse sur son cœur, il lui adresse ces douces paroles : *Amice, ad quid venisti?* Mon ami, pourquoi êtes-vous venu ? Il le nomme son ami, lui qu'il pourrait nommer traître, ingrat, assassin ; et cela pour le toucher, pour l'attirer à la pénitence, pour le porter à son salut. Mais c'est en vain ; la douceur, la patience de Jésus, si grandes qu'elles soient, ne font aucune impression sur le cœur endurci du misérable. Jésus lui montre cependant combien il est sensible à cette ingratitude et combien lui est pénible cette noire trahison : *Juda, osculo Filium hominis tradis* ! Quoi ! Judas, vous livrez le Fils de l'homme par un baiser !

[1] Ezech., III, 18.

Le cœur de Judas n'eût-il pas dû se fendre à ces doux reproches ? n'eût-il pas dû avouer au moins son crime et se jeter aux pieds du Sauveur pour implorer son pardon lorsqu'il vit son complot et sa trahison mis au grand jour ?

Ne vous en étonnez pas : il était endurci; il était tombé dans l'abîme de la malice. La mesure de ses péchés était comble, et il avait mérité une éternelle réprobation. Aussi cette dernière grâce qui vient encore le trouver ne lui servira-t-elle de rien : il la rejettera, comme il en a rejeté tant d'autres, et il s'ensuivra que Dieu retirera sa main de lui et qu'il aura une misérable fin.

Tel est le sort final de tous ceux qui n'acceptent pas la grâce, qui persistent dans leurs péchés, quoique Dieu les appelle et les exhorte de revenir à lui par de fréquentes inspirations. Peu à peu ils deviennent toujours pires, et tombent enfin dans l'endurcissement et l'insensibilité. Leur cœur, dit la sainte Écriture, devient insensible comme une pierre; il devient semblable au fer qui se resserre sous les coups redoublés du marteau [1]. Après avoir dépouillé toute crainte de Dieu, il n'est point de mal qu'ils ne commettent; ils suivent la dépravation de leur nature corrompue ; ils avalent l'iniquité comme de l'eau. Dites à ces malheureux tout ce que vous pouvez leur

[1] Job, XII, 15.

dire, réprimandez-les, exhortez-les, représentez-leur les redoutables jugements de Dieu, les supplices de l'enfer et la terrible éternité ; ou bien montrez-leur la récompense du ciel, les attraits de la vertu : vous avez obtenu en fin de compte le même résultat ; ils se rient de tout, ils méprisent tout, et restent aussi calmes dans leur péché et dans leur obstination que si Dieu leur avait assuré, après leur mort, le pardon et le ciel. Leur conversion s'opère si difficilement, dit saint Vincent Ferrier, qu'elle serait un miracle plus rare que la résurrection d'un cadavre.

Et cependant que le nombre de ces pécheurs opiniâtres et endurcis est considérable, qu'il est immense ! Remarquez leurs actions, et vous ne tarderez pas à les connaître : on ne les rencontre jamais dans la maison de Dieu, ou seulement le dimanche, pour assister à une basse messe. Jamais vous ne les verrez paraître au confessionnal, ou, s'ils y viennent par extraordinaire, ce ne sera qu'aux Pâques, et Dieu sait de quelle manière ils viennent faire leurs aveux ! Ils n'approchent de la sainte table que pour faire comme les autres; ils se repaissent plus volontiers des immondes voluptés de la terre qu'ils ne se nourriraient du pain des anges. Cette céleste nourriture ne leur agrée pas ; ils en ont un dégoût semblable à celui des enfants d'Israël pour la manne. On les entend tourner en ridicule ou en mépris tout ce qui est

saint, tout ce qui appartient à la religion, à Dieu, à ses ministres.

O pécheurs, rentrez dans votre conscience; revenez de vos voies perverties, fuyez le mal et faites le bien. Voici le temps propice, voici les jours de salut [1]. Que ce jour soit aussi celui où vous reveniez de votre funeste impiété!

Seigneur Jésus, pourrais-je résister davantage à vos tendres invitations? pourrais-je abuser plus longtemps de votre bonté? Loin de moi une telle ingratitude; loin de moi ce funeste endurcissement de cœur! Assez longtemps déjà vous m'avez traité avec patience, parce que vous ne vouliez pas que je périsse, mais que je revinsse à vous par la pénitence [2]. Je reviens donc à vous par la pénitence; recevez-moi en grâce, car mon cœur se repent amèrement de ses péchés. Ne souffrez pas que je puisse jamais plus vous offenser désormais. Puissé-je vous rester fidèle, vous aimer toujours ici-bas et vous posséder éternellement dans le séjour de la béatitude! Ainsi soit-il.

[1] II Cor., VI, 2. — [2] II Petr., III, 9.

TROISIÈME MÉDITATION.

I.

RÉFLEXIONS SUR LA MÉDISANCE.

Pontifex ergo interrogavit Jesum de discipulis suis et de doctrina ejus.

Le grand prêtre interrogea Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine.

(JOANN., XVIII, 19.)

Judas vint au jardin des Oliviers pour trahir son bienfaiteur et son maître, à la tête de onze cent vingt-cinq misérables armés de glaives et de bâtons, dit saint Matthieu [1]; pourvus de lanternes, de torches et d'armes, dit saint Jean [2]. Jésus alla à leur rencontre, et leur demanda : Qui cherchez-vous? Nous cherchons Jésus de Nazareth, répondirent-ils à la fois. C'est moi, dit Jésus. Et soudain ils tombent renversés à terre. Que sont ces hommes armés? que peuvent-ils entreprendre contre celui dont la réponse les réduit à l'impuissance : C'est moi, *Ego sum*? Le

[1] XXVI, 47. — [2] XVIII, 3.

temps était venu où leur malice touchait à son terme [1] : mais ils étaient plus durs que le fer, plus insensibles que le roc.

Le Sauveur, à la vue de leur insensibilité, leur réitéra sa question : Qui cherchez-vous? Et ils répondirent de nouveau : Jésus de Nazareth. C'est moi, reprit-il; je vous l'ai dit. Si donc c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci. Et il leur donna la force de se relever. Puis il ajouta : Quand j'étais tous les jours dans le temple au milieu de vous, vous ne vous êtes pas emparés de ma personne; mais voici votre heure et la puissance des ténèbres [2]. Alors ils cernèrent Jésus de toutes parts comme un essaim pressé [3] ; ils le saisirent avec une rage infernale, lui lièrent les mains sur le dos, et lui ceignirent le corps, et probablement aussi le cou, d'une chaîne ou d'une corde.

Puis ils l'emmenèrent brutalement à Jérusalem. Il y entra par la porte Dorée, nommée aussi Probatique ou victimaire, parce que c'était par cette porte qu'entraient en ville les brebis destinées aux sacrifices. Il n'est pas étonnant que le Sauveur fût conduit par ce chemin ; il était l'agneau de Dieu qui allait être immolé pour nos péchés [4]. On le mena d'abord chez Anne, président du grand conseil ; chez Anne, qui, selon saint Cyrille, avait promis et payé dans la même

[1] Dan., IX, 24. — [2] Luc., XXII, 53. — [3] Ps. CXVII, 12. — [4] Jer., XI, 19.

nuit à Judas le prix de la trahison. Ce vieillard, après s'être rassasié du plaisir de voir Jésus prisonnier, l'envoya à Caïphe, son beau-fils, le grand pontife de cette année, chez qui étaient réunis les scribes et les anciens du peuple.

Caïphe, loin de se conformer à la justice, mit tout son pouvoir en œuvre pour que la synagogue tendît des piéges à l'innocent et le surprît dans ses discours. Il interrogea donc Jésus sur ses disciples, puis sur sa doctrine. Jésus ne répondit pas à sa première question : il se tut sur le compte de ses disciples. Il ne pouvait en ce moment faire leur éloge : Judas venait de le livrer, c'était un traître ; Pierre allait le renier ; tous les autres l'avaient lâchement et honteusement abandonné. Il eût pu le dire en toute vérité; mais il se tut, pour nous apprendre par son exemple à nous taire plutôt qu'à proférer la moindre médisance contre personne.

C'est une belle leçon, mes frères ; mais qu'on s'y conforme peu ! Quel est l'homme si vertueux qu'il n'abuse jamais de la parole ? quel est celui qui cache les défauts de son prochain sous le manteau de la charité ? Hélas ! ils sont rares de nos jours ; car rien n'est plus commun dans toutes les sociétés que de railler son prochain, de ternir et d'attaquer son honneur et sa réputation.

Mais ceux qui aiguisent ainsi leurs langues

pour déchirer leur prochain par la médisance ont-ils jamais remarqué toute l'horreur de ce péché? Il combat directement la charité et la justice: la charité, parce qu'il dévoile les défauts d'autrui, ce que défend la charité; car cette vertu, dit saint Pierre, loin de révéler les fautes du prochain, les couvre et les cache, au contraire. La médisance n'est pas moins hostile à la justice, parce qu'elle ravit à l'homme son honneur; et la justice nous défend strictement d'attenter au bien d'autrui. Il s'ensuit naturellement que la médisance, qui blesse ces deux vertus, nous rend ennemis de Dieu: *Detractores Deo odibiles* [1].

Oui, mes frères, la médisance, considérée en elle-même, est un péché plus grave et plus odieux que le vol, puisqu'elle prive l'homme d'un bien plus précieux et plus élevé que l'argent, que tout autre bien temporel. La sainte Écriture dit: Une bonne renommée vaut mieux que de grandes richesses; et, dans un sens, elle est plus durable et plus estimable que la vie même: car la vie, dit le Sage, si heureuse qu'elle puisse être, est bornée à un petit nombre de jours, après lesquels on doit subir la destinée inévitable du trépas [2]; mais l'estime et la bonne réputation de l'homme subsistent au delà du tom-

[1] Rom., I, 30. — [2] Eccl., XLI, 16.

beau. Malgré le trépas, il conserve des droits sur son honneur, et c'est l'outrager encore que de noircir sa mémoire.

Et qu'il est difficile d'obtenir de Dieu le pardon de ce péché! Un médisant est obligé d'arrêter les funestes conséquences de ses paroles, et de réparer l'honneur qu'il a ravi à son prochain : c'est pour lui un devoir si essentiel, une obligation si absolue que son salut en dépend. C'est dans ce sens que l'apôtre saint Jacques a dit que la religion est vaine et inutile pour un médisant qui ne rétracte pas son perfide langage [1].

Et qui satisfait à cette obligation? Personne n'est à l'abri de la langue envenimée de ces reptiles; mais les voit-on bien empressés de révoquer leurs discours? De temps en temps on voit s'opérer une restitution de choses matérielles; mais quand il s'agit de réhabiliter l'honneur souillé du prochain on en prend tout à l'aise, on semble n'y être nullement obligé.

Et, pour confirmer la vérité de mes paroles, c'est votre propre témoignage que j'invoque. Que de fois n'avez-vous pas entendu déchirer la réputation et le nom de votre prochain! que de fois ne l'avez-vous pas entendu charger d'accusations vraies ou fausses! Mais rappelez vos souvenirs, et dites-moi, je vous en prie, s'il est ja-

[1] Jac., I, 26.

mais arrivé qu'aucun de ces perfides détracteurs soit jamais venu vous trouver pour démentir ses premières assertions, qu'aucun d'eux se soit rétracté et ait avoué qu'il avait faussement et à tort accusé son prochain? Rendez hommage à la vérité, et reconnaissez sincèrement que ce cas ne s'est point encore présenté à vous.

N'est-il pas bien probable, hélas! qu'une foule d'âmes se damnent et se perdent à cause de la médisance? Oui, nous avons tout lieu de le présumer; car il n'est point de pardon, il n'est point de salut pour le détracteur, ni en cette vie ni en l'autre, à moins qu'il ne répare, autant qu'il est en son pouvoir de le faire, l'honneur et la réputation de ceux qu'il a attaqués.

Suivez donc, âmes chrétiennes, suivez l'exemple de Jésus : plutôt que de médire de personne, gardez le silence; conformez-vous au conseil de saint Jacques: Frères, ne médisez point l'un de l'autre au préjudice de votre estime mutuelle [1]. Si vous connaissez quelques défauts à votre prochain, laissez-les mourir dans votre souvenir, dit l'*Ecclésiastique*, enfouissez-les au plus profond de votre cœur [2]. Si vous avez jamais nui à l'honneur de quelqu'un, réparez de tout votre pouvoir le tort que vous lui avez fait; parlez avec révérence de ceux dont vous avez ébranlé

[1] Jac., IV, 11. — [2] Ecl., XIX, 10.

la réputation, montrez dans votre langage et dans votre conduite un profond regret d'avoir commis une faute aussi odieuse; et cette démarche, dût-elle même vous coûter quelque honte, préférez la subir plutôt que de vous damner.....

II.

NOUS SOUFFLETONS JÉSUS EN OFFENSANT NOTRE PROCHAIN.

Unus ministrorum dedit alapam Jesu.
Un des serviteurs donna à Jésus un soufflet.
(JOANN., XVIII, 22.)

Le Seigneur Jésus, qui avait gardé le silence sur la première question de Caïphe, répondit avec autant de dignité que de prudence à sa seconde interpellation : « J'ai parlé en public de-« vant le monde, dit-il ; j'ai toujours enseigné « dans la synagogue et dans le temple, alors que « tous les Juifs s'y trouvaient réunis. Je n'ai ja-« mais parlé en secret : que me demandez-vous « donc ? » Jésus voulait faire entendre par ce langage que sa pensée était celle-ci : Bien que je veuille louer et proposer ma doctrine, je ne mériterais aucune foi si je défendais moi-même ma propre cause ; demandez donc à ceux qui m'ont écouté ce que je leur ai enseigné ; demandez-le à

tout le monde; demandez-le à tout le peuple juif : demandez-le aux soldats que vous avez envoyés me prendre ; demandez-le aux membres même de la synagogue, ici présents. Tous m'ont entendu ; ils vous instruiront amplement, et j'ai l'assurance qu'ils ne sauraient vous exposer le moindre fait à ma charge; car le ciel et la terre rendent témoignage que ma doctrine est sensée, sainte, divine en un mot.

Jésus prononça ces mots avec une douce fermeté et sans manquer de respect au grand prêtre: mais un des valets de celui-ci, s'imaginant qu'il s'exprimait avec trop d'audace, lui donna un rude soufflet. Ce serviteur était ce même Malchus à qui Pierre avait coupé l'oreille et à qui Jésus l'avait remise. Oubliant toute gratitude et toute reconnaissance de ce bienfait, il répondit à la bonté de Jésus par un cruel affront en lui disant : Est-ce de la sorte que vous répondez au grand prêtre? *Sic respondes pontifici?* O malice exécrable ! O ministre de Satan, misérable enfant des ténèbres, vous osez profaner cette face auguste que Moïse aspirait avec tant d'ardeur à entrevoir [1] ; ce visage où résident plus de grâces que dans celui d'Assuérus [2] ; ce visage que les anges désirent eux-mêmes de pouvoir contempler ! *Quem desiderant angeli prospicere* [3].

[1] Exod., XXXIII, 13. — [2] Esth., XV, 17. — [3] I Petr., I, 12. —

La plus grande injure qu'on puisse faire à quelqu'un, c'est de le frapper au visage. Job, malgré toute sa patience, ne pouvait contenir ses plaintes pour avoir reçu cet affront [1]. Paul, tout saint qu'il fût, ne put se taire quand Ananias ordonna qu'on le souffletât [2]. Cette violence de Malchus contre le Sauveur fut donc pour celui-ci un cruel outrage : outrage impudent de la créature à son créateur, de l'homme à son Dieu. O cieux, soyez stupéfaits, et vous, portes du ciel, restez inconsolables! Un soufflet a pu être donné à Dieu!

Ames chrétiennes, nous maudissons l'impiété de ce misérable et vil scélérat : dans notre indignation, nous voudrions le voir dévoré par le feu du ciel ou englouti dans les plus profonds abîmes de la terre! Hélas! que cette colère se tourne plutôt contre nous-mêmes ; car il est juste et rationnel qu'avant de condamner les autres nous examinions et nous corrigions notre propre conduite.

N'est-ce pas souffleter Jésus que de faire injure à notre prochain, que de lui nuire dans son honneur et dans sa propriété? N'est-ce pas donner des soufflets à Jésus que d'opprimer les pauvres, de tromper les veuves et les orphelins, de pressurer le faible et de dévorer sa substance? N'est-ce pas outrager Jésus que de scandaliser

[1] Job, XVI, 11. — [2] Act., XXIII, 2.

les innocents, de corrompre les bons, d'égarer ceux qui craignent Dieu? Ce sont là des soufflets d'autant plus sensibles et plus cruels pour Jésus qu'ils rendent inutiles toutes ses souffrances pour nous. Ce que vous aurez fait au moindre des miens, dit-il, je le considère comme fait à moi-même [1].

Saul persécutait l'Église, et Jésus, lui apparaissant, le renversa sur le chemin, et lui cria [2]: Saul, pourquoi me persécutez-vous? Il regardait comme dirigées contre lui-même cette haine et ces fureurs du persécuteur. Et ne devons-nous pas croire aussi que Jésus nous crie la même chose chaque fois que nous outrageons ou que nous offensons notre prochain? Ne nous dit-il pas aussi alors : Pourquoi me persécutez-vous? Demandons-lui donc avec Paul : Seigneur, que voulez-vous de moi? et il nous répondra: Je vous en ai donné l'exemple : *In charite perpetua dilexi te* [3], Je vous ai aimé de toute éternité. Aimez-vous aussi l'un l'autre, non en apparence, mais en vérité; non du bout des lèvres et en paroles, mais du fond du cœur et en actions. Aimez-vous l'un l'autre, non-seulement vos amis, mais aussi vos ennemis : aimez-vous sans distinction de personne; aimez-vous comme vous aime votre Seigneur et votre Dieu, qui fait luire son soleil et tomber sa pluie sur les pécheurs

[1] Matth., XXV, 40. — [2] Act., IX, 4.— [3] Jer., XXXI, 3.

qui sont mes ennemis, comme sur les justes qui sont mes amis [1]. Si on vous donne des soufflets ou que l'on vous fasse quelque autre injure, n'en tirez point vengeance : prévenez même le mal par le bien; montrez que vous êtes les disciples de Celui qui est doux et humble de cœur [2].

O très-doux Jésus, mon cœur est préparé : *Paratum cor meum* [3]. Je déteste et je déplore les injures que je vous ai tant de fois faites avec ce valet infâme ; je me prosterne devant le trône de vos miséricordes infinies ; je vous promets de dépouiller à l'avenir tout sentiment de haine et d'envie, de vengeance et d'aversion. Je les dépose à vos pieds sans la moindre excuse, sans chercher à me justifier. Je déclare en votre présence que je pardonne du fond de mon cœur toutes les injures qui ont pu m'offenser, et que je n'ai pas de plus vif désir que celui de vivre en paix et en union avec tous les hommes. O clément Jésus, aux exemples de patience et de douceur que vous m'avez laissés joignez l'appui de votre grâce puissante, que je vous demande instamment ! daignez exaucer mon humble prière, et avoir pitié de moi, ô mon Dieu !

[1] Matth., v, 45.— [2] Matth., xi, 29. — [3] Ps. lvi, 8.

III.

RÉFLEXIONS SUR L'OCCASION DU PÉCHÉ.

Negavit eum juramento :
Quia non novi hominem.
Il nia sous serment, en disant :
Je ne connais point cet homme.
(MATTH., XXVI, 72.)

Pendant que notre aimable Sauveur subissait l'interrogatoire de Caïphe sur ses disciples et sa doctrine ; pendant qu'il recevait un odieux outrage ; pendant qu'il était là faussement accusé. Pierre pénétra dans le vestibule du grand prêtre. Il avait suivi de loin son divin maître à la faveur des ténèbres, et il voulait s'assurer du tour que prenaient les événements ; il se plaça au milieu des soldats qui se chauffaient au foyer ; car il avait froid, dit saint Ambroise. Le feu de son âme, sa charité s'était affaiblie ; mais à peine eut-il étendu les mains sur le brasier qu'une servante de Caïphe y vint aussi et dit : Celui-là était avec lui, *Et hic cum illo erat*[1]. Elle regarda Pierre en face, et lui dit : N'étiez-vous pas aussi avec Jésus de Nazareth ? n'êtes-vous pas un des disciples de cet homme ?

Que faire en cette occasion ? N'est-ce pas ici pour Pierre le lieu de prouver cette intrépidité

[1] Luc., XXII, 56.

dont il s'était vanté peu de temps auparavant, lorsqu'il avait dit : Seigneur, je suis prêt à vous suivre en prison et à marcher avec vous à la mort [1] ? Hélas ! il pâlit de terreur, son cœur palpite, il oublie ses promesses, il renie son maître, et il affirme même sous serment qu'il ne connaissait point cet homme.

Quoi ! Pierre, vous ne connaissez point cet homme qui aux noces de Cana, en votre présence, changea l'eau en vin ? Vous ne connaissez point cet homme au nom duquel vous jetiez vos filets, que vous retiriez ensuite remplis de poissons? Vous ne connaissez point cet homme que vous défendiez si chaudement lorsque vous coupâtes l'oreille de Malchus? Mais souvenez-vous donc, Pierre : n'est-ce pas Jésus de Nazareth qui vous a lavé les pieds? qui vous a choisi pour son apôtre? qui vous a sacré prêtre? qui vous a promis les clefs du ciel? qui vous a nourri de sa chair et de son sang précieux ? Hélas ! Pierre a tout oublié; il persiste dans son apostasie; il jure qu'il ne connaît point cet homme : *Quia non novi hominem*.

Mais quelle fut la cause d'une chute si honteuse pour Pierre et si funeste encore à tant de chrétiens? La voici : l'Apôtre, le chef de l'Église sainte, tomba pour avoir trop présumé de ses forces, pour s'être témérairement exposé au con-

[1] Luc., XII, 33.

tact des méchants, pour s'être mis dans l'occasion prochaine du péché. Jésus lui avait prédit qu'il le renierait trois fois avant le deuxième chant du coq [1]. Il aurait donc dû agir avec prudence, fuir la société de ces soldats impies et s'éloigner de la maison de Caïphe. Ce n'est point ce qu'il fit, dit saint Jean, et c'est pour cela qu'il renia son maître.

Beaucoup de chrétiens pèchent ainsi de nos jours parce qu'ils ne fuient pas les occasions du péché : ils s'exposent au péril ; est-il étonnant qu'ils y succombent? Sondez votre conscience, mes frères, et dites-moi quelle fut la cause de vos chutes si fréquentes. Pourquoi êtes-vous tombés dans l'impudicité? pourquoi avez-vous récité des discours indécents et des chants obscènes? pourquoi avez-vous tourné en ridicule tout ce qu'il y a de plus grand, de plus saint, de plus sacré? Hélas! la fréquentation trop libre de personnes du sexe, de mauvaises compagnies, trop d'intimité avec des enfants de perdition, voilà ce qui fut l'occasion de vos péchés. Si vous ne les fuyez, vous y tomberez encore, et vous y retomberez maintes fois. Vous ne mettrez aucune borne à vos excès, vous ne mettrez point de fin à vos péchés avant d'en avoir absolument abandonné l'occasion.

Les anges, voulant préserver Loth de la ruine

[1] Matth., XXVI, 34.

de l'impudique Sodome, lui recommandèrent de sortir de la ville, et ils lui défendirent surtout de s'arrêter dans les lieux environnants. Ils voulaient qu'il partît promptement, sans hésitation, sans retard [1].

Le chaste Joseph ne fit aucun effort pour arracher son manteau des mains de la femme de Putiphar, mais prit la fuite en toute hâte [2].

Le vertueux Tobie ne s'exposait pas au péril, mais il évitait soigneusement la société des impies [3].

Et vous aussi, âmes chrétiennes, vous aussi, si vous voulez vous mettre en garde contre la chute, il vous faut en fuir l'occasion [4] : *Salvabuntur qui fugerint ex eis*. Car si le premier des apôtres, si la pierre fondamentale de l'Église, si Pierre lui-même succomba pour un simple propos d'une servante, qui osera s'imaginer, demande saint Ambroise, qu'il se maintiendra intact? Quoi! de faibles roseaux resteraient debout sous le souffle des tempêtes? Vous flattez-vous de porter du feu dans votre sein, dit le Sage, sans embraser vos vêtements [5] ?

Non, mes frères, cela ne peut être; vous ne vous convertirez jamais réellement à moins de fuir les occasions du péché; c'est l'infaillible parole de Dieu. Celui qui touche la poix en sera

[1] Gen, XIX, 17.— [2] Gen., XXXIX, 12.—[3] Tob., I, 5.—[4] Ezech. VII, 16. — [5] Prov., VI, 27.

souillé [1]. Celui qui fréquente les méchants deviendra méchant lui-même [2]. L'ami des insensés devient semblable à eux [3]. Si vous voulez bien vivre, dit saint Bernard, évitez toute société avec les méchants.

Je dois avouer la vérité, ô Seigneur Jésus, car je l'ai appris par une triste expérience : autrefois j'étais zélé pour la vertu et je vivais en chrétien; mais avec les impies je suis devenu impie. C'est en vain que de temps en temps j'ai voulu me convertir à vous ; l'occasion du péché m'avait bientôt rendu plus criminel qu'auparavant. Oh ! que ne l'ai-je fui ! jamais je ne serais tombé dans un si profond abîme d'iniquité. Accordez-moi donc la grâce de devenir meilleur ; donnez-moi le courage de rompre avec toutes les sociétés qui m'ont été si funestes ; accordez-moi le don de persévérance : je vous en conjure, ne me le refusez point, puisqu'il est indispensable à mon bonheur et à mon salut éternels.

IV.

RÉFLEXIONS SUR LA MISÉRICORDE DE DIEU.

Conversus Dominus respexit Petrum.

Jésus, s'étant retourné, regarda Pierre.

(Luc, xxii, 61.)

Pierre avait renié trois fois son maître ; il avait même appuyé ses dénégations des plus

[1] Eccl., xiii, 1. — [2] Ps. xvii, 27. — [3] Prov., xv, 20.

grands serments. Alors le Seigneur se tourna vers lui et le regarda. Quelques-uns pensent, mes frères, que Jésus se tourna réellement vers Pierre et le regarda d'un œil de miséricorde; mais cette opinion n'est pas vraisemblable, car saint Augustin, dans ses réflexions sur les évangélistes, remarque que le Christ était à l'intérieur de la maison tandis que Pierre était dehors, dans le vestibule; le Christ en haut, Pierre en bas. Le Seigneur se tourna donc vers Pierre par une grâce prévenante; il le regarda d'un regard intérieur d'amour et de miséricorde. Saint Augustin dit que ce fait s'accomplit intérieurement, dans l'esprit, dans la volonté. Jésus toucha le cœur de Pierre, il éclaira son intelligence et porta sa volonté à la pénitence. Aussitôt le coq chanta. Pierre, se souvenant de ce que lui avait prédit son Maître, qu'avant le second chant du coq il l'aurait renié trois fois, sortit du vestibule, se retira et se mit à pleurer amèrement. Il se retira, *foras*, hors de la présence des hommes, parce que la solitude est plus favorable pour pleurer ses péchés, comme l'atteste de lui-même saint Augustin. Il me semblait que la solitude me convenait davantage, dit-il, pour expier mes fautes.

O merveilleuse puissance de Dieu! Le Christ se tourne vers Pierre par amour, et celui-ci revient au Christ par la douleur; le Christ porte

sur Pierre un regard de clémence, et les yeux de son âme sont éclairés ; il reconnaît son crime, et, plein d'effroi, il fuit la société de ces méchants au milieu desquels il a si honteusement péché. Il sort du prétoire de Caïphe, et il est si ému de ce regard du Sauveur qu'il fond en larmes et qu'il éclate en sanglots. Il frappe sa poitrine coupable ; il porte un œil égaré vers les cieux, vers la terre, vers cette maison funeste, cause première de sa chute. Il s'écrie d'une voix désolée : O mon bon maître, qu'ai-je fait? Miséricordieux Jésus, ne me laissez pas mourir de la mort des pécheurs! Oh! je rétracte tout; je vous connais, je vous confesse, ô mon Sauveur! *Tu es Christus, Filius Dei vivi* [1], Vous êtes l'oint du Seigneur, vous êtes le Fils du Dieu vivant. Ne vous connaissais-je pas? Oh! si, je connaissais bien ce regard qui s'est porté sur moi si miséricordieusement! Vous avez eu plus pitié de moi, ô mon Dieu, que de vous-même. Seigneur Jésus, votre miséricorde est grande; je me prosterne donc à vos pieds; je vous supplie, je vous conjure de m'accorder mon pardon; je déteste mon infidélité, je maudis mon crime; ayez pitié de moi!

Tel est le pouvoir d'un regard de Jésus, mes frères. Pierre en est intérieurement ému; il fuit l'assemblée des impies et se convertit sincère-

[1] Matth., XVI, 16.

ment. Mais si vous êtes tombés comme Pierre, n'enviez point sa conversion; vous aussi, vous pouvez trouver grâce auprès du Seigneur. Êtes-vous pécheurs, Jésus accueille les pécheurs [1]; il ne vous rebutera pas. Pensez-vous être perdus, le Christ est venu pour sauver ce qui l'était [2], et il vous sauvera. Avez-vous erré comme la brebis égarée, le Christ est un bon pasteur, il vous prendra avec joie sur ses épaules et vous rapportera au bercail [3]. Approchez donc de Jésus; il daignera vous adresser aussi un regard de bonté et de clémence, et soudain, dit saint Ambroise, vous pleurerez vos péchés : *Quos Jesus respicit plorant delictum*. Et si vous en avez un vif et sincère repentir, vous l'entendrez vous adresser aussi ces consolantes paroles : Ayez confiance, mon enfant, vos péchés vous sont pardonnés [4].

Plein de cette sainte confiance, ò aimable Sauveur, je viens à vous! Ne détournez pas de moi votre auguste visage; car, ainsi que dit saint Augustin, si vous me regardez, je vis; si vous ne le faites pas, je péris : *Si respicis, vivo; si despicis, pereo*. Donnez-moi la grâce d'un sincère regret de mes fautes, afin que je les déteste et que j'y renonce à jamais; donnez des larmes à mes tempes, et faites jaillir une fontaine de pleurs de mes yeux, pour que je pleure sans cesse mes péchés, afin qu'en en faisant pénitence avec Pierre ici-

[1] Luc., xv, 22.—[2] Luc., xix, 10.—[3] Luc. xv, 5.—[4] Matth., ix, 2.

bas j'aie un jour le bonheur de vous contempler avec lui dans le ciel.

Ainsi soit-il.

QUATRIÈME MÉDITATION.

I.

NOUS DEVONS APPRENDRE DE JÉSUS A PARLER ET A NOUS TAIRE.

Tu dixisti.
Vous l'avez dit.
(MATTH., XXVI, 64.)

C'était inutilement que Caïphe interrogeait le Sauveur sur ses disciples et à propos de sa doctrine ; c'était en vain qu'il lui opposait de faux témoins pour le convaincre à tout prix de quelque délit notable : l'innocence de Jésus était si claire qu'elle n'exigeait aucune défense de sa part, et c'est pour ce motif, dit saint Ambroise, que Jésus interrogé gardait le silence.

Que faire? car, selon le secret dessein des Juifs, il doit mourir. Voyez ; le grand prêtre se lève de son siége; il s'approche du Sauveur, et lui dit avec courroux : *Adjuro te per Deum vivum,* Je vous adjure par le Dieu vivant, au nom duquel

s'incline toute créature dans les cieux, sur la terre et sous la terre ; je vous adjure de nous dire si vous êtes réellement le Fils de Dieu. Jésus, qui se taisait auparavant quand on l'accusait et qu'on le diffamait injustement ; Jésus, qui demeurait la bouche fermée comme un muet tant qu'il ne s'agissait que de sa propre cause, jugea qu'il était enfin temps de prendre la parole, puisque la gloire de son Père et le bonheur de tous les hommes dépendaient de son silence. Il le confessa, et ne chercha pas à le nier : il avoua être le Fils de Dieu. Vous l'avez dit, répond-il au grand-prêtre, je le suis : *Tu dixisti, quia ego sum*. C'est moi, qui suis ici garrotté et prisonnier ; moi, injurieusement maltraité comme un vil scélérat, comme le plus odieux des hommes. Et pour détourner toute la synagogue du projet criminel qu'elle avait conçu, il ajoute : *Videbitis eum venientem in nubibus cœli*, Vous me verez venir un jour sur les nues du ciel, pour juger tous les juges de ce monde.

Que ce fait nous enseigne, mes frères, à nous taire et à parler. Apprenez à vous taire quand on vous accuse à tort, quand on vous calomnie injustement, quand on noircit votre réputation et quand on répand contre vous mille calomnies. Laissez vos ennemis railler votre innocence, méconnaître votre justice, suspecter votre vertu ; laissez-les grincer de rage ; gardez le silence,

soyez muets ; écoutez-les avec patience, supportez-les avec fermeté, et glorifiez-vous en vous-mêmes avec l'apôtre saint Paul : C'est là notre gloire, le témoignage de notre conscience [1]. Rien n'est en vérité plus capable de confondre nos ennemis et de les réduire au silence : rien n'est plus méritoire non plus que de supporter pour Dieu tout ce qui nous est à charge. Apprenez donc de Jésus à vous taire ; mais en même temps apprenez de lui à parler. Parlez quand l'honneur de Dieu ou le salut de votre prochain l'exige.

Qu'il est grand besoin, hélas ! de répéter ces leçons dans ces jours malheureux où la terre est inondée de malice ! Le serment, le blasphème, l'ivrognerie, l'intempérance, l'impudicité, le scandale, l'injustice, la médisance, voilà les péchés qui sont aussi fréquents que funestes : *Non est scientia Dei in terra* [2]. Où trouver aujourd'hui un David qui invite le monde entier à connaître Dieu, à l'honorer, à le servir et à l'aimer ? *Venite, exsultemus Domino, jubilemus Deo salutari nostro* [3]. Où trouver un Phinès qui abolisse le scandale et qui venge l'injure faite à Dieu ? Où trouver un Jean-Baptiste qui ose dans sa sainte indépendance dire aux grands de la terre : *Non licet tibi*, Cela ne vous est pas permis [4] ? Où

[1] II Cor., I, 12. — [2] Osee, IV, 1. — [3] Ps. XCIV, 1. — [4] Matth., XIV, 4.

trouver des hommes qui suivent le conseil de saint Chrysostome, de reprendre le blasphémateur, de le réprimander, de le corriger, de ne pas regarder même à lui meurtrir la bouche et de sanctifier ainsi leur main par ce coup? *Contere os ipsius; manum tuam percussione sanctifica.*

C'est ainsi, mes frères, que nous voyons tant de péchés s'accomplir sous nos yeux ; que nous voyons tant d'hommes vivre dans l'intempérance, dans l'impudicité, dans la débauche, dans l'injustice ; que nous en entendons un si grand nombre combattre la religion, se railler de la parole de Dieu et tourner en ridicule les vérités de l'Évangile ; qu'il en est tant qui jurent, qui blasphèment le nom du Seigneur, qui tiennent en pleine société des discours impudidiques et qui chantent des refrains obscènes : un seul mot d'un honnête homme suffirait pour empêcher le mal, et personne n'ose le prononcer ce mot pour soutenir l'honneur de Dieu et pour sauver son prochain. Qui le croirait si une funeste expérience ne venait pas nous en convaincre chaque jour ! les empereurs, les rois, les princes ont leurs avocats ; les personnages les plus obscurs trouvent même quelqu'un qui se charge de leur cause : il n'y a que Dieu, le grand Dieu, le Dieu d'infinie majesté qui ne trouve personne pour soutenir et défendre la

cause de son honneur et de sa gloire. Dieu a beau être offensé, on a beau l'outrager et l'offenser de mille manières, chacun se tait. Ne puis-je pas leur dire à ces malheureux ce que leur disait autrefois le Roi-Prophète : *Filii hominum, usquequo gravi corde?* Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur si appesanti [1] ? pourquoi aimez-vous la vanité, et pourquoi cherchez-vous le mensonge?

Les saints, qui se taisaient humblement quand ils étaient eux-mêmes calomniés ou insultés, parlaient sans craindre même la mort quand la gloire de Dieu ou le salut de leurs frères l'exigeait. Des milliers de martyrs ont préféré subir les plus cruelles tortures et la mort plutôt que de se taire en présence des tyrans. Les apôtres, instruits par leur divin maître, répondaient qu'il leur était défendu de se taire aux puissances du monde qui voulaient les réduire au silence quand ils publiaient la foi et la doctrine du Christ.

Apprenez donc, âmes chrétiennes, apprenez de Jésus à parler : parlez et exhortez quand vous voyez enfreindre les commandements de Dieu et de son Église; parlez et exhortez quand vous entendez la langue des impies blasphémer le nom adorable d'un Dieu immortel ; parlez et exhortez quand vous voyez sur le point de périr ce frère pour qui Jésus est mort : car malheur à vous,

[1] Ps. IV, 3.

supérieurs ; malheur à vous, maîtres et maîtresses ; malheur à vous, pères et mères ; malheur à vous tous si vous gardiez un coupable silence alors qu'il vous faudrait prendre la parole pour Dieu et le salut de vos frères! Oui, un jour, mais trop tard, hélas, vous crierez, dans la douleur et le remords, ces paroles du Prophète : *Væ mihi, quia tacui!* Malheur à moi, parce que je me suis tu [1] !

II.

RÉFLEXIONS SUR LE JUGEMENT TÉMÉRAIRE.

Reus est mortis.
Il mérite la mort.
(MATTH., XXVI, 66.)

Lorsque le Christ eut confessé qu'il était le Fils de Dieu, Caïphe déchira ses vêtements en s'écriant : *Quid adhuc egemus?* Que nous faut-il de plus? *Blasphemavit*, Il a blasphémé. Vous venez de l'entendre tous ; que vous en semble-t-il? Oh! mes frères, pourrait-on ou voudrait-on le croire? dans la synagogue entière il ne se trouva pas un homme qui prît la parole en faveur de l'innocence ; au contraire, tous le déclarèrent digne de mort, et ils s'écrièrent d'une voix unanime : *Reus est mortis*, Il mérite la

[1] Is., VI, 5.

mort! Voici donc Jésus condamné, et condamné à mort! à mort, lui qui est la vie même et de qui tout reçoit la vie! à mort, lui qui ressuscitait les cadavres et les faisait se lever en vie! à mort, comme un vil scélérat, celui qui est l'innocence et la sainteté mêmes! et cela sur une simple question : Que vous semble-t-il? *Reus est mortis!* Il mérite la mort, s'écrient-ils à la fois! Jugement sans fondement, téméraire, impie!

Mais est-ce la synagogue seule, âmes chrétiennes, qui se soit prononcée si légèrement contre le Sauveur? Une foule de chrétiens ne se rendent-ils pas coupables du même péché? Est-il rien de plus commun de nos jours que de condamner son prochain sur la moindre apparence de vérité? Il n'est presque personne, dit saint Antonin, qui soit exempt de ce péché : chaque individu veut se poser en juge de son semblable; il n'est point d'événement secret ou public sur lequel on ne veuille porter un jugement. Mais savez-vous bien, âmes chrétiennes, savez-vous bien quelle est la cause de vos jugements téméraires et précipités? Hélas! ce sont vos passions; car on juge d'autrui d'après l'état où on se trouve soi-même.

C'est ainsi que Néron s'imaginait qu'il n'y avait personne qui pût être chaste, parce que lui-même était impudique : c'est ainsi que le fratricide Caïn voyait des assassins dans tous ses sembla-

bles[1] : c'est ainsi que Judas accusait de prodigalité Madeleine, qui répandait du baume sur le Sauveur ; lui-même était avare et voleur[2]. C'est ainsi que le pharisien traitait de pécheur le publicain qui priait avec lui dans le temple ; lui-même était impie aux yeux du Seigneur[3] : et c'est ainsi encore qu'au jour d'aujourd'hui on juge de chacun selon les inclinations de son propre cœur ; et c'est de là que naissent tant de jugements vicieux, défectueux, faux.

Rentrez en vous-mêmes, mes frères, et rendez hommage à la vérité : n'est-il pas vrai que maintes fois vous avez accusé votre prochain de péché, tandis que vous étiez vous-mêmes plus coupables que lui ? Tel vous paraissait injuste, tel impudique ; celui-ci était un avare, celui-là un orgueilleux ; d'autres étaient à vos yeux des hommes sans mœurs, sans bonne foi, sans conscience ; vous distinguiez un fétu dans l'œil de votre voisin, et vous ne voyiez pas la poutre qui se trouvait dans le vôtre. Que de fois vous vous êtes prononcés sur les moindres apparences, sur de simples vraisemblances, sur le rapport d'un étourdi qui croit tout, sur le témoignage d'un médisant qui invente tout ce qui peut rendre son prochain méprisable et odieux ! Et si vous étiez descendus dans votre cœur, hélas ! que de motifs

[1] Gen., IV, 14. — [2] Joann., XII, 6. — [3] Luc., XVIII, 11.

de sentences et de jugements sévères n'eussiez-vous pas trouvés en vous-mêmes !

Ne jugez donc plus votre prochain, mais jugez-vous vous-mêmes. N'imitez pas ces Juifs impies, qui portèrent un jugement si précipité et si faux contre le Fils de Dieu : mais conduisez-vous d'après l'exemple de Jésus, qui a avoué que lui-même n'était pas venu pour juger le monde [1], et qui ne voulut pas même condamner une femme surprise en adultère [2]. Au contraire il confondit ses dénonciateurs, et lui dit : Allez, femme, et ne péchez plus ; prouvant par ces paroles qu'il voulait être son sauveur, et non son juge.

Seigneur Jésus, qui avez consenti à être condamné à mort pour me délivrer de la mort éternelle que j'avais méritée, c'est votre divin exemple que je veux suivre désormais. Je me garderai bien à l'avenir de penser mal ou de me prévenir contre personne : fussé-je même certain du péché de quelqu'un, je ne le mépriserai pas pour cela, je ne le condamnerai pas ; mais au contraire j'excuserai, sinon l'acte, au moins la volonté et l'intention. Je déplorerai sa faiblesse ; je me dirai que les plus grands saints ont failli, et que des pécheurs les plus misérables vous avez fait les justes les plus glorieux. C'est de la sorte, ô bon Jésus, que j'agirai désor-

[1] Joann., XII, 47. — [2] Joann., VIII, 11.

mais à l'égard de mon prochain : aussi j'espère recevoir à mon tour une sentence favorable de votre part, au jour du jugement. Épargnez-moi alors, *ô mon Dieu, et ayez pitié de moi !*

III.

RÉFLEXIONS SUR LA TOLÉRANCE DES INJURES.

Prophetiza nobis, Christe, quis est qui te percussit ?
Dites-nous, Christ, qui est celui qui vous a frappé ?
(MATTH., XXVI, 68.)

Aussitôt que le conseil eut déclaré Jésus digne de mort, tous les membres allèrent se livrer au repos ; car c'était la nuit. Pendant ce temps, on abandonna le Sauveur entre les mains de barbares valets, qui le maltraitèrent comme un homme coupable de crimes énormes. Les uns lui crachaient au visage, d'autres le frappaient de verges, d'autres lui donnaient des soufflets, et, ajoutant la dérision aux invectives et aux coups, ils lui disaient : Christ, dis-nous qui t'a frappé? Il n'est rien de si outrageant, de si odieux, de si infâme qu'on n'ait mis en œuvre contre Jésus. Et saint Chrysostome n'hésite pas à dire que pendant cette nuit l'enfer déchaîna tous ses démons, que Lucifer avec ses cohortes vint à Jérusalem, que ces esprits malins s'emparèrent des Juifs et des Romains, et en firent les instruments

de leur fureur, de leur rage, de leur haine contre le Fils de Dieu. Considérez cela attentivement, mes frères, et votre intelligence saisira, avec plus de clarté qu'il ne me serait possible de vous les retracer par la parole, tous ces affreux détails des douleurs et des amertumes qu'essuya Jésus.

Mais pourquoi, ô Seigneur, pourquoi avez-vous été si horriblement traité? C'est nous qui étions coupables, pourquoi avez-vous voulu satisfaire pour nous?—Jésus n'était pas obligé de souffrir si cruellement pour notre sanctification : une larme de ses yeux eût suffi à nous racheter. Que dis-je? cette larme de l'Homme-Dieu eût pu racheter mille mondes. Mais ce qui suffisait à notre rédemption ne suffisait pas à l'amour de Jésus, dit saint Chrysostome; aussi voulut-il subir les plus odieux traitements pour nous faire concevoir toute la grandeur de son amour et pour exciter en nous un retour tendre et généreux.

Que sommes-nous donc, âmes chrétiennes, pour pleurer, pour gémir, pour nous désoler si vite et pour si peu de chose? Que sommes-nous, nous qui trouvons insupportable la moindre des contrariétés que nous avons à essuyer pour l'amour de Jésus? Jésus a tant souffert pour nous: pour nous il fut bafoué, hué, frappé au visage; et nous ne voulons pas endurer pour lui,

je ne dis pas un soufflet, mais une simple parole! Où est notre amour? Oh! si nous savions qu'il est glorieux d'être calomnié, méprisé et persécuté pour le Christ! Saint Paul s'en réjouissait, et quoiqu'il possédât plusieurs titres, tels que vase d'élection, trompette de l'Évangile, docteur des gentils, il n'en est aucun cependant dont il se glorifiât plus exclusivement que de celui de prisonnier pour le Christ [1]. Saint Jean Chrysostome dit à ce propos : « Un diadème étincelant de « pierres précieuses ne rend pas si noble le « front sur lequel il est posé que des chaînes « de fer portées pour le Christ. » Et il ajoute ailleurs : « Qu'il me soit plutôt donné de subir « des injures et des mépris pour Dieu que d'être « honoré de tous les rois; car il n'est rien qui « puisse être comparé à cet honneur insigne. »

Désormais, ô Seigneur Jésus, nous voulons répondre à votre tendresse pour nous par un sincère et vif amour! Nous ne rougirons pas de souffrir des outrages pour votre nom sacré; au contraire, nous y mettrons notre gloire et notre honneur. Pour l'amour de vous, nous supporterons avec joie tout ce qui pourra nous arriver, maladies, adversités, persécutions et la mort même; car rien n'est plus juste que nous vous aimions à notre tour, vous qui nous avez aimés le premier.

[1] Ephes. III, 1.

IV.

NOUS DEVONS OPÉRER NOTRE SALUT AVEC ESPOIR ET AVEC CRAINTE.

Abiens laqueo se suspendit.
Et s'étant retiré, il se pendit.
(MATTH., XXVII, 5.)

L'aube étant venue, le conseil des Juifs fut réuni de nouveau ; ils ameutèrent contre le Sauveur les grands prêtres, les scribes, les anciens du peuple. La sentence de mort prononcée la nuit fut confirmée ; et la conclusion de tous ces efforts fut qu'on remettrait Jésus à Pilate, gouverneur de la Judée au nom de l'empereur Tibère, afin qu'il fît exécuter la sentence.

Dès que le traître Judas eut appris ces circonstances, il se sentit assailli de remords ; il vit toute l'étendue de son crime et toute l'horreur de l'abîme où l'avait entraîné sa cupidité : auparavant c'était un aveugle qui avait guidé des aveugles ; mais ses yeux s'ouvrent à la lumière. et maintenant Jésus est condamné à mourir ! Quel trouble, quelles angoisses, quels remords déchirent son âme ! Qu'ai-je fait ? s'écrie-t-il : j'ai trahi mon maître, j'ai vendu mon Dieu, j'ai livré mon Sauveur aux bourreaux ! Pécheur que je suis ! quelle grâce puis-je espérer encore ? Ses membres frissonnent, son visage pâlit ; ses

trente deniers d'argent le torturent d'autant plus cruellement qu'il les garde davantage. Que faire? Il va trouver le prince des prêtres et les anciens du peuple : « J'ai péché, leur dit-il [1], et je vous rapporte le prix pour lequel j'ai vendu l'innocent. » Mais on lui répond : Que nous importe? Il fallait mieux voir ; vous saviez bien ce que vous faisiez. Vous avez péché, vous avez traîtreusement livré l'innocent ; cela ne nous regarde pas.

Ces paroles percent le cœur de Judas ; il veut se débarrasser de cet argent ; il le jette aux pieds des prêtres, et prend la fuite. Mais partout où il s'échappe, le souvenir de son forfait le poursuit : l'iniquité dont il est coupable lui paraît sans rémission, le pardon impossible, la vie insupportable ; il saisit une corde, s'y passe le cou, et se pend ainsi lui-même.

Approchez, âmes chrétiennes, et contemplez les œuvres du Seigneur : *Venite, et videte opera Dei* [2]. Que notre Dieu est terrible dans ses desseins sur les enfants des hommes [3] ! Voyez cet apôtre misérable qui se suicide, ce membre de la famille de Jésus qui se perd, qui se damne pour toute l'éternité! Oh! qui ne s'écriera pas avec saint Paul dans les transports de son admiration [4] : Que les jugements de Dieu sont incompréhensi-

[1] Matth., XXVII, 3. — [2] Ps. LXV, 5. — [3] Ps. LXV, 5. — [4] Rom., XI, 33.

bles ! que ses voies sont impénétrables ! Un proche de Jésus se damne ; il se retire, il va se pendre lui-même ; il crève par le milieu du corps [1], et toutes ses entrailles s'échappent. Après avoir goûté le fruit du péché si amer, il est, pour m'exprimer comme Job, englouti en un clin d'œil dans l'enfer [2], et, selon l'expression de Moïse, plongé au plus profond des abîmes [3].

Quelle douleur, quelle amertume pour Jésus de voir son sang méprisé et foulé aux pieds par un de ses disciples tout le premier ! La nouvelle qu'Absalon, suspendu à un arbre, avait été percé de trois coups de lance fut si cruelle à David, son père, que l'Écriture nous le montre errant dans sa demeure, et s'écriant d'une voix entrecoupée de sanglots et de gémissements : « Mon fils Absalon ! Absalon, mon enfant ! que « ne m'est-il donné de pouvoir mourir pour « toi ! » Théodoret s'étonne vivement de cette douleur et de ces larmes de David sur la mort d'un fils en révolte contre son père. Mais voici la raison qu'il en donne : David pleura si amèrement la mort d'Absalon, parce qu'il savait en quel mauvais état il était mort. Si ce roi fut si affligé de la fin malheureuse de son fils, quelles ne durent pas être l'amertume et la tristesse de Jésus à la vue du désespoir, de la mort et de la

[1] Act., I, 18. — [2] Job, XXV, 13. — [3] Deut., XXXII, 22.

damnation de Judas ! Il fut moins sensible aux railleries, aux outrages, aux humiliations qu'on lui fit subir ; tous les tourments de sa passion lui furent moins douloureux.

Lorsque nous considérons que Judas, un apôtre, un homme de miracles, a pu devenir pour Jésus un objet de douleur et de chagrin, quelles ne doivent pas être nos terreurs ! N'est-il pas à craindre que, parmi ceux-là même qui m'écoutent ici rassemblés, il s'en trouve quelques-uns pour qui le Fils de l'homme aura souffert inutilement ? Nous sommes tous les disciples de Jésus, instruits dans sa doctrine : le baptême nous a inscrits au nombre de ses enfants, et la confirmation nous a fait prendre rang dans sa milice ; nous approchons des mêmes sacrements, la chair et le sang de Jésus-Christ forment notre divin aliment et notre breuvage sacré. Et cependant qui sait si, en faisant le bonheur de quelques-uns, tous ces biens ne détermineront pas la damnation éternelle de plusieurs ? Que celui qui se croit ferme prenne garde de tomber, dit l'Apôtre [1]. Ce n'est pas la bure qui fait le moine, et ce n'est pas un vain titre qui fait le chrétien ; mais c'est une vie bonne, vertueuse et sainte. Je le répète encore, que celui qui se croit inébranlable prenne garde à la chute.

[1] I Cor., x, 12.

Lucifer tombe dans le ciel, Adam succombe dans le paradis terrestre. Judas se perd dans la société des apôtres, dans la famille de Jésus. De deux qui seront dans un lit, dit saint Luc, de deux qui seront dans le même champ, l'un sera admis et l'autre rejeté. Des deux premiers disciples de saint Norbert, l'un fut déclaré par une voix du ciel ne pas l'être sincèrement. Parmi les douze premiers disciples de saint François, il y en eut un qui joua le rôle de Judas et qui se pendit comme lui. Parmi les martyrs de Gorcum, il y en eut un qui faillit et qui fut cependant supplicié comme les autres; mais ce ne fut ni pour sa vertu ni pour la foi, ce fut pour ses crimes.

N'est-il donc pas à craindre qu'il y en ait ici aussi dont la fin sera funeste, dont la mort sera celle des pécheurs, la plus affreuse des morts? Ne jugeons personne, mais que chacun se juge soi-même. Opérons donc notre salut avec crainte et tremblement [1]; soyons zélés dans le service de Dieu, justes dans notre conduite, chastes dans nos mœurs, honnêtes dans nos actions, vertueux en tout : que nos bonnes œuvres assurent notre vocation [2].

Nous avons peut-être commis beaucoup de fautes, nos iniquités ont dépassé peut-être notre

[1] Phil., II, 12.— [2] II Petr., I, 10.

tête; ne désespérons pourtant point comme Judas; ne disons pas avec Caïn : Mon crime est trop grand pour que j'en obtienne le pardon [1]. Pourquoi désespérer d'un Dieu infiniment bon et infiniment clément? pourquoi désespérer, tandis que nous avons auprès de notre Père un intercesseur tout-puissant, qui est Jésus [2]? « Ne dites pas, » ajoute saint Chrysostome, « je suis « un blasphémateur, un impudique, un assas- « sin; ne cherchez pas non plus à vous disculper : « mais ayez un vif regret de vos fautes et un « sincère repentir. Dieu ne veut pas la mort du « pécheur, mais sa conversion et sa vie. » Oui, mes frères, fussiez-vous arrivés au terme de votre carrière, eussiez-vous déjà la mort sur les lèvres, ne désespérez pas encore, mais revenez sincèrement à Dieu. Ce qui est sincère et vrai n'est jamais trop tardif. Ecoutez saint Cyprien vous dire : « Ni l'énormité des péchés, ni « le déréglement de la vie, ni la dernière heure « n'excluent personne de la grâce. » Quoi qu'il en soit, frappez-vous la poitrine, soupirez vers le Seigneur, et versez les larmes d'une vraie contrition. Bientôt Dieu vous dira : Levez-vous, pécheurs; j'ai entendu vos soupirs, j'ai vu vos pleurs : séchez ces pleurs, ma grâce vous est rendue [3]. Que saint Laurent Justinien a bien dit à

[1] Gen., IV, 13. — [2] I Joann., II, 1. — [3] Matth., IX, 2.

propos des larmes du pécheur repentant : « O « humbles larmes ! c'est à vous qu'appartient la « puissance, c'est à vous qu'appartient le « royaume céleste ! » Je viens donc à vous, Seigneur Jésus, plein de confiance en votre bonté. Quoique je vous aie bien souvent offensé, quoique je vous doive mille talents, je ne désespérerai pas néanmoins ; mais je me prosternerai à vos pieds avec le débiteur de l'Évangile, et je vous dirai comme lui : Ayez patience, je vous en conjure, et je vous payerai toute ma dette. Et vous aurez pitié de moi, vous me renverrez, vous me pardonnerez tout [1]. Aussi me garderai-je soigneusement de vous offenser désormais. Vous êtes mon maître, je veux vous être docile ; vous êtes mon roi, je veux vous servir ; vous êtes mon père, je veux vous aimer ; vous êtes mon Dieu, je veux vous rendre tous mes hommages. Donnez-moi la grâce de rester fidèle à mes résolutions tous les jours de ma vie, afin que je puisse continuer en l'autre vie à vous louer, à vous aimer, à vous remercier pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

[1] Matth., XVIII, 26.

CINQUIÈME MÉDITATION.

I.

PAR LE PÉCHÉ NOUS PRÉFÉRONS BARRABAS A JÉSUS.

Quem vultis dimittam vobis, Barrabam an Jesum?
Lequel voulez-vous que je délivre, Barrabas ou Jésus?
(MATTH., XXVII, 17.)

Aussitôt que le conseil des Juifs eut remis notre aimable Sauveur à Pilate, celui-ci s'enquit de ce qu'ils avaient à faire valoir à la charge du prisonnier. Quelle accusation, leur dit-il, portez-vous contre cet homme? quelle loi a-t-il violée? quel crime a-t-il commis? Où sont les pièces et les preuves? où sont les accusateurs? où sont les témoins?

Les membres de la synagogue, sachant que leurs accusations et leurs témoignages ne pouvaient supporter l'épreuve d'un examen approfondi, cherchèrent à intimider Pilate et se mirent à crier comme des insensés : Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions point amené.

Ils semblaient vouloir dire : Pilate, vous n'avez pas à examiner de quoi nous accusons cet homme; il doit vous suffire pour le condamner que nous le remettions entre vos mains; nous qui pour tout au monde ne voudrions pas nous écarter de la loi de Dieu, nous ne l'aurions point amené ici s'il n'avait mérité la mort.

Mais voyant que Pilate ne se contentait pas de cette réponse, et qu'ils ne pouvaient rien exécuter contre Jésus sans produire des preuves de son crime, ils firent éclater tous les transports de leur rage et de leur dépit. Un misérable se lève du milieu de cette lie impure, et ose dire au magistrat : Nous l'avons surpris cherchant à corrompre le peuple. Sans doute c'était là une accusation des plus fausses, car Jésus avait enseigné tous les jours dans le temple; il avait éclairci la loi et commenté les prophètes. Personne n'eût pu convaincre ses doctrines d'être entachées de vice; au contraire, chacun affirmait qu'il enseignait la voie de Dieu en vérité [1].

Un autre impudent succède au premier : Nous l'avons surpris, dit-il, défendant au peuple de payer les tributs à l'empereur. Accusation non moins mensongère que la première, car Jésus avait dit au public : Rendez à l'empereur ce qui revient à l'empereur; et lui-même, se trouvant un

[1] Matth., XXII, 16.

jour sans argent pour payer une de ces impositions, avait fait un miracle pour ne pas enfreindre cette loi. Allez, avait-il dit à Pierre, allez au bord de la mer, et dans la bouche du premier poisson que vous prendrez vous trouverez une pièce de monnaie, que vous donnerez pour vous et pour moi.

Un troisième imposteur se présente : Nous l'avons surpris, dit celui-ci, se vantant d'être le Christ et le roi. — C'était insinuer à Pilate que le Christ voulait saper la puissance impériale, qu'il voulait se faire roi de la nation juive et régner sur la Judée ; qu'il aspirait au trône et à la couronne, et qu'il prétendait secouer le joug de l'empereur romain ; que par conséquent il était séditieux et coupable de lèse-majesté. — Mais c'était une imposture flagrante et une impiété; car cet homme savait fort bien que Jésus s'était sauvé dans les montagnes quand on était venu pour le proclamer roi : *Fugit in montem ipse solus* [1].

C'est donc avec fondement, Seigneur Jésus, que David avait dit en votre nom : Mes ennemis se sont multipliés, et ils me poursuivent d'une haine injuste [2]. Ils ont suscité de faux témoins contre moi [3]. La bouche des imposteurs s'est ouverte contre moi [4].

Pilate, après avoir écouté leurs griefs, voulut

[1] Joann., VI, 15. — [2] Ps. XXXVII, 20. — [3] Ps. XXVI, 12. — [4] Ps. CVIII, 2.

entendre aussi le captif : il voulait, selon l'usage romain, que celui qui était accusé eût la liberté de se défendre. C'est pourquoi, laissant les Juifs dehors, il rentra dans le prétoire, interrogea le Sauveur, et reconnut de suite son innocence. Il s'aperçut que les Juifs ne l'avaient livré que par haine et par jalousie : mais cette idée le troubla et l'inquiéta. Il n'était pas assez inique pour faire droit à l'injuste demande des Juifs ; mais il n'avait pas non plus assez d'énergie pour la rejeter, et il chercha un moyen détourné de délivrer Jésus.

Il était d'usage parmi les Juifs que tous les ans, à la fête de Pâques, on délivrât un malfaiteur en commémoration de la délivrance d'Égypte : Pilate profita de cette circonstance. Il y avait alors en prison un audacieux brigand nommé Barrabas : c'était un mutin, un perturbateur du repos public, un assassin. Pilate, s'imaginant que les Juifs demanderaient la délivrance du Sauveur, les plaça l'un à côté de l'autre, et demanda au peuple : Lequel voulez-vous que je délivre, Barrabas ou Jésus..? A cette question on répondit par un cri unanime : *Non hunc, sed Barrabam*, Gardez celui-ci, et délivrez Barrabas. O préférence aveugle et exécrable ! « O jugement « impie, s'écrie saint Anselme : on préfère le « méchant au bon, le pécheur au juste, le loup « à l'agneau, la mort à la vie ! » Ils réclament

en effet la liberté en faveur d'un meurtrier, d'un voleur, d'un scélérat redouté, et ils veulent faire mourir celui qui rendait la vie à leurs morts, celui qui guérissait leurs infirmes, celui qui venait leur apporter la paix éternelle : en un mot, Barrabas sera libre, et Jésus mourra !

Mais sont-ce les Juifs seuls qui professent une préférence si insensée et si criminelle ? Non, en vérité, car de nos jours encore Jésus est relégué par beaucoup de chrétiens après l'infâme Barrabas. Il me semble vous entendre vous récrier à cette assertion, et me dire : Comment un chrétien peut-il préférer Barrabas à Jésus? cela est-il possible ? existerait-il de semblables chrétiens? Hélas ! oui, mes frères : parmi les chrétiens, il en est qui vivent selon leur vocation et qui se montrent les fidèles et pieux imitateurs du Christ ; mais il en est aussi un nombre incalculable qui suivent les Juifs dans leur sacrilége choix.

Donnons un libre essor à la vérité, et demeurons convaincus. Je vous adresse aujourd'hui les mêmes paroles qu'adressait Pilate aux Juifs : *Quem vultis?* Lequel choisissez-vous? Voici deux voies qui mènent à l'éternité : l'une est étroite, mais elle conduit au ciel, à l'éternité bienheureuse ; l'autre est large et unie, mais elle conduit à l'enfer, à l'éternité malheureuse : l'une est semée de roses, l'autre est hérissée d'épines :

l'une flatte les sens, l'autre est pénible : l'une mène à la vie, l'autre mène à la mort : *Quem vultis* ? Laquelle de ces deux voies choisissez-vous? Votre conduite ne crie-t-elle pas ce que criaient autrefois les Juifs : *Non hunc;* Ce n'est pas cette voie étroite qu'il nous faut, mais la plus douce ; non celle qui est hérissée d'épines, mais celle qui est jonchée de roses ; non la voie du ciel, mais la voie de l'enfer? Est-il rien de plus commun qu'un tel choix, et celui des Juifs est-il plus étonnant et plus odieux? O pécheurs, vous avez préféré Barrabas à Jésus autant de fois que vous avez préféré le péché à la vertu. Vous, impudiques, vous avez préféré Barrabas à Jésus autant de fois que vous avez assouvi vos passions désordonnées, autant de fois que vous avez souillé votre chair, autant de fois que vous avez commis ce hideux péché d'impureté, alors que vous auriez dû choisir cette belle, cette noble, cette évangélique vertu de chasteté! Vous, avares, vous avez préféré Barrabas à Jésus autant de fois que, par ruse, par artifice, par imposture, vous vous êtes approprié le bien d'autrui ; autant de fois que vous avez différé de réparer vos injustices lorsque vous pouviez le faire ; autant de fois que vous avez mieux aimé être un voleur qu'un honnête homme. Vous, intempérants, vous avez préféré Barrabas à Jésus aussi souvent que vous vous êtes laissé maîtriser par votre penchant

grossier, aussi souvent que vous vous êtes oubliés dans l'ivresse, aussi souvent que vous avez préféré l'excès et la débauche à la tempérance et à la sobriété. Pécheurs, votre conscience vous demande alors : Lequel voulez-vous des deux, du Christ ou de Barrabas? du péché ou de la vertu? Et en consentant au péché vous avez placé Barrabas en avant, et vous l'avez préféré au Christ! était-ce autre chose que ce qu'ont fait les Juifs?

II.

RÉFLEXIONS SUR L'AUMONE.

Tum apprehendit Pilatus Jesum et flagellavit.

Alors Pilate prit Jésus et le fit flageller.

(JOANN., XIX, 1.)

Pilate, voyant bien que tous les moyens qu'il avait employés pour relâcher Jésus étaient inutiles, voulut en essayer un dernier, et il dit : Je le ferai donc punir, et je le mettrai ensuite en liberté; et il livra le Sauveur aux bourreaux chargés de le battre de verges. Sentence impie, et mille fois plus impie encore le juge qui la prononce! On battait autrefois de verges les esclaves rebelles, et maintenant c'est le Sauveur des hommes qui va être fouetté! On infligeait ce supplice aux malfaiteurs; et ce traitement barbare

tombera aujourd'hui sur le maître du ciel et de la terre, sur le dispensateur de tout bien, sur la source et le principe de toute grâce!

A peine cet arrêt fut-il prononcé qu'on vit paraître les bourreaux : ils s'emparèrent brutalement de Jésus, ils l'emmenèrent à l'endroit où l'on avait coutume d'infliger cette peine, ils le dépouillèrent de ses habits et l'exposèrent nu aux regards de tous ceux qui assistaient à cette exécution barbare.

Saint Bernard, méditant sur ce spectacle cruel, s'écrie: *Nudatur bonus Jesus*, Le bon Jésus est mis à nu. Oui, âmes pieuses, le créateur du ciel et de la terre, le Dieu de toute puissance, celui qui a enveloppé les anges d'un éclat radieux, celui qui a revêtu le soleil de rayons d'or, le firmament d'étoiles brillantes, la terre de plantes et de fleurs odoriférantes, le Dieu d'infinie majesté est là, dépouillé de ses vêtements. Ne se trouvera-t-il pas un être compatissant qui couvre sa nudité ? Hélas ! tous sont au plus endurcis, les Juifs, les gentils, les scribes, les anciens, les prêtres, les juges : on chercherait en vain parmi eux quelque émotion, quelque pitié, quelque compassion. Il n'y a personne qui voile sa nudité: c'est donc à nous qu'appartient l'accomplissement de ce devoir. C'est votre devoir de couvrir le Sauveur, non dans sa personne, mais dans ses membres pauvres : les au-

mônes sont ce vêtement moral dont vous devez couvrir la nudité de Jésus ; car la miséricorde exercée envers les pauvres est exercée envers Dieu même.

Le prophète Job, touché par la main du Seigneur, dépouillé de ses habits, privé de tous ses biens, s'écriait autrefois, selon le sentiment d'Origène : *Ecce corpus nudum*, Voyez mon corps nu ! Quand vous rencontrez un pauvre privé de vêtements ou dont les habits sont en lambeaux, vous devez vous imaginer que le Sauveur vous dit aussi : *Ecce corpus nudum*, Voyez la nudité de mon corps? Et vous devez reconnaître le dénûment du Créateur dans le dénûment de la créature. C'est une vérité qui sera révélée à l'univers entier au jour du jugement; car le royaume des cieux sera accordé aux bienheureux, non pour avoir vêtu les pauvres, mais pour avoir vêtu Dieu lui-même. J'étais nu, dira-t-il, et vous m'avez couvert [1] Et lui-même atteste que la moindre bienfaisance exercée envers les pauvres l'est aussi envers lui-même : *Mihi fecistis* [2].

Est-il rien de plus capable de nous inviter à faire l'aumône que cette réflexion? N'est-ce pas une consolante pensée que de pouvoir se dire : Ce que je donne à ce malheureux, je le donne à Dieu lui-même, qui est si généreux dans ses ré-

[1] Matth., xxv, 26. — [2] Matth., xxv, 40.

compenses? Donnez, dit l'Écriture sainte, et il vous sera donné [1]. Distribuez vos biens aux pauvres, et vous ne manquerez jamais de rien [2]. Secourez les misérables, et vous serez secourus à votre tour dans le péril, dans les revers, dans la maladie et à la mort [3]. Ames chrétiennes, le Seigneur ne vous assistera pas seulement dans votre chair, mais aussi dans votre âme : il ne permettra pas qu'elle tombe aux mains de ses ennemis [4]; car l'aumône, dit l'Ecclésiastique, est une médiatrice auprès de Dieu : *Hæc pro te orabit* [5]. Elle est, dit saint Ambroise, comme un second baptême qui lave le péché. Elle est, dit saint Cyrille, la voie du ciel et le gage de la vie éternelle. Heureux donc l'homme qui abaisse son regard sur les pauvres et qui les soutient dans leur indigence ! *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.*

C'est pourquoi, divin Jésus, je veux désormais venir en aide aux pauvres : je les assisterai de tout mon pouvoir. Je nourrirai ceux qui ont faim, j'abreuverai ceux qui ont soif, je vêtirai ceux qui sont nus. Telles sont les œuvres de miséricorde que je veux accomplir avec zèle et de tout cœur. Je ne souffrirai plus, ô mon Jésus, qu'on vous expose dans un si triste état : vous n'aurez plus à vous plaindre de moi à l'avenir [6] :

[1] Luc, VI, 36. — [2] Prov., II, 24. — [3] Ps. XL, 4. — [4] Ps. XL, 2. — [5] Eccl., XXIX, 15. — [6] Ps. LXVIII, 8.

Pour l'amour de vous j'ai souffert mille outrages, pour l'amour de vous mon visage a été couvert de confusion ! Non, mon Dieu, je veux vous couvrir et vous vêtir dans vos pauvres membres ; je veux vous témoigner ainsi tout mon amour. Fortifiez-moi dans ce bon propos, et *ayez pitié de moi, ô mon Dieu !*

III.

NOUS DEVONS SOUFFRIR AVEC JÉSUS SI NOUS VOULONS AVOIR PART A SA GLOIRE.

Plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus.

Tressant une couronne d'épines, ils la lui placèrent sur la tête.

(MATTH., XXVII, 29.)

Les bourreaux déchirent le corps de Jésus sous les coups redoublés de verges épineuses, de cordes nouées, de chaînes aiguës : il est entièrement meurtri par la flagellation ; son sang ruisselle de toutes parts ; pas un de ses membres n'est resté intact ; tout son corps n'est qu'une plaie, et des pieds à la tête, selon la prédiction du prophète, Jésus n'offre plus la moindre trace de santé : *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas* [1]. Qui ne croirait que ce spec-

[1] IS., I, 6.

table terrible va émouvoir les bourreaux? Mais non; ils lui réservent encore de plus cruelles épreuves : ils ont entendu l'accusation mentionner qu'il avait voulu se faire passer pour roi ; ils vont aussi, par dérision, le couronner comme un roi! Et voyez ce qu'invente leur barbarie raffinée : ils tressent une couronne d'épines pointues, et l'enfoncent violemment sur la tête adorable de Jésus, de sorte que son visage est inondé de sang : *Plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus.*

De tous les membres du corps humain, il n'en est aucun qui soit plus sensible que la tête : tous les nerfs du corps, toutes les sensations et toutes les puissances de l'âme viennent s'y concentrer. Aussi, lorsque la tête est indisposée, tous les membres, tout le corps le sont également : *Dum caput ægrotat, cætera membra dolent.* Or, combien ne dut pas être douloureux cet affreux couronnement! Vous savez quelle douleur cause une seule épine enfoncée dans la chair : elle vous arrache des cris de douleur et de souffrance. Ici ce sont des épines nombreuses qui blessent et qui pénètrent à la fois cette tête sacrée. O tourment horrible! ô souffrance inexprimable!

Pourquoi, ô doux Jésus, pourquoi avez-vous enduré ce supplice cruel? pourquoi vous êtes-vous laissé couronner avec tant de barbarie? Il me semble entendre votre réponse : O homme,

j'ai voulu être couronné d'épines pour vous mériter dans le ciel une couronne de gloire !

C'est sans doute un bonheur ineffable que celui que nous a mérité le Sauveur : toutefois, si nous voulons en jouir un jour, nous devons nous appliquer à devenir semblables à Jésus dans la souffrance. C'est par elle qu'il est entré dans sa gloire : nous n'y parviendrons que par la voie qu'il a suivie. Vous serez les compagnons de la consolation de Jésus, dit l'Apôtre, si vous avez été les compagnons de ses souffrances [1].

C'est pour ce motif que de tout temps les justes ont aspiré après la souffrance. Madeleine de Pazzi soupirait ces paroles au Seigneur : « Seigneur, pas mourir, mais souffrir : *Non* « *mori, sed pati.* » Saint Jean de la Croix, priant un jour au pied du crucifix, entendit une voix qui lui demandait quel salaire il demandait; il répondit sur-le-champ : « Seigneur, « faites que je puisse souffrir et être méprisé « pour vous. » Sainte Catherine de Sienne, à qui le Christ offrait deux couronnes, une d'or et une d'épines, refusa la première, et accepta l'autre, qu'elle plaça sur son front en s'écriant : « Ce « n'est point de l'or, ô Seigneur, qu'il faut à ma « tête; mais je préfère les épines qui ont trans- « percé si cruellement votre chef sacré, afin de

[1] II Cor., I, 7.

« devenir semblable, comme servante, à mon « maître; comme membre, à mon chef; comme « créature, à mon créateur; comme fiancée, à « mon fiancé divin. Car tout ce que je demande « en cette vie, c'est de souffrir avec vous et de « me conformer entièrement à vos desseins. »

Suivez ces exemples, mes frères; acceptez de bon cœur toutes les souffrances, tous les maux, toutes les douleurs; que les afflictions soient pour vous une couronne d'épines; portez-les avec résignation. Vous vous rendrez ainsi semblables à Jésus, et vous entrerez avec lui dans le royaume des cieux. Vos douleurs se changeront en allégresse : pour cette couronne d'épines, vous recevrez une couronne de gloire à jamais immarcessible, à jamais impérissable : *Percipietis immarcessibilem gloriæ coronam.*

IV.

LE PÉCHEUR REFUSE DE RECONNAÎTRE JÉSUS POUR SON ROI.

Non habemus regem nisi Cæsarem.

Nous n'avons d'autre roi que César.

(JOANN., XIX, 15.)

Après que Jésus eut été si cruellement flagellé et couronné, Pilate jugea qu'il avait trouvé un moyen efficace de calmer la fureur des Juifs,

d'éteindre leur ressentiment et d'apaiser leur soif de sang. Il fit donc monter le Sauveur sur le balcon du prétoire : *Exivit ergo Jesus portans coronam spineam et purpureum vestimentum*, Jésus sortit donc avec une couronne d'épines sur la tête, et le corps ceint d'un lambeau de pourpre[1]. Pilate le montra au peuple en disant : *Ecce homo!* Voilà l'homme! Scribes, pharisiens, anciens, Juifs de tout état et de toute condition, voyez, voilà celui que vous m'avez livré et qui se faisait passer pour roi ; voyez son vêtement, voyez sa couronne, voyez son sceptre! Que vous en semble-t-il? N'a-t-il pas chèrement acheté sa royauté? Avez-vous encore quelque chose à craindre de cet homme réduit à un si pitoyable état? *Ecce homo!* Voilà l'homme! Le voilà, non comme un homme, mais comme un ver de terre, comme le rebut de l'humanité. Consentez donc que je le délivre. Je vous assure qu'il ne lui prendra plus la fantaisie de se dire roi après une semblable leçon. *Ecce homo!* Voilà l'homme! Quelque crime qu'il ait commis, il en est suffisamment puni : outrages, coups, tortures, souffrances, il a tout essuyé. Cessez donc d'exiger sa mort. *Ecce homo!* Voilà l'homme!

Tel est le langage que Pilate semblait tenir aux Juifs. Mais, hélas! ses efforts sont inutiles :

[1] Joann., XIX, 5.

la lie du peuple reste plus insensible que le plus dur rocher ; rien ne peut arrêter l'élan de leur rage ; ils se mettent à demander à grands cris : Crucifiez-le, crucifiez-le.... Pilate déconcerté leur dit : Crucifierai-je votre roi ? Mais à ces mots ils crient de nouveau : *Non habemus regem nisi Cæsarem*, Nous n'avons d'autre roi que l'empereur. Tant était devenue grande cette haine des Juifs contre Jésus, ils renient leur rédempteur, leur messie, leur roi, promis par Dieu et dont leurs ancêtres avaient si longtemps appelé la venue de tous leurs désirs ! Ils reconnaissent en public ce qu'ils abjurent dans leur conscience, c'est-à-dire que l'empereur romain est leur souverain légitime. Ils se soumettent volontairement à une domination qui leur fait honte, et tout cela pour faire mourir Jésus. Tel est le caractère de la haine, qu'elle veut du mal à ceux qu'elle poursuit, fût-ce même à son préjudice personnel.

Remarquez aussi l'aveuglement des Juifs : Dieu leur avait solennellement promis, par le patriarche Jacob, que le sceptre royal ne sortirait pas de la race de Juda avant que le Messie vînt [1]. Ils reconnaissent que le sceptre royal leur est enlevé en disant qu'ils n'ont d'autre souverain que l'empereur. Mais ils ne veulent

[1] Gen., XLIX, 10.

pas reconnaître celui que tant de signes et de miracles leur avaient manifesté ; l'envoyé de Dieu, dont le patriarche Jacob avait dit qu'il serait l'attente des gentils: *Ipse erit exspectatio Gentium*. On dirait que dès lors Jacob prévoyait en esprit que le Messie, le Sauveur, promis d'abord aux Juifs et rebuté par eux, serait accueilli par les infidèles, par nous chrétiens, qui descendons des gentils et des païens; et c'est ce que semblent impliquer ces paroles : Il sera l'attente des gentils.

Montrez-vous que Jésus est votre Seigneur et votre roi longtemps désiré, mes frères? Vos œuvres ne crient-elles pas quelquefois ce que criait la bouche des Juifs incrédules : *Non habemus regem nisi Cæsarem*, Nous n'avons d'autre roi que l'empereur? Lorsque vous transgressez les commandements de Dieu, lorsque vous méprisez la doctrine du Christ et les vérités de l'Évangile, ne prouvez-vous pas que vous refusez de reconnaître Jésus pour votre roi? Le premier devoir envers son souverain, c'est l'obéissance, la soumission, la fidélité. A qui rendez-vous ces devoirs? à Jésus ou à votre concupiscence? Lequel des deux est votre roi? Orgueilleux, lorsque vous méprisez votre semblable, lorsque vous vous élevez au-dessus des autres, ne proclamez-vous pas hautement que vous n'avez d'autre roi que votre ambition? Avares, qui lésez la justice et le droit pour amasser des trésors, et qui fer-

mez votre cœur aux plaintes du pauvre, ne proclamez-vous pas que vous n'avez d'autre roi que votre cupidité? Impudiques, qui, pour assouvir vos instincts grossiers, souillez votre corps, profanez votre mariage et manquez à tous les devoirs de la décence chrétienne, vos désordres et vos débordements ne proclament-ils pas que vous n'avez d'autre roi que vos passions charnelles? Toutes les passions qui règnent sur votre cœur et qui vous maîtrisent avec plus d'empire que l'amour de Dieu, ne les reconnaissez-vous pas pour votre roi? Vous êtes soumis à leur empire et à leurs lois : pour leur obéir, vous méprisez et vous reniez la souveraineté légitime que Jésus a sur vous, et qu'il doit avoir en vertu de ce premier et suprême commandement, d'aimer Dieu de tout votre cœur et par-dessus tout.

O Jésus! jusqu'à ce jour nous avons vécu dans l'esclavage, asservis à notre concupiscence, dociles à nos instincts corrompus et plus attachés aux créatures qu'à vous; brisez nos chaînes, affranchissez-nous de ce joug oppresseur, soyez le roi et le maître de notre cœur. Jusqu'à ce jour, nous avons, comme les Juifs, proclamé que nous n'avions d'autre roi que l'empereur : *Non habemus regem nisi Cæsarem :* nous n'avons eu d'autre roi que le monde, la chair et nos mauvaises inclinations; faites que désormais nous puissions, en vrais chrétiens, nous écrier avec saint

Bernard : *Non habemus regem nisi Dominum Jesum Christum*, Nous n'avons absolument pas d'autre roi que Jésus et que celui que Jésus a établi sur nous selon l'ordre de la Providence divine.

« Heureux, » dit saint Bernard, « oui, mille « fois heureux celui qui ne connaît qu'un roi, « qui est le roi des rois, et dont le règne n'aura « point de fin. » Ainsi soit-il.

I.

RÉFLEXIONS SUR L'AVANTAGE DES SOUFFRANCES.

Bajulans sibi crucem, exivit.
Prenant sa croix, il sortit.
(JOANN., XIX, 17.)

Lorsque Pilate vit qu'il était impuissant à calmer la foule et que ses efforts pour délivrer Jésus demeuraient inutiles, il accéda à la demande des Juifs : il condamna Jésus à mourir.

Notre aimable Sauveur entendit et accueillit cet arrêt sans trouble; il ne se plaignit pas de l'iniquité du juge; il n'en appela pas à l'empereur, comme fit saint Paul : plein de douceur et de résignation, il se soumit à la volonté de son père éternel, qui le condamnait à la croix pour nos péchés; et à cause de l'amour qu'il porte à

l'homme, il se réjouit de mourir pour nous : *Dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis* [1].

Le Sauveur est donc livré aux bourreaux; ceux-ci disposent au plus vite une lourde croix, et la placent, avec une féroce brutalité, sur les épaules du Sauveur. Chargé de la sorte, il s'achemine péniblement vers le Calvaire ; des milliers d'hommes l'accompagnent de leurs vociférations et de leurs huées à travers les rues de Jérusalem. C'est le maître du ciel et de la terre qui s'avance chargé du bois fatal sur lequel il va mourir : c'est le vainqueur de la mort qui porte cette croix et qui triomphe par elle. Écoutez les Juifs le poursuivre des malédictions de Séméi : Sors, crient-ils, sors, homme de sang et homme de Bélial; voici que déjà tu succombes sous le poids de tes forfaits [2]. Grand Dieu, qui entendit jamais de semblables horreurs? quel œil en fut jamais épouvanté [3] ? Celui qui naguère entrait dans Jérusalem aux acclamations de la foule et qu'on saluait de ces chants : *Hosanna Filio David !* Gloire au fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! c'est ce même Jésus qui en est chassé aujourd'hui au milieu des cris de rage et des imprécations du peuple ! Celui qui était venu pour enlever le joug du péché succombe lui-même sous le fardeau d'une croix !

[1] Ephes., v, 2. — [2] II Reg., xvi, 8. — [3] Is., lxvi, 8.

Celui qui est venu pour faire des Juifs les habitants de la céleste Jérusalem doit abandonner maintenant la Jérusalem terrestre, entre deux malfaiteurs!

Il est vrai, sans doute, âmes chrétiennes, que vous vous sentez disposées à accompagner Jésus chargé de sa croix et à le suivre sur le Calvaire; mais comment l'entreprendrez-vous? Jésus vous l'apprend lui-même : Si quelqu'un veut me suivre, dit-il, qu'il se renonce lui-même et qu'il prenne sa croix. C'est donc par une patiente résignation aux tribulations et aux revers que nous devons suivre notre Dieu. Si nous voulons avoir part avec Jésus à sa joie et à son royaume céleste, nous devons avant tout partager ici-bas ses souffrances. Ce sont les afflictions qui nous ouvrent le chemin du ciel; car nous devenons vertueux par les épreuves, nous nous sanctifions par les croix, nous nous sauvons par les douleurs. Témoin Job lorsqu'il s'écrie : Heureux l'homme que Dieu frappe. Témoin saint Paul nous offrant cet enseignement : Nous devons entrer dans le royaume de Dieu par beaucoup de tribulations [1]. Témoin l'apôtre saint Jacques, écrivant dans sa première Épître : Celui qui supporte l'épreuve recevra la couronne de vie : *Accipiet coronam vitæ* [2].

[1] Act., XIV, 71. — [2] Jac., I, 12.

Cette pensée ne doit-elle pas éveiller notre zèle et nous donner la force d'accepter et de supporter notre croix avec Jésus? Mais, hélas! quand nous rencontrons une croix, quelle est notre faiblesse! quel chagrin! quelle résistance! que de Simons il se trouve parmi nous! Jésus, ayant fait quelques pas sur la route funeste, faiblit et tombe accablé sous le poids de son énorme fardeau. Que faire? les bourreaux se chargeront-ils de la croix et la porteront-ils sur le Golgotha? Non, car la croix est la malédiction du peuple. Jésus doit-il continuer sa marche? Mais il est épuisé de forces, et il mourra infailliblement en chemin; accident que les bourreaux craignaient fort, dit Denis de Carthage : *Timebant ne moreretur in via* : ils voudraient bien le mener vivant au Calvaire et le voir mourir sur la croix même, comme ils l'avaient résolu, afin que son nom fût à jamais infâme : *Eradamus eum*, disaient-ils, selon la prédiction du prophète Jérémie, Arrachons-le du nombre des vivants et que sa mémoire soit à jamais anéantie [1].

Mais, tandis qu'ils se consultent, vient à passer par là un homme de Cyrène, nommé Simon; ils le forcent et l'obligent à porter la croix derrière Jésus [2]; Simon n'en veut rien faire, il s'y

[1] Jer, XI, 19 — [2] Matth., XXVII, 32.

refuse formellement : Quoi, dit-il, où a-t-on jamais ouï dire qu'un honnête citoyen doive subir l'infamie du coupable condamné à mort? Mais, quoi qu'il puisse dire ou faire, il faut qu'il porte la croix, et, obligé de céder à la force, il s'en charge en murmurant et en se plaignant.

Comme ce Simon, il en est un grand nombre parmi nous qui n'acceptent la croix qu'à contre cœur, qui se révoltent et blasphèment contre la divine providence. Simon pouvait encore se plaindre de porter celle du Christ; il était excusable parce qu'il ne connaissait ni les avantages ni la dignité de la croix : mais comment concevoir que des chrétiens, disciples d'un maître crucifié, qui connaissent tout le prix, toute l'excellence de la croix, soient si lâches à l'embrasser. Dieu vous envoie une longue maladie ; vous vous plaignez, vous vous dites en vous-même : Malheureux que je suis, toujours malade! ai-je mérité cela? — Vous avez une maison remplie d'enfants, un mari difficile, une femme méchante ; vous murmurez, vous perdez courage, vous désirez de mourir pour être débarrassé de ce fardeau. Éprouvez-vous quelque perte dans vos biens, dans vos troupeaux, parmi vos amis, en quel deuil, en quelles plaintes on vous voit éclater! Au lieu de dire avec le patient Job : Dieu me l'a donné, Dieu me l'a repris; que le nom du

Seigneur soit béni [1] ; vous êtes inconsolables, vous versez un ruisseau de larmes, et vous préférez abréger vos jours par une douleur immodérée que de vous résigner aux desseins du Seigneur. En vérité, nous portons lâchement notre croix ; nous la portons, mais comme Simon, uniquement par contrainte ! Quelle démence ! en portant sa croix avec dépit et malgré soi, doit-on moins la porter ? est-il plus aisé de s'y soustraire ? Tout n'est-il pas rempli de croix ? Oui, et nous devons nécessairement les porter ; mais si nous les portons mal, elles servent à notre damnation. Si nous acceptons au contraire de bon cœur les croix qui nous viennent de la main de Dieu, nous goûterons une douce consolation au milieu de nos misères, et notre deuil se changera un jour en une joie ineffable, en une joie éternelle, que rien ne pourra nous ravir [2].

Résignez-vous donc à l'avenir aux maux qui vous surviennent ; quelque grandes que soient vos croix, quelque amères que soient vos souffrances, songez qu'elles ne sont pas comparables à la gloire qui y succédera dans l'autre vie. Consolez-vous en cette pensée, espérez dans le Seigneur, prenez courage, et en toute affliction dites avec Tobie : Nous sommes les enfants des Saints, et nous attendons l'éternelle récompense [3].

[1] Job, I, 21. — [2] Joann., XVI, 22. — [3] Tob., II, 18.

II.

RÉFLEXIONS SUR L'INTEMPÉRANCE.

Dederunt ei vinum bibere cum felle mistum.
Ils lui donnèrent un breuvage composé de vin et de fiel.
(MATTH., XXVII, 34.)

Après bien des tourments, notre aimable Jésus atteignit enfin le sommet du Calvaire ; les bourreaux s'aperçurent qu'il avait perdu toutes ses forces et qu'il ne tarderait pas à succomber, et, dans la crainte qu'il ne vînt à mourir avant d'avoir été attaché sur la croix, ils lui présentèrent pour le ranimer un breuvage mêlé de vin et de fiel. Grand Dieu, vit-on jamais pareille cruauté? Les peuples barbares donnaient à leurs condamnés à mort tout ce que ceux-ci désiraient. Vous seul, ô bon Jésus, vous seul, innocent Jésus, vous avez été victime d'un odieux traitement ! vous seul avez été abreuvé à vos derniers instants de fiel et de vinaigre !

Mais pourquoi encore avez-vous voulu subir cet outrage? Ah! mes frères, c'est que le Sauveur, venu afin de satisfaire pour tous nos péchés, voulait souffrir dans tous ses sens, parce que nous avions péché dans tous les nôtres. Il souffrit dans le sens du toucher par les clous qui percèrent ses pieds et ses mains ; dans l'odorat,

par l'infection qu'exhalaient les cadavres amoncelés sur le Calvaire ; dans son ouïe, par les vociférations et les blasphèmes qui retentissaient autour de lui ; dans sa vue, par le pénible tableau que lui offrait la présence de Marie, sa mère, au pied de la croix, et de son disciple bien-aimé, plongés tous deux dans une amère douleur ; dans son goût enfin, par le vin mêlé de fiel qu'on lui fit boire ; et, en ceci, il voulut satisfaire spécialement pour notre sensualité et notre intempérance. Oh ! ce supplice dut être bien cruel, et vous pouvez en apprécier toute l'horreur par la fréquence de ce honteux et funeste péché parmi nous ! Que ne puis-je vous en inspirer une vive aversion ! que je voudrais pouvoir vous en exposer avec fruit les funestes effets pour le corps et pour l'âme !

La gourmandise, dit saint Augustin, est un appétit déréglé et sensuel pour le boire et pour le manger. Sous le rapport matériel et physique, elle engendre l'hébétement, dit saint Basile : *Prudentiam exstinguit*. Nous voyons tous les jours les hommes qui s'adonnent à cet excès devenir lourds, stupides, charnels, et c'est une sentence tirée de saint Jérôme, qu'un estomac chargé ne peut produire une intelligence subtile et délicate. Le gourmand devient semblable à une bête de somme, incapable de se livrer à aucun bien.

Ce vice engendre aussi de nombreuses maladies : c'est un proverbe familier en médecine, que la gourmandise est la mère de tous les maux. Saint Chrysostome dit : Ce qui excède le besoin d'aliment n'est plus une nourriture réparatrice, mais une peste corruptrice. C'est ce qui fait recommander au Sage de n'être ni trop délicat ni trop attaché à la nourriture [1].

La gourmandise enfin engendre la mort. Saint Ambroise a dit que le nombre est grand de ceux qu'elle a tués : *Plurimos gula sua occidit.* Et, en effet, pourrait-on énumérer tous ceux qui lui ont dû un trépas anticipé ? Est-il une commune, une famille, une maison où l'on n'en ait point vu de funestes exemples ? Des hommes qui semblaient avoir de la santé et de la vigueur à revendre, pour me servir d'une expression familière, ne les a-t-on pas vus dépérir affaiblis en peu d'années ? Ils ont été arrachés à l'improviste du milieu des vivants, ils sont tombés honteusement dans la tombe, et les vers et la corruption sont devenus leur partage. Si nous examinons, d'un autre côté, tout le tort que produit à l'âme la gourmandise, nous serons convaincus que ce misérable penchant est un péché très-odieux aux yeux du Seigneur. Il ne nous restera aucun doute à cet égard si nous considérons les terribles châtiments qu'il a infligés à ce vice. C'est

[1] Eccl., XXXVII, 32.

pour ce péché que Dieu chassa nos premiers parents du Paradis terrestre; c'est pour ce péché qu'un prophète fut mis en pièces par un lion; c'est pour ce péché que la vengeance de Dieu s'appesantit sur les Juifs dans le désert, et qu'il y en eut tant qui expirèrent la bouche encore pleine d'aliments [1]. Dieu ne lui réserve pas des supplices moins terribles dans l'autre vie. Il n'est ni salut ni béatitude pour ceux qui s'adonnent aux excès de ce vice; ils n'ont à attendre qu'un enfer où, en punition de leur intempérance, ils souffriront une faim canine : *Famem patientur ut canes* [2]. En vain ils imploreront, comme le riche de l'Évangile, une goutte d'eau pour étancher les ardeurs de leur soif [3] : elle leur sera refusée. Malheur à vous qui êtes rassasiés ; car une famine éternelle, une soif dévorante et sans fin vous attendent un jour [4].

C'est donc au nom de votre bonheur éternel et temporel que je vous conjure de fuir l'intempérance. Conformez-vous au précepte de saint François de Sales : mangez pour vivre, mais ne vivez pas pour manger ; soyez sobre au boire et au manger. Rappelez-vous le divin Modèle, qui jeûna pendant quarante jours et quarante nuits dans le désert, afin de nous donner à tous un exemple de pénitence et de mortification.

[1] Ps. LXXVII, 31. — [2] Ps. LVIII, 7. — [3] Luc., XVI, 24. — [4] Luc., VI, 25.

Rougissez d'être intempérants alors que le Sauveur fut si sobre.

Soyez touchés aussi de l'exemple de tant de saints qui pour Jésus-Christ ont crucifié les désirs et les concupiscences de la chair. Saint François Xavier ne se nourrissait que d'une poignée de riz cuit à la hâte. Saint François Borgia, étant encore vice-roi de Catalogne, ne prenait d'autre aliment que du pain et des herbes. Saint François Régis ne mangeait qu'un peu de farine cuite dans l'eau. Voilà des exemples qui doivent vous animer, mes frères, à vous mortifier dans votre nourriture.

Tels sont les exemples que vous devez avoir souvent présents à l'esprit : si vous ne pouvez vivre d'une manière aussi rigoureuse, faites-le autant qu'il est en votre pouvoir de le faire. Gardez-vous au moins de l'ivrognerie, gardez-vous des excès de l'intempérance; car, je vous le dis, il n'est point de ciel pour ceux qui se rendent coupables de ces péchés. Imprimez dans votre mémoire et gravez profondément dans votre cœur cet avis que donnait saint Philippe de Néri à un de ses pénitents qui vivait dans l'intempérance : « Mon enfant, disait-il, « mon enfant, si vous ne mortifiez votre palais, « vous ne deviendrez jamais saint! »

III.

NOUS CRUCIFIONS JÉSUS PAR LE PÉCHÉ.

Ibi crucifixerunt eum.
Là ils le crucifièrent.
(LUC, XXIII, 33.)

La croix est dressée : venez, âmes chrétiennes, et contemplez votre vie suspendue à ce bois : *Et erit vita tua quasi pendens ante te*[1]. Voyez ! celui qui y est attaché entre le ciel et la terre comme le plus abject des hommes, c'est le Dieu de l'univers ! c'est l'oint du Seigneur, la joie des anges, le Saint des saints livré en proie aux insultes et aux malédictions d'un peuple impie ! Celui qui est pendu là, c'est celui même qui est venu nous affranchir de toutes nos douleurs et des supplices éternels.

Qui chargerons-nous de ce forfait inouï ? Sera-ce Judas le traître ? sera-ce Pilate le juge prévaricateur ? seront-ce les Juifs sanguinaires ? seront-ce ces féroces soldats, ces cruels bourreaux ? Oui, tous sont coupables du crucifiement de Jésus. Mais contenez votre indignation ; n'allez pas éclater contre eux en imprécations terribles, car je puis vous dire, comme Nathan à David : *Tu es ille vir*, Vous êtes cet homme !

Lorsque ce prophète vint demander à David le

[1] Deut., XXVIII, 66.

sort que méritait un homme riche qui, afin d'épargner son troupeau, avait ravi par violence et égorgé l'unique brebis d'un pauvre homme pour faire bonne chère avec ses amis, David entra en fureur et s'écria : Je jure par le Seigneur que celui qui a fait cela subira la mort [1]. Mais la rigueur de ce jugement frappait David lui-même, qui avait enlevé l'épouse d'Urie, et qui avait fait mettre à mort ce dernier. Aussi Nathan changea-t-il de langage, et, appliquant son allégorie à David, il lui dit : *Tu es ille vir*, C'est vous qui êtes cet homme, vous qui avez commis le forfait ! Je puis également vous le dire, ô pécheurs, qui faites un crime aux Juifs et à Judas du crucifiement de Jésus : *Tu es ille vir*, Vous êtes cet homme ; c'est vous-même qui avez crucifié Jésus.

En effet, mes frères, nous sommes tous coupables du crucifiement de notre Rédempteur ; car il a été crucifié pour les péchés de tout l'univers ; il a porté nos péchés dans son corps, dit le prince des apôtres, jusque sur la croix, afin que, mourant au péché, nous vivions dans la justice [2]. Dieu lui-même l'avait dit : *Propter scelus populi mei percussi eum* [3], Je l'ai frappé à cause des iniquités de mon peuple. Tandis que de cruels bourreaux attachaient le Sauveur sur la croix au moyen de trois, ou de quatre clous selon quelques-uns, nous avons coopéré à cette cruelle

[1] II Reg., XII, 5. — [2] I Petr., II, 24. — [3] Is., LIII, 8.

action par nos péchés : c'est ce que figure le nombre des soldats qui l'exécutèrent et qui clouèrent le Christ sur son gibet. Ils étaient quatre, et ce chiffre marque que les habitants des quatre parties du monde concoururent avec eux à cette douloureuse et terrible exécution, et qu'ils furent, comme ces soldats, les instruments de sa mort; de sorte que tous nous avons prêté la main à la férocité des bourreaux du Sauveur, et que nous avons, dans leur personne, enfoncé à travers ses pieds et ses mains ces clous qui l'attachèrent au bois.

Et à qui avons-nous fait subir ce traitement barbare et honteux? A l'innocent Jésus, à la sainteté même, au roi des rois, au Fils unique de Dieu. Et l'iniquité commise contre le juste, l'impiété soulevée contre le roi du monde, le sacrilége consommé contre un Dieu de souveraine gloire ne suffiront pas à remuer les fibres de votre cœur et à exciter en vous un sincère et efficace repentir! ils n'arracheront pas à vos yeux des larmes d'amertume! La terre a tremblé, les rochers se sont fendus, les tombeaux se sont ouverts; toutes les créatures, dit saint Léon, ont pleuré la mort de leur créateur, et ont ressenti les douleurs de son supplice; et vous y resterez insensibles, vous pour qui le Christ a souffert! et vous ne pleurerez pas! Pécheurs ingrats, non contents d'avoir fait souffrir Jésus-Christ avec une

inhumanité si inouïe et de l'avoir crucifié, vous renouvelez ses douleurs, vous le crucifiez de nouveau chaque fois que vous péchez mortellement! Car qu'est-ce que pécher? C'est, dit l'Apôtre, crucifier une seconde fois le Fils de Dieu et l'exposer à la dérision [1].

Un auteur digne de foi rapporte qu'un criminel italien, condamné à mort, fut pendu à un arbre. Tandis que les juges et les exécuteurs de la sentence s'éloignaient du lieu du supplice, un marchand qui passait en cet endroit s'aperçut que le pendu donnait signe de vie ; il sauta de sa monture, coupa la corde, et plaça derrière lui et sur son cheval le malfaiteur revenu à lui. Il se proposait de le conduire jusqu'à la plus prochaine auberge, comme avait fait jadis le Samaritain, pour y pourvoir à son rétablissement : mais, chemin faisant, le bandit parvint à s'emparer adroitement du couteau du marchand, et ce même instrument qui avait coupé la corde où il se mourait, il le dirigea contre son sauveur, à qui il prit son cheval et sa bourse après l'avoir égorgé. N'est-ce pas là un trait de noire ingratitude et dont le récit seul nous fait frémir? Et cependant, hélas! nous faisons la même chose. Nous étions tous condamnés à la mort éternelle par la chute d'Adam : le Fils de Dieu eut pitié de

[1] Hebr. VI, 6.

nous ; il descendit du ciel sur la terre ; il se soumit à un supplice honteux et cruel pour nous racheter et pour nous rétablir dans la dignité d'enfants de Dieu. Et nous, nous répondons à ses bienfaits comme ce malfaiteur, par la plus criminelle ingratitude ; au lieu de l'aimer, nous le mettons au gibet par le péché, nous le crucifions derechef, nous réservons la mort à celui qui veut nous donner la vie éternelle !

Aussi notre conduite est-elle pour Jésus un pénible sujet de douleur et d'affliction; nous lui causons des peines bien plus sensibles que celles que lui firent essuyer les Juifs. Écoutez-le gémir par la bouche du roi-prophète : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt*, Ils ont ajouté un surcroît d'amertume à mes premières douleurs ! Et aujourd'hui encore il nous crie du haut de sa croix ces paroles de Jérémie : Mortels, qui me voyez suspendu à ce gibet d'infamie, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur : *O vos omnes, qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus* [1].

O Jésus, en qui je ne trouve aucun prétexte de pécher contre vous, quand sera-ce que vous ne trouverez plus de motifs de vous plaindre de moi ? Vous m'avez aimé quand il n'existait rien en moi qui méritât votre amour, et je ne vous

[1] Thren., I, 12.

aime pas, vous que j'ai tant de motifs d'aimer ! Vous m'avez aimé quand j'étais votre ennemi, et je pèche encore contre vous, qui vous êtes fait mon Rédempteur au prix de votre sang ! Hélas ! je vois, je reconnais, et je déplore et déteste en même temps toute mon ingratitude ! Dès cet instant je prends la résolution de vous aimer à l'avenir. Seigneur, soutenez mon bon propos ; affermissez-le de plus en plus, et ne souffrez pas que désormais je vous offense jamais !

IV.

RÉFLEXIONS SUR L'AMOUR DE DIEU ET LE RENONCEMENT AU PÉCHÉ.

Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.

Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains.

(Luc., xxiii, 46.)

Le patriarche Jacob, couché sur son lit de mort, fit approcher tous ses enfants et leur dit : Réunissez-vous tous ici près de moi ; venez et écoutez, enfants de Jacob ; Israël, écoutez votre père [1]. Il les bénit chacun d'une bénédiction spéciale, et leur ordonna d'enterrer sa dépouille mortelle dans le tombeau où avaient été ensevelis Abraham, Isaac et Lia. Puis, après avoir ainsi transmis ses dernières volontés, il rendit l'esprit.

[1] Gen., xlix, 2.

Le Seigneur Jésus, voyant sa mort approcher, agit de la même manière ; sur la croix, qui est sa couche mortelle, il fait aussi un testament : il commence par les Juifs, qui l'ont crucifié, qui le blasphèment et le maudissent encore. Vous vous imaginez sans doute qu'il va leur laisser en partage une éternelle malédiction. Mais non ; sa bonté est si grande qu'il commence par eux la distribution de ses faveurs ; il les met en tête de son testament, il leur lègue le fruit le plus direct de sa mort, savoir le pardon de leur crime : Mon Père, dit-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.

En second lieu, des Juifs, les plus criminels, il passe à un meurtrier dont la vie n'avait été qu'un long enchaînement de forfaits, qu'il expiait en ce moment sur une croix voisine de la sienne ; il veut aussi lui faire grâce, et il lui accorde le paradis : *Hodie mecum eris in paradiso*, Aujourd'hui, lui dit-il, vous serez avec moi en paradis. Heureux larron, qui, après avoir tant de fois mérité l'enfer, obtient le ciel en héritage !

En troisième lieu, il était juste que Jésus, après avoir témoigné tant d'amour envers les Juifs ingrats et en faveur d'un vil assassin ; il était juste, dis-je, que Jésus songeât à ses meilleurs amis, à Marie, son auguste et douce mère, à Jean, son disciple bien-aimé ; il les voyait, au pied de sa croix, plongés tous deux dans une inconsolable

affliction : celle-là, à cause de la perte de son unique enfant; celui-ci, pour la perte de son Seigneur et de son maître. Que pouvait-il leur laisser de comparable à l'objet qu'ils regrettaient si amèrement? Rien sans doute. Aussi leur donne-t-il ce qu'il peut leur laisser de meilleur : à sa mère il donne Jean, son disciple de prédilection, pour fils : Femme, voilà votre fils. Rien ne lui était si précieux que sa mère; aussi la laisse-t-il au disciple en lui disant : Voilà votre mère.

Quatrièmement enfin, les soldats s'étant partagé ses vêtements, il ne lui restait plus que son corps et son âme dont il pût disposer; il abandonne son corps à Joseph d'Arimathie et à Nicodème pour l'enterrer après sa mort, et il remet son âme à son Père céleste : Mon Père, dit-il, je remets mon esprit entre vos mains. Tel est le testament de Jésus. Il lègue le pardon à ses ennemis, le paradis au bon larron, Jean à sa mère, Marie à Jean, son corps à Joseph et à Nicodème, et son âme à Dieu, son Père. Mais quoi! je ne vois rien pour nous. Le Sauveur nous a-t-il donc oubliés? Non, mes frères; sa bonté est trop grande pour qu'il puisse ne pas se souvenir de nous. Il se donne à nous tout entier, son sang, sa vie, ses mérites; nous sommes ses héritiers universels, et chacun de nous peut dire en toute vérité : Il m'a aimé et il s'est donné pour moi, *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me* [1].

[1] Gal., II, 20.

Jésus, après avoir ainsi disposé de tout, inclina la tête et expira. Regardez, les voilà déjà fermés ces yeux dont un regard fit fondre en larmes Pierre, Madeleine et tant d'autres pécheurs ! Elle est muette cette bouche si tendre, qui nous entretenait si souvent du royaume des Cieux ! Ces lèvres sont immobiles, qui priaient avec tant d'ardeur et qui imploraient le Père céleste pour notre salut ! Voyez ces mains déjà raidies, d'où découlaient tant de faveurs et de bénédictions ! Ils sont glacés et insensibles désormais ces pieds qui parcouraient la Judée et qui gravissaient les montagnes avec un zèle infatigable pour la publication de l'Évangile ! Tout ce corps est sans mouvement, qui ne s'accordait pas un moment de repos, afin de travailler davantage au bonheur des âmes ! Jésus est mort ! celui en qui réside toute notre vie et tout notre mouvement est sans vie. Oh ! que n'avons-nous le bonheur de Joseph, le ministre d'Égypte, qui vit son père expirer en sa présence et sous ses yeux ! Joseph, voyant son père mort, se jeta sur son visage en pleurant et en l'embrassant [1]. Joseph pleure, et il baigne de ses larmes le cadavre de son père. Pourrons-nous contempler d'un œil sec la mort de Jésus, qui expire pour nous ? Joseph embrasse et couvre de baisers le corps de Jacob, et il lui prodigue mille témoignages d'amour et de tendresse. Et nous,

[1] Gen., L, 1.

resterons-nous insensibles et froids à la mort du Fils de Dieu ? ne sentirons-nous pas notre cœur s'embraser des flammes de son amour? Nous sommes les êtres les plus ingrats de la terre, dit saint Augustin, si nous ne payons d'un tendre retour d'affection l'amour que nous a témoigné un Dieu fait homme.

Ames chrétiennes, si jamais vous avez répondu par l'ingratitude à cet amour de Jésus, si vous l'avez outragé et offensé par une vie coupable, renoncez à ces voies criminelles, abstenez-vous du péché, réconciliez-vous avec lui. Si vous craignez qu'il vous refuse sa grâce parce que votre crime est trop grand, oh! sachez que l'amour de Jésus est plus grand encore. Si vous avez un véritable repentir, et si vous prenez la ferme résolution de l'aimer désormais, élevez avec confiance vos regards vers cette croix, contemplez-y votre Rédempteur ; voyez ses bras ouverts pour vous embrasser avec amour ; voyez sa tête s'incliner pour vous donner un baiser de paix ; voyez son côté ouvert d'un coup de lance, pour vous offrir un refuge contre le courroux de Dieu. Mon Dieu, demande saint Jérôme, où me cacherai-je pour éviter votre colère? Et il répond : Dans les plaies de Jésus-Christ : *In vulneribus Christi.* Approchez donc de Jésus tandis qu'il est encore sur cette croix un sauveur plein de bonté et de miséricorde ; car un jour il viendra vous juger en

juge impitoyable; ce temps est pour vous un temps de grâce, sachez le mettre à profit. Confessez sans retard vos péchés devant le prêtre; confessez-les sincèrement, confessez-les avec un véritable repentir, et, si énormes, si nombreux, si fréquents qu'ils aient pu être, ils vous seront pardonnés. Car Jésus a dit, dans la personne de ses Apôtres, à tous les prêtres leurs successeurs : A ceux à qui vous aurez remis leurs péchés, ils seront remis : *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis* [1].

Ainsi soit-il.

[1] Joann., xx, 23.

TROISIÈME PARTIE.

PREMIÈRE MÉDITATION.

I.

INTRODUCTION. — SUR L'AVANTAGE DE LA MÉDITATION.

Christo passo in carne, et vos eadem cogitatione armamimi.

Puisque le Christ a souffert dans sa chair, armez-vous aussi de la même pensée.

(I PETR., IV, 1.)

La vie de l'homme, dit le saint homme Job [1], est un combat perpétuel sur la terre, un combat contre le démon, le monde et la chair, les plus grands ennemis de notre âme. Le démon rôde sans cesse autour de nous comme un lion rugissant cherchant une proie, dit saint Pierre [2]. S'il en rencontre qui possèdent des richesses, des biens, de la fortune, il sait enfler leur cœur d'une vaine présomption, d'orgueil et d'inso-

[1] Job, VII, 1. — [2] I Petr., V, 8.

lence : *Illa elevant ad superbiam*. S'il en rencontre dans la misère, le dénûment, la pauvreté, il les excite au murmure, il les porte à résister à la providence du Seigneur : *Hæc invitant ad querelam*. S'il en rencontre qui jouissent d'une santé florissante, il les flatte de l'espoir d'une longue vie, il les caresse de l'idée d'un avenir prolongé, il leur fait croire qu'il sera toujours temps de faire pénitence et de songer à leur salut : *Tentat sanitas*. S'il en rencontre enfin qui gémissent sous le poids de leurs infirmités ou de leurs maladies, il met tout en œuvre pour ébranler leur confiance en Dieu et éloigner de lui leur cœur : *Tentat infirmitas*. Ce perfide séducteur emploie ainsi mille ruses pour assaillir les hommes et les faire succomber. Seul, il est incapable de triompher de notre âme; aussi, selon l'expression de l'Écriture sainte, il s'adjoint encore sept esprits infernaux, pour mieux s'en assurer la possession [1].

Le monde est aussi un redoutable adversaire : Car, dit saint Jean, tout y est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie [2]. Ici on est entraîné à la vanité par un luxe pompeux; là on est enclin à l'avarice par l'éclat de l'or et de la fortune; ailleurs les attraits de la beauté aiguillonnent et surexcitent le besoin des jouissances charnelles : piéges dans

[1] Matth., XII, 45. — [2] I Joann., II, 16.

l'opulence et dans la pauvreté, dans l'honneur et dans le mépris, entre amis et ennemis, dans les villes et dans les campagnes, dans les camps et dans les comptoirs. Tout, en un mot, dit saint Léon, tout dans le monde est plein de piéges, plein de périls : *Plena omnia laqueis, plena periculis.*

De même que nous sommes sans cesse en butte aux tentations du démon et du monde, nous sommes aussi constamment exposés aux tentations de la chair. Cet astucieux ennemi, nous le portons en nous-mêmes ; il accompagne nos pas, il séjourne avec nous dans nos demeures, il n'est point de lieu où nous puissions nous en débarrasser, et ses piéges sont d'autant plus dangereux qu'il est plus proche et plus intime. Il sait, par de douces caresses, éveiller notre concupiscence, stimuler nos penchants et enflammer nos passions les plus vives ; il s'efforce, par d'innombrables artifices, d'allumer dans nos cœurs le feu de l'impureté.

Telles sont les tentations, tels sont les périls sans nombre auxquels nous sommes exposés. Ce n'est donc pas sans raison que je vous ai réitéré aujourd'hui le conseil qu'adressait saint Pierre aux premiers fidèles, de vous armer constamment de la pensée et de la méditation des cruelles souffrances de Jésus-Christ : *Christo passo in carne, et vos eadem cogitatione armamini.* Les

instruments de sa passion, dit saint Thomas d'Aquin, sont devenus nos armes. Pierre l'a dit : *Armamini*, Armez-vous ; car le souvenir de la passion du Sauveur fortifie l'homme contre les assauts des ennemis de son âme.

Qu'il est bon, qu'il est salutaire et avantageux de songer à la passion et à la mort du Sauveur ! Le démon aura beau nous tenter, le monde nous attirer, la chair nous exciter ; ils auront beau déployer à la fois tous leurs efforts pour nous perdre, nous n'avons rien à craindre, pourvu que nous cherchions notre refuge dans les plaies du Christ : car c'est en ces plaies sacrées, dit saint Augustin, qu'on trouve un repos assuré.

C'est pour cela que l'Apôtre avait sans cesse présente à la pensée la passion du Seigneur ; il y mettait sa gloire ; il s'écriait : « J'ai regardé « comme l'unique science nécessaire la connais- « sance de Jésus crucifié [1]. »

Saint François, ce séraphin d'amour, mettait tout son bonheur à méditer les souffrances du Sauveur ; il répandait des larmes amères ; il exhalait sa douleur en soupirs continuels ; on l'entendait parfois s'adresser à Jésus comme s'il l'avait vu devant ses yeux : « O mon Jésus, vous « êtes en croix, et moi je n'y suis pas ! Vous êtes « innocent, et moi je suis coupable ! Serez-vous

[1] I Cor., II, 2.

« seul à expier ma dette? Comment pourrai-je « répondre à l'amour de mon Dieu? » Cette pensée le plongeait dans une profonde tristesse; et comme on lui en demandait un jour la raison, il répondit : « Je ne pleure pas des choses tempo- « relles; mais je pleure les souffrances et la « mort de Jésus-Christ. »

Voulez-vous ne point succomber au péché, mes frères, imitez ces exemples; ayez toujours sous les yeux le tableau des souffrances et de la mort de Jésus. Êtes-vous tentés d'injustice, songez à la pauvreté de Jésus, qui, roi du ciel et de la terre, n'avait pas de quoi reposer sa tête. Êtes-vous portés à l'orgueil, songez à l'humilité dont il vous a laissé l'exemple en voulant mourir, lui la sainteté même, entre deux scélérats. Êtes-vous près de céder aux aiguillons de la chair, souvenez-vous des coups qu'il a reçus afin de vous mériter le don de chasteté et de satisfaire à son Père céleste pour toutes les impudicités des hommes charnels. Êtes-vous animés de haine ou aigris par un sentiment de vengeance contre ceux dont vous croyez avoir quelque droit de vous plaindre, jetez les yeux sur Jésus trahi par Judas, saisi par les bourreaux, hué par les Juifs, flagellé chez Pilate, crucifié sur le Calvaire. Si vous vous armez ainsi en toute circonstance du souvenir de la passion du Sauveur, il n'est pas douteux que vous triompherez des

tentations, que vous remplirez exactement vos devoirs de chrétiens, et que vous atteindrez votre fin bienheureuse.

Courage donc, âmes chrétiennes, méditons toujours, mais surtout en ce saint temps de pénitence, les cruelles douleurs de la mort de Jésus-Christ. Mais, pour le faire avec fruit, je vous conjure de ne point prendre garde aux faiblesses et aux défauts du pasteur qui vous fait entendre ici sa voix. Pensez que ce n'est point moi, mais Jésus-Christ lui-même qui vous parle du haut de sa croix. Nous trouverons, vous et moi, des exemples dignes d'imitation dans ce sublime récit de sa passion et de sa mort, et nous verrons ensemble en quoi nous avons péché, et ce qu'il y a à réformer dans notre conduite à tous et à chacun de nous en particulier. Nous écouterons donc tous avec un cœur docile les grands enseignements que Jésus a daigné nous transmettre dans sa passion et dans sa mort.

II.

RÉFLEXIONS SUR LA CRAINTE DU PÉCHÉ.

Cœpit pavere.
Il commença à craindre.
(MARC., XIV, 35.)

Lorsque notre aimable Sauveur vit approcher l'heure fatale de sa passion, il traversa avec ses

disciples le torrent de Cédron, qui coule entre Jérusalem et le mont des Oliviers. Il traversa ce torrent non à pieds nus et la tête découverte, comme autrefois l'avait traversé David en signe de repentir et d'affliction. Jésus ne le traverse pas comme le roi-prophète, fugitif devant Absalon, son fils rebelle ; mais, le cœur plein de joie et plein de courage, il marche comme un vaillant général au-devant de ses ennemis. Non loin de ce torrent et au pied de la montagne se trouve le jardin de Gethsémani, planté de fertiles oliviers qui ont donné leur nom à la montagne voisine. C'est dans ce jardin que Jésus entra suivi de trois de ses disciples, Pierre, Jean et Jacques; il avait laissé les autres à l'entrée en leur disant : Arrêtez-vous ici pendant que j'irai et que je prierai : *Sedete hic, donec vadam illuc et orem*[1].

Étant entré dans ce lieu, il commença à craindre, dit saint Marc l'évangéliste : *Cœpit pavere.* Quoi ! le Fils de Dieu, craindre ! Craindre ! celui qui affermit les rochers au milieu des flots déchaînés de la mer, celui qui asseoit sur des fondements inébranlables les montagnes élevées, dont la cime défie les tempêtes et les ouragans, celui dont un clin d'œil fait trembler et frémir les colonnes du ciel[2] ! Craindre! le Dieu tout-

[1] Matth., XXVI, 36. — [2] Job, XXVI, 11.

puissant! Qu'est-ce à dire? qu'est-ce, ô Seigneur Jésus, qui vous inspire cette crainte? Est-ce peut-être la jalousie des Juifs, la cruauté des gentils, les persécutions de tous? est-ce votre mort prochaine et toutes ces horribles tortures qui doivent encore la précéder?

Le Fils de Dieu, revêtu de notre nature humaine et de toutes ses faiblesses, craignait aussi la mort et les souffrances qui lui étaient réservées; mais ce n'était point là le motif principal de ses appréhensions : il avait des vues plus relevées et plus nobles. Il voyait tous les péchés et toutes les iniquités de l'univers entier, ceux qui s'étaient commis déjà depuis le commencement du monde et ceux qui se commettraient encore jusqu'à la fin des temps; il voyait la désobéissance d'Adam, le fratricide de Caïn, l'adultère de David, la perversité de Joab, l'idolâtrie de Salomon, l'orgueil de Balthazar, l'arrogance de Nabuchodonosor, le parjure de Pierre, la cupidité de Judas, l'incrédulité de Thomas; il voyait, en un mot, tous les crimes de tous les hommes, les miens et les vôtres, pour lesquels il allait satisfaire à la justice divine; il les voyait dans toute leur horreur et dans toute leur malice. Et si le péché transforma jadis de beaux anges en hideux démons; si sainte Thérèse tomba un jour en défaillance à la vue d'un péché dont Dieu lui montrait toute l'horreur; si une foule

de saints martyrs ont mieux aimé être réduits en cendres, devenir la proie des bêtes féroces, recevoir des chaînes et souffrir des tourments inexprimables que d'offenser Dieu par un péché mortel ; si des saints ont souhaité d'être plongés innocents dans les plus profonds abîmes de l'enfer plutôt que de jouir des douceurs de la vie souillés d'un péché, parce que le péché est plus horrible que l'enfer lui-même, âmes chrétiennes, jugez dans quelle horreur et dans quelle abomination devaient paraître nos péchés aux yeux de Jésus ! que de motifs de crainte, d'angoisse et d'accablement ne devait-il pas y découvrir !

Et cependant où est notre crainte, où est noinquiétude, où est notre horreur du péché ? Ne nous félicitons-nous pas souvent d'avoir commis le mal ? et parfois ne nous glorifions-nous pas des actions les plus criminelles et les plus honteuses ? Adam commet un péché mortel, et il se devient si odieux à lui-même qu'il n'ose se présenter à son Créateur [1] ; il ne discernait cependant pas la millième partie de son abomination. Et nous, nous allons, nous marchons, nous vivons tranquilles au milieu de nos péchés ! nous ne pensons pas une fois que, si nous venions à mourir en cet état, nous serions éternellement

[1] Gen., III, 10.

rejetés de la présence de Dieu, que nous deviendrions les hôtes de l'enfer, les compagnons de Satan, l'aliment des flammes éternelles! *Ecce igni datum est in escam*, Le voici livré en pâture aux flammes ardentes [1].

Seigneur Jésus, je sais que le commencement de la sagesse est la crainte de Dieu : *Initium sapientiæ timor Domini* [2]. Je me prosternerai en suppliant à vos pieds à l'exemple du roi David : *Confige timore tuo carnes meas* [3], Pénétrez mes chairs de votre crainte, afin que j'éprouve toujours une vive horreur du péché, qui est la mort de l'âme et la source de toute affliction. Pénétrez mes yeux, afin qu'ils ne s'arrêtent pas sur des objets criminels; pénétrez ma langue, afin que jamais elle ne profère de jurements, de blasphèmes, de calomnies ou de discours indécents; pénétrez mes mains, afin que jamais plus je ne les emploie à commettre le péché; pénétrez mes pieds, afin qu'ils ne me portent plus dans le sentier du vice; pénétrez mon âme d'une crainte salutaire; inspirez-moi une profonde horreur pour tout ce qui pourrait la corrompre et la perdre; faites-moi connaître combien il est épouvantable pour le pécheur de tomber entre vos mains, combien son sort est pénible dans le temps, horrible dans l'éternité [4] !

[1] Ezech., xv, 4. — [2] Ps. cx, 10. — [3] Ps. cxviii, 120. — [4] Hebr., x, 31.

Heureuse et utile crainte ! Saint Grégoire a dit : Nous cessons de pécher alors que nous redoutons les supplices de l'avenir. Mais, Seigneur Jésus, non-seulement je vous conjure de m'accorder cette crainte et cet effroi salutaire du péché, mais je vous supplie aussi de me pardonner ceux que j'ai commis. Seigneur, ne vous souvenez plus de mes iniquités passées; mais que votre miséricorde s'abaisse sur nous, car nous sommes tombés dans un excès de misère! Pour la gloire de votre nom, délivrez-nous, Seigneur, et daignez nous remettre tous nos péchés [1] !

III.

RÉFLEXIONS SUR LA DOULEUR DU PÉCHÉ.

Tristis est anima mea usque ad mortem.
Mon âme est triste jusqu'à la mort.
(MATTH., XXVI, 38.)

La crainte excessive dont fut saisi notre Sauveur pendant quelque temps fut suivie d'une immense tristesse, de sorte que la fin d'un premier mal fut le commencement d'un nouveau. L'évangéliste saint Matthieu rapporte, en effet, qu'il commença à être triste : *Cœpit contris-*

[1] PS. LXXVIII, 8, 9.

tari.[1]. Et quelle était cette tristesse ? C'était une douleur, dit saint Augustin, qui l'oppressa jusqu'à la mort. C'est ce que Jésus révélait à ses disciples en leur disant : Mon âme est triste jusqu'à la mort. Quel spectacle ! Jésus, la consolation de tant de cœurs affligés, Jésus, qui fortifiait les martyrs et jusqu'à de tendres vierges, au point qu'ils s'élançaient avec joie aux supplices et aux bûchers, Jésus est triste ! *usque ad mortem*... et triste jusqu'à la mort !...

O Père céleste, ô Dieu de toute consolation[2], qui nous consolez en toutes nos tribulations, pourquoi refuser à votre Fils toute consolation? pourquoi permettre qu'une si incomparable douleur accable celui en qui vous avez mis toutes vos complaisances[3] ? Si vous envoyiez aux pécheurs, vos ennemis jurés, une douleur mortelle, ce serait juste, équitable ; mais comment concevoir que vous laissiez une douleur si profonde assaillir votre Fils unique et consubstantiel avec vous, ce Fils qui n'a commis aucune faute et dont les lèvres n'ont point connu l'imposture[4] ? Les cieux en sont stupéfaits, la terre s'en émeut, les créatures sont saisies d'effroi !

Mais quelle peut être la cause de cette tristesse, mes frères ? Hélas ! cette cause ce sont nos péchés; il en est affligé, afin que nous-mêmes

[1] Matth., XXVI, 37. — [2] II Cor., I, 3. — [3] Matth., XVII, 5. — [4] I Petr., VIII.

nous n'ayons pas à subir une douleur éternelle! O amour! ô bonté! ô grâce! Vit-on jamais un médecin prendre le mal de ses malades et leur donner sa santé? Jésus seul nous offre un bel exemple de compassion; il s'est en réalité chargé du fardeau de nos misères; il s'est chargé de nos faiblesses, et ses plaies nous ont guéri [1].

Nous qui laissons échapper tant d'inutiles soupirs, qui avons répandu déjà tant de larmes sans fruit durant le cours de notre existence, transportons-nous en esprit au jardin des Oliviers; apprenons de notre divin Rédempteur l'usage que nous devons faire désormais de nos larmes au profit de notre salut. Nous pleurons tant de fois en songeant à notre pauvreté, à nos maux, à nos misères; nous gémissons si souvent du tort qu'on nous fait; nous versons des torrents de pleurs, nous remplissons l'air de nos sanglots et de nos soupirs; nous devenons inaccessibles à toute consolation pour la perte d'un procès, d'un animal, pour la mort d'un de nos amis, de nos parents, de nos frères; et nous n'avons pas une larme, pas un soupir, pas un regret pour la perte de l'amitié de Dieu, pas une larme pour le malheureux état de notre âme, pas une larme pour le péril de damnation auquel nous expose le péché mortel! Ne puis-je pas m'écrier avec

[1] Is., LIII, 4.

saint Augustin : Chrétiens, est-il en vous des entrailles de miséricorde ? Vous vous désolez pour une perte temporelle, et vous ne ressentez pas la moindre tristesse pour la perte de notre Seigneur et de votre Dieu ! Vous vous désolez pour un corps dont l'âme s'est détachée, et vous n'avez aucun regret de cette âme de laquelle Dieu est séparé ! O hommes, jusques à quand errerez-vous dans cet égarement ?

Apprenez dès ce jour à mieux appliquer vos pleurs. Une douleur charnelle ne plaît nullement à Dieu. La douleur, dit le Sage, a tué beaucoup d'hommes, et il n'est en elle aucun profit [1]. Nos soupirs, nos larmes ne sont valables que pour expier et effacer nos fautes ; et c'est pour cela aussi que le Fils de Dieu est triste jusqu'à la mort. Gémissez aussi longtemps que vous voudrez sur la perte de vos biens, de vos amis, de ce que vous aimez sur la terre ; vos soupirs seront stériles, et ne vous rendront pas les objets de votre affection. Mais pleurez sur vos péchés, pleurez sur la perte de votre âme [2] ; cette douleur est agréable à Dieu, elle mène à la pénitence et au bonheur éternel. Voyez un David, un Pierre, une Madeleine. David arrose sa couche de ses larmes, les larmes deviennent comme son aliment [3] ; Pierre, touché de repentir

[1] Eccl., XXX, 25. — [2] II Cor., VII, 10. — [3] Ps. XLI, 4.

après son péché, pleure avec amertume, il répand des torrents de larmes si abondantes que, selon le rapport de son disciple, le pape Clément Ier, elles avaient creusé comme deux sillons sur ses joues; Madeleine se jette avec repentir et douleur aux pieds du Sauveur, elle les baigne de larmes et elle les essuie de ses cheveux : c'est ainsi qu'ils expièrent leurs péchés, qu'ils se réconcilièrent avec Dieu et devinrent de grands saints. Suivons leur exemple. Hélas! qui donnera des larmes à mon front et un ruisseau de pleurs à mes yeux pour pleurer nuit et jour la mort de ma pauvre âme?

Vous seul, ô mon Dieu, pouvez ouvrir ces écluses et faire couler ces larmes. Frappez le rocher de mon cœur endurci, et par votre tristesse, ô Jésus, par cette douleur que vous avez éprouvée pour moi au jardin des Oliviers, faites que je répande tant de larmes pour l'amour de vous qu'elles soient suffisantes à effacer mes péchés. Donnez-moi en outre la grâce de vous aimer et de vous servir tous les jours de ma vie. Puissé-je me glorifier de votre amour comme l'Apôtre, et m'écrier avec lui : Rien ne sera désormais capable de me détacher de votre amour et de votre service[1] !

[1] Rom., VIII, 38.

IV.

IL FAUT PRIER AVEC RESPECT ET CONFIANCE.

Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste.
Mon Père, faites, s'il se peut, que ce calice s'éloigne de moi.
(MATTH., XXVI, 39.)

Le Sauveur, dans sa tristesse, se sépare de ses disciples, non-seulement de ceux qu'il avait laissés à l'entrée du jardin, mais aussi des trois autres qui l'y avaient accompagné jusqu'à l'intérieur : *Avulsus est ab eis;* et, s'étant un peu avancé, il se prosterna en priant le visage contre terre.

Approchez, âmes chrétiennes, et voyez; jetez vos yeux sur lui, demandez-vous avec le prophète Isaïe : Quel est cet homme de douleurs, prosterné comme le plus vil des hommes, comme le rebut de la terre[1] ? Est-ce le juste Noé qui adresse sa prière à Dieu pour soustraire le monde au déluge universel qui le menace? Est-ce le pieux Abraham qui s'efforce de fléchir la clémence de Dieu en faveur des villes infâmes de Sodome et de Gomorrhe? Est-ce le doux Moïse qui invoque le pardon du Seigneur sur l'idolâtrie du peuple d'Israël? Est-ce le pénitent Da-

[1] IS., LIII, 3.

vid qui soupire vers le Très-Haut avec un cœur contrit et humilié, afin que son péché lui soit pardonné? Est-ce le serviteur de l'Évangile qui demande grâce pour son compagnon de servitude? Oh! non; c'est le maître du ciel et de la terre, c'est le roi de gloire, c'est le Fils du Très-Haut, c'est votre Jésus, votre Rédempteur qui invoque son Père céleste.

Mais quelle est sa prière? *Pater, si possibile est, transeat a me calix iste*, Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice s'éloigne de moi. Il prie avec confiance et soumission : il prie avec respect, incliné le front contre terre; il prie avec confiance, il appelle Dieu son Père. Le Père pourrait-il refuser quelque chose à son Fils? Mais comme il vaut mieux peut-être qu'il boive ce calice d'amertume, qu'il meure et qu'il souffre pour l'homme, il ajoute aussitôt : Que votre volonté soit faite, ô mon Père, et non la mienne : *Non mea, sed tua voluntas fiat.*

Ames chrétiennes, est-ce aussi de cette manière que nous prions, nous qui nous tenons debout dans le temple et en présence de Dieu, nous qui fléchissons à peine le genou, nous qui perdons courage et qui cessons de recourir à Dieu, notre Père, avec une confiance filiale, si nous voyons que nos prières ne sont pas exaucées sur-le-champ? Nous disons bien comme notre Rédempteur : *Transeat a me calix iste,*

Faites que ce calice s'éloigne de moi; guérissez-moi de cette maladie, retirez-moi de cette difficulté, délivrez-moi de ces revers : *Transeat a me calix iste ;* mais où sont ceux qui ajoutent. Que votre volonté pourtant soit faite, ô mon Père, et non la mienne. Mon Père, punissez-moi, frappez-moi, châtiez-moi, si tel est votre bon plaisir ; laissez-moi dans cet état de maladie, de souffrance, d'amertume, si mon bonheur l'exige. Que votre volonté soit faite, ô mon Père, et non la mienne? Hélas! ceux qui prient ainsi se rencontrent bien rarement.

Apprenez donc en ce jour, mes frères, apprenez de Jésus lui-même à prier avec respect et avec confiance. Priez avec respect. Saint Louis priait toujours agenouillé; saint François de Borgia priait aussi à genoux et le front appuyé sur le sol : suivez leur exemple. Priez en outre avec confiance. En tout besoin, en toute douleur, en toute tribulation, ayez recours à Dieu, votre Père céleste; exposez-lui vos misères et vos besoins; demandez-lui sa grâce au nom des mérites de Jésus-Christ, son Fils, et soyez assurés que jamais vous ne serez déçus dans votre espérance, suivant cette parole du Sauveur lui-même : Tout ce que vous demanderez à mon Père, en mon nom, il vous le donnera [1]. Si vous n'êtes pas exau-

[1] Joan., XVI, 23.

cés de suite, ne vous lassez pas néanmoins de prier, mais attendez le secours du Seigneur au temps propice. La prière est la médecine des âmes, la consolation des affligés, la force des infirmes, la lumière des aveugles, le refuge des pécheurs, le bonheur des justes, la vie, l'aliment, le trésor et le salut de tous les chrétiens; mais quels que soient les desseins du Seigneur à votre égard, lorsque vous l'invoquerez, dites-lui toujours comme Jésus : Mon Père, que votre volonté soit faite, et non la mienne : *Non mea, sed tua voluntas fiat.*

Ainsi soit-il.

DEUXIÈME MÉDITATION.

I.

RÉFLEXIONS SUR L'AMOUR DE DIEU.

Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.

Et sa sueur était comme des gouttes de sang découlant sur la terre.

(Luc., xxii, 44.)

Qui donnera de l'eau à mon front et une fontaine de larmes à mes yeux pour pleurer nuit

et jour? s'écriait autrefois le prophète Jérémie[1] à la vue de l'affligeant spectacle de son peuple. Ne puis-je pas proférer aussi cette exclamation quand je vois Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Dieu, plongé dans une douleur si profonde, dans un accablement si terrible que la sueur ruisselle de son corps en gouttes sanglantes? Son sang précieux jaillit de toutes parts; tous ses pores deviennent semblables à des yeux qui pleurent en larmes de sang nos péchés! O spectacle déchirant! ô prodige inouï!

Il est bien vrai que cette sueur de sang est un phénomène naturel dont Aristote fait mention, et dont l'histoire offre de nombreux exemples Maldonat dit qu'il y eut de son temps à Paris un homme sain et vigoureux qui sua du sang pendant qu'on lui faisait la lecture de son arrêt de mort. Juste Lipse, dans son ouvrage sur Notre-Dame de Montaigu, rapporte qu'en la ville de Seikem, voisine de celle-là, une femme pleura tant la mort d'un mari qu'elle aimait excessivement que ses yeux, épuisés de larmes, finirent par verser du sang. Racutus dit que durant la peste de Portugal beaucoup d'hommes eurent de ces sueurs sanglantes. Aussi ne regarderons-nous pas ce fait comme un miracle, puisqu'il rentre dans l'ordre de la nature: mais

[1] Jer., IX, 1.

j'ose affirmer qu'on n'a jamais vu ni entendu dire que personne ait eu une sueur de sang assez abondante pour qu'elle inondât la terre. Le Seigneur Jésus pouvait donc s'écrier, comme le prophète en ses lamentations : O vous tous qui passez par la voie, arrêtez-vous, et considérez s'il est une douleur égale à ma douleur [1] !

Portons donc nos regards sur lui, mes frères, et considérons de quelle abondance de gouttes sanglantes il efface la souillure de notre péché. Une goutte eût amplement suffi, et il en verse une multitude ! Il voulait ainsi nous témoigner son amour et attirer à lui nos cœurs : refuserons-nous de le payer d'un juste retour de tendresse? Aurons-nous l'ingratitude d'aimer encore autre chose que Jésus? Transgresserons-nous encore ses lois sacrées et celles de sa divine épouse? Commettrons-nous encore le péché, abandonnerons-nous encore la voie étroite qui mène au ciel pour suivre la voie large qui nous entraîne en enfer? Oh ! ne soyons point insensés jusque-là ; ne fournissons plus à Jésus des motifs de se plaindre de nous : *Quæ utilitas in sanguine meo* [2] ? Quel fruit avez-vous retiré de mon sang? C'est donc en vain que j'ai travaillé, c'est en vain que j'ai consumé toutes mes forces [3] !

Que cette plainte ne puisse plus s'appliquer à

[1] Thren., I, 12. — [2] Ps. XXIX, 10. — [3] Is., XLIX, 4.

nous, mes frères! Ayons pitié au moins de notre âme purifiée dans le sang d'un Dieu. Que son sang soit le gage de notre salut et de notre gloire, le bain de notre rédemption. Que son sang soit sur nous, afin que nous puissions chanter avec les bienheureux : O mon Dieu, vous nous avez rachetés dans votre sang : *Redemisti nos Deo in sanguine tuo* [1].

II.

A L'HEURE DE LA MORT APPARAIT LA VANITÉ DE TOUTES CHOSES.

Venit hora : ecce Filius hominis tradetur in manus peccatorum.

L'heure est venue : voici que le Fils de l'homme va être livré aux mains des pécheurs.

(MARC., XIV, 41.)

Dieu, qui est infiniment bon et qui éprouve les siens, mais qui ne les abandonne jamais, envoya enfin un ange pour fortifier Jésus dans sa profonde tristesse. Jésus, ayant repris ses forces, retourna avec ses disciples. Les trouvant endormis, il leur reprocha leur indifférence en disant : Vous dormez et vous reposez à cette heure! C'est comme s'il avait dit : Est-ce maintenant un

[1] Apoc., v, 9.

temps de repos et de sommeil? L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être livré aux mains des pécheurs! Vous dormez et vous vous reposez! et l'heure est venue où je vais être couvert d'opprobres, conspué, flagellé, couronné d'épines pour vous! Vous dormez et vous vous reposez quand je vais subir des tourments si affreux que jamais homme n'en endura de semblables!

Heure cruelle pour Jésus, mais heure bienheureuse pour le monde. Ne peut-on pas s'écrier avec saint Léon: « Que le juste se réjouisse, parce que le triomphe approche; que « le pécheur se réjouisse, car le voici convié au « pardon; que les gentils reprennent courage, « puisque les voici appelés à la vie? » Réjouissez-vous tous, vous qui allez être délivrés, car l'heure est venue où votre Rédempteur va souffrir. Levez la tête, car votre délivrance est proche [1].

Après trente-trois années de vie et de travail, voici venir enfin le jour et le moment où le Sauveur va souffrir et mourir, afin que ceux qui auront cru en lui ne périssent pas, mais qu'ils vivent d'une vie éternelle. De même aussi, après un espace de quelques jours, de quelques mois, de quelques années, viendra pour vous un instant su-

[1] Luc., XXI, 28.

prême où l'on vous dira : L'heure est venue, enfants, et c'est la dernière heure [1] ! heure d'angoisse, de regret, d'épouvante ! heure après laquelle il n'y aura plus ni jours ni nuits ! heure à laquelle il faudra partir pour une contrée lointaine [2] ! heure où vos ennemis vous entoureront d'un retranchement et vous accableront de toutes parts [3] ! heure où vous serez sur le point d'entrer dans la demeure de l'éternité et où se déploiera à vos regards la vanité de toutes choses ! Car que sont les choses humaines ? Cendre et poussière, dit saint Chrysostome : Vanité des vanités, et tout est vanité, dit le pieux Thomas à Kempis, hormis servir Dieu et n'aimer que lui. Vanité dans l'amour des richesses, qui, à peine acquises, passent à d'autres mains ! Vanité dans la brigue des honneurs et des dignités, qui finissent au tombeau : la mort met au même niveau les princes et les mendiants ! Vanité dans la jouissance des voluptés charnelles, bientôt suivies de remords, d'amertume, de douleurs ! Vanité en tout ce qui passe avec rapidité et qui ne sert pas pour la vie éternelle !

Ames chrétiennes, absorbés que nous sommes par les innombrables inquiétudes du monde, nous ne concevons pas cette vérité, nous ne la comprenons pas aussi longtemps que nous satis-

[1] I Joan., II, 18. — [2] Luc., XV, 13. — [3] Luc., XIX, 43.

faisons nos penchants, que nous cédons à nos instincts, que nous goûtons les fausses douceurs du vice! Mais à l'heure où notre corps sera jeté dans la tombe, où notre chair sera livrée en pâture aux vers, où nos ossements seront abandonnés à la corruption, où notre âme passera à l'éternité, alors nous apprécierons tout le poids de ces vérités, et nous porterons un jugement bien différent sur toutes ces choses, qui déjà ne seront plus! Que de soupirs, que de regrets, que de lamentations! combien nous déplorerons amèrement notre indifférence actuelle! Avec quelle ardeur nous soupirerons alors après une heure seulement pour nous corriger, pour confesser nos péchés et pour nous réconcilier avec Dieu! Mais qui sait si cette heure nous sera accordée? combien il en est qui s'égarèrent ainsi et qui furent arrachés à l'improviste de cette vie! Que de fois on entend dire : Un tel a péri par le fer; cet autre s'est noyé; celui-là s'est brisé le crâne dans une chute ; celui-là s'est étouffé en mangeant; celui-là a été enlevé par une courte maladie; celui-là a été égorgé par des brigands! la mort est donc la fin de toutes choses, et la vie de l'homme s'envole comme une ombre.

Heureux celui qui a toujours la mort devant les yeux et qui s'y prépare chaque jour! Avec quelle consolation il verra s'avancer l'éternité! avec quelle allégresse il entendra le Seigneur lui

dire : Dormez maintenant et reposez-vous; l'heure est venue; cette heure qui met un terme à vos travaux et qui va commencer l'ère d'une éternelle récompense! Dormez maintenant et reposez-vous; jouissez à jamais de ma paix, je suis moi-même à présent votre éternelle récompense : *Ego sum merces tua magna nimis* [1].

Pensons donc à la mort, mes frères, tandis que cette pensée peut nous être encore utile, tandis que nous pouvons encore faire le bien et nous préparer à ce redoutable passage! Le temps présent est un temps de grâce : profitons-en pour renoncer au péché et pour l'expier par une véritable pénitence, et pendant que nous pouvons encore espérer la miséricorde du Seigneur, adressons-lui du fond de notre cœur les paroles de David : *Ayez pitié de moi, ô mon Dieu!*

III.

LES PETITS PÉCHÉS ENTRAINENT A DE PLUS GRANDS.

Adhuc eo loquente, venit Judas, unus de duodecim.

Pendant qu'il parlait encore, vint Judas, l'un des douze.
(MARC., XIV, 43.)

Le Seigneur disait à ses apôtres : L'heure est venue, et voici que le Fils de l'homme va être

[1] Gen., XV, 1.

livré entre les mains des pécheurs; levez-vous, et allons; celui qui doit me livrer est proche. — Et pendant qu'il parlait encore Judas, un des douze apôtres, vint à lui à la tête d'une troupe d'hommes armés. Judas, voulant dérober son exécrable dessein à Jésus et aux disciples, avait donné un signe à ses gens : Celui que je baiserai, leur avait-il dit, c'est lui ; saisissez-le et emmenez-le prudemment [1].

Il s'avança donc, s'approcha de Jésus, et lui donna un baiser en disant : *Ave*, *rabbi*, Je vous salue, maître [2]. Jésus lui dit : Mon ami, pourquoi êtes-vous venu? Quoi! Judas, vous trahissez le Fils de Dieu par un baiser [3] ! quoi ! Judas, vous changez un signe d'amitié en un signe de haine! O forfait abominable! ô monstrueuse perfidie! Pour bien concevoir toute l'horrible malice de sa trahison, il nous suffit d'examiner ce qu'était Judas, pour quel prix il vendait Jésus, et à qui.

Judas était un des douze disciples chéris du Sauveur, choisi par lui pour propager son Évangile, pour baptiser les peuples et pour être une des colonnes de son Église sainte ; un de ces douze élus qu'il avait sacrés prêtres, à qui avait été confiée la puissance de consacrer la chair et le sang du Christ et de remettre les péchés ; un

[1] Marc., XIV, 44. — [2] Matth., XXVI, 49. — [3] Luc., XXII, 48.

de ces douze apôtres qui avaient reçu le pouvoir de chasser les démons, de commander aux esprits infernaux et de guérir les malades. Ce disciple de Jésus, ce Judas joue le rôle d'un traître! O ingratitude! ô honte! Le valet livre son maître, le sujet son roi, le fils son père, l'homme son Dieu!

Mais à qui le livre-t-il? Aux Juifs, ses ennemis jurés; aux scribes et aux pharisiens, qui depuis longtemps étaient altérés, comme des bêtes féroces, du sang de Jésus.

Et à quel prix accomplit-il cette maudite trahison? Pour trente deniers d'argent, pour une somme insignifiante que nous traduirions par quelques francs sous notre système monétaire! Vit-on jamais pareille horreur! Judas avait estimé le baume que Marie-Madeleine répandait sur Jésus à trois cents deniers, et il vend Jésus pour la dixième partie de cette valeur [1]. Aussi la sainte Église flétrit-elle à juste titre la vile cupidité de Judas en disant dans ses offices qu'il livra le Christ aux Juifs pour quelques deniers! Et le Sauveur lui-même n'a-t-il pas lieu d'exhaler ces plaintes du prophète Zacharie : C'est à vil prix que j'ai été apprécié par eux? *Decorum pretium, quo appretiatus sum ab eis* [2].

Mais comment Judas parvint-il à cet excès

[1] Joann., XII, 5. — [2] Zach., XI, 13.

d'infamie? comment se laissa-t-il entraîner à livrer si honteusement son Dieu entre les mains de ses ennemis? Ah! vous frémirez et vous tremblerez quand je vous aurai dit que le principe de son crime fut une légère passion pour l'argent! Le Sauveur l'avait chargé de pourvoir aux nécessités de sa famille : si on donnait des aumônes, Judas en était le dépositaire et le trésorier : *Loculos habens, ea quæ mittebantur portabat*[1]. Il contracta dès lors un penchant marqué à l'avarice, et ce penchant l'entraîna même à quelques infidélités, au point que l'Écriture le nomme un voleur[2]. La passion grandit, et finit par le rendre si impie et si cupide qu'il alla trouver les princes des prêtres, et qu'il leur dit : Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai[3]? C'est donc bien à propos que saint Bernard a dit que ceux qui tombent en de grandes fautes commencent ordinairement par de légeres infractions. Et quel enseignement fécond renferment pour nous ces paroles : Si nous voulons être exempts de grands crimes, nous devons résister aux premières insinuations du péché, observer rigoureusement la loi de Dieu et de l'Église, et nous acquitter scrupuleusement même de nos moindres devoirs; car celui qui méprise les petites fautes, dit le Sage, arri-

[1] Joann. XII, 6. — [2] Ib. — [3] Matth., XXVI, 15.

vera insensiblement à en commettre de plus graves : *Qui spernit modica, paulatim decidet* [1].

Il n'est pas rare de voir une petite étincelle allumer un violent incendie [2]; une légère blessure négligée engendre souvent des accidents incurables; une maladie sans gravité, à laquelle on n'oppose point en temps les secours de la médecine, devient souvent un mal dangereux qui ouvre les voies du tombeau. Il en est de même des petites fautes : si on les néglige et si on les laisse passer inaperçues, elles croissent, elles mènent à de grandes iniquités, et entraînent l'homme à une perte irremédiable. Que ne puis-je vous ouvrir ici les abîmes de l'enfer! combien vous y verriez de malheureux qui ont commencé par un rien! Ce n'est pas un Judas, ce sont des milliers de misérables qui s'offriraient à vos regards terrifiés, et qui vous crieraient : Malheureux que nous sommes, nous avons méprisé des vices subtils, et nous sommes tombés en des crimes abominables! Voilà quel fut le commencement de nos misères : telle fut la cause de notre perte et de notre damnation.

Cette réflexion n'est-elle pas bien propre à stimuler votre vigilance? Pères et mères, hésiterez-vous encore à corriger vos enfants dès que vous découvrez en eux quelque défaut, quelque

[1] Eccl., XIX, 1. — [2] Eccl., XI, 34.

inclination au larcin, quelque propension au mensonge, quelque coupable affection pour certaines créatures? Ah! si vous ne voulez pas qu'ils deviennent un jour votre honte, votre douleur, votre chagrin, combattez ces funestes principes. Maîtres et maîtresses, souffrirez-vous que vos subordonnés lient entre eux des fréquentations criminelles et suivent les égarements du monde? Ah! si vous ne voulez pas être responsables des conséquences de leur conduite, résistez à ces commencements. Nous tous enfin, revêtus d'une autorité quelconque, nous tairons-nous, n'élèverons-nous pas la voix comme un clairon retentissant contre les abus et les excès qui nous seront signalés; contre la profanation des saints jours consacrés à Dieu; contre les réunions de sociétés criminelles; contre tout ce qui pourrait devenir en un mot la cause et la source de graves péchés? Ah! si nous voulons ne pas appeler sur nous une malédiction terrible, combattons les principes, et n'attendons pas que le mal soit arrivé à son comble et que tous les remèdes soient devenus inefficaces.

Non, Seigneur Jésus, nous ne tarderons pas davantage; nous résisterons aux principes du mal avec énergie et sollicitude, nous veillerons assidûment sur nos inclinations, sur nos œuvres et notre conduite; nous veillerons à ce qu'aucun de ceux dont le soin est remis à notre garde

n'embrasse une voie périlleuse, ne la suive et s'y obstine. Et si nous-mêmes avons manqué déjà à ces préceptes; hélas! si nous avons erré comme des brebis : *Quasi oves erravimus* [1]; l'horreur de nos iniquités ne nous empêchera pas cependant de venir à vous : car vous êtes le bon pasteur, qui cherchez la brebis égarée et qui la rapportez avec amour au bercail. Vous qui avez nommé votre ami celui qui vous trahissait, ô clément Jésus, vous relevez mon courage, comme disait saint Thomas de Villeneuve : *Quis jam timet ad te accedere, cum proditor vocatur amicus?* Nous venons donc à vous pleins de confiance ; nous vous supplions de nous pardonner nos péchés, et vous les pardonnerez; car c'est pour cela que vous avez attendu notre retour, afin d'avoir pitié de nous : *Propterea exspectat Dominus, ut misereatur vestri* [2].

[1] Is., LIII, 6. — [2] Is., XXX, 18.

IV.

COMMENT IL NOUS FAUT RÉPONDRE A L'AMOUR DE JÉSUS.

Cohors ergo et tribunus, et ministri Judæorum, comprehenderunt Jesum.

Les soldats, le tribun et les agents des Juifs s'emparèrent de Jésus.

(JOANN., XVIII, 12.)

Notre aimable Sauveur, avant d'être saisi, accomplit deux miracles, sans doute afin de toucher et de ramener ses ennemis à de meilleurs sentiments. Premièrement, lorsqu'il eut demandé à ses ennemis qui ils cherchaient, et qu'ils lui eurent répondu : Jésus de Nazareth, il les renversa tous par terre par ces seules paroles : *Ego sum*, C'est moi. Si nombreux, si intrépides, si bien armés qu'ils fussent, à ces mots : C'est moi, ils tombèrent tous renversés, Judas, les Juifs, les Romains : de toute cette horde impie, pas un ne reste debout; ils tombent inanimés, privés de sentiment, et ne se relèvent qu'après avoir reçu de Jésus la force de le faire.

Le second miracle qu'opéra le Sauveur eut lieu lorsque les soldats portèrent la main sur lui; car Pierre, voyant son maître saisi par ces misérables, tira son glaive et en frappa un serviteur du

grand prêtre, nommé Malchus, à qui il trancha l'oreille droite. Jésus la ramassa et la remit en place en disant à Pierre : Remettez votre glaive au fourreau; car celui qui frappe de l'épée périra par l'épée. Et ne faut-il pas que je boive le calice que mon Père m'a envoyé?

Tels sont, mes frères, les miracles accomplis par Jésus : il voulait montrer à ses ennemis qu'il lui eût été facile de s'échapper de leurs mains; que tous ces soldats, que tous ces hommes armés ne pouvaient rien contre sa personne, se fût-il même trouvé déjà entre leurs mains. Il leur montrait en même temps sa toute-puissance et son amour en accordant à Malchus, l'un d'eux, un bienfait signalé. En fallait-il davantage pour leur ouvrir les yeux et pour lui ramener leurs cœurs? Voyez cependant leur malice et leur opiniâtreté : après tous ces témoignages d'amour, après ces démonstrations, après ces miracles où s'étaient manifestées sa bonté et sa puissance, *comprehenderunt Jesum*, la cohorte, le tribun et les agents des Juifs s'emparèrent de Jésus!

Ce mot de *cohorte* signifie une troupe de mille cavaliers ou soldats, et c'est sur cette signification que repose l'opinion des commentateurs de l'Écriture sainte qui affirment que tout un régiment de mille hommes fut envoyé pour prendre Jésus. Ce sentiment est encore corroboré et confirmé par le titre de tribun donné à leur com-

mandant en chef, mot que quelques-uns traduisent par *chiliarque*, ou chef de mille hommes. Et encore la synagogue, ne se reposant pas sur ce déploiement de forces, avait, pour plus de sûreté, renforcé cette troupe d'un grand nombre d'agents juifs ; elle semblait ne pas vouloir confier aux gentils seuls le soin de cette expédition. Ses ministres connaissaient mieux Jésus, et devaient veiller à ce qu'on ne se trompât point de prisonnier : parmi eux on comptait même les serviteurs du grand prêtre. Or tout ce peuple armé de bâtons et d'épées se rua à la fois sur Jésus comme une bande d'assassins : c'était leur heure et la puissance des ténèbres [1]. Ils s'emparèrent donc du Christ : *Comprehenderunt Jesum*.

Les évangélistes, en rappelant cette arrestation de Jésus, n'en rapportent pas les brutales circonstances, et il me répugne d'exprimer clairement tous mes soupçons à ce propos. Ils ne sont que trop justifiés par cet appareil meurtrier d'armes et de bâtons, et surtout par les prédictions des prophètes faites à ce sujet : Des chiens cruels m'ont entouré, dit le roi David [2], au nom du Messie, et l'assemblée des méchants m'a assailli. Il les appelle des chiens à cause de leur férocité et de leur rage sanguinaire dans

[1] Luc., XXII, 53. — [2] Ps. XXI, 17.

leur attaque perfide; il se sert de l'expression assaillir, parce qu'on ne vit jamais déployer plus de violence et d'acharnement pour assiéger une ville fortifiée et vaincre sa longue résistance. Il en fut de même de la prise de Jésus : les Juifs avaient maintes fois tenté de s'emparer de sa personne; leurs efforts avaient toujours échoué, parce que leur heure n'était point venue [1] : mais, cette heure arrivée, ils fondent sur lui comme une meute altérée de sang.

Leur attaque fut si impétueuse que le Psalmiste dit quelque part à ce sujet : Ils m'ont surpris et saisi comme un lion prêt au carnage [2].

Que fait un lion affamé et qui cherche sa proie : il rugit, il bondit, ses yeux sont ardents; il s'élance sur sa victime avec une rage furieuse; il la déchire de ses griffes et de ses dents; il arrache, il secoue les lambeaux de chair. C'est avec une rage semblable, dit Jésus par la voix de David, qu'ils m'ont saisi et qu'ils m'ont enfoncé dans la chair leurs griffes sanglantes comme celles d'un lion altéré de carnage. On peut juger par ces comparaisons de toute la fureur et de toute la cruauté qu'ils déployèrent dans cette exécution. Ils y mirent, sans doute, une sauvage émulation, et tous voulurent manifester à l'envi toute la violence de leur haine.

[1] Joann., VII, 30. — [2] Ps. XVI, 12.

Doux Jésus, innocent agneau, je sais que vous vous êtes livré vous-même pour l'amour de nous; mais comment est-il possible que vous ayez permis que ces hommes sanguinaires vous traitassent avec tant de férocité? Pourquoi ne desséchez-vous pas sur l'heure ces bras sacriléges levés sur vous, comme vous frappâtes de paralysie la main que Jéroboam étendait contre votre prophète [1]? Pourquoi ne faites-vous pas tomber le feu du ciel pour réduire en poudre ces impies, comme autrefois Élie fit tomber la foudre sur ceux qui venaient le prendre [2]? Pourquoi ne faites-vous pas sortir des ours qui mettent vos ennemis en pièces, comme le fit Élisée contre les enfants qui le huaient? O Jésus, vous êtes toujours le Dieu de toute-puissance, et votre pouvoir suprême n'est pas amoindri : pourquoi ne pas dissiper et anéantir ces misérables?

Mais telle n'était point l'intention de Jésus : il n'était pas venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver [3]; il n'était pas venu pour leur donner la mort, mais pour leur donner la véritable vie [4]. Il avait dit cela en paroles, il voulut aussi le confirmer par ses actes. Il voulut être prisonnier pour nous affranchir et nous relever de notre chute. Nous étions esclaves dans les

[1] III Reg., XIII, 4. — [2] IV Reg., I, 12. — [3] Luc., IX, 6. — [4] Joann., X, 10.

entraves de Satan, et Jésus se laisse prendre afin de proclamer la liberté des captifs [1].

O sublime et merveilleux amour! Nous gémissions sous le joug cruel du démon, et Jésus se laisse prendre pour nous délivrer de cette misérable servitude, et nous rétablir dans la liberté des enfants de Dieu. Oui, âmes chrétiennes, tous nous pouvons nous écrier avec l'Apôtre : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me* [2], il m'a aimé, et il s'est livré pour moi! Jésus m'a aimé avec excès, car pouvait-il faire davantage pour mon bonheur? Qui suis-je, pour mériter qu'un Dieu daigne se livrer pour moi [3]? Il n'est point de charité plus sublime que celle de l'ami qui se sacrifie pour son ami!

Et comment pourrons-nous répondre à un tel amour, si ce n'est en lui témoignant de notre côté la plus vive tendresse? Il faut pour cela que toutes nos pensées, tous nos discours, toutes nos œuvres n'aient pour objet et pour mobile que l'amour de Jésus. Nous devons nous consacrer entièrement à son service; nous devons employer à l'aimer tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, tout ce que nous pouvons : « Donnez-vous tout entier, » dit saint Bernard, « à celui qui s'est livré tout entier pour « vous racheter. »

[1] Is., LX, 1. — [2] Gal., II, 20. — [3] Joann., XV, 13.

Telle est la manière dont nous devons payer son amour : mais que notre conduite est différente ! Qu'aimez-vous ? Tout, excepté Jésus. Vous aimez votre père, parce qu'il vous a engendré ; vous aimez votre maître, parce qu'il vous instruit ; vous aimez votre médecin, parce qu'il a pansé vos blessures et guéri vos maladies ; vous aimez votre cheval, parce qu'il est docile ; votre chien, parce qu'il est fidèle ; les moindres animaux domestiques, parce qu'ils vous sont utiles ; vous aimez ces vêtements qui vous couvrent, ce pain qui vous nourrit, cet air qui vous ranime, ce soleil qui vous éclaire de ses rayons vivifiants. Et Jésus, votre Sauveur, votre Rédempteur, votre Dieu, est exclu de vos affections ! « Nous aimons tout, » disait l'illustre Salvien, « tout nous est cher et précieux, et le « Christ occupe la dernière place dans notre « amour ! »

Hélas ! pourquoi ne méprisons-nous pas, au contraire, tout le reste pour n'aimer que Jésus, en qui seul nous trouvons tous les biens ? Le Christ, dit saint Ambroise, nous est tout : *Omnia Christus est nobis*. Êtes-vous malade, il est le médecin ; êtes-vous dans la détresse, il est votre secours ; êtes-vous triste, il est votre consolateur ; êtes-vous pécheur, il est votre Sauveur. Le Christ est le dispensateur de tout bien, et il faut, par conséquent, l'aimer sur toutes

choses. Seigneur Jésus, puisque nous avons tout en vous, ne devrions-nous pas renoncer à tout[1]? Celui qui ne vous aime pas, dit saint Paul, qu'il soit anathème[2].

Si c'est une faute qui mérite châtiment que de ne pas aimer son ennemi, n'en est-ce pas une qui mérite une éternelle damnation que de ne pas aimer Jésus-Christ, l'amant de nos âmes; que dis-je? de le haïr et de l'injurier? Un infidèle aime celui qui l'aime, et un catholique n'aimera pas Jésus, qui s'est immolé pour lui! Un païen aime son bienfaiteur, et un chrétien refusera d'aimer son Rédempteur! Est-ce inutilement, ô mon Jésus, que vous vous êtes fait homme? Est-ce en vain que vous êtes né dans une pauvre étable, que vous avez été circoncis? Est-ce en vain que pendant trente-trois années vous m'avez recherché à la sueur de votre front, à travers mille fatigues et mille douleurs, au prix de votre sang précieux, moi, pauvre brebis égarée? Malheur, malheur éternellement à ceux à qui votre rédemption surabondante sera un motif de perdition! à ceux à qui le cruel mystère de la passion de Jésus sera un motif de condamnation alors qu'il eût dû les mener à la béatitude éternelle! Il vaudrait mieux que cet homme ne fût jamais né plutôt que le Christ ait inutile-

[1] Job, x, 5. — [2] I Cor., xvi, 22.

ment souffert pour l'amour de lui tant de tourments et la mort! Pour éviter un tel malheur, mes frères, adressons-nous aujourd'hui à Jésus, et, pleins de repentir pour la longue indifférence où nous avons vécu à son égard, disons-lui : Aimable Sauveur, que de motifs j'ai de vous dire avec saint Augustin : *Sero te amavi!* J'ai trop longtemps tardé de vous aimer! Mais que n'ai-je aujourd'hui autant de cœurs pour vous chérir que vous possédez de perfections qui vous rendent digne de cet amour! Cependant je ne puis immoler qu'un cœur à votre amour, mais désormais il n'appartiendra qu'à vous seul; vous n'exigez pas davantage. J'ose espérer que vous daignerez accueillir cette offrande; car, dit saint Bernard, il n'y a rien à exiger quand on donne tout ce qu'on possède et tout ce qu'on peut donner. Je ne veux donc rien aimer que vous et pour vous, dans le ciel et sur la terre; vous êtes le Dieu de mon cœur et l'héritage auquel j'aspire dans l'éternité [1]. *Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum.*

Ainsi soit-il.

[1] Ps. XXVII, 26.

TROISIÈME MÉDITATION.

I.

RÉFLEXIONS SUR LE JUREMENT ET LE BLASPHÈME.

Blasphemavit.
Il a blasphémé.
(MATTH., XXVI, 65.)

L'homme dont le cœur est envahi par la haine de son prochain est un être méchant et impie : il n'est rien de si saint, de si parfait, rien de si bon qu'il ne blâme, qu'il ne déprécie, qu'il ne calomnie. C'est en vain qu'une personne est innocente, vertueuse et juste : si elle est un objet d'envie ou de persécution, on la déclarera criminelle, on la condamnera. Abel, quelque innocent qu'il fût, est égorgé par son frère Caïn[1]. Joseph, malgré sa conduite irréprochable, devient l'objet de la haine, de l'aversion et de l'oppression des fils de Jacob. David, bien que docile et soumis à Saül, est contraint de le fuir. Quelle fut la cause de ces événements ? L'envie, la jalousie. Caïn était ja-

[1] Gen., IV, 8.

loux de ce que les sacrifices d'Abel étaient agréables à Dieu, tandis que les siens étaient toujours rejetés. Les fils de Jacob étaient envieux de voir Joseph plus tendrement aimé qu'eux par leur père. Saül était jaloux d'entendre le peuple attribuer à David la délivrance d'Israël, et de voir qu'on lui décernait tout l'honneur du triomphe qu'il avait remporté sur le géant Goliath. Depuis lors Saül ne put plus regarder David d'un œil favorable [1].

Et n'est-ce pas aussi la jalousie qui excitait les Juifs, pharisiens, scribes, prêtres, anciens du peuple à persécuter le Sauveur et à former le dessein de lui faire subir une mort cruelle ? Il publie par toute la Judée la doctrine du salut, il comble tout Israël de ses bienfaits ; il accomplit mille prodiges en faveur des malades et des malheureux : l'envie dénature ses faveurs ; elle les oublie, elle les méconnaît ? *Quid facimus, quia hic homo multa signa facit* [2] ? Pourquoi délibérer plus longtemps ? Il faut nous débarrasser de cet homme qui triomphe par ses miracles dans la faveur du public ; sa doctrine a beau être irréprochable, ses accusateurs ont beau être ignorants, son innocence a beau briller au grand jour, il doit mourir, il mourra !

Voyez, mes frères, Jésus devant Caïphe : cette

[1] I Reg., XVIII, 9. — [2] Joann., XI, 47.

fois il n'échappera plus à la haine de ses ennemis. Je vous adjure, dit le grand prêtre, je vous adjure par le Dieu vivant : *Adjuro te per Deum vivum;* je vous adjure de nous dire si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu ! Jésus, par respect pour son Père céleste, au nom de qui on l'adjure de se déclarer, reconnaît la vérité : *Tu dixisti*, Vous avez dit ce qui est ; je le suis. A ces mots, Caïphe déchire ses vêtements en s'écriant : Il a blasphémé. Et toute l'assemblée proclame d'une voix unanime qu'il mérite la mort : *Reus est mortis !*

Oui, mon divin Sauveur, vous avez mérité la mort, parce que vous vous êtes engagé à satisfaire pour moi, qui avais mérité la mort éternelle. J'ai blasphémé le Dieu du ciel et de la terre, et vous avez voulu porter la peine de mon crime. Que votre amour sans bornes soit béni, ô Jésus ! Que serais-je devenu, hélas ! si vous ne vous étiez chargé avec bienveillance du poids de mes iniquités ? Pourquoi ai-je péché, malheureux que je suis ? Foulerai-je votre amour aux pieds par de nouvelles fautes ? me rendrai-je encore coupable désormais du péché de blasphème ?

Nous devrions tous éprouver une profonde horreur de cet abominable péché, mes frères : mais, hélas ! en est-il un plus fréquent de nos jours ? Le savant Salvien, déplorant les abus de son siècle, s'écriait : « Les premiers traits que

« nous lançons dans notre emportement sont des « malédictions ; et tout ce que nous ne pouvons « effectuer par le fait, nous le souhaitons du « fond du cœur. Dans toutes nos aigreurs, dans « toutes nos émotions haineuses, le jurement « et le blasphème sont les armes que nous em- « ployons à notre défense. » N'en est-il pas de même de notre temps? Hélas ! oui. J'entre dans une maison : les enfants, les domestiques, les ouvriers commettent-ils quelque maladresse, qu'entends-je retentir? Des jurements et des blasphèmes. Je me rends dans les champs : survient-il quelque chose aux animaux qu'on y emploie ou aux attelages qu'ils mènent, qu'entends-je encore? Des jurements et des blasphèmes. Je me trouve dans une assemblée : un mot offensant blesse-t-il quelqu'un de la compagnie ; le jeu trompe-t-il ses calculs, éprouve-t-il quelque perte, qu'entends-je? Des jurements et des blasphèmes. On dirait que tout est réparé, que tout est gagné, que tout marche mieux, parce qu'on aura exhalé sa colère en jurements et en blasphèmes.

N'est-ce pas là une pénible vérité? Ne devons-nous pas croire que ces vociférations impies s'élèvent jusqu'au ciel, et que c'est à cause d'elles que Dieu nous visite tantôt par des guerres, tantôt par des épidémies pestilentielles, tantôt par la stérilité des champs, tantôt par des pluies ex-

cessives et par la grêle, fléaux qui ravagent les pays, qui ruinent les peuples et qui les précipitent en foule dans la tombe? Oui, tels sont les châtiments dont Dieu frappe ces horribles péchés en cette vie : quels châtiments bien plus terribles ne les puniront pas dans l'éternité ! Dieu, dans l'ancienne loi, faisait lapider tout homme qui proférait un blasphème[1] : comment traitera-t-il un jour ceux qui ont osé le maudire et et le blasphémer dans la nouvelle loi, après avoir reçu de lui tant de grâces ! Saint Louis, roi de France, faisait percer d'un fer rouge la langue ou les lèvres du blasphémateur, d'après une loi alors en vigueur. Quel châtiment méritent ceux qui vomissent chaque jour des imprécations et des blasphèmes contre Dieu ? Ces malheureux, qui parlent déjà le langage des démons, ne doivent-ils pas s'attendre à les avoir pour compagnons de torture pendant toute l'éternité ?

Je sais bien qu'on apporte mille excuses pour se justifier et pour se disculper de ce péché ; mais examinons-les, afin d'en reconnaître la futilité. Je le fais sans malice, disent les uns ; pitoyable subterfuge ! car c'est se rendre coupable du crime de blasphème que de proférer volontairement des paroles qui injurient Dieu et qui blessent son infinie majesté : c'est la doctrine

[1] Lev., XXIV, 16.

de saint Thomas d'Aquin, doctrine confirmée par le chef de l'Église. « Pour savoir, » dit-il, « si quelqu'un est coupable de blasphème nous « ne devons pas rechercher s'il a eu ou non l'in- « tention de blasphémer le Seigneur, mais exa- « miner si ses paroles sont des blasphèmes dans « leur acception naturelle. » La comparaison suivante éclaircira cette opinion. Si quelqu'un attaque votre honneur et votre réputation en disant : Il n'y a pas de malice, je n'en pense rien; comment prendriez-vous la chose? Vous la regarderiez sans doute comme une offense, et vous lui diriez qu'il est de son devoir de songer à ce qu'il dit. Comment voudriez-vous donc que Dieu ne comptât pas pour des péchés les blasphèmes que vous proférez contre lui? O homme, si vous recevez une injure d'un homme semblable à vous, vous vous tenez pour offensé, l'eût-il fait même sans y mettre de malice; et vous prétendriez que Dieu, tout-puissant, infiniment bon et aimable, fermât les yeux sur les outrages que déverse sur lui sa créature, un infime ver de terre?

D'autres s'excusent autrement : Ces paroles m'échappent sans y songer. J'avoue que le consentement volontaire fait seul le péché, et que, par conséquent, il peut arriver parfois qu'une personne qui n'est pas dans l'habitude de blasphémer soit excusable de le faire par inadver-

tance. Mais celui qui a cette habitude ne peut aucunement se prévaloir de cette excuse : *Non est valida consuetudinis excusatio ;* car tous ces blasphèmes deviennent volontaires dans leur cause, qui est cette mauvaise habitude, aussi longtemps qu'on la conserve. Saint Thomas dit à ce propos : « Celui qui pèche par habitude « pèche avec une volonté bien déterminée ; l'ha- « bitude même est pour lui un péché mortel. Loin « d'atténuer l'horreur du blasphème, l'habitude « ne fait que l'accroître. » Et c'est ce que vous concevrez clairement si vous voulez me permettre une remarque. Si un voleur traduit devant les magistrats objectait, pour se disculper, qu'il a volé par habitude, qu'en penseriez-vous ? Le juge le déclarerait-il moins coupable ? Non sûrement, et son arrêt ne serait au contraire que plus sévère, précisément à cause de cette circonstance. Il en est de même aux yeux de Dieu, le souverain juge, pour ceux qui le blasphèment et le maudissent par habitude.

Combien d'autres encore cherchent à se décharger à la manière de nos premiers parents lorsqu'ils avaient violé la défense divine. Adam jetait la faute sur Ève, Ève la rejetait sur le serpent ; de même aussi beaucoup de blasphémateurs mettent leur péché sur le compte de la colère qui les animait : tantôt c'est une femme querelleuse ; tantôt ce sont des enfants indociles ;

tantôt ce sont des domestiques maladroits ou entêtés; tantôt même c'est quelque accident qui leur survient; tantôt c'est autre chose qui les fait éclater en vociférations et en imprécations maudites. S'ils n'étaient pas en colère, oh! ces horribles paroles ne s'échapperaient pas de leur bouche! Soyez bien convaincus cependant que cette excuse n'est pas plus valable que les précédentes. La colère est elle-même un péché, et un péché capital; de sorte qu'à l'horreur de ce péché s'ajoute encore l'abomination du blasphème. Quoi! parce que les hommes vous irritent, avez-vous le droit d'offenser et d'injurier Dieu? Quel mal vous a fait le Créateur pour se voir si honteusement traité de votre part? La colère n'excuse donc pas le blasphémateur, mais elle est au contraire la première cause de son péché, et en se livrant à tous les emportements de sa passion il se rend coupable de tous les péchés qu'il commet dans sa colère.

Saint Grégoire nous en rapporte un terrible exemple. Un enfant, âgé de cinq ans, avait l'habitude de blasphémer et de jurer à la moindre contrariété qu'il essuyait : il mourut en blasphémant sur le sein de son père, et les démons l'emportèrent dans les flammes. L'âge, l'habitude, la colère ont-ils excusé cet enfant? O blasphémateurs, soyez donc bien convaincus que tous vos prétextes ne serviront de rien auprès de Dieu!

Soyez-en intimement convaincus, et tremblez! Désormais, quelque accident qui vous survienne, quelque tort qu'on vous fasse, quelque tourment qu'on vous réserve, ne jurez plus, ne blasphémez plus le nom de votre Seigneur et votre Dieu : préférez mourir plutôt que de vous rendre coupables d'une telle abomination, et prenez saint Polycarpe pour modèle. On lui donne le choix ou d'être brûlé vif ou de blasphémer Dieu ; mais ce digne pontife répondit : « Il y a quatre-vingt-« huit ans que je sers ce Dieu; jusqu'à ce jour, « il ne m'a jamais fait le moindre mal; comment « pourrais-je l'outrager et le maudire? » Et ce généreux martyr de Jésus finit sa vie dans les flammes, en louant et en invoquant le nom du Seigneur. Agissez de même. Louez, célébrez, bénissez le nom du Seigneur; si vous ne le faites mus par un sentiment parfait d'amour, faites-le au moins par crainte des châtiments. Oh! prévenez-les tandis qu'il est encore temps, car il sera trop tard lorsque vous les subirez!

II.

RÉFLEXIONS SUR L'AMOUR SOUVERAIN DE DIEU.

Tolle hunc, et dimitte nobis Barrabam.

Gardez celui-ci, et délivrez-nous Barrabas.

(Luc. xxiii, 18.)

Quoique la synagogue eût déclaré d'une voix unanime que Jésus méritait la mort, les membres de ce conseil n'osaient pas lui ôter la vie ; cela leur était défendu par leurs lois : ils le livrèrent donc à Pilate, qui, après avoir entendu leurs dépositions, le trouva innocent des imputations dont on le chargeait. Ce magistrat l'envoya à Hérode, qui fut fort charmé de voir ce Jésus dont il avait entendu raconter des choses si merveilleuses ; il lui fit de nombreuses questions : mais Jésus, sachant bien que c'était plutôt par curiosité que par un désir sincère de s'instruire, ne répondit à aucune. Hérode, irrité de son silence, le renvoya à Pilate avec un vêtement blanc : *Indutum veste alba remisit ad Pilatum* [1].

Pilate demeura fort embarrassé. Ne trouvant aucun crime à la charge de Jésus, il aurait voulu le mettre en liberté ; mais comme les Juifs l'avaient déclaré digne de mort, il craignait d'en-

[1] Luc., xxiii, 11.

courir leur haine. Que fit-il? C'était un usage parmi les Juifs de délivrer aux fêtes de Pâques un criminel qu'ils désignaient eux-mêmes : Pilate avait précisément en prison un malfaiteur insigne, un séditieux et un assassin, nommé Barrabas; il le plaça à côté de Jésus, et il donna au peuple le choix de celui des deux qu'il voulait relâcher. Lequel voulez-vous que je délivre, dit-il, de Jésus ou de Barrabas? Infâme rapprochement! Le juste comparé à un malfaiteur, l'innocent à un assassin, le roi à un esclave, le Dieu de toute sainteté à un vil pécheur! Ce fut une grande injure sans doute pour Jésus, mais c'en fut une bien plus affreuse encore que de voir Barrabas l'emporter dans le choix du peuple et faire l'objet de sa préférence. La foule s'écria d'une seule voix : Emmenez celui-là, et délivrez-nous Barrabas! Pas une voix ne s'éleva en faveur de Jésus; tous, sans exception, demandèrent la mise en liberté du criminel et la mort de l'innocent Jésus. Et quelle mort, âmes chrétiennes! la mort la plus infâme et la plus cruelle, la mort de la croix!

O doux Jésus, que vous étiez vil dans l'opinion de ce peuple impie! que vous aviez sujet de dire avec le Prophète : Je suis trop humilié! *Ego autem humiliatus sum nimis*[1]. Hélas! quel chan-

[1] Ps. CXV, 10.

gement en quelques jours ! Ce n'est plus maintenant : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Salut et bénédiction au fils de David [1] ! mais c'est un cri de mort qui retentit contre vous : Crucifiez-le ! crucifiez-le ! On demande la délivrance d'un meurtrier ; et vous, l'auteur de la vie, il vous faudra mourir [2] !

O cieux, si vous pouviez éprouver des sentiments d'étonnement, ce spectacle n'est-il pas bien fait pour vous émouvoir et vous faire frémir ? Cieux, soyez consternés ! Mon peuple, dit le Seigneur dans Jérémie, mon peuple a commis deux forfaits : il m'a délaissé, moi qui suis la source des eaux vives, et il s'est fabriqué des vases troués qui ne peuvent retenir l'eau [3] ! Ils m'ont abandonné, moi la source de tout bien, pour courir après les créatures, qui ne sont qu'une fumée, une ombre, un rien !

Qui le croirait ? C'est cependant ce qui arrive encore tous les jours, même parmi les chrétiens. Ils ont le choix entre Jésus et Satan, entre le Créateur et la créature, entre le ciel et l'enfer : en péchant, ils préfèrent Satan, et ils renoncent à Jésus ; en s'attachant aux créatures, ils oublient le Créateur ; en détournant les yeux du ciel, ils errent dans les voies ténébreuses qui mènent à l'enfer ! Que de fois, hélas ! nous avons

[1] Matth., XXI, 9. — [2] Act., III, 14. — [3] Jerem., II, 12.

ainsi préféré Barrabas à Jésus; le vol à la justice, l'impudicité à la chasteté, la haine à l'amour, l'intempérance à la sobriété, le péché à la vertu! Que de fois nous nous sommes écriés : Donnez-nous Barrabas ! Jouissons de cet honneur, de ce plaisir, de cette satisfaction temporelle. Arrière Jésus, arrière son humilité, arrière sa pauvreté, arrière sa croix! *Tolle hunc, et dimitte nobis Barrabam.* Nous ne voulons point de Jésus; il nous faut Barrabas !

Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur si pesant et aimerez-vous le mensonge [1] ? Oh ! aimez votre Jésus, aimez-le, âmes chrétiennes; car est-il un sentiment plus naturel que cet amour envers celui qui nous fait du bien? On aime un médecin qui nous guérit d'une maladie mortelle, un riche qui nous soutient ou qui nous comble de bienfaits, un ami qui nous protége, nous assiste et nous console : combien, à plus forte raison, doit-on aimer un Dieu de qui nous avons tout reçu, même ce que nous sommes; un Dieu qui nous donne tout, sans rien attendre en retour que ce dont nous lui sommes redevables pour lui-même !

Mais prenez-y garde, il ne suffit pas de dire que vous l'aimez ; il faut le faire voir par votre exactitude à garder ses commandements. C'est

[2] Ps. IV, 3.

se flatter en vain d'aimer Dieu, si l'on n'est pas sincèrement disposé à tout perdre, fût-ce la vie même, plutôt que de transgresser un seul de ses commandements en matière grave ; c'est se flatter en vain d'aimer Dieu, si l'on nourrit l'intention de pécher encore, pour profiter de quelque avantage, pour acquérir quelque argent, pour éviter quelque perte. L'état de la conscience et vos œuvres trahissent la préférence que vous donnez à la créature sur le Créateur, et prouvent ainsi que vous aimez plus celle-là que Dieu, puisque, pour cet amour insensé de la créature, vous ne craignez point d'offenser mortellement le Créateur.

Malheureux que je suis ! que de fois j'ai honteusement transgressé les lois saintes de Dieu ! que de fois je me suis rendu coupable de graves péchés pour un profit temporel, pour un plaisir fugitif, pour l'amitié de la créature ! Je n'ai donc pas aimé mon Dieu par-dessus tout : j'ai relégué Jésus derrière Barrabas. Que mon aveuglement a été grand jusqu'à ce jour ! Je vois maintenant, je vois l'aveugle choix que j'ai fait; mais je déplore, et vous tous, âmes chrétiennes, vous déplorerez avec moi l'outrage que nous avons fait à Jésus. Accablé de honte et couvert de confusion, je me jetterai à ses pieds pour implorer mon pardon et pour prendre la ferme résolution de l'aimer plus que toutes choses, de l'aimer par-dessus tout.

O Jésus, si longtemps offensé par nous, tel est notre propos, tel est notre plus ardent désir. Que le démon cherche à nous tromper, le monde à nous séduire, la chair à nous corrompre; désormais vous l'emporterez sur tout. Nous regrettons, ô humble Jésus, de vous avoir méprisé et de vous avoir jusqu'à ce jour préféré Barrabas. Oui, notre préférence est d'autant plus condamnable, que nous étions élevés et éclairés dans les lumières de la foi. Notre ingratitude est trop grande pour que nous méritions d'en obtenir le pardon; mais vous, ô Seigneur, qui avez absous Madeleine de ses péchés; vous qui n'avez pas rejeté la prière du publicain, vous qui avez accueilli Zachée avec amour, vous relevez notre courage. Nous espérons en vous, et nous implorons de vous le pardon de nos péchés; nous nous confions en vos promesses, nous nous reposons sur la foi de votre parole sainte, qui a dit que vous épargnerez le pécheur s'il fait pénitence[1]. Daignez abaisser vos regards sur notre humiliation et sur notre repentir, et *avoir pitié de nous, ô mon Dieu !*

[1] Jerem., XVIII, 8.

III.

RÉFLEXIONS SUR L'IMPUDICITÉ.

Apprehendit Pilatus Jesum et flagellavit.
Pilate prit Jésus et le fit flageller.
(JOAN., XIX, 1.)

C'est en vain que Pilate déclara Jésus innocent, c'est en vain qu'il demanda jusqu'à trois fois : Quel mal a-t-il fait? La fureur du peuple allait croissant, les cris retentissaient plus acharnés et plus menaçants : Crucifiez-le, crucifiez-le ! En présence de cette opiniâtreté, Pilate fit prendre Jésus et le fit flageller, espérant apaiser ainsi l'irritation des Juifs, adoucir leur fureur, et soustraire le Sauveur à la mort.

Les bourreaux saisirent donc Jésus et l'entraînèrent au lieu du supplice ; là ils le dépouillèrent de ses habits et l'exposèrent nu aux regards de tous les assistants. Quelle confusion pour Jésus ! *Operuit confusio faciem meam :* Hélas ! s'écrie-t-il par la voix du Prophète, la honte a couvert mon visage[1]. Ensuite ils le lièrent à une colonne. Nouvel opprobre, nouvelle infamie réservée aux seuls esclaves. « Dieu des ar-

[1] PS. LXVIII, 8.

« mées, » s'écrie saint Bernard, « que vous voilà « avili dans votre puissance et votre liberté ! »

Contemplez avec stupéfaction cet étrange tableau, Mes Frères : Jésus enchaîné ! Où est sa force ? N'est-ce pas lui qui donnait à Samson la puissance de briser ses entraves et de renverser ses ennemis [1] ? N'est-ce pas lui qui donnait à David la force de mettre en pièces les lions et les ours et d'abattre le géant Goliath ? N'est-ce pas lui qui soutient dans trois doigts de sa main le globe de l'univers ? D'où vient donc cette étrange faiblesse ? C'est de l'amour de notre âme : pour nous arracher aux griffes de Satan, il n'hésite pas à se laisser enchaîner. « O amour, » s'écrie saint Laurent Justinien, « ô amour, que vos liens sont « puissants pour avoir pu retenir un Dieu ! »

Les bourreaux se mirent enfin à flageller Jésus; les uns, au témoignage de saint Vincent Ferrier, avec des cordes nouées, les autres avec des verges d'épine, d'autres avec des chaînes de fer. Les coups se succédaient sans relâche, et chacun d'eux était une blessure. Dans la loi de Moïse, un malfaiteur ne pouvait recevoir que quarante coups, et encore le plus méchant scélérat ne pouvait recevoir ce nombre entier que pour autant qu'il n'en résultât point de blessures graves [2]. Mais le législateur suprême, l'innocence même

[1] Judic., xv. — [2] Deut., xxv.

reçut, au rapport de saint Bonaventure, plus de cinq mille coups; de sorte que dans toute sa personne on eût vainement cherché quelques traces de l'apparence et de la figure d'un homme : *Non est species ei neque decor*[1]. Des plaies de sa chair et de sa peau toute meurtrie et criblée s'échappaient des flots de sang : les mains des exécuteurs, leurs instruments de torture, la colonne, tout était baigné de ce sang précieux qui ruisselait sur le sol. O barbarie ! Sainte Brigitte rapporte qu'un de ces misérables, ému de pitié à la vue des souffrances de Jésus, reprit ses compagnons en ces termes : « Quoi ! voulez-vous l'assassiner avant qu'il soit condamné ? Et il coupa « sur-le-champ les cordes qui attachaient Jésus « au pilier, et le Sauveur s'affaissa sur lui-même, « comme plongé dans une mer de sang. »

Contemplez ici votre Rédempteur, Mes Frères : nous l'avons vu au jardin des Oliviers baigné d'une sueur sanglante; voyons-le maintenant nager dans le sang qui ruisselle à ses pieds. Est-il une douleur comparable à la sienne ? Siméon, archevêque de Jérusalem, subit à l'âge de cent vingt ans des tortures analogues à celles du Sauveur ; saint Bartolomé fut écorché vif; saint Laurent fut rôti à petit feu sur un gril; d'autres martyrs ont enduré des supplices non moins horribles :

[1] Is., LIII, 2.

mais toutes leurs tortures et leurs douleurs ne furent cependant qu'une ombre à peine comparable aux douleurs de Jésus, qu'on a, à juste titre, nommé le chef des martyrs [1].

Mais pourquoi Jésus a-t-il voulu subir cette cruelle flagellation? N'avait-il pas déjà répandu assez de sang pour notre rançon au jardin des Oliviers? Oh! oui, dit saint Jean Chrysostome, assez pour notre rédemption, mais pas assez pour son inconcevable amour : *Quod sufficiebat redemptioni, non satis erat amori.* C'était donc pour nous témoigner son amour infini et pour nous dévoiler en même temps toute l'horreur du péché; c'était pour nous purifier dans son sang de la souillure des voluptés charnelles; c'était afin de satisfaire à Dieu, son Père céleste, pour toutes nos impuretés. Ces regards indiscrets, ces discours obscènes, ces honteuses souillures de la chair, ces criminelles affections, ces monstruosités qui répugnent même à la nature : voilà ce qui causa ces outrages, ces plaies, ces barbaries exercées contre Jésus. Ah! l'impudique peut se dire : C'est moi qui ai flagellé Jésus; c'est moi qui ai meurtri sa chair; c'est moi qui ai fait couler ces torrents de sang : *Percussi eum* [2]! Ce sont ces yeux, ce sont ces mains, c'est ce corps qui lui ont fait subir tant d'ignominies et de tortures!

[1] S. Augustin. — [2] Is., LIII, 8.

Et cependant, que ce vice est répandu dans tous les états et dans toutes les classes de la société ! Où est l'innocence du premier âge ? où est la fidélité conjugale ? où est l'homme qui se conserve pur et chaste ? Ne peut-on pas dire aujourd'hui, comme avant le déluge, que toute chair a corrompu sa voie ? Pour vous inspirer une profonde horreur de ce vice abominable, je vais vous exposer les funestes résultats et les châtiments terribles qui lui sont réservés par la justice divine.

De tous les péchés, il n'est pas de péché plus sale et plus hideux que l'impureté ; pas de péché qui dégrade plus la nature de l'homme ; pas de péché qui le rende aussi terrestre, aussi charnel : *Sævus criminum stimulus est libido* [1]. L'impureté enfante le mensonge, la jalousie, l'injustice, la haine, la persécution : que de fois même n'a-t-elle pas entraîné l'homme à l'assassinat ? Pourquoi Hérode fit-il trancher la tête de saint Jean-Baptiste ? A cause de son amour impur pour Hérodiade, la femme de son frère [2] ? Pourquoi David, le plus doux des princes, céda-t-il à la cruelle pensée de faire périr Urie ? N'était-ce pas qu'il était dévoré d'une ardente concupiscence pour la femme de cet officier, Bethsabée [3] ? O encore, si David était le seul qui eût jamais commis

[1] S. Ambroise. — [2] Matth., XIV, 10. — [3] II Reg., XI, 14.

un homicide pour dérober son adultère ! Mais hélas ! qu'il se commet encore de meurtres secrets et mystérieux ! que de fruits innocents d'un amour criminel sont enfoncés dans le sol, noyés dans les eaux, tués dans le mystère et l'ombre, pour cacher la honteuse faiblesse d'une mère sans pudeur ! Combien il en est qui périssent en duel et qui s'égorgent animés d'une brutale jalousie pour quelque créature ! Combien il en est même dont la volupté, toujours insatiable, affaiblit la santé, abrége les jours et les plonge dans les ténèbres de la tombe, dit le saint homme Job, dans la fleur de leurs années [1] !

Telles sont, âmes chrétiennes, les funestes conséquences de ce vice abominable ; et ce qui est plus pénible encore et plus cruel à penser, c'est que la volupté conduit ordinairement à l'impénitence finale. Il n'est point de vice qui s'enracine avec plus de force et dont on se débarrasse plus difficilement, une fois qu'on a le malheur d'en être infecté. Qu'il en coûte à un impudique de se convertir ! Ils ne concevront point la pensée de revenir à Dieu, dit le prophète Osée, parce que l'esprit de fornication est au milieu d'eux [2]. C'est ce qui fait dire à saint Cyprien que l'impudicité est la mère de l'impénitence : *Mater impœnitentiæ*. Et saint Chrysostome af-

[1] Job. xx, 11. — [2] Os., v, 4.

firme qu'il est aussi difficile de ramener un impudique, attaché à ses instincts dépravés, que de rappeler un mort à la vie. L'apôtre saint Pierre enfin dira toujours [1] que les impudiques périront dans leur corruption, comme la brute privée d'intelligence : *Velut irrationabilia... pecora in corruptione sua peribunt.*

Ce qui vient d'être dit, je pourrais l'appuyer par des milliers d'exemples; un seul suffira cependant. Saint Pierre Damien rapporte qu'une femme avait longtemps vécu dans l'impureté avec un homme : étant tombée malade, elle se disposa à la mort; elle revint à Dieu; son cœur bondissait de joie à ces mots de grâce, de miséricorde, de bonté du Seigneur. Mais qu'il est difficile à la fin d'aimer le Créateur de toute son âme, quand on n'a aimé, pendant toute sa vie, que la créature! A l'approche de la mort, toutes ses pensées criminelles, tous ses désirs impurs, toutes ses actions honteuses se présentèrent à son esprit, et en même temps elle eut le malheur de recevoir la visite de cet homme avec lequel elle avait si longtemps commis le crime; à sa vue, elle se sentit embrasée d'un feu impur; elle étendit vers lui ses mains blêmes, et lui dit d'une voix mourante : Je vous ai toujours aimé; en cet instant suprême je veux vous prouver

[1] II Petr., II, 12.

que je vous reste encore fidèle. Il m'en coûtera, je le sais, une éternité de supplices, mais je suis contente de mon sort. — Elle achève ces paroles et meurt! O malheureux péché, qui te haïra jamais de toute la haine que tu mérites! En quel état tu réduis l'homme!

Si nous examinons maintenant, Mes Frères, les châtiments que Dieu envoie aux impudiques, nous verrons qu'ils sont les plus épouvantables de sa justice et de sa sévérité! Quand est-ce que le Seigneur, touché de douleur dans les plus profonds replis de son âme : *Tactus dolore cordis intrinsecus*[1] ; quand est-ce, dis-je, que le Seigneur résolut d'effacer de la surface de la terre cette race humaine, l'ouvrage de ses mains? C'est lorsque tous les hommes s'étaient souillés de ce péché. Et n'est-ce pas aussi pour ce péché que Sodôme et Gomorrhe furent réduites en cendres par une pluie de feu et de soufre[2]? N'est-ce pas aussi pour ce péché que les sept maris de Sara furent étranglés par le démon dans la première nuit de leurs noces[3]? N'est-ce pas aussi par ce péché qu'Her et Onan s'attirèrent la vengeance du Seigneur et furent mis à mort[4]?

Tels sont les châtiments réservés à ces malheureux; châtiments qui retombent même sur

[1] Gen., VI, 6.— [2] Gen., XIX, 25.—[3] Job, VI.—[4] Gen., XXXVIII.

leurs enfants. Le livre de la Sagesse dit que les enfants nés de l'adultère seront misérables et vicieux, et qu'ils seront arrachés de la terre[1]. *Ab iniquo toro semen exterminabitur*. Écoutez-en un exemple. Que devient l'enfant que Bethsabée avait eu de son adultère? Le Seigneur, dit le prophète Nathan à David, le Seigneur vous a pardonné votre crime; mais le fils qui vous est né mourra : *Filius, qui natus est tibi, morte morietur*[2]. Et ce fut inutilement que David pria le Seigneur, qu'il jeûna, qu'il coucha sur la terre nue en gémissant. Dieu resta inexorable sur ce point; l'enfant mourut: *Mortuus est puer*.

Ames chrétiennes, vous avez des enfants pervers; ils vous résistent, ils méconnaissent votre autorité et vous font subir mille outrages : ces enfants sont frappés de la main du Seigneur; ils sont victimes d'une infinité de misères, et ils meurent d'une mort prématurée. Quelle affliction pour vous! Hélas! vous écriez-vous dans l'amertume de votre âme; hélas! fallait-il que je leur donne le jour, pour qu'ils me causent tant de regrets! Mais voulez-vous en connaître la raison? Pendant de longues années vous avez entretenu des liaisons criminelles; au lieu de vous préparer au mariage dans la crainte de Dieu, vous avez commencé par écouter Satan,

[1] Sap., III, 16. — [2] II Reg., XII, 14.

vous avez commis les plus honteux excès. A peine étiez-vous mariés, que cette fidélité que vous aviez jurée devant le prêtre, devant les anges, et devant Dieu lui-même; que cette fidélité sacrée et inviolable, vous l'avez brisée par l'adultère. Voici venir l'heure où vos propres crimes vous oppressent! n'en doutez pas, car s'il est un péché qui rende les peuples malheureux, sûrement c'est celui dont nous nous occupons ici : *Miseros facit populos peccatum* [1].

Et si Dieu punit si effroyablement les impudiques en cette vie, que sera-ce dans l'éternité! L'Apôtre dit qu'il n'est point de ciel pour eux [2]. Ils n'ont à attendre que l'enfer, où les flammes de leurs amours impures se changeront en un feu éternel et à jamais inextinguible : après quelques plaisirs goûtés sur la terre, la punition éternelle là-bas [3] !

A la vue de ces châtiments terribles d'un péché, dont les conséquences sont si funestes et qui mène à l'impénitence finale, vous vous direz peut-être : Que deviendrai-je, moi, qui suis tant de fois tombé et retombé dans ce péché? Je ne vous cache pas que vous avez tout lieu de craindre pour votre salut; mais toute espérance n'est pas perdue cependant : votre conversion sera difficile, mais elle n'est pas impossible. Il

[1] Prov., XIV, 34. — [2] Eph., V, 5. — [3] Apoc., XVIII, 7.

n'est point de mal si violent contre lequel on ne trouve un remède avec la grâce de Dieu. Si vous voulez vous convertir efficacement, employez les moyens suivants. Fuyez l'oisiveté, la mère de tous les péchés, et surtout de l'impureté; fuyez l'intempérance au boire et au manger, avec laquelle il est impossible de se maintenir chaste. Le mont Etna, le Vésuve et l'Olympe qui vomissent des flammes continuelles, sont moins ardents, dit saint Jérôme, que la moelle de celui qui est enflammé par l'abus des boissons et des aliments. Fuyez les sociétés dangereuses, abstenez-vous d'entretiens licencieux, ou, comme s'exprime l'Apôtre, ne vous laissez point séduire; les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs : *Nolite seduci ; corrumpunt mores bonos colloquia mala* [1]. Fuyez la fréquentation des personnes de différent sexe; veillez sur vos sens et particulièrement sur vos yeux, pour ne point permettre au venin subtil des mauvaises pensées et des désirs impurs de s'insinuer par eux dans votre âme. Gardez-vous de familiarités suspectes; car ce sont, dit saint Eusèbe, les morsures du démon et le gage du péché.

Si vous êtes tenté, proposez-vous dès le principe de résister avec courage, sans accorder au mal le moindre consentement. Saint Bernard

[1] I Cor., xv, 33.

et saint Benoît nous en offrent des exemples : l'un se roule dans les épines et les ronces, et l'autre se plonge dans la neige pour étouffer les ardeurs de la concupiscence. Priez Dieu avec ferveur qu'il veuille vous accorder le don de chasteté ; criez avec le roi prophète : Mon Dieu, créez en moi un cœur pur : *Cor mundum crea in me, Deus*[1] ! Allez souvent à confesse, confessez vos péchés sincèrement sans en taire jamais aucun. Si vous voulez que le médecin guérisse les plaies de votre corps, vous devez les lui exposer : de même si vous voulez obtenir la guérison des blessures de votre âme, il vous faut les révéler à votre confesseur. Enfin approchez souvent du saint sacrement des autels : vous y recevrez le dispensateur de toute grâce, celui qui peut vous fortifier contre toutes les tentations, celui qui est le secours le plus puissant contre vos faiblesses et vos infirmités. Jésus-Christ, lorsqu'il règne en vous, dit saint Cyrille, dompte vos passions, fortifie votre piété et apaise les troubles de votre esprit. Songez enfin toujours à la cruelle flagellation du Sauveur ; songez à toutes les douleurs qu'il a essuyées pour vous. Voyez si vous auriez le cœur encore assez dur et assez impitoyable pour offenser derechef et remettre sous les verges un Dieu flagellé pour vous ! Cette

[1] Ps. L, 12.

réflexion n'aura-t-elle pas la puissance de vous empêcher de l'outrager encore? Le sang qu'il a répandu pour votre salut ne pourra-t-il pas émouvoir votre cœur? Toutes ses douleurs ne feront-elles pas que vous l'aimiez enfin d'un amour sincère? Les plaies qui le couvrent sont autant de bouches et de voix qui vous crient : Détestez l'impureté; aimez Jésus qui vous a prévenu de son amour. Funeste endurcissement, que celui qui ne serait pas amolli à la pensée de l'amour immense du Sauveur! *O indurati, quos non emollit tanta benignitas Salvatoris*[1]!

IV.

RÉFLEXIONS SUR LES BONNES OEUVRES.

Milites, plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus.

Les soldats, formant une couronne d'épines, la placèrent sur sa tête.

(MATTH., XXVII, 29.)

Les entrailles des méchants sont cruelles, dit l'Écriture sainte[2], et c'est ce que nous observons chez les bourreaux du Sauveur. Tout son corps était couvert de blessures, il ne lui restait d'intact que la tête : cela ne suffit pas à leur rage

[1] S. Bern. — [2] Prov., XII, 10.

sanguinaire ; il faut le faire souffrir encore, et plus cruellement. Il me semble les entendre dire : Ce séducteur du peuple (car tel est le nom qu'ils donnaient à Jésus), ce séducteur du peuple s'est appelé lui-même roi; couronnons-le comme roi... Et cet avis est applaudi; on se met immédiatement à l'œuvre, on tresse une couronne d'épines, on la place sur le front de Jésus. Mais, que dis-je? ce n'est point assez de placer cette couronne sur sa tête; elle ne fait qu'effleurer la peau : on l'enlace donc violemment avec des gantelets de fer, et cela avec une violence si brutale et si féroce que les épines traversent le front, atteignent le cerveau, et font jaillir le sang qui ruisselle sur son cou, sur ses yeux et ses joues. O douleur! ô torture! la tête transpercée de soixante-douze épines, dit saint Vincent Ferrier! Si une seule épine vous pique le doigt, c'est déjà une souffrance intolérable : que dut souffrir Jésus, dont la tête, la partie la plus sensible de tout le corps, se trouvait ainsi criblée d'épines aiguës!

Le roi des Juifs est donc couronné, mais il lui manque encore la pourpre royale; on trouve dans un coin un vieux haillon de pourpre, dont on ceint Jésus, afin de rendre un hommage dérisoire à sa triste royauté.

Mais l'ironie n'est pas encore parfaite : on lui met en main une branche de rosier entourée d'é-

pines, ou, selon d'autres auteurs, un roseau. *Les rois sont les pasteurs des peuples*, comme dit un ancien : de là l'usage de leur mettre en main un sceptre en guise de houlette, pour paître et garder leur troupeau précieux. Ce sceptre royal est donc un emblème de puissance et d'autorité suprêmes. Et comme le dessein de ces vils esclaves du paganisme était uniquement de railler la royauté de Jésus, ils voulaient lui conférer tous les attributs de son titre : ils avaient ceint son front d'une couronne d'épines, ils avaient jeté sur ses épaules un vil lambeau de pourpre; et pour compléter cet appareil dérisoire, ils lui mirent dans la main droite un sceptre de roseau.

Voilà donc Jésus en butte à de nouveaux outrages : le roi est inauguré ; ce jeu cruel va se poursuivre avec un raffinement de barbarie ; la dérision va s'assouvir de nouvelles insultes et de nouvelles cruautés. Ils s'inclinent devant lui et lui disent : Salut, roi des Juifs ; et ils lui donnent des soufflets [1]. Ils lui crachent au visage, et lui prenant son sceptre de roseau, ils l'en frappent sur la tête [2]. O outrage ! ô Dieu de gloire et Seigneur de toute majesté, est-ce vous qu'on injurie de la sorte, vous qui êtes réellement le Roi des rois et le Seigneur des dominations ! *Rex regum et Dominus dominantium* [3] !

[1] Joan., XIX, 3. — [2] Matth., XXVII, 29. — [3] I Tim., VI, 15.

O mon Jésus, en quelles humiliations, en quel avilissement vous vois-je plongé pour l'amour de nous ! Vous avez donc voulu porter cette sentence de malédiction prononcée par Dieu contre Adam et sa postérité : Maudite soit cette terre, que vous travaillerez et qui ne produira pour vous que des ronces et des épines : *Spinas et tribulos germinabit tibi* [1] ! Oui, Mes Frères, ces épines sur son front sont le signe de notre arrêt, et il est percé de leurs aiguillons cruels pour lever cet arrêt de malédiction qui pèse sur nous. Jésus est le Sauveur du genre humain, qui doit bénir sur la terre l'ouvrage et le labeur de nos mains, maudites jadis par le Très-Haut [2].

Serez-vous encore désormais une terre stérile? porterez-vous encore des épines au lieu de bons fruits, des vices au lieu de vertus? Ne produirez-vous pas enfin des fruits de charité, des fruits de patience, des fruits de chasteté, des fruits de sainteté, des fruits, en un mot, dont vous puissiez tresser une couronne à la gloire de Jésus? Hélas ! que pouvons-nous attendre dans l'avenir, si nous persistons à ne produire que des épines stériles pour former à Jésus une couronne d'infamie, une couronne de douleurs ? Eh quoi! ne savons-nous pas que le Seigneur a dit que le sarment qui ne porte que des feuilles mérite

[1] Gen., III, 18. — [2] Gen., V, 29.

d'être arraché et jeté au feu? Quel serait donc notre sort, si, stériles en œuvres de vertus, nous méritions un jour d'être arrachés par la mort et jetés dans le feu éternel de l'enfer!

Craignez donc, âmes chrétiennes, craignez! ne vous contentez pas de porter ce titre de chrétiens, simple parole qui n'a pas plus de prix que des feuilles stériles. Ce n'est pas celui qui me dit : Seigneur, Seigneur! qui entrera dans le royaume des cieux, disait Jésus-Christ; mais celui qui accomplit la volonté de mon Père qui est dans les cieux[1]! Faites donc de bonnes œuvres, faites-les sans retard et sans hésitation; car qui sait si Dieu n'a pas déjà dit de vous ce qu'il disait de la race humaine avant le déluge : Je regrette d'avoir créé cet homme, car il ne me sert de rien; je l'effacerai donc de la face de la terre. *Delebo hominem a facie terræ*[2]... Tremblez, tremblez, Mes Frères; la hache, la mort, dit saint Jean-Baptiste, est déjà à la racine de l'arbre; elle menace déjà la vie de l'homme! Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu[3]. Ne différez pas votre conversion; amendez sincèrement votre vie, pendant que Dieu vous offre encore sa grâce. Amendez votre vie, dis-je; car il est écrit, non-seulement : Faites pénitence; mais aussi : Faites de dignes fruits

[1] Matth., VII, 21. — [2] Gen., VI, 7. — [3] Matth., III, 10.

de pénitence : *Facite fructus dignos pœnitentiæ*[1].

Seigneur Jésus, pourrais-je abuser davantage de votre bonté qui m'a si généreusement épargné? J'ai mérité mille fois d'être jeté au feu, et vous m'avez traité comme ce figuier que vous aviez déjà donné ordre d'abattre[2]. Vous m'avez supporté avec patience, vous avez voulu éprouver si je ne finirais point par porter des fruits. Je veux donc, dès ce jour, répondre à votre attente : dès ce jour je forme l'inébranlable résolution de vous aimer et de vous servir. Que d'autres vous méprisent et vous traitent comme un roi de dérision; je vous reconnais, moi, pour mon véritable roi et pour mon Dieu : *Rex meus et Deus meus*[3]. Je vous proclame seul digne de tout honneur et de toute gloire : *Soli Deo honor et gloria*[4]. Et en témoignage de votre autorité souveraine et de ma servitude, je me prosterne à vos pieds, j'y dépose tout ce qui est en moi, tout mon orgueil, toute ma vanité... Je veux qu'à vous seul appartiennent tout honneur et toute gloire, ô mon Dieu, et qu'à moi reviennent la confusion et le mépris : *Nobis autem confusio faciei*[5].

Ainsi soit-il.

[1] Luc., III, 8. — [2] Luc., XIII, 7. — [3] Ps. V, 2. — [4] I Tim., I, 7. — [5] Daniel., IX, 7.

QUATRIÈME MÉDITATION.

I.

RÉFLEXIONS SUR LE RESPECT HUMAIN.

Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris.

Si vous délivrez celui-ci, vous ne serez point l'ami de l'empereur.

(JOANN., XIX, 12.)

Notre Sauveur ayant été si cruellement maltraité, flagellé, couronné d'épines, on croirait que les Juifs, en le voyant réduit à un état si pitoyable, seront émus et qu'ils vont le relâcher.

Telle était aussi la pensée du préteur Pilate, et c'est pourquoi il l'exposa et pria les assistants de le regarder avec pitié, de l'épargner, à la vue de l'abaissement où l'avait plongé leur jalousie.

Mais c'était en vain : leurs cœurs, plus durs que le roc, restaient inaccessibles à tout sentiment généreux ; ils se mirent à vociférer avec rage : Crucifiez-le ! crucifiez-le ! O cruelle inhumanité ! ò rage impitoyable !

Pilate, ne pouvant apaiser leur fureur, en fut consterné ; il ne découvrait aucune faute en Jésus, et il eût voulu le mettre en liberté malgré ses ennemis. Ceux-ci, s'apercevant de son hésitation, lui crièrent : Prenez garde à ce que vous faites, Pilate ; vous savez comme vous êtes bien vu de l'empereur, de quelle réputation vous jouissez à la cour, et quel emploi vous occupez ici : mais prenez garde, tout cela ne durera pas longtemps ; si vous délivrez celui-ci, vous ne serez point l'ami de l'empereur. Ce langage, exprimé avec une énergie menaçante, fait trembler Pilate d'effroi, et semble comme percer son cœur d'un glaive. Le zèle qu'il avait déployé jusqu'alors pour le maintien de la justice et du droit se trouble et se refroidit dans son âme ambitieuse ; il pense, il réfléchit, il pèse avec attention ces paroles : *Non es amicus Cæsaris*. Quoi ! être l'ami de Tibère, du sublime empereur qui règne sur l'univers entier, qui domine toutes les nations, qui gouverne toutes les contrées, qui dispense les charges et les honneurs ! *Non es amicus Cæsaris !* Pouvoir demeurer ami de l'empereur en faisant mourir un innocent, sans doute c'est là une action condamnable ; cependant, pour conserver son amitié précieuse, l'équité peut être violée ! Qu'il meure donc ! — Et il accède ainsi à la demande des Juifs, qui exigeaient la mort du Sau-

veur[1]. Il préfère fouler aux pieds les droits de la justice plutôt que d'encourir la disgrâce de son maître. O misérable et funeste désir de plaire aux hommes! ô lâche crainte de leur déplaire! En quels désordres s'égarent les hommes par crainte et par respect humain!

Plût à Dieu, mes frères, que Pilate fût le seul qui se soit jamais laissé vaincre par le respect humain! Mais, hélas! combien il en est que cette appréhension fatale a écartés des commandements du Seigneur! On n'a plus besoin de nos jours d'ouvrir les cachots pour engager un homme à l'oubli de ses devoirs; on n'a plus besoin d'allumer les bûchers pour le détourner du bien; on n'a plus besoin de tirer des glaives scintillants hors du fourreau pour le forcer au péché : le respect humain y suffit!

La première transgression de notre premier père, dans le jardin de délices, n'eut pas d'autre cause que le respect humain qu'il éprouvait vis-à-vis de sa femme, et à cette première faute la même cause en a fait succéder une infinité d'autres. Que de fois, pour complaire à un personnage influent, on applaudit des lèvres à des actes que le cœur flétrit au même instant! Que de fois on proclame la justice de celui qui a tort! que de fois on donne tort à celui dont les droits sont

[1] Luc., XXIII, 24.

manifestes, et cela pour gagner sa faveur ou sa protection! Que de fois on consent à un mal qu'en soi-même on déteste, uniquement pour conserver les bonnes grâces d'un supérieur, pour en être favorisé, pour en obtenir quelque bienfait!

Descendez dans votre conscience, et si vous voulez rendre hommage à la vérité, mes frères, vous avouerez que bien souvent vous l'avez éprouvé par votre propre expérience; vous avouerez que bien souvent le désir de plaire aux hommes vous a détournés du bien et vous a engagés dans le mal. Vous méprisiez le jugement des hommes quand il s'agissait de commettre le péché, d'offenser Dieu, de vivre dans le libertinage: mais quand il s'agissait, au contraire, de servir Dieu fidèlement, de pratiquer son culte extérieur et intérieur, de soutenir la justice et la vertu, oh! alors vous craigniez les propos des hommes! Alors vous vous laissiez persuader à ne plus écouter, comme Pilate, ni Dieu, ni sa loi sainte, ni le cri de votre conscience. Moi qui suis dans la fleur de la vie, disiez-vous, si je fuis la société de ceux de mon âge, si je vais tous les jours à l'église, si je reçois souvent les sacrements, que dira-t-on de moi? Que je suis un homme simple, un petit esprit, un hypocrite! Je dois donc faire comme les autres. Si, dit un aubergiste, si je défends dans mon établissement des discours impudiques, si

je chasse les blasphémateurs, si je blâme les médisants, si je refuse à boire aux ivrognes, que dira-t-on de moi? Que je suis trop scrupuleux, trop difficile, trop sévère, et on ira dépenser son argent dans des endroits où l'on sera plus libre de sa personne et de ses discours. Je dois donc agir comme si je n'entendais pas, et les laisser faire ce qu'ils veulent. Enfin les injustes disent : Si je répare le préjudice que j'ai causé à mon prochain, si je restitue ce que j'ai pris, si je renonce à ce bien qui ne m'appartient pas, que dira-t-on de moi? si ma famille est réduite à rien, si ma femme est pauvre, si mes enfants vont mendier, que dira-t-on de moi? Que j'ai été un voleur! Et c'est ainsi qu'on manque à ses devoirs les plus essentiels. Ceux qui craignent les hommes s'adonnent à tous les excès : *Qui timet hominem cito corruet*[1]. Ils meurent dans le péché et tombent en enfer!

Ames chrétiennes, ne craignez donc jamais les hommes, si grands, si nobles, si puissants qu'ils puissent être, et ne faites jamais pour leur complaire ce que la loi du Seigneur vous défend. Car qu'est-ce que l'amitié des hommes en comparaison de celle de Dieu? en quoi peuvent-ils vous nuire hors du temporel? Mais craignez Dieu; craignez d'offenser celui qui peut précipiter à la

[1] Prov., XXIX, 25.

fois l'âme et le corps dans l'enfer : *Qui potest et animam et corpus perdere in gehennam*[1]. Oui, je vous le répète et vous le redis encore, craignez celui-là : *Ita dico vobis, hunc timete*[2]. Que le monde s'en offense, que les méchants vous raillent, que les mondains aiguisent contre vous leur langue perverse; méprisez tout cela, et dites intrépidement avec l'Apôtre : Peu m'importe votre jugement : *Mihi pro minimo est ut a vobis judicer*[3]. Dût-il vous en coûter des persécutions, l'exil et la mort même, demeurez inébranlables ; car vous êtes chrétiens et vous avez reçu dans le baptême et la confirmation non un esprit de pusillanimité, mais un esprit de force, et s'il réside en vous, vous n'avez aucun sujet de craindre. Marchez donc intrépidement jusqu'à la mort dans la voie des vertus évangéliques; croyez en Jésus-Christ, confessez sa religion devant les hommes, ne rougissez jamais d'observer ses commandements : vous pourrez ainsi paraître avec confiance devant lui au dernier jour, et alors il vous reconnaîtra pour ses disciples, pour ses enfants, pour ses frères, en présence des anges du ciel, tandis qu'il rougira d'adopter pour siens les misérables esclaves du respect humain. Car il est écrit que Jésus-Christ rougira de ceux qui auront rougi de lui et de sa doctrine : *Qui me erubuerit*

[1] Matth., x, 28. — [2] Luc., xii, 5. — [3] I Cor., iv, 3.

et meos sermones, hunc Filius hominis erubescet[1].

II.

RÉFLEXIONS SUR LA FAUSSE CONVERSION ET SUR LES PEINES DU PÉCHÉ.

Pilatus, accepta aqua, lavit manus coram populo.
Pilate, ayant pris de l'eau, se lava les mains devant le peuple.

Pilate prit alors Jésus, le conduisit en un endroit élevé, et s'assit sur son tribunal pour prononcer la sentence de mort. Cependant, avant de le faire, il voulut tenter une dernière épreuve pour fléchir l'obstination des Juifs; il dit au peuple : Voici votre roi, *Ecce rex vester*[2]. Mais la foule s'écria : Enlevez-le, enlevez-le, et crucifiez-le ! *Tolle, tolle, crucifige eum !* Pilate reprit : Crucifierai-je votre roi ? Et ils répondirent : Nous n'avons d'autre roi que l'empereur. — C'était rejeter et renier leur Messie, leur Sauveur, leur Rédempteur. Et si rude que leur fût la domination romaine, si ardent que fût leur désir de secouer le joug, ils le préférèrent néanmoins à celui de Jésus.

Pilate, qui éprouvait encore dans son cœur

[1] Luc., IX, 29. — [2] Joann., XIX, 111.

un secret remords, et qui était en quelque sorte effrayé du deuil et des douleurs de sa femme[1], voulut déclarer, en présence du peuple, qu'il ne prenait aucune part à la mort de l'innocent, et c'est pourquoi il fit apporter de l'eau, et dit en se lavant les mains : Je suis innocent du sang de ce juste; à vous seuls en incombe la responsabilité! *Innocens ego sum a sanguine justi hujus, vos videritis.*

C'était chez Pilate une profonde erreur de prétendre faire retomber sur les Juifs seuls tout le crime. Sans doute ils étaient les plus coupables; mais lui n'avait-il aucune part à leur faute, lui qui savait que Jésus était innocent et qui le condamnait néanmoins? N'était-ce pas à lui à maintenir la justice, à mépriser les menaces et à mettre en liberté l'innocent, quoi qu'il dût en résulter pour lui? Il avait donc beau se laver les mains, il ne pourra jamais effacer la tache de sa lâcheté et de son crime!

Que de fois il nous arrive de nous tromper aussi comme Pilate! Nous aussi nous nous lavons devant le peuple : *Lavit manus coram populo.* Nous approchons du sacrement de pénitence; nous voulons passer pour justes et innocents aux yeux de Dieu : mais qu'en résulte-t-il pour nous? Hélas! nous dissimulons nos pé-

[1] Matth., XXVII, 19.

chés, nous les excusons, nous osons même déguiser ou taire les plus honteux. Que de fois on en rejette sur autrui la faute! Le mari attribue à l'humeur de sa femme les jurements, les blasphèmes qu'il profère contre Dieu, l'ivrognerie où il se perd! La femme rejette sur son mari toute sa négligence, sa médisance, son humeur acariâtre. Les enfants prétextent la sévérité de leurs parents; ceux-ci cherchent à justifier leur conduite par l'indocilité de ceux-là. Et à cause de tous ces subterfuges notre conversion n'est d'aucune valeur; car notre prochain aura beau commettre de graves excès, jamais il n'arrivera que les péchés d'autrui transforment les nôtres en actes de vertu. Nous nous lavons donc les mains; c'est-à-dire vous vous purifiez extérieurement aux yeux des hommes; mais vous ne purifiez ni votre cœur ni votre âme. A l'extérieur, vous êtes un sépulcre blanchi; à l'intérieur, il n'y a qu'ossements desséchés, infection et pourriture: en apparence, vous êtes un homme saint et vertueux; aux yeux de Dieu, vous êtes un monstre, une horreur, une abomination. Dieu, qui scrute votre cœur et qui sait ce qui y est enfoui, ce Dieu tout-puissant vous déclare que vous n'êtes pas innocent du sang de Jésus, mais que vous avez exigé, au contraire, sa mort, sa croix, et que vous n'êtes pas moins déicide que les Juifs.

Le peuple, voyant que Pilate ne lui accordait

pas de suite l'objet de sa requête, et qu'il était combattu par le remords et la répugnance, voulut le tranquilliser et le rassurer : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros*[1], Que son sang, s'écrie-t-il, retombe sur nous et sur nos enfants ! — Terrible imprécation ! Que le sang du Fils unique de Dieu, versé pour le salut des hommes, retombe sur nous et sur nos enfants; qu'il n'ait de fruit pour nous que l'endurcissement, la réprobation, la damnation ! Oh ! qu'ils ont payé cher, les malheureux, leur sacrilége souhait ! A peine quarante ans s'étaient écoulés que Titus et Vespasien, à la tête d'une armée puissante, vinrent assiéger leur cité et les accabler de toutes parts. Bientôt il survint parmi eux une famine si épouvantable qu'ils furent réduits à manger les feuilles et l'écorce des arbres, le cuir et les excréments des animaux, et que, pour soutenir leur vie, on vit même des mères se repaître de la chair de leurs enfants ! Jérusalem et son temple magnifique furent rasés. Josèphe rapporte que onze cent mille Juifs furent égorgés dans le sac de la ville, et quatre-vingt-dix-sept mille vendus comme esclaves; le reste fut dispersé et mis en fuite, et de nos jours encore nous voyons leurs misérables descendants errer en exilés par toute la terre, sans honneur, sans patrie, sans demeure stable !

[1] Matth., XXVII, 25.

Voilà, mes frères, où l'opiniâtreté et l'endurcissement ont réduit les Juifs ! Leur sort terrible ne nous inspirera-t-il pas un retour sur nous-mêmes ? Pécheurs, allez-vous persister encore dans le mal, méprisant nos exhortations et rejetant les grâces promises à votre conversion ? Ah ! si vous laissez échapper le temps de la visite du Seigneur, pourrez-vous vous soustraire aux effroyables châtiments dont Dieu vous a offert une image dans le sort de la misérable Jérusalem ?

Ne dites-donc pas : J'ai péché, et quel mal m'en est-il advenu ? j'ai satisfait ma sensualité, et rien a-t-il troublé le cours de mes plaisirs ? je me suis assis dans l'assemblée des méchants, et rien a-t-il inquiété mon repos ? Oh ! ne tenez pas ce langage impie ; car Dieu, qui punit Jérusalem après un espace de quarante années, n'a peut-être retardé votre châtiment que de quelque temps. Savez-vous si aujourd'hui même il ne répandra pas sur vous le calice rempli de sa colère et de ses vengeances ? Ils coulent leurs jours dans les plaisirs, dit le saint homme Job en parlant des pécheurs, et au même instant ils tombent dans l'abîme [1] !

Aimable Jésus, nous ne voulons pas, comme les Juifs, que votre sang retombe sur nous : nous ne voulons pas qu'il nous endurcisse dans le

[1] Job, XXI, 13.

mal, qu'il appelle vengeance sur nous, et qu'il ne nous apporte que la perdition, la mort, la damnation ! Non, Seigneur Jésus, ce n'est point là ce que nous voulons ; mais nous vous supplions, nous vous conjurons de faire descendre sur nous ce sang précieux, pour qu'il purifie nos âmes, pour qu'il nous mérite le pardon de nos péchés et le ciel. Nous nous prosternerons donc à vos pieds, et nous vous demanderons, avec des larmes dans les yeux, avec l'amertume dans le cœur, avec des soupirs sur nos lèvres, de nous accorder que jamais votre sang ne crie vengeance contre nous, comme celui d'Abel, mais qu'il appelle au contraire sur nos têtes la réconciliation, la grâce et la miséricorde du Père céleste !

III.

RÉFLEXIONS SUR LES CROIX ET L'ADVERSITÉ.

Bajulans sibi crucem exivit.
Et portant sa croix, il sortit.
(JOANN., XIX, 17.)

C'était vers la sixième heure, ou vers midi selon notre computation, que fut prononcée la sentence de mort de Jésus : *Tunc tradidit eis illum ut crucifigeretur*[1]. Cet arrêt était impie, puisqu'il

[1] Joann., XIX, 16.

s'exerçait contre un innocent, reconnu tel ; il était cruel, puisqu'il allait être exécuté par les ennemis mêmes de sa victime ; il était honteux et abject à cause du mode de supplice adopté ; car un écrivain païen, Cicéron, affirme que le supplice de la croix était le plus cruel et le plus humiliant des supplices de son époque : *Crudelissimum teterrimumque supplicium*. Un autre gentil, Sénèque, appelle la croix un bois de malédiction [1]. Et Dieu lui-même déclare en la sainte Écriture que maudit est celui qui pend à ce bois : *Maledictus qui pendet in ligno* [2].

Il semble que tout était préparé d'avance pour cette exécution ; car on vit paraître sans retard la croix sur laquelle Jésus devait mourir. De quelle ineffable joie fut inondé notre doux Sauveur à la vue de ce gibet, après lequel il aspirait depuis longtemps ! *Quomodo coarctor, usque dum perficiatur* [3]. Venez, semblait-il dire, venez aimable croix, l'objet de mes recherches et de mes désirs depuis trente-trois années ! c'est sur vous que je veux mourir pour mon troupeau ; et sous l'empire de cet amour et de cette tendresse, dit saint Thomas de Villeneuve, il reçut la croix, la chargea sur ses épaules meurtries, et sortit de la ville, s'acheminant vers le Calvaire. Un grand concours du peuple se dirigeait aussi vers cet en-

[1] Senec., ep. x. — [2] Deut., xxi, 23. — [3] Luc., xii, 50.

droit. Vieillards, enfants, grands et petits, riches et pauvres, chacun était curieux de voir ce nouvel Isaac, portant lui-même le feu et le bois préparés pour son immolation : le bois de sa croix, le feu de son divin amour. Combien il en était peu dans cette foule qui eussent pitié de lui! Où étaient ceux qu'il avait guéris, ceux qu'il avait rassasiés par un miracle, ceux qu'il avait comblés de bienfaits ? Drexelius, auteur digne de foi, estime qu'à l'occasion des fêtes de Pâques il y avait à Jérusalem, le jour où souffrit et mourut le Sauveur, quatre millions d'hommes ; et, à l'exception de quelques femmes pieuses, personne ne pleurait sur lui! *Quæ plangebant et lamentabantur eum*[1].

Tandis que Jésus s'avance dans le chemin du supplice, ses forces viennent à défaillir. Épuisé de sang, accablé sous le poids de la croix, il fléchit sous elle et tombe par terre ; il n'y a d'autre moyen que de charger cette croix sur les épaules d'un autre, et précisément il passe un campagnard, Simon le Cyrénéen, qu'on force à se charger de la croix pesante, et à suivre Jésus : *Hunc angariaverunt ut tolleret crucem ejus*[2].

Comment se fait-il, âmes chrétiennes, que notre Sauveur permette qu'on le décharge de cette croix si chère à son cœur? pourquoi ne fit-il pas un miracle pour la porter? Ce fut pour

[1] Luc., XXIII, 27. — [2] Matth., XXVII, 32.

nous montrer que cette croix, dont l'amour l'accablait, nous revient à nous-mêmes : c'était pour nous enseigner, par son exemple, ce qu'il avait professé déjà dans ses discours : Que celui qui veut m'imiter se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive [1]. C'était pour nous faire comprendre enfin que, comme il porte notre croix avec nous, nous devons porter la sienne avec lui.

Et avec quel empressement ne se sont pas soumis à cette intention de Jésus les justes de toutes les époques ! Saint Jean de la Croix avait coutume de prier en ces termes : « *Domine, pro te pati* « *et contemni !* Seigneur, que je puisse souffrir « et être méprisé pour vous. » Saint Ignace, martyr, se félicitait quand on le menait prisonnier à Rome pour y être déchiré par les bêtes du cirque : « Maintenant, » disait-il, « mainte- « nant je commence à être un vrai disciple de « Jésus ! » Saint Polycarpe était rempli de joie ; on pouvait lire sur ses traits je ne sais quoi d'aimable et de prédestiné quand il marchait au bûcher pour la foi du Christ. Debout au milieu des flammes, les mains liées sur le dos, il élevait son regard vers le ciel et priait ainsi : « Dieu tout- « puissant, je vous rends grâces du bonheur « que vous m'accordez en me faisant participer

[1] Matth., XVI, 24.

« au calice de Jésus-Christ, votre Fils bien-
« aimé ! »

Tant il était doux pour ces saints personnages de souffrir pour Dieu ! Connaissant toute la dignité de la croix, sa force et ses fruits, ils mettaient en elle leur honneur, leur gloire et leur ambition ; ils embrassaient la croix comme une faveur que le ciel leur envoyait, comme une marque éclatante de l'amour de Dieu, comme le signe distinctif des véritables disciples de Jésus, et, enfin comme le moyen le plus assuré et le plus efficace de salut. Ils savaient qu'il n'y aurait d'admis en présence du trône de Dieu, qu'il n'y aurait d'admis à le servir dans son temple et à se réjouir avec lui que ceux qui portent une croix sur le front, que ceux qui sortent de beaucoup de misères, et qui ont lavé leur vêtement dans le sang de l'agneau [1].

Et cependant, ô croix sacrée, qui fûtes le désir du Christ, qui fûtes si chère aux Saints, dans quel avilissement vous vois-je aujourd'hui tombée parmi nous ! songer à vous, c'est une terreur ! vous contempler, c'est une crainte ! vous porter, c'est un fardeau !

En vérité, mes frères, notre unique souci n'est-il pas d'éviter la croix ? Nous cherchons en toutes choses notre plaisir, notre sensualité,

[1] Apoc., VII, 14.

notre satisfaction sans mesure, sans limites : si parfois nous avons une croix à supporter, c'est sans fruit, sans profit, sans consolation ; car en la portant malgré nous nous la portons comme les réprouvés en enfer, et nous tombons d'un enfer dans l'autre.

Hélas ! pourquoi transformer le remède du salut en un poison mortel ? pourquoi chercher la mort où nous devrions trouver la vie ? pourquoi au moins ne pas faire de nécessité vertu ? ignorons-nous que tous nos efforts pour nous soustraire aux croix sont vains et inutiles ? ignorons-nous que celui qui cherche à en éviter une en rencontre deux ? David était-il exempt de croix quand il avait tenté de les bannir de son esprit, quand il avait secoué tout joug importun, quand il assouvissait sans retenue sa volupté ? Hélas ! voyez, sa volupté même l'accable [1] ; il est forcé de s'écrier : Je me suis devenu à charge à moi-même ! *Factus sum mihimetipsi gravis !*

C'est donc en vain que nous prétendons vivre sans croix. Non, dit saint Augustin, quand vous embrassez la loi de Jésus-Christ, ne vous promettez pas de prospérité en ce monde : nous devons boire au même calice, et être baptisés dans le même baptême de souffrance [2]. Une vie réellement chrétienne et soumise aux règles de

[1] Ps. XXXVII, 5. — [2] Marc., X, 39.

l'Évangile, dit encore ce saint Père, est une croix perpétuelle et un martyre incessant. Bon gré, mal gré, nous aurons donc toujours à souffrir quelque chose, et notre croix sera d'autant plus pesante et plus pénible que nous nous montrerons indociles et insoumis à la supporter.

Pourquoi donc ne pas nous contenter des desseins de notre Dieu, de ce Dieu bon, qui un jour séchera lui-même nos larmes [1], qui nous accueillera un jour auprès de lui dans le ciel [2], qui nous donnera part à la gloire, si nous avons participé à ses souffrances [3] ? Car ne nous imaginons pas que nous souffrons par hasard, par accident. Oh ! non; ce n'était point par hasard que Simon se trouvait à midi au milieu de Jérusalem, offrant sans le savoir aux Juifs l'occasion de le charger de la croix ; ce n'est point non plus par hasard que vous tombez malades, que vous êtes pauvres, que vous êtes en butte à la calomnie et aux persécutions. Non, non ; rien n'arrive en ce monde sans la permission et sans la volonté de Dieu : si le feu brûle, si les nuages pleuvent de la grêle ou de la neige, s'il gèle, s'il vente, tout cela se fait par un ordre de Dieu, que les créatures s'empressent d'exécuter [4].

Lorsque Job reçut la nouvelle de tous les

[1] Apoc., XII, 4. — [2] Joann. XIV, 3. — [3] Rom., VIII, 17. — [4] Saint Augustin.

maux qui fondaient à la fois sur lui, il ne dit point : Les Sabéens ont ravi mes bœufs et mes bêtes de somme; les Chaldéens, mes chameaux; il ne dit point : Le feu du ciel a détruit mes brebis ; l'ouragan a renversé ma demeure et écrasé mes enfants sous les ruines ; mais il s'écria : La main du Seigneur m'a touché [1] ; il est arrivé ce qu'il a plu au Seigneur qu'il arrivât [2].

Qu'avons nous donc à craindre, qu'avons-nous à nous lamenter entre les mains de la Providence divine ? quoi qu'il nous survienne, il peut et il veut que tout tourne à notre bien, si en faisant et en souffrant toutes choses nous ne cherchons que sa gloire. Combien il en est qui se perdraient dans la prospérité, et qui méritent le ciel par la souffrance ! Saint Chrysostome pouvait donc dire : « Le fumier de Job est plus digne et plus « précieux que le trône des rois. »

Ames chrétiennes, acceptez donc votre croix, chargez-la sur vos épaules, portez-la avec bonheur; contemplez votre Jésus, qui la portera avec vous, qui vous consolera, qui vous récompensera ! Laissez les Juifs regarder la croix comme un opprobre, et les païens comme une folie [3] : vous, chretiens, regardez-la comme le véritable arbre de vie, comme l'échelle mystérieuse de Jacob, comme la clef du ciel, comme

[1] Job, XIX, 21. — [2] Job, I, 21. — [3] I Cor., I, 23.

l'instrument du salut. Oh! quelle consolation inondera un jour votre âme à la vue de cette croix glorieuse qui brillera dans le ciel à la fin du monde[1] ! Votre confiance sera grande alors, tandis que les ennemis de la croix sainte frémiront de crainte, et s'évanouiront d'effroi !

IV.

RÉFLEXIONS SUR LA MALICE DU PÉCHÉ.

Venerunt in locum qui dicitur Golgotha.

Ils arrivèrent à l'endroit appelé Golgotha.

(MATTH., XXVII, 33.)

Nous voici enfin arrivés au Calvaire, âmes chrétiennes, sur cette montagne destinée par Dieu à être le lieu du supplice de son Fils bien-aimé! C'est sur cette même montagne, au récit des saints Pères Augustin, Cyrille, Épiphane et autres, qu'était enterrée la tête d'Adam. On assure que Noé prit respectueusement avec lui dans l'arche les ossements d'Adam ; qu'après le déluge il partagea ces reliques entre ses fils, et que Sem, le plus aimé de tous, reçut en héritage, avec la Judée, la tête du premier homme, qu'il aurait dans la suite enterrée sur ce mont, qui

[1] Matth., XXIV, 30.

aurait même tiré de là son nom de Golgotha ou Calvaire, qui signifie montagne du crâne ou de la tête de mort. Dieu choisit donc cet endroit pour être le lieu du supplice de son Fils bien-aimé, afin que nous crussions, dit saint Augustin, que son sang précieux, découlant de mille plaies, daigna toucher corporellement la cendre du pécheur antique pour le racheter et nous racheter nous-mêmes.

Les bourreaux arrachent à Jésus ses vêtements. O torture! ô confusion! ces habits collés à la chair toute mutilée redoublent ses cruelles souffrances! La croix était posée à terre; on lui ordonne de s'y coucher : l'agneau de Dieu s'étend sur ce lit de douleurs, il tend les mains aux bourreaux, et il offre à son Père céleste le sacrifice de sa vie pour le salut de l'humanité. Contemplez, âmes chrétiennes, contemplez cet affreux spectacle du crucifiement! Les clous, selon la révélation, furent enfoncés par vingt-huit coups de marteau dans les mains, et par trente-six dans les pieds : on dresse la croix, le devant tourné à l'occident, le dos à l'orient, le bras droit au nord et le gauche au midi : on dresse la croix, non dans une enceinte, mais en plein air; car la victime n'est pas sacrifiée pour un peuple seulement, mais pour toutes les nations de l'univers. L'assemblage même de ce bois d'infamie est un fécond sujet de ré-

flexions, et nous voyons bien que la croix est l'autel du monde. Les deux bras s'étendent vers les confins de la terre, comme pour convier au sacrifice tous les peuples sans exception : son pied est planté en terre pour signifier que le sacrifice sera aussi utile aux trépassés; le sommet enfin montre le ciel, qui devait être ouvert par cette immolation. Que de mystères cachés dans cette croix sainte !

Pendant que Jésus est là suspendu, les pieds et les mains percés, immense plaie, dit le prophète, de la plante des pieds au sommet de la tête; âmes chrétiennes, je vous crierai aussi : Venez, contemplez, méditez ! Voyez ce Fils dont le Père céleste disait autrefois : Voici mon bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ! voyez à quel état pitoyable il est réduit, quels tourments il endure, en quelle amertume il se trouve ! voyez-le et méditez ! Songez combien doit être grande la malice du péché, pour lequel il doit boire ce calice de douleurs ! si tel est le sort du bois vert, quel sera celui du bois sec [1] ? Si Dieu n'a pas épargné son Fils unique, qui n'a fait que se charger de nos péchés, qu'arrivera-t-il de nous qui avons commis ces péchés et qui les commettons encore en si grand nombre chaque jour ? *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet ?*

[1] Luc., XXIII, 31.

Tremblez, âmes chrétiennes, car Dieu a prononcé cette terrible parole : Aussi vrai que je vis, la vengeance m'appartient; je traiterai le pécheur selon ses œuvres; il succombera sous mes fléaux [1].

Quoi! Seigneur Jésus, sera-ce donc inutilement que vous aurez versé ce sang précieux? vos plaies sacrées, ces sources de salut, ne pourront-elles anéantir mes péchés? Serait-il dit que vous aurez consumé vos forces en efforts impuissants? Non, mon Seigneur et mon Dieu; non! votre bonté, votre amour, votre grâce me donnent le droit d'espérer plus de vous : bien que mes péchés m'épouvantent et me condamnent, vos promesses raniment et soutiennent ma confiance; vous avez dit que vous ne vouliez pas la mort des méchants, mais leur conversion et leur vie. Me voici; j'abjure mes péchés, je renonce à mes voies perverties, je reviens à vous avec un profond repentir : et vous, qui vous réjouissez sur un pécheur qui fait pénitence, vous ne me repousserez pas, ô mon Dieu! sauvez-moi, ô vous qui avez dit : Je suis votre salut : *Salus tua ego sum* [2].

Ainsi soit-il.

[1] Deut., XXXII, 35. — [2] Ps. XXXIV, 3.

CINQUIÈME MÉDITATION.

I.

RÉFLEXIONS SUR L'AMOUR DES ENNEMIS.

Pater, dimitte illis; non enim sciunt quid faciunt.
Mon Père, pardonnez-leur; car ils ne savent pas ce qu'ils font.
(Luc., xxiii, 34.)

Voici le Sauveur les pieds et les mains cloués à la croix, et cette croix est dressée entre deux meurtriers : il est pendu au milieu, comme le plus infâme des trois; sa douleur et sa honte sont les plus cruelles ! Les Juifs néanmoins veulent aggraver encore le supplice de Jésus. Ils commencent à le railler injurieusement, à le blasphémer, à le vilipender ; ils s'écrient en hommes impies : « Voici le temple de Dieu que tu peux relever de ses ruines en trois jours ! Voici ce Rédempteur du monde, ce Messie ; qu'il se délivre maintenant lui-même ! Voici le roi d'Israël ; qu'il descende de sa croix, et nous croirons en lui : » *Descendat nunc de cruce, et credimus ei.* Tel

était le langage impie dont ils injuriaient le pouvoir, la majesté et la grandeur du Christ!

Mais Jésus, au lieu de tirer vengeance de leurs outrages, élève la voix au ciel : « Mon Père, s'écrie-t-il, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font! Mon Père, épargnez-les, ceux qui n'ont pas voulu m'épargner : faites miséricorde, ô mon Père, à ces hommes qui ne m'ont témoigné que leur cruauté! » *Pater, dimitte illis!* O douceur dont jamais la terre ne vit d'exemple!

C'en est un sublime pour nous tous, mes frères! Quel bon maître nous possédons en Jésus-Christ! il confirme par ses actes les enseignements antérieurs de ses discours : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient! [1] » Apprenons de lui non à faire des miracles, non à ressusciter des morts, non à créer des objets visibles et invisibles; mais apprenons de lui à être doux et humbles de cœur [2].

Voilà ce que les Saints ont appris de Jésus, et ce qui les rendit si calmes et si doux qu'ils supportèrent avec la plus humble résignation les outrages les plus blessants, qu'ils prévinrent même d'un amour tout particulier ceux qui leur voulaient du mal. Saint Christophore, au rapport de Surius, dit à propos d'un soufflet qu'il

[1] Matth., v, 44. — [2] Matth., xi, 29.

avait reçu : « Parce que je suis chrétien, je ne frappe pas celui qui m'a frappé. » Saint Spiridion, évêque de Chypre, à qui Maximin fit arracher l'œil droit pour la Foi, reçut un soufflet d'un soldat qui était de garde au palais de l'empereur Constantin : le saint se jeta aux pieds de ce misérable, le remercia et lui tendit l'autre joue. L'apôtre saint Jacques, surnommé le Mineur, ayant été précipité du temple pour avoir rendu témoignage de Jésus, ne mourut pas sur le coup, et, réunissant tout ce qui lui restait de forces, il se mit à genoux, s'écriant, sous la grêle de pierres dont on l'écrasait avec fureur : « Seigneur, pardonnez-leur ; ils ne savent ce qu'ils font ! » Et en prononçant ces paroles il expira sous un coup de pierre qui lui broya la tête.

N'est-ce pas aussi Sabin, évêque de Spolète, qui élevait vers le ciel ses bras encore sanglants pour implorer grâce en faveur des bourreaux qui venaient de lui trancher les mains ? — Je pourrais poursuivre le récit pendant un jour entier si je voulais vous citer tous les saints hommes de notre Église qui ont suivi l'exemple donné par Jésus.

Les gentils même, qui n'avaient aucune notion de l'Évangile, ont regardé l'oubli des injures comme une grande vertu et comme la marque d'un esprit généreux. Lycurgue ne mérita jamais tant d'éloges que lorsqu'il intercéda

auprès des magistrats en faveur d'un scélérat qui lui avait crevé les yeux. Jamais Caton n'obtint tant de louanges que lorsqu'il reçut un soufflet sans en tirer la moindre vengeance. Jamais Jules César n'accomplit d'exploit plus généreux et plus sublime que lorsqu'il pardonna avec clémence à son ennemi Marcellus. Tant la patience jouissait d'une grande estime auprès des idolâtres même !

Quelle doit donc être notre conduite à nous, mes frères ? Eux ne connaissaient que la raison naturelle ; nous sommes éclairés par les lumières de la vraie foi ; nous avons à la fois un commandement et un exemple sublimes qui nous obligent à aimer même ceux qui nous font du mal, qui nous haïssent et nous persécutent. C'est en vain que vous pratiqueriez les actes les plus austères de la pénitence, que vous humecteriez de vos larmes, comme David, le pain dont vous vous nourrissez ; c'est en vain que vous observeriez un jeûne rigoureux comme les Ninivites ; c'est en vain que vous répandriez même votre sang, comme les martyrs, pour la défense de la Foi, si vous ne pardonnez du fond du cœur les injures qu'on vous a faites, il n'est point de salut pour vous ! Quelles raisons, d'ailleurs, pourriez-vous alléguer pour vous dispenser de pardonner à vos ennemis ? Direz-vous que vous leur avez fait beaucoup de bien ? Mais jamais personne fut-il

plus comblé de bienfaits que le furent les Juifs par Jésus? Il avait guéri leurs malades, rendu la vue à leurs aveugles, l'ouïe à leurs sourds, ressuscité même et rappelé à la vie leurs morts!

Direz-vous qu'ils vous ont fait trop de mal? Mais qu'est tout ce que vous pouvez souffrir à côté de ce que Jésus a souffert? Ils ne vous ont pas fait prisonnier comme un malfaiteur; ils ne vous ont point enchaîné comme un assassin; ils ne vous ont pas condamné à mort comme un vil scélérat; ils ne vous ont point crucifié! Et l'eussent-ils fait, qu'est l'outrage que vous auriez reçu, vous cendre et poussière, qu'est cet outrage en comparaison de celui fait à la majesté d'un Dieu?

Direz-vous que cette injure est trop récente, qu'il est trop tôt pour pardonner et oublier? Regardez Jésus! le sang coule encore de ses plaies; écoutez! les blasphèmes et les imprécations de la foule retentissent encore à ses oreilles; ses bourreaux l'outragent encore, et déjà il songe au pardon, au même instant déjà ses lèvres s'ouvrent pour l'appeler sur eux!

Exigerez-vous enfin qu'ils viennent les premiers vous demander ce pardon? Les Juifs et les bourreaux ont-ils dû l'implorer les premiers?

O Jésus, ô le plus doux des hommes, quand imiterai-je votre douceur et votre mansuétude! Vos préceptes m'y obligent, votre amour m'y

force, votre exemple m'y entraîne avec une douce violence : je pardonne à tous ceux qui m'ont fait du mal, je leur pardonne tout le mal qu'ils m'ont pu faire ! Mais à votre tour pardonnez-moi mes péchés ; car vous avez dit, ô mon Dieu : « Pardonnez, et vous serez pardonnés : » *Dimittite, et dimittemini*[1].

II.

RÉFLEXIONS SUR LA MISÉRICORDE DIVINE ET SUR LA PRÉSOMPTION.

Amen dico tibi : hodie mecum eris in Paradiso.

En vérité, je vous le dis : aujourd'hui vous serez avec moi en Paradis.

(Luc., xxiii, 43.)

Tandis qu'un des bandits, qui expirait sur un gibet voisin de celui de Jésus, le blasphémait et le reniait, l'autre, intérieurement éclairé, reconnaissait le Christ pour Fils de Dieu et le défendait avec courage. Quoi ! disait-il en réprimandant son compagnon de supplice, vous ne craignez donc pas Dieu, vous, condamné à mort, vous qui allez mourir ? Puis il déclara l'innocence de Jésus devant les juges, devant le peuple, devant tous ceux qui assistaient à ce spectacle cruel : Nous

[1] Luc., vi, 37.

recevons un châtiment mérité, disait-il ; mais celui-là n'a fait aucun mal [1] !

Ne pouvant céler plus longtemps le feu de sa charité, il se tourne du cœur et des yeux vers son Rédempteur, et il lui crie d'une voix éclatante : Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez entré dans votre royaume ! Il le nomme Seigneur ; remarquez ici sa foi : Jésus est suspendu à la croix, nu, meurtri des pieds à la tête, bafoué, outragé, calomnié par les princes de la loi ; dans cet état d'abjection, il le reconnaît néanmoins pour son souverain maître, il l'honore comme roi, il l'invoque comme Dieu. Remarquez aussi sa confiance et son humilité ; il prie : Seigneur, souvenez-vous de moi ! Il ne dit pas : Si vous le pouvez ; il sait qu'il peut tout, et c'est pourquoi il l'appelle Seigneur ; il ne dit pas : Si vous le voulez ; il n'a aucun doute à cet égard ; sa bonté et sa miséricorde lui sont connues ; il vient de l'entendre prier pour ses propres ennemis.

Et que lui demande-t-il dans cette noble confiance ? Rien, sinon qu'il se souvienne de lui : *Memento mei*. Il ne lui demande pas d'avoir part à sa glorification, d'obtenir une charge d'honneur dans son royaume, ni une large récompense comme un serviteur fidèle : non ; à la vue de ses

[1] Luc., XXIII, 41.

innombrables crimes, il n'ose pas demander autant; il s'estime heureux que Jésus daigne penser à lui : Seigneur, souvenez-vous de moi !

Notre aimable Sauveur, oubliant pour ainsi dire ses propres souffrances, entend l'humble prière de ce meurtrier, qui se nommait Dismas. Non-seulement il l'assure qu'il songera à lui; mais, bien plus, il lui pardonne ses péchés; il lui promet que ce jour-là même il sera avec lui en Paradis, et il lui fait cette promesse sous serment : *Amen dico tibi !*

O jugements du Très-Haut, que vos mystères sont impénétrables! qui pourra jamais en sonder les abîmes! *Judicia tua abyssus multa*[1]. Le juste Noé, le fidèle Abraham, le docile Isaac, le patient Job, le chaste Joseph, le doux Moïse, le pieux David, une foule d'autres ne sont point admis dans votre paradis, et un pillard, un assassin, un bandit y est introduit sur l'heure!

Quel pécheur pourrait encore désespérer de son salut? qui ne se sentira pas enhardi à implorer la clémence de Dieu à la vue d'un malfaiteur qui trouve grâce devant lui? qui pourra penser encore qu'il est trop tard pour frapper à la porte du ciel alors qu'un infâme larron s'y voit admis à la fin de sa criminelle carrière, quand déjà la

[1] Ps. XXXV, 7.

sueur de l'agonie et la pâleur de la mort envahissent son être?

Non, mes frères, vos péchés fussent-ils les plus horribles qu'on puisse concevoir; fussent-ils plus multipliés que les cheveux de votre tête, que les astres du firmament, que le sable des mers, ne désespérez pas néanmoins, ne craignez pas de recourir à Dieu et d'implorer sa grâce. Quoi! vous vous défieriez de sa bonté alors qu'il déclare par un serment solennel qu'il ne veut pas la mort des impies! Et il ne se borne pas à dire : Je ne veux pas la mort du pécheur; mais il ajoute : Je ne veux pas la mort de l'impie, c'est-à-dire du pécheur le plus opiniâtre, le plus endurci, le plus perverti : *Vivo ego, nolo mortem impii* [1].

Vous avez donc tout à espérer de Dieu, mes frères, si vous revenez à lui. Aussi, malheur à vous, dit saint Augustin, si vous désespérez de sa miséricorde : *Væ a desperatione*. Mais malheur à vous aussi qui vous confiez témérairement en sa bonté : *Væ a perversa spe*. Celui qui méprise la miséricorde de Dieu, dit saint Bernard, qui pèche tranquille et qui persiste dans la malice éprouvera les châtiments de la justice divine.

Et pour nous convaincre de la vérité de cette assertion, mes frères, nous n'avons qu'à porter nos regards à la gauche de Jésus. Si vous venez

[1] Ezech., XXXIII, 11.

de voir à sa droite un Dismas entrer en paradis pour avoir profité de la grâce du Seigneur, vous verrez à sa gauche le mauvais larron tomber en enfer. Jésus est suspendu entre eux deux, et cependant l'un est sauvé et l'autre damné. Jésus est le Rédempteur de tous deux, et un seul cependant jouit de sa rédemption ; il donne sa vie pour tous deux, mais l'un des deux expire dans son impénitence et son obstination.

Cette réflexion ne doit-elle pas nous suggérer des craintes? ne doit-elle pas nous engager à opérer notre salut entre l'espérance et l'appréhension [1] ? ne doit-elle pas nous encourager à rechercher Dieu pendant qu'il est possible de le trouver ?

Seigneur Jésus, différerai-je encore de me convertir sincèrement ? Oh ! trop longtemps j'ai abusé de votre bonté pour me fortifier dans le mal et pour pécher avec sécurité ; mille fois j'ai mérité, comme l'ivraie des champs ramassée en gerbes, d'être jeté au feu éternel. C'est à votre seule miséricorde que je dois de n'être pas consumé déjà dans les flammes. Aujourd'hui je me tourne donc vers vous ; je vous promets de corriger ma vie et de renoncer au péché. Puissé-je pleurer efficacement mes anciens désordres ! Je viens à cette fin vous demander une grâce, avec

[1] Phil., II, 17.

votre fidèle serviteur saint Charles Borromée : Accordez-moi un de ces soupirs que, suspendu au gibet, vous exhaliez avec tant de douleur et d'abondance : *Unum lacrymosum suspirium ;* un soupir, ô Jésus, rien qu'un soupir ! Vous qui avez exaucé la prière du larron, donnez-moi aussi l'espérance d'obtenir cette grâce, ô mon Dieu, et ayez pitié de moi ! *Qui latronem exaudisti, mihi quoque spem dedisti.*

III.

RÉFLEXIONS SUR LE RESPECT DES ENFANTS ENVERS LEURS PARENTS.

Mulier, ecce filius tuus.
Femme, voilà votre fils.
(JOANN., XIX, 26.)

Pendant que Jésus priait pour ses ennemis, pendant qu'il assurait le bon larron de son salut, Marie, sa mère, se tenait debout au pied de la croix ; elle l'avait suivi avec Jean et trois saintes femmes. Qui pourrait exprimer le deuil immense de son âme ! Marie, dit saint Bonaventure, s'était enfermée chez elle, et se frappait la poitrine sans discontinuer de pleurer, déjà après avoir appris que son Fils était fait prisonnier. Or, quelle amertume et quelle affliction durent assaillir son cœur à la vue de cet enfant chéri cloué sur une croix

sans qu'elle pût rien faire pour le délivrer ; ensanglanté, sans pouvoir essuyer son sang ; meurtri, sans pouvoir panser ses blessures ; en proie à de si atroces tourments, sans pouvoir songer même à l'y soustraire ! Jésus voyait sa mère bien-aimée, et celle-ci contemplait son doux Jésus ; elle le voyait maintenant non plus invoqué par les pasteurs, non plus adoré par les mages, non plus pressé dans les bras du vieux Siméon ; mais elle le voyait réduit en un indicible état d'avilissement, d'infamie, d'amertume. Le glaive de douleur prédit par Siméon transperçait son âme ; elle s'écriait dans le secret de son cœur, comme David à la vue de son fils Absalon : O Jésus, ô mon fils, qui m'accordera la grâce de pouvoir mourir pour toi? Jésus, mon enfant, mon fils Jésus ! Hélas ! que de sanglots, que de gémissements, que de soupirs éclatent à la fois dans son cœur ! Car si jamais une mère n'aima plus tendrement son fils, jamais non plus une mère n'éprouva de douleur comparable à la sienne.

Saint Bernard dit que nous nous fatiguerions inutilement à vouloir rapporter les douleurs de Marie. Le bienheureux Richard dit également : L'affliction de Marie, à cause des souffrances de son Fils, dépasse toute idée, toute intelligence humaine. Elle aurait succombé à l'excès de sa douleur, ajoute saint Bernardin, si l'esprit de vie, l'esprit de consolation ne l'avait soutenue d'une

force intérieure. Oh! que nous pouvons à juste titre adresser à Marie ces paroles du plaintif Jérémie : A qui vous comparerai-je, fille de Jérusalem? votre douleur est grande comme une mer [1] !

Pour tempérer cette douleur immense, Jésus va lui offrir un autre fils en sa place, son disciple de prédilection : Femme, dit-il, voilà votre fils; *Mulier, ecce filius tuus.* Il semble vouloir dire : Aimable mère, je vais vous être enlevé par la mort; mais reconnaissez pour votre fils, en ma place, ce disciple bien-aimé; il vous consolera dans l'affliction, il vous fortifiera dans l'adversité, il vous protégera dans la persécution, il aura pour vous tous les égards qu'un fils respectueux réserve à sa mère.

Et Jésus, tournant ensuite son regard sur Jean, lui dit : *Ecce mater tua,* Voilà votre mère; comme s'il eût voulu dire : Voilà, ô mon disciple fidèle, voilà une femme délaissée et inconsolable sur le point de perdre la consolation et l'appui de son fils. Jean, mon bien-aimé disciple, vous connaissez toute l'étendue de mon amour pour vous; vous savez combien je vous ai aimé, et combien de témoignages d'affection vous avez reçus de moi; je vais quitter ce monde, et je laisse ma mère sur la terre; je vous la recommande : *Ecce*

1 Thren., II.

mater tua. Regardez-la comme votre mère; considérez ses douleurs avec pitié; témoignez-lui toute votre sollicitude; assistez-la dans ses besoins, et reportez sur elle la reconnaissance des bienfaits dont je vous ai comblé.

A peine Jésus a-t-il prononcé ces paroles que Jean se montre prêt à accomplir les volontés dernières de son maître expirant. Dès cette heure où Marie lui est recommandée, il l'adopte pour sa mère; dès cet instant, il la regarde comme telle, il la vénère et lui rend ses services. Quand il se retira dans la suite à Éphèse, elle habita avec lui pendant onze ans; il lui portait une tendresse filiale et tout l'amour qu'une mère doit attendre d'un bon fils : tant les paroles de Jésus avaient profondément pénétré le cœur du disciple : *Ecce mater tua*, Voilà votre mère!

Quel sublime modèle de conduite envers leurs parents offrent aux enfants les exemples de Jésus et de Jean! Les enfants ont reçu de leurs parents, après Dieu, l'existence et la vie; ils ont été élevés par eux; ils ont grandi au milieu de mille soins, de mille inquiétudes, de mille labeurs. S'ils mouraient pour leurs parents, le sacrifice de leur vie ne pourrait compenser encore la multitude des bienfaits qu'ils en ont reçus. Que peuvent-ils donc faire de moins que de les aimer de tout leur cœur pour Dieu, de leur témoigner une profonde vénération, de

leur être le plus officieux et le plus dévoués possible? C'est votre devoir, enfants, un devoir que la nature et l'auteur de la nature vous imposent à la fois : l'accomplir, c'est prouver que vous êtes hommes ; le transgresser, c'est vous ravaler au-dessous de la brute; le mépriser, c'est attirer sur vous la malédiction du ciel; l'accomplir avec fidélité, c'est mériter d'être comblés de ses bénédictions et d'être mis un jour en possession de son éternel héritage.

Qu'il est beau et consolant de voir des enfants qui paient à leurs parents ce tribut d'hommage et de respect! Ils raniment leurs parents, ils font revivre la moelle de leurs os, ils prolongent l'existence de ceux dont ils l'ont eux-mêmes reçue. Mais qu'il est douloureux, au contraire, de voir des enfants indociles, rebelles à leurs parents! Ils sont le poison de leur existence, ils sont la torture de leur âme. Aussi n'ont-ils d'autre sort à attendre que la malédiction de Cham et l'éternelle perdition d'Absalon.

Enfants, soyez donc soumis à vos parents; honorez-les, faites-leur du bien aussi longtemps que vous vivrez, afin d'être les dignes disciples de ce Jésus qui obéissait à sa mère, qui lui donnait toutes les démonstrations d'un amour respectueux, et qui, jusque sur la croix, lui témoignait encore sa sollicitude filiale ; nous enseignant ainsi, dit un saint docteur, que la reconnaissance,

et surtout la reconnaissance envers une mère, doit animer l'homme jusqu'à son dernier soupir.

IV.

RÉFLEXIONS SUR L'INGRATITUDE.

Deus meus, Deus meus, utquid dereliquisti me?
Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?
(MATTH., XXVII, 46.)

Jésus, cloué depuis trois longues heures sur la croix, privé de toute consolation divine et humaine, s'écrie d'une voix forte, dans l'amertume de sa souffrance : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? Que cet abandon fut cruel et pénible pour Jésus-Christ! Les accusations, les outrages, les cruautés, l'abandon des hommes ne me surprennent point; car l'ingratitude et l'infidélité sont dans leur nature : mais que son père, au lieu d'écraser ses persécuteurs de sa foudre, que son père, dis-je, oublie les tourments de son Fils, voilà ce qui me plonge dans un douloureux étonnement; voilà ce qui dépasse mon esprit.

Père éternel, abandonnerez-vous sans la moindre consolation ce Fils adorable plongé dans un abîme de douleur et d'amertume? Vous avez ré-

joui et consolé les martyrs ; vous avez changé pour eux les épines en roses et les tortures en voluptés ; pourquoi refuser un léger adoucissement aux souffrances de ce Fils que vous aimez d'un amour infini? Vous l'avez appelé votre Fils bien-aimé, vous avez déclaré que vous aviez mis en lui toutes vos complaisances : ce que vous disiez au Thabor, répétez-le sur le Calvaire ; que ce dernier trait de faveur et d'amour prouve ici que vous êtes son père, et qu'il meure satisfait.

Non, mes frères, notre divin Rédempteur n'obtient pas même cette grâce suprême ; il n'est point de consolation pour lui ; il souffre dans son corps les peines les plus cruelles, il ressent dans son âme un mortel abattement. Dieu, son Père céleste, l'a abandonné !

Mais pourquoi, divin Sauveur, pourquoi demandez-vous le motif de cet abandon? était-il besoin de cette question : Pourquoi m'avez-vous abandonné : *Ut quid dereliquisti me?* Vous savez que Dieu s'est plaint de moi par la bouche de Moïse : Ce Dieu qui vous gouverne, disait-il, vous l'avez abandonné, et vous avez oublié le Seigneur votre créateur [1].

Nous avions abandonné Dieu par le péché; Jésus notre frère a voulu expier notre crime. Il se voit donc délaissé par son Père céleste, pour

[1] Deut., XXXII, 18.

que nous ne demeurions pas nous-mêmes éternellement abandonnés par lui. O amour! ô bonté ineffable de notre Rédempteur! Mais, hélas! est-il beaucoup d'hommes qui répondent à sa tendresse par un généreux retour?

Platon, philosophe païen, disait autrefois : L'amour est l'aimant de l'amour : *Magnes amoris amor*. Sénèque, un autre païen, disait également : Si vous voulez être aimé, aimez : *Si vis amari, ama*. Or, quel amour surpassa jamais celui de Jésus envers nous? C'était un grand amour sans doute que celui de saint Paulin, cet évêque de Nola qui se mit en esclavage et dans les fers pour délivrer le fils d'une pauvre veuve : mais qu'est cet amour en comparaison de celui que Jésus nous a témoigné? Nous étions condamnés aux fers et à la servitude, non pour un temps, mais pour toute l'éternité. Nous allions, comme le convive sans robe des noces, être précipités, les pieds et les mains liés, dans les ténèbres extérieures, dans un cachot où il n'est point de délivrance [1]; et Jésus, non un homme comme nous, mais un Dieu immortel, se fait prisonnier pour nous. Que dis-je? privé de toute consolation divine et humaine, il veut endurer les plus affreuses tortures pour nous mettre en liberté; il veut, alors que nous ne l'en avions point prié, alors même que nous méritions de

[1] Matth., XXII, 13.

périr dans l'éternité, il veut, au prix de son sang, de ses travaux, de ses souffrances, nous affranchir des supplices éternels, nous procurer des trésors infinis, nous préparer une gloire à jamais impérissable. O amour indicible! ô amour inconcevable! Il semble, dit saint Grégoire, que son amour pour nous dégénère en démence! Mais en même temps, mes frères, comment se fait-il que Jésus, après de tels prodiges de tendresse, ne triomphe pas encore de notre cœur? Quoi! après nous avoir tant aimés, il n'a pu obtenir encore notre affection!

Un homme nous procure des moyens d'existence; un ami nous arrache au danger ou à quelque embarras; un homme nous délivre d'un péril imminent de mort; nous l'aimons, nous brûlons pour lui, nous nous sentons consumés d'amour pour cet homme : mais, ô déplorable égarement! cet amour de Jésus, si grand, si extraordinaire, si surabondant, si nécessaire, nous trouve insensibles et glacés! Non-seulement Jésus n'est point aimé de nous, mais il se voit outragé par d'innombrables péchés. O criminelle ingratitude!

Agir de la sorte, n'est-ce pas se montrer plus irraisonnable que les brutes? Apprenez d'elles, comme de vos précepteurs, ce que vous devez à votre Rédempteur et à votre Sauveur, et rougissez de honte.

Les animaux, les plus féroces même, ne déploient pas leur cruauté contre celui dont ils ont reçu quelques bienfaits; ils l'aiment, au contraire; ils conservent, dit saint Ambroise, le souvenir de la pâture qu'on leur a donnée. Mais vous, vous créature raisonnable, vous oubliez tout le bonheur et tous les moyens de salut que vous avez reçus par Jésus, votre Seigneur et votre Dieu!

N'est-ce pas une hideuse et criminelle abomination? ne mérite-t-elle pas une éternelle malédiction? Qu'il soit anathème, dit saint Paul, celui qui n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ! maudit l'impudique, qui n'aime que les plaisirs charnels! maudit l'ambitieux, qui n'aspire qu'aux honneurs et aux dignités! maudit l'avare, qui ne désire et n'aime que les richesses périssables de ce siècle! maudit l'intempérant, qui n'a d'autre Dieu que son ventre insatiable! maudit tout chrétien qui n'aime pas un Rédempteur qui a répandu son sang pour lui, et qui n'exige, pour prix de tant de bienfaits, que son amour!

Mes frères, vous que ces imprécations terribles ont fait frémir et trembler peut-être au bruit des foudres dont elles vous menacent, voulez-vous en éviter les suites funestes, voulez-vous éviter une éternelle réprobation, aimez Jésus, aimez-le par-dessus tout, de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces; et, en té-

moignage de votre amour, détestez, abjurez, maudissez vos péchés; renoncez-y, pleurez-les avec des larmes brûlantes, et, touchés d'un véritable repentir, priez Jésus de vous en accorder le pardon. Grâce, ô Jésus crucifié! grâce, ô Jésus crucifié! grâce, ô Jésus crucifié! Ne craignez pas qu'il vous refuse, mes frères; ne craignez point, car c'est aujourd'hui un temps de propitiation, c'est aujourd'hui le jour du salut, du salut pour vous, pécheurs, si vous voulez en profiter. Ce Dieu qui va mourir sur la croix y a dressé le trône de sa miséricorde : venez-y donc avec confiance, lui-même vous y convie; venez ramasser ce sang précieux, c'est pour vous qu'il coule; venez vous jeter dans les bras de Jésus, c'est pour vous embrasser qu'ils sont ouverts; venez enfin, venez vous réfugier dans ses plaies sacrées; vous y trouverez un sûr asile contre les châtiments et l'assurance de ce bonheur éternel et de cette béatitude sans fin que je vous souhaite du fond du cœur.

Ainsi soit-il.

SIXIÈME MÉDITATION.

I.

RÉFLEXIONS SUR L'IVROGNERIE.

Sitio.
J'ai soif.
(JOANN., XIX, 28.)

Rien n'altère plus l'homme que le travail. Je meurs de soif, criait Samson à Dieu après avoir mis en pièces mille Philistins [1]. La soif est également excitée par l'effusion du sang : le cardinal Bellarmin dit avoir connu une personne qui ayant reçu des blessures nombreuses et perdu beaucoup de sang en avait éprouvé une telle soif qu'elle ne demandait constamment qu'un peu d'eau pour l'étancher, et qu'elle semblait avoir perdu le sentiment de ses souffrances par l'excès de cette soif brûlante qui la dévorait.

Or, quelle ne dut pas être la soif de Jésus crucifié ! Depuis la veille au soir, il était épuisé de travaux et de fatigues ; on l'avait traîné d'un

[1] Judic., XV, 18.

juge à l'autre; les soldats lui avaient fait subir une foule de mauvais traitements : il avait été affreusement battu de verges, couronné d'épines et élevé brutalement en croix. Le sang ruisselait de ses plaies à grands flots ; la soif devait donc être inexprimable, et nous n'en douterons pas, attendu que de toutes ses souffrances, si multipliées et si atroces, il n'en est point d'autre que la soif dont il se plaigne : *Sitio* ! s'écrie-t-il; J'ai soif !

Quoi ! Seigneur Jésus, vous avez soif ! vous la source des eaux vives; vous qui conviez à venir à vous tous ceux qui sont altérés ! Venez, vous tous qui avez soif, dites-vous; venez à mes eaux [1] : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il se désaltère [3]. Et vous avez soif? aimable Sauveur, pourquoi voulez-vous souffrir un tourment si cruel ?

C'est pour expier notre avidité, mes frères; c'est afin de satisfaire pour notre intempérance au boire. Aussi ne se contente-t-il pas de souffrir la soif la plus ardente qu'il soit possible de supporter, il veut aussi que cette soif soit étanchée par un abominable breuvage : un de ses bourreaux s'empresse de lui présenter, au bout d'une lance, une éponge imbibée de vinaigre mêlé de fiel et de myrrhe [1].

[1] Is., LV, 1. — [2] Joann., VII, 37. — [3] Matth., XXVII, 48.

N'en concluerons-nous pas que l'intempérance au boire est un grand péché? Nous allons développer néanmoins toute l'étendue de sa malice, et voir à combien de crimes elle expose l'homme.

Qui pourrait énumérer toutes les funestes conséquences de l'ivrognerie? Un homme ivre pèche à la fois contre Dieu, contre son prochain et contre lui-même. Il pèche contre Dieu, qu'il outrage de mille manières : un homme qui s'adonne à ce vice n'a, selon l'Écriture sainte, d'autre Dieu que son ventre; il ne songe qu'à le satisfaire; toutes ses occupations ne tendent qu'à ce but unique; il vit dans un oubli complet de Dieu; il ne lui rend pas l'hommage qui lui est dû, il s'éloigne des sacrements, il néglige la sanctification des jours qui lui sont consacrés, il fuit les sermons et les instructions religieuses, il ne prie pas, ni le matin lorsqu'il se lève, ni le soir lorsqu'il va prendre son repos; on n'entend sortir de sa bouche que les plus épouvantables jurements, des faux serments, d'horribles blasphèmes, des discours impies, des railleries audacieuses contre la religion, qui devraient nous faire juger qu'un tel homme n'a plus ni foi ni religion.

Et que de péchés commet également l'ivrogne contre son prochain! Insultes, calomnies, imprécations, discordes, duels, meurtres! Que de trépas n'a pas causés l'ivrognerie! que de sang

n'a-t-elle pas fait répandre ! Et s'il vous en fallait un exemple, ne pourrais-je pas vous citer celui d'Hérode ? N'est-ce pas dans le transport de l'ivresse que ce prince fit égorger saint Jean-Baptiste, pour offrir sa tête à une femme impudique qui la lui avait demandée ? L'injustice est aussi le propre de l'ivrogne ; car, si l'argent lui manque pour assouvir son penchant et pour imiter ses pareils, il se fait voleur pour ne pas cesser d'être ivrogne. D'ailleurs, n'est-il pas une foule d'ivrognes qui boivent l'argent qu'ils doivent à leurs créanciers ? L'enfant vole ses parents, le domestique soustrait l'argent de ses maîtres, le mari dissipe les biens de sa femme et de ses enfants, la femme ruine sa famille et sa maison. Ajoutez encore le scandale qu'ils se donnent mutuellement, la funeste impression que fait sur l'esprit des enfants la conduite de parents semblables, et l'éternelle perdition enfin de ceux qui suivent leurs exemples.

Si nous passons ensuite à l'examen des péchés dont un homme ivre se rend coupable contre lui-même, que de forfaits vont s'étaler à nos regards ! Il se réduit à l'indigence, il affaiblit sa santé, il abrège sa vie et commet un véritable suicide : il n'est point d'indécence à laquelle il ne se laisse entraîner ; son esprit est rempli d'images impures, son cœur se livre à de grossières voluptés, sa bouche, tombeau infect, n'exhale

que la puanteur de paroles obscènes et de refrains licencieux ; il épuise son corps par mille impudicités que l'honnêteté m'interdit de nommer ; il suit tous les mouvements de son inclination honteuse à la vue de tous les objets qui s'offrent à ses regards ; et n'en soyez nullement surpris, car l'ivrognerie, dit saint Ambroise, est l'aliment de la lubricité. Saint Jérôme déclare qu'il ne croira jamais qu'un ivrogne puisse être chaste. Saint Augustin va jusqu'à dire que celui qui est assujetti à ce vice non-seulement commet le péché, mais qu'il n'est lui-même tout entier que péché ! Que pourrait-on ajouter à ces paroles ? ne sont-elles pas suffisantes à vous convaincre, pour peu que vous ayez vous-mêmes observé la conduite bestiale de l'ivrogne ?

C'est pour tous ces péchés, mes frères, c'est pour l'ivrognerie, la mère de toute malice, dont tant d'hommes se rendent coupables, que Jésus a soif : *Sitio*. C'est afin de satisfaire à son Père céleste pour ce vice que le Fils de Dieu est abreuvé de fiel et de vinaigre. Et combien cette souffrance dut lui être cruelle, puisque les péchés des ivrognes sont si horribles et si multipliés !

Pour vous, mes frères, si vous êtes sobres, fuyez avec soin ce péché comme la perte des mœurs, l'opprobre de la vie, la plus hideuse peste de l'âme et du corps. Vous, ivrognes, qui

mettez vos délices dans la boisson, suivez le précepte du prophète Joël [1] : Réveillez-vous, pleurez et sanglotez ; réveillez-vous de votre ivresse et de tant de péchés dont elle fut la mère maudite; pleurez vos désordres passés, sanglotez, invoquez le ciel et demandez à Dieu la grâce de vous réveiller enfin de cette léthargie du péché où vous a plongés l'intempérance et l'excès.

Miséricordieux Jésus, qui êtes altéré de notre salut, je forme dès ce jour le projet de m'y appliquer désormais avec ferveur; je ne vous préparerai plus le breuvage de fiel et de vinaigre, mais je réjouirai votre cœur par un breuvage agréable et doux. Je changerai ce vinaigre en larmes sincères sur mes péchés ; je changerai le fiel en un doux miel de tempérance et d'autres vertus ; j'y ajouterai la myrrhe de la mortification : j'en composerai un breuvage dont j'humecterai mon cœur, et je le présenterai à vos lèvres pour vous en abreuver en toute sincérité. Tel est, mon Sauveur, le breuvage que je vous offrirai pour étancher votre soif et pour purifier mon âme criminelle, pour la rendre plus blanche que la neige. Daignez me soutenir de votre grâce !

[1] Joel, I, 15.

II.

IL FAUT SE RENDRE SEMBLABLE A JÉSUS POUR SE SAUVER.

Consummatum est.
Tout est consommé.
(JOANN., XIX, 30.)

Jésus s'étant plaint de la soif brûlante dont il souffrait, un des assistants lui avait présenté au bout d'un roseau une éponge imbibée de vinaigre. Ainsi s'accomplissait cette parole de l'Écriture : Dans ma soif, ils m'ont donné du vinaigre pour me désaltérer [1]. Et Jésus, l'ayant pris, s'écria : *Consummatum est*, Tout est consommé ! Comme s'il eût voulu dire : Mon Père céleste, tout est accompli maintenant, tout ce qui faisait l'objet de l'attente des patriarches, des prédictions des prophètes, tout ce que figuraient les cérémonies et les offrandes de la loi antique. Le véritable Abel est mis à mort aujourd'hui par son frère : voici le nouvel Isaac sacrifié par son père; Joseph vendu par ses frères; maintenant le serpent d'airain est dressé dans le désert, afin que tous ceux qui croient en moi ne périssent point. *Consummatum est*, Tout est accompli !

[1] Ps. LXVIII, 22.

tout est consommé ! Mon Père, je ne puis plus rien donner, plus rien faire, plus rien souffrir pour l'homme que je n'aie donné, fait et souffert. *Consummatum est*, Tout est consommé ! Mon Père, tout ce que vous avez voulu de moi, tout ce que vous m'avez ordonné est accompli[1] !

Puissiez-vous aussi, mes frères, à l'heure de votre mort, dire avec le Christ mourant ces paroles : *Consummatum est;* toute ma vie j'ai accompli la volonté de Dieu, je me suis soumis à ses desseins ! Et si vous ne pouvez tenir ce langage, il n'est point de salut à espérer pour vous; vous n'avez à attendre qu'une éternelle réprobation. Si le Christ, descendu du ciel pour affranchir les hommes de la servitude du péché et du démon, n'avait pas accompli en tout la volonté de son Père, s'il n'avait pas accepté le calice de sa passion, s'il ne l'avait épuisé jusqu'à la lie, il n'aurait pas été le Rédempteur de tous les hommes, et il ne jouirait pas de cette gloire à laquelle il s'est élevé : *Oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam*[2]. Il n'est entré au sein de sa glorification que lorsqu'il a pu dire en toute vérité : Tout est accompli ! tout ce qui était écrit concernant ma personne, toutes les figures, toutes les prédictions, tout est accompli. Mon Dieu, j'ai fait tout ce que vous m'aviez

[1] Joann., XVII, 11. — [2] Luc., XXIV, 26.

ordonné de faire, je n'en ai pas omis la moindre chose. J'ai sacrifié ma vie pour le péché ; à votre tour, donnez, selon votre promesse, le salut et la liberté à tous les hommes [1] : *Justificabit ipse justus multos.* Et il est exaucé, et, autant qu'il dépend de lui, il apporte le salut à tous les hommes, parce qu'il a accompli tout ce que comportait son office de Rédempteur des hommes.

Mais aussi Dieu a voulu que ces créatures appelées et réservées par lui à une éternelle gloire se rendissent conformes au modèle divin de son Fils, et surtout pendant cette vie, afin que, tant que nous vivons, nous fassions, à l'exemple du Sauveur, toutes nos actions en vue de plaire à Dieu et d'exécuter ses volontés saintes, pour qu'à l'heure du trépas nous puissions nous écrier en mourant dans le Christ et avec le Christ : *Consummatum est*, Tout est accompli ! Mon Père, j'ai accompli la tâche que vous m'avez imposée en ce monde selon votre volonté et selon vos commandements : si jamais j'ai eu le malheur de les transgresser, j'ai, autant que j'ai pu le faire, satisfait à votre justice par une expiation volontaire ; je viens donc à vous, car j'ai tout accompli : *Opus consummavi quod dedisti mihi; nunc autem ad te venio.* Si nous ne pouvons dire cela à l'heure de notre mort, hélas ! nous serons

[1] Is., LIII, 10.

précipités dans les ténèbres extérieures, et d'autres recevront cette couronne de gloire que Dieu nous avait réservée. En vérité, je vous le dis, beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident, et posséderont avec Abraham, Isaac et Jacob le royaume des Cieux : mais les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures [1].

Afin de n'être pas exclus de ce règne de la gloire, observons donc avec ponctualité les commandements de Dieu et de sa sainte Église; détachons notre cœur de ce monde et de ses faux biens, et n'aspirons qu'aux biens éternels du ciel. A quoi nous servira la pompe, la vanité et l'orgueil du monde? A quoi nous serviront les richesses et les trésors de la terre? Ils ne peuvent rassasier le cœur humain, créé pour le ciel et qui ne trouve de repos et d'entière satisfaction qu'en Dieu. Efforçons-nous donc, à tout prix, d'atteindre la jouissance de ce bien suprême : et pour y parvenir tirons tout le parti possible de ce temps que Dieu nous accorde encore dans sa clémence. Sommes-nous coupables de péché, corrigeons dans le temps les fautes que nous avons commises, et ne différons pas jusqu'au jour où l'on nous dira : Le temps est fini pour vous, partez! il faut quitter ce monde, ce qui est fait est fait; partez! O mes frères, conver-

[1] Matth., VIII, 11.

tissons-nous sincèrement dès aujourd'hui ! Notre conscience ne nous reproche-t-elle rien, ne partons pas cependant sans avoir fait pénitence et sans incliner notre front. Suivons l'exemple de saint Augustin : à l'approche de la mort, il fit placer sous ses yeux les psaumes de David, et il les lut et les relut en versant des larmes abondantes. « Personne, » disait-il, « fût-il même « innocent de tout péché, ne doit avoir l'audace « de quitter la terre sans faire pénitence ! » Faisons de même, mes frères, et écrions-nous avec un cœur contrit et humilié : *O Dieu, ayez pitié de nous* !

III.

RÉFLEXIONS SUR LE SOIN DE NOTRE AME.

Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.

Mon père, je remets mon esprit entre vos mains.

(Luc., xxiii, 46.)

Jésus, ayant accompli tout ce que comportait l'œuvre de notre rédemption, laissa échapper un grand cri, pour nous faire connaître que ce n'était pas par nécessité, mais volontairement qu'il quittait cette vie mortelle; que l'amour seul pour les hommes l'y avait poussé : et ce cri fut une preuve de sa divinité; le Cen-

tenier lui-même le regarda comme un prodige; car un homme mourant n'a point la force de faire entendre sa voix d'une manière si éclatante. Puis notre Rédempteur remit son âme entre les mains de son Père céleste. *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum :* Mon Père, cette âme que j'ai tant de fois exposée pour mes brebis [1], je la remets enfin entre vos mains toutes puissantes, adorables et divines; car voici le moment où je dois vous obéir jusqu'à la mort. Jésus avait tout laissé aux autres : sa paix à ses apôtres, son corps à ses bourreaux, le pardon à ses ennemis, le paradis au bon larron, Jean à sa mère, ses vêtements aux soldats; il ne lui restait que son âme, et cette âme il la remet entre les mains de son père par ses dernières paroles : Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains, *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.*

Que cet exemple vous enseigne, mes frères, tout le prix que vous devez attacher à votre âme, et qu'il vous montre à qui vous devez la confier aux approches de la mort. Votre âme est ce que vous possédez de plus noble et de plus précieux : de plus noble, puisqu'elle est l'image de Dieu : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance [2]; » de plus précieux, car elle n'a pas été rachetée au prix de l'or ou de l'argent, qui

[1] Joann., x, 15. — [2] Gen., I, 26.

sont des biens périssables, mais au prix à jamais inappréciable du sang de Jésus-Christ [1]. Tout le monde et tous ses trésors et ses royaumes ensemble ne sont pas aussi précieux que cette âme. Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme? que donnera-t-il en échange de son âme [2]? La perte de l'âme surpasse toute autre perte; elle est irréparable. Celui qui perd de l'argent ou des biens perd quelque chose; celui qui perd son honneur perd davantage : mais celui qui perd son âme perd tout. Celui qui perd son bien sur terre ou sur mer, par des accidents et des malheurs fortuits, peut, si la fortune le favorise, recouvrer plus qu'il n'avait perdu; celui qui perd son honneur peut effacer cette tache par une bonne conduite, et regagner l'estime publique au bout d'un certain temps : mais celui qui perd son âme perd tout irréparablement.

Et que de fois cependant vous avez vendu cette âme au démon pour une bagatelle, pour un plaisir fugitif, pour une gloire imaginaire, pour une poignée d'argent! Quoi! dites-vous, est-il possible de pousser la démence jusqu'à vendre son âme à Satan? Hélas! oui, mes frères, et c'est la triste folie que vous faites chaque fois que vous péchez mortellement, ainsi que l'enseigne saint Augustin. Et combien de fois ne l'avez

[1] II Petr., i, 18. — [2] Matth., xv, 26.

vous pas fait? Il semble que l'étendue de cette perte soit dérobée à vos regards, tant vous la ressentez faiblement, tant elle vous inspire peu de regrets et de repentir! On pleure un petit dommage, et on voit d'un œil sec la perte la plus funeste! On est semblable à des petits enfants, qui font éclater leur douleur pour la perte d'un jouet, et à qui la perte d'un père ou d'une mère n'arrache pas une larme! Chose excusable, après tout, chez ces pauvres innocents, qui n'ont pas assez de raison pour apprécier tout le prix de leurs parents. Mais chez vous c'est une démence criminelle; car vous savez et vous avouez vous-mêmes que vous ne possédez pas de bien plus précieux et plus noble que cette âme! O hommes, ayez pitié de votre âme, qui est si chère à Dieu: *Miserere animæ tuæ placens Deo* [1].

Je porte toujours mon âme entre mes mains, disait le roi-prophète [2]; je suis toujours en danger de la perdre; aussi lui témoigné-je la plus vive sollicitude. Voilà ce que vous devez faire également. Vous devez toujours exercer sur votre âme la plus constante et la plus vigilante sollicitude; mais vous devez en redoubler surtout aux approches de la mort. C'est alors que vous devez la recommander et la remettre entre les mains de Dieu, la confier à ce même Dieu de qui

[1] Eccl., XXX, 24. — [2] Ps. CXVIII, 109.

vous l'aviez reçue : car, selon le grand Apôtre, soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous appartenons au Seigneur : *Sive vivimus, sive morimur, Domini sumus* [1]. Mais c'est négliger ce soin que de vous reposer avec trop de confiance sur la créature, impuissante cependant à sauver votre âme !

Le ciel vous visite par une maladie grave, qui vous menace longtemps d'une mort toujours prochaine : quelle difficulté de vous résoudre à faire une bonne confession, pour vous réconcilier avec Dieu et pour mettre vos comptes en règle avec lui ! Ne craignez-vous pas de mourir dans le péché ? Non. Et en qui donc vous confiez-vous ? J'espère que demain j'irai mieux. O mortel insensé, à qui confiez-vous votre âme ? au jour de demain ; et qui sait quel sera ce lendemain ? car, à l'heure que vous ne savez pas, viendra le Fils de l'Homme, et le jour du Seigneur vous surprendra comme un voleur pendant la nuit [2].

Vous avez longtemps joui de ce bien illégitime, et cela non sans de vifs remords de conscience : ne craignez-vous point de mourir dans cet état ? Non. Et qu'est-ce qui vous donne cette confiance ? J'ai recommandé à ma famille, à mes enfants et à mes héritiers de restituer le bien que j'ai possédé injustement ; ils m'ont promis d'exécuter fi-

[1] I Rom., XIV, 8. — [2] I Thess., V, 2.

dèlement ma volonté. O homme, à qui confiez-vous votre âme? à votre femme, à vos enfants, à vos proches, qui, dès qu'ils ne vous auront plus sous les yeux, banniront de leur cœur jusqu'à votre souvenir! Ne vaudrait-il donc pas mieux vous confier au Seigneur avec le roi-prophète que de vous reposer sur les enfants des hommes, en qui il n'est point de salut [1]?

Vous avez commis tant de péchés et vous en avez si peu fait pénitence : ne craignez-vous pas d'expier un jour en l'autre monde ce que vous négligez en celui-ci? ne craignez-vous pas de devoir satisfaire au centuple à la justice divine? Non. Et qui soutient votre confiance? Mes amis. Croyez-moi, vous vous tromperez; mais il sera trop tard quand vous l'éprouverez. Quoi! vos amis feraient pour vous ce que vous-même vous négligez de faire? Eux qui pendant leur vie négligent leur propre salut, croyez-vous qu'après votre mort ils assistent votre âme de leurs prières, de leurs aumônes, de leurs jeûnes, de leurs œuvres méritoires? Il est bien dangereux de vous reposer ainsi sur vos amis, et Dieu sait combien se sont trouvés déçus dans cet espoir téméraire!

Ayez donc toujours une vigilante sollicitude pour votre âme, mes frères : vivez toujours bien; haïssez, fuyez, détestez le péché, et surtout celui

[1] Ps. CXVII, 8.

qui tue l'âme. Si jamais vous avez eu le malheur d'y succomber, débarrassez-vous-en au plus vite; si vous possédez un bien inique, restituez-le; si vous voulez mettre votre âme en sûreté, faites de dignes fruits de pénitence : en un mot, confiez, avec Jésus mourant, votre âme à Dieu, et à Dieu seul, entre les mains de qui sont les âmes des justes[1]. Dites avec lui : Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains; car vous êtes tout mon appui et toute ma protection. Ne me repoussez pas, vous qui êtes l'unique fin de mon existence, pour qui je suis créé; vous qui êtes l'unique bien qui puisse jamais rassasier mon âme : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.*

IV.

NOS PÉCHÉS SONT LA CAUSE DES SOUFFRANCES ET DE LA MORT DE JÉSUS.

Inclinato capite, tradidit spiritum.
Ayant incliné la tête, il rendit l'esprit.
(JOANN., XIX, 30.)

Jésus, après avoir recommandé son âme à son Père céleste, rendit le dernier soupir. La voix lui manque, la respiration s'arrête, son visage pâlit,

[1] Sap., III, 1.

il incline la tête et il rend l'esprit : *Inclinato capite, tradidit spiritum.* Jésus, Jésus a rendu l'âme! celui qui donne à tout la vie meurt de la mort! *Tradidit spiritum.* O spectacle terrible! Le soleil se cache à midi, à l'heure où il darde ordinairement ses feux les plus éclatants; le soleil voile ses rayons sous d'épaisses ténèbres qui couvrent toute la terre; les rochers s'entr'ouvrent; la terre tremble; les morts se lèvent de leurs tombeaux ; tout annonce la mort d'un Dieu; tout s'élève contre ses bourreaux; tout appelle vengeance sur le sang innocent! Mais sur qui s'appesantira cette vengeance effroyable ? Chrétiens qui m'écoutez ici, tremblez pour vous-mêmes!

Nous lisons dans le Deutéronome [1] qu'autrefois, quand on découvrait un meurtre dont l'auteur était inconnu, on assemblait les anciens des villes voisines, et, la main sur le cadavre, on leur faisait jurer qu'ils n'avaient eu aucune part à ce crime. Il ne s'agit pas aujourd'hui de la mort d'un homme, vous le savez, mes frères, mais du meurtre d'un Dieu! Et si ce crime exercé contre un homme est si affreux, parce que tout homme porte en lui l'image de Dieu, concevez, si vous pouvez, combien c'est un horrible forfait que de le commettre contre un Dieu en personne!

[1] Deut., XXI.

Voyez le Dieu découvert sur le Calvaire, au milieu de vos cités, mis en lambeaux, meurtri, tué ! Il est certain que tous les pécheurs ont participé à cet abominable crime ; et, pour distinguer les innocents des coupables, ce ne sont pas seulement les anciens des villes voisines, mais ce sont tous les peuples de la terre qui sont appelés à jurer, la main levée sur ce cadavre divin, qu'ils ne sont pas complices du déicide ! Je vous appelle donc du haut de cette chaire, vous tous qui êtes ici présents ! Ames chrétiennes, approchez ; posez la main sur cette dépouille sacrée, sur ce cadavre encore sanglant : déclarez ici, affirmez sous serment que vos mains n'ont point attenté à sa vie, qu'elles n'ont pas ouvert ce flanc, percé ces pieds, éteint ces yeux, qu'elles ne se sont pas trempées dans le sang divin ! Jurez que ce ne sont pas vos crimes qui l'ont trahi, flagellé, couronné, crucifié, abreuvé de fiel et de vinaigre, mis à mort !

Et vous, corps sacré, présent ici sous mes regards et sous mes mains, entendez les serments qu'ils vont faire, recevez-les et dissipez les soupçons qui planent sur eux, s'ils osent jurer qu'ils n'ont point été vos meurtriers !

Venez donc : mais, coupables, tremblez d'approcher ; car le parjure serait commis sur le corps même du juge qui doit le punir ! Venez, vous tous qui êtes innocents : voici ce cadavre,

étendez la main et jurez ! Mais quoi ! vous frémissez tous ; aucun de vous n'ose avancer, vous craignez d'être parjures ! Hélas ! et vous ne craignez pas sans motifs ! Avare sordide, c'est toi qui as, comme Judas, vendu Jésus pour une poignée d'argent ! Impudique, c'est toi qui l'as si cruellement flagellé par tes immondes plaisirs ! Orgueilleux, c'est toi qui l'as couronné de soixante-douze épines par ta vanité et ton luxe ! Vindicatif, c'est toi qui l'as cloué à ce bois d'infamie ! Ivrogne, c'est toi qui as offert à sa soif brûlante le fiel et le vinaigre ! C'est nous tous, enfin, qui sommes coupables de sa mort : car tous nous sommes pécheurs ; et si quelqu'un affirme le contraire, il en impose, et la vérité n'est point en lui [1]. Et si nous sommes tous pécheurs, c'est donc nous qui avons tué le Fils de Dieu ! Oh ! oui, Seigneur Jésus, c'est nous qui vous avons livré à la mort par nos péchés ! c'est nous qui vous avons fait mourir ! c'est nous qui avons été vos bourreaux et vos meurtriers !

Un Amalécite ayant tué Saül, cette nouvelle, arrivée à la cour de David, y produisit un grand deuil [2]. David s'écriait avec indignation : Comment avez-vous osé porter la main sur l'oint du Seigneur et le mettre à mort? *Quare non timuisti mittere manum tuam, ut occideres christum Do-*

[1] Joann., I, 8. — [2] II Reg., I.

mini? et il fit sur-le-champ égorger le meurtrier : *Percussit illum, et mortuus est.* Ames chrétiennes, si l'assassin de Saül est puni d'une manière si rigoureuse, que sera-ce de nous? à quels épouvantables châtiments ne devons-nous pas nous attendre, nous qui avons crucifié et mis à mort le Roi des Rois, le Dieu du ciel et de la terre?

Sans doute notre crime est énorme et mérite un supplice terrible; mais il nous reste encore une espérance de grâce. Saint Pierre disait en s'adressant aux Juifs : « Vous avez donné la mort à l'auteur de la vie [1]; il n'est qu'un moyen de réparer ce monstrueux forfait; c'est d'en faire pénitence : » *Pœnitemini.* Voilà ce qu'il nous faut faire. Quoique nous soyons les bourreaux et les meurtriers de Jésus, nous n'avons rien à craindre si nous faisons réellement pénitence. Si grand que soit notre crime, l'amour de Jésus le surpasse encore en grandeur. Jésus nous pardonne nos péchés; il les oublie et nous donne son amour, si notre conversion est véritable, si notre pénitence est vive, parfaite, sincère et durable.

Renonçons donc sans hésitation à nos péchés. Qui donnera des pleurs à nos yeux pour les déplorer? qui remplira nos cœurs de repentir? qui inondera notre âme d'amertume? O cieux, ô terre,

[1] Act., III, 15.

soyez témoins de nos regrets, comme vous l'avez été de notre malice et de notre horrible déicide! Aurions-nous encore l'audace de pécher ? ne serions-nous pas prêts à mourir plutôt que de commettre encore un seul péché ?

Lorsque Joseph, comblé des bienfaits, de la faveur et de l'affection de Putiphar, se vit un jour sollicité à l'adultère par la femme de ce ministre, il lui répondit, en se rappelant toute la tendresse de son maître : « Comment pourrais-je faire un tel mal et pécher si cruellement contre mon seigneur [1] ! » Suivez cet exemple, mes frères. Si vous êtes portés à l'imposture, à l'injustice, au vol, pensez que ce sont ces péchés qui ont trahi Jésus et qui l'ont livré à la mort. Comment, direz-vous alors, comment pourrais-je commettre ce mal et pécher contre mon Seigneur? Si de sales pensées vous obsèdent, si vous êtes tentés d'impudicité, si votre chasteté est en péril, songez à la cruelle flagellation que Jésus a essuyée pour expier notre sensualité; et, pénétrés de son amour, vous vous écrierez : Comment pourrais-je commettre ce mal et pécher contre mon Seigneur? Enfin, à quelque péché que vous soyez sollicités, songez toujours au grand bienfait de votre Rédemption ; songez que vous aviez mérité la mort, et une mort éternelle; car il est

[1] Gen., XXXIX, 9.

écrit : « L'âme qui a péché mourra [1]; » et que Jésus, par sa mort, a levé cet arrêt et vous a affranchis de l'éternelle damnation qui pesait sur vous. Songez à cela, et en même temps contemplez votre Rédempteur, qui, du haut de sa croix, vous dit, comme autrefois Isaac disait à Ésaü : *Et tibi post hæc, fili mi, ultra quid faciam* [2] ! O homme, ô mon enfant bien aimé, que puis-je faire de plus pour vous que ce que j'ai fait? pourrais-je vous donner des témoignages plus grands de mon amour? Comptez mes plaies, si vous pouvez le faire; voyez mes mains déchirées, mes pieds transpercés, mon flanc ouvert par une lance : puis-je faire davantage pour gagner votre amour? Fussiez-vous plus insensibles et plus durs que la pierre, ces paroles vous toucheront et vous inspireront une vive horreur du moindre péché. Comment pourrais-je commettre ce mal, direz-vous, et pécher contre mon Seigneur! pécher contre Jésus, qui a tant souffert pour moi! pécher contre Jésus, qui a effacé mes péchés! pécher contre Jésus, qui m'a réconcilié avec son Père céleste! pécher contre ce bon et miséricordieux Jésus, le crucifier derechef et l'exposer aux outrages? Non, mon Sauveur et mon Rédempteur, désormais je ne pécherai plus contre vous : mais, en reconnaissance de votre amour

[1] Ez., XIII, 4. — [2] Gen., XXVII, 37.

et de vos bienfaits, je vous aimerai tous les jours de ma vie; je vous aimerai et n'oublierai jamais, ô divin garant de mon âme, que vous avez sacrifié votre vie pour mon salut : *Gratiam fidejussoris ne obliviscaris; dedit enim pro te animam suam* [1]. Ainsi soit-il.

[1] Eccl., XXIX, 20.

QUATRIÈME PARTIE.

PREMIÈRE MÉDITATION.

I.

INSTRUCTION SUR L'UTILITÉ DE LA MÉDITATION DES SOUFFRANCES DE JÉSUS-CHRIST.

O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus !

O vous tous qui passez par la voie, arrêtez-vous et contemplez s'il est une douleur égale à ma douleur !

(THREN., I, 12.)

C'est une douleur excessive, mes frères, que celle que Jésus-Christ a soufferte pour nous, et c'est un sentiment commun à tous les théologiens que ses douleurs ont surpassé tout ce que l'homme a jamais pu souffrir et a jamais souffert en cette vie. C'est ce que le Sauveur nous révèle en ces paroles du prophète Jérémie : *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et vi-*

dete si est dolor sicut dolor meus! O vous tous qui passez par la voie, arrêtez-vous et regardez s'il est une douleur égale à ma douleur!

La contemplation de cette douleur produit en nous les plus salutaires effets : rien, en effet, n'est plus capable d'embraser notre cœur de l'amour divin; rien n'est plus efficace pour nous faire espérer le salut avec confiance; rien n'est aussi puissant pour exciter en nous une profonde aversion du péché.

Qui ne se trouvera forcé d'aimer le Fils de Dieu quand il sera convaincu que celui-ci l'a aimé le premier? Considérez donc que pour vous sauver il a été saisi par trahison, mensongèrement accusé, cruellement maltraité. Considérez que ses mains et ses pieds ont été percés de gros clous, son front couronné d'épines, son visage profané par des soufflets, tout son corps déchiré par la flagellation, tous ses membres disloqués par la brutale extension de son corps sur la croix. Considérez qu'il mourut enfin après avoir enduré les plus atroces souffrances dans son corps et les plus amères peines dans son âme, et cela pour rendre à l'homme mort par le péché la vie de la grâce. Considérez que Jésus-Christ, comme dit saint Chrysostome, n'aurait pas hésité à faire pour un seul ce qu'il a fait pour tous les hommes à la fois. Considérez toutes ces choses, et à cette réflexion vous vous sentirez

comme enflammés d'un feu surnaturel [1] ; l'amour du Christ, pour m'exprimer comme l'Apôtre, vous imposera un retour de tendresse : *Charitas Christi urget nos* [2]. Car serait-il possible que vous refusiez votre amour à un Dieu qui s'est anéanti lui-même par amour pour vous [3] ; à un Dieu qui vous a aimés d'un amour éternel, qui a eu pitié de vous [4] ; à un Dieu qui a daigné mourir pour vous alors que vous étiez ses ennemis [5] ? « Ah ! » dit saint Augustin, « c'est avoir l'âme « trop dure que de ne vouloir, sinon aimer le « premier, récompenser au moins l'affection par « un tendre retour ! »

De même que la méditation de la cruelle passion de Jésus-Christ allume en nos cœurs le feu de l'amour divin, de même aussi il inspire à notre âme la confiance et l'espoir du salut. Saint Augustin dit qu'il n'est rien d'aussi capable d'animer notre espérance que la passion du Sauveur, où Dieu nous a prouvé combien il nous estimait, combien il nous aimait : *Quanti nos penderet Deus, quantumque diligeret.* Pourriez-vous croire, demande saint Thomas de Villeneuve, qu'un Dieu mort pour ne point vous damner, pécheurs, vous damnerait lorsque vous abjurez votre péché ? vous repousserait-il lorsque vous approchez de lui celui qui venait vous

[1] Ps. XXXVIII, 4. — [2] II Cor., V, 14. — [3] Phil., II, 7. — [4] Jerem., XXXI, 3. — [5] Rom., V, 10.

chercher alors que vous le fuyiez? L'homme ne veut pas perdre ce qu'il achète au prix de son argent : Dieu voudrait-il perdre ce qu'il a payé de son sang? O consolante pensée! fussé-je prêt à désespérer, elle ferait revivre l'espoir en mon âme!

Voici ce qui arriva à saint Bernard. Ce saint, dans sa dernière maladie, se sentit troublé de craintes et tenté au désespoir : mais il pensa aux souffrances de Jésus-Christ, et le souvenir des mérites de Jésus-Christ dissipa sur l'heure cet abattement funeste; dans le transport de son amour, il se disait à lui-même : « Vos plaies, ô mon Jésus, vos plaies sacrées sont mes mérites: *Vulnera tua, merita mea.* »

Un troisième avantage que nous retirons de la méditation des souffrances du Sauveur, c'est que cette méditation nous fait concevoir une vive aversion du péché. En effet, qui ne redoutera pas le péché en songeant et en voyant que le Seigneur l'a puni si terriblement en la personne de Jésus-Christ lui-même, de ce Fils bien-aimé en qui il déclare avoir mis toutes ses complaisances [1]? S'il n'a pas épargné son propre fils, qui s'était seulement chargé des péchés de l'humanité, que sera-ce de nous, devons-nous nous demander, de nous qui en avons commis un si grand nombre, et qui bu-

[1] Matth., XVII, 5.

vons chaque jour encore l'iniquité comme l'eau? A cette réflexion nous craindrons, et, selon le conseil du vieux Tobie à son fils, nous nous garderons bien de consentir au péché : *Cave ne aliquando peccato consentias*[1].

Ce que je viens de dire est suffisant déjà pour nous engager à la méditation continuelle des souffrances et de la mort de Jésus-Christ; mais ajoutons encore que cette pratique est des plus agréables à notre divin Rédempteur : les faveurs qu'il a accordées à ses saints pour cette cause ne nous permettent aucun doute à cet égard. Saint François, saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin puisèrent dans la méditation des souffrances du Sauveur l'abondance de tous les biens qu'ils demandaient, et c'est aussi par ce moyen qu'ils atteignirent un si haut degré de sainteté et de perfection.

Blosius rapporte que Dieu révéla un jour à sainte Gertrude que chaque fois qu'on contemple dévotement l'image de Jésus crucifié on attire sur soi la clémence divine. Aussi les saints tirèrent un grand fruit de cette contemplation pieuse : partout ils portaient avec eux l'image du crucifix, objet de leur vénération et de leurs hommages; le contempler était leur bonheur, leur joie, leur plus grande félicité; et cette pratique est si

[1] Job, IV, 6.

agréable au Sauveur qu'il voulut en donner une preuve éclatante à saint François-Xavier : « Au « milieu d'une tempête, une vague fit tomber « dans la mer le crucifix du saint; arrivé sur le « rivage, Xavier, triste et affligé, désirait avec « ardeur de revoir l'image de son divin maître; « et voilà que tout à coup il vit venir à lui un « poisson qui portait le crucifix élevé entre ses « nageoires : le saint s'approcha, et, avec des lar- « mes de tendresse et d'amour, reçut l'image « sainte et la pressa vivement sur son cœur. » Ne puis-je pas m'écrier ici avec le prophète Jérémie : Oh! que le Seigneur est bon envers l'âme qui le cherche avec un amour sincère [1]!

Puisque les effets d'une pieuse méditation sur les souffrances et la mort de Jésus-Christ sont si avantageux et si salutaires, et puisque cette pratique est si agréable à notre divin Rédempteur, je crois ne pouvoir mieux employer le saint temps de Carême qu'à vous prêcher l'Homme-Dieu crucifié.

Courage, ô mon âme, la souffrance de Jésus commence; suivez-le fidèlement, dites-lui du fond du cœur ce qu'Éthaï disait à David [2] : Aussi vrai que Dieu est vivant, ô mon Jésus, partout où vous irez, à la vie, à la mort, je serai votre serviteur; je vous suivrai au jardin des Olives,

[1] Thren., III, 15. — [2] II Reg., XV, 21.

chez Anne, chez Pilate, chez Caïphe, chez Hérode, je vous suivrai et ne vous quitterai point; sur le Calvaire même, sur le lieu du gibet, je vous accompagnerai; partout où vous irez, là sera votre serviteur : *In quocumque loco fueris, ibi erit servus tuus.*

Et vous, âmes chrétiennes, venez écouter avec un cœur docile mes enseignements, ou plutôt ceux du Sauveur lui-même; venez, comme venait autrefois à lui la foule avide d'accomplir sa parole [1]. Gardez-vous de vous y rendre comme les disciples des Pharisiens et les partisans d'Hérode : *Ut caperent eum in sermone*, pour le surprendre dans ses discours [2]. Loin de vous cet endurcissement et cette malice; laissez-vous convaincre par l'évidence de la vérité.

Aimable Jésus, répandez sur nous tous votre bénédiction, et faites-nous ressentir la vertu de votre parole sainte. Éclairez notre intelligence, dissipez-en les ténèbres, afin que nous ne devenions pas semblables à ceux dont saint Jean a dit que, quoique vous opérassiez de grands prodiges parmi eux, ils ne croyaient néanmoins pas en vous : *Cum autem tanta signa fecisset coram eis, non credebant in eum* [3].

[1] Luc., v, 1. — [2] Matth., xxii, 15. — [3] Joann., xii, 37.

II.

RÉFLEXIONS SUR LE MÉPRIS DE DIEU.

Quid vultis mihi dare? et ego eum vobis tradam.

Que voulez-vous me donner? et moi je vous le livrerai.
(MATTH., XXVI, 15.)

Après que le Seigneur eut mangé l'agneau pascal avec ses disciples, conformément à la loi de Moïse; après qu'il eut lavé leurs pieds et ceux même de Judas avec amour et humilité; après qu'il les eut nourris tous de sa chair sacrée, le démon entra en Judas, et celui-ci quitta l'assemblée des disciples pour accomplir sa trahison: *Tunc abiit.* Alors il se retira comme un autre Caïn de la présence du Seigneur; il alla trouver les grands-prêtres, et leur dit: Que voulez-vous me donner? et moi je vous le livrerai: *Quid vultis mihi dare?*... Voyez l'infâme trafiquant; voyez combien il fait peu d'estime de son Seigneur et de son maître! Non-seulement il le met à prix, mais il offre à la prudence des Juifs envieux de le leur livrer à tel prix qu'ils voudront lui en donner. Que me donnez-vous, dit-il? et je vous le livrerai.

Si vile que fût cette proposition, elle sonna agréablement aux oreilles des prêtres; ils se ré-

jouirent, dit l'Évangile de saint Luc, et ils convinrent de lui donner de l'argent. Saint Matthieu dit qu'ils lui offrirent ce qu'on avait coutume de payer pour un esclave à cette époque, c'est-à-dire trente deniers d'argent.

Voilà le prix de votre Jésus, mes frères! Il ne pouvait être taxé plus haut, et longtemps auparavant il s'était plaint de cet outrage par la bouche du prophète Zacharie : Ils m'ont estimé à trente deniers [1]. Nous lisons qu'Absalon avait vendu pour deux cents sicles sa longue et épaisse chevelure; et le plus beau des enfants des hommes ne vaudra pas davantage!

O Père céleste, comment pouvez-vous souffrir que ce Fils si cher et si aimé, en qui vous avez mis toutes vos complaisances [2], soit estimé à si vil prix et si honteusement marchandé? O Saint-Esprit, n'êtes-vous pas désolé de voir ce temple que vous avez consacré, que vous avez oint et embelli de tous les trésors de la grâce, vendu pour trente deniers d'argent? Et vous, anges de paix, pourrez-vous voir sans verser des larmes amères que l'objet de votre béatitude, que celui que vous aspirez à contempler [3] ne soit pas estimé à une valeur plus élevée que le plus vil des esclaves? Cieux et terre, ne frémissez-vous pas de voir votre créateur devenir l'objet d'une appréciation si injurieuse!

[1] Zach., XI, 12. — [2] Matth., XVII, 5. — [3] I Petr., I, 12.

Arrière, grands-prêtres! arrière avec vos trente deniers! mon Jésus est infiniment plus précieux! Trente deniers! est-ce là un prix comparable à Jésus? Vous, hommes du conseil, est-ce là une offre? pour vous rendre enfin maîtres de ce Jésus de Nazareth, tant de fois échappé de vos mains, est-ce là ce qui vous reste? Les Philistins offrirent autrefois onze cents deniers d'argent à Dalila pour qu'elle leur livrât Samson [1]; et vous n'offrez que trente deniers à celui qui se charge de livrer Jésus à votre fureur? Si le marché vous séduit, prouvez-le; osez faire au moins une offre sortable! Qui voudrait vous livrer son maître pour le faire mourir, et cela pour trente deniers d'argent? Allez donc! ce n'est pas là un prix qui puisse tenter Judas de vous vendre son maître et de vendre son âme à Satan!

Mais, hélas! j'ai mal jugé le traître : à peine le prix est-il offert qu'il approuve le marché et promet de livrer Jésus! Nous avons vu Joseph, qui était la figure de Jésus, vendu comme esclave aux Ismaélites pour vingt sicles, sur la proposition de son frère Juda [2]. Mais l'ombre peut-elle être comparée à la lumière et l'image à la réalité? Fils de Jacob, comme l'était Joseph, qu'est-il, en comparaison du Fils de Dieu, comme l'est Jésus?

[1] Jud., XVI, 5. — [2] Gen., XXXVII, 28.

N'est-ce pas là un abominable forfait, une exécrable ingratitude? Judas, un des douze, un apôtre du Seigneur, à qui rien ne manquait [1]; Judas, qui entendait le Christ prêcher tous les jours; Judas, témoin oculaire de tous les miracles du Sauveur; Judas, un familier de Jésus, devient un voleur, un apostat, un traître, qui vend son propre maître! Est-ce là la récompense de tant de bienfaits dont le Christ avait comblé Judas?

Qu'il serait à désirer que cet infâme n'eût point d'imitateurs parmi nous! Combien d'hommes, hélas! font moins de cas de Jésus que n'en fit Judas lui-même! Trente deniers : hélas! bien moins suffit parfois pour le trahir, le renier et l'exposer à l'infamie! Un avare ne vend-il pas son divin Sauveur pour une vile poignée d'argent? Un ivrogne ne vend-il pas Jésus pour une sale débauche? Un médisant, un calomniateur ne vendent-ils pas Jésus pour le léger plaisir qu'ils se forgent de déchirer l'honneur de leur prochain? Un impudique ne vend-il pas son Sauveur et son Dieu, dans le calme de son cœur, pour satisfaire un désir honteux ou assouvir une passion dégoûtante?

Chrétiens, écoutez ces paroles et gravez-les dans votre mémoire : la malice de bien des hom-

[1] Luc., XXII, 35.

mes de nos jours surpasse, sous un certain rapport, la malice de Judas; car ce misérable traître ne le vendit qu'une fois, tandis qu'une foule de chrétiens ont réitéré cette horreur des milliers de fois!

N'est-il pas à craindre, hélas! qu'un jour ils pleurent amèrement leur crime! Lorsqu'Ésaü vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, il ne conçut pas d'abord toute l'étendue de sa perte; mais quand il eut rassasié sa faim et sa gourmandise, oh! alors il poussa un cri terrible, un effroyable hurlement de rage! Pécheurs, vous perdez aujourd'hui votre Dieu sans y prendre garde; vous satisfaites vos passions, vous cédez à vos instincts, vous savourez les douceurs du péché : mais un temps viendra aussi pour vous où vous estimerez davantage ce Dieu en qui réside la jouissance du vrai bonheur; un temps viendra où, oppressés de remords et d'angoisses, vous gémirez et vous sangloterez dans l'amertume de votre âme, parce que vous aurez perdu alors la bénédiction paternelle de ce Dieu et vos droits à son céleste héritage. Qu'il vous sera terrible et douloureux alors d'entendre, au lieu de ces consolantes paroles : Venez, les bénis de mon Père, venez prendre possession du royaume qui vous est préparé avant l'origine du monde[1];

[1] Matth., xxv, 34.

d'entendre, dis-je, au lieu de ces paroles de consolation, cet anathème foudroyant : Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui est préparé pour Satan et ses suppôts!

Pour éviter que cette malédiction tombe sur nous, mes frères, sachons, dans le temps, faire une juste estime de Jésus : il est notre plus grand trésor; il est notre bien unique et suprême! Santé, fortune, amis, tout ce que vous aimez hors de Dieu, perdez-le, peu importe : mais perdre Jésus, dit le pieux Thomas à Kempis, c'est trop perdre; c'est perdre plus que l'univers entier!

Nous devons donc prendre la ferme résolution de ne plus le quitter, de ne plus le vendre, de ne plus le trahir. Qu'il nous suffise qu'il ait été une fois livré et vendu pour nous aux prêtres et aux pharisiens; ne renouvelons pas le scandaleux forfait de Judas. Servons-le comme notre Seigneur, obéissons-lui comme à notre maître, honorons-le comme notre Dieu. Promettons-lui de lui rester fidèles, fidèles jusqu'à la mort. Que rien ne soit capable de nous détacher de son amour. Sachons pour lui ne craindre ni les pierres, comme Étienne; ni les glaives, comme Paul; ni les croix, comme Pierre; ni les dards, comme Thomas; ni les bûchers, comme Laurent; ni les flèches, comme Sébastien : en un mot, ne craignons aucun des supplices que nous

pourrions subir pour Dieu et sa sainte loi, et préférons de mourir plutôt que de l'offenser!

O Sauveur inappréciable, fidèle amant de nos âmes, nous gémissons de vous avoir tant de fois livré pour moins de trente deniers; nous détestons amèrement cette conduite infâme! Aussi nous vous prions, nous vous conjurons qu'il vous plaise nous faire miséricorde, et nous accorder la grâce de vous aimer désormais pardessus tout! *Ayez pitié de nous, ô mon Dieu!*

III.

RÉFLEXIONS SUR L'AVANTAGE DES SOUFFRANCES ET DE L'ADVERSITÉ.

Assumit Petrum et Jacobum et Joannem secum.
Il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean.
(MARC., XIV, 33.)

Quand Absalon, ce fils rebelle, cherchait à ravir à son père le trône et la vie, David fugitif, avec une suite peu nombreuse, accompagné de l'arche du Seigneur, traversa silencieux et nu-pieds le torrent de Cédron pour chercher un asile sur le mont des Oliviers [1]. Ce grand roi, réduit à une telle extrémité, offrait sans doute un lamen-

[1] I Reg., XV, 23.

table spectacle. Tous ceux qui le voyaient pleuraient à haute voix : *Omnesque flebant voce magna.* Mais ce fut un spectacle bien plus touchant et bien plus douloureux encore celui du Roi des rois, du Créateur de l'univers, de l'Homme-Dieu traversant le torrent de Cédron et se rendant avec quelques apôtres au jardin des Olives, non en fugitif, comme David devant Absalon, mais pour aller à la rencontre du misérable qui doit le trahir et le livrer au supplice !

Jésus, arrivé à l'entrée du jardin, ordonna à huit de ses disciples de s'y arrêter, et prit avec lui les trois autres, qui étaient Pierre, Jacques et Jean : *Assumit Petrum et Jacobum et Joannem secum.* Ces trois disciples l'accompagnaient toujours, ils possédaient toute son affection et souvent il leur avait révélé ses mystères.

Pourquoi Jésus ne prend-il avec lui que ses meilleurs amis? quel peut être le but de ce dessein providentiel? C'est pour leur apprendre qu'ils doivent l'accompagner dans ses souffrances s'ils veulent participer un jour à sa consolation [1]. C'est pour les convaincre qu'il n'est point d'autre voie qui mène à la gloire, dont ils avaient pu contempler l'éclat sur le mont Thabor, que la voie de la souffrance et de la tribulation. C'est pour leur prouver qu'il exerce ses

[1] II Cor., I, 7.

meilleurs amis, qu'il les éprouve, les purifie par les chagrins et les douleurs, comme l'on est éprouvé par le feu : *Tanquam aurum in fornace probavit illos* [1].

Que ce dessein est consolant! qu'il est doux de songer que l'amertume des croix et des souffrances, que nous goûtons parfois, est une preuve que Dieu nous aime [2]! Il est indubitable que les tribulations des justes furent, en tout temps, multipliées [3]. Ouvrez l'ancienne loi, vous verrez Isaac, Jacob, Moïse, tous ceux qui furent agréables à Dieu en proie à l'oppression et aux souffrances [4]. Tobie, si saint qu'il fût, en reçut sa part; il fut éprouvé, et pourquoi? L'ange le lui explique : parce qu'il était cher à Dieu : *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te* [5].

Feuilletez l'Évangile, les Épîtres, les Actes des Apôtres; partout vous découvrirez que la persécution est l'héritage de ceux qui aspirent à une vie pieuse [6]. Saint Augustin donne à entendre qu'il n'est pas de serviteur de Jésus-Christ qui puisse être exempt de douleurs : saint Grégoire va plus loin; il ose affirmer que celui qui essuie moins de tribulations vit aussi moins dévotement.

Que cette pensée vous console, hommes affli-

[1] Sap, III, 6. — [2] Prov., III, 12. — [3] Ps. XXXIII, 20. — [4] Jud., VIII, 23. — [5] Job, XII, 13. — [6] II Tim., III, 12.

gés et indigents ! N'enviez pas le sort des pécheurs que vous voyez fleurir au sein de la joie, de la prospérité et des délices. C'est la récompense que Dieu leur accorde pour le peu de bien qu'ils font; ils reçoivent dès cette vie toute leur récompense : *Receperunt mercedem suam*[1]. Ils n'ont à attendre après la mort qu'une éternité de tourments ! Mais vous, justes, vous qui passez vos jours dans le deuil, dans la douleur, dans les revers, que l'avenir soit votre espérance ! Ce que vous souffrez ici-bas efface les souillures légères de vos rares péchés, accroît vos mérites, et consolide l'assurance de votre salut. Heureux si même on vous persécute, si l'on vous calomnie et vous opprime! heureux, dis-je, car votre récompense sera surabondante dans le ciel[2]!

Tels sont les consolations et les avantages que procurent aux justes les souffrances : mais elles ne sont pas moins salutaires pour les pécheurs; car n'est-ce pas la souffrance qui engendre le dégoût du péché? n'est-ce pas elle qui leur fait élever leur regard vers le Très-Haut? Dans l'abattement de la douleur, dit Isaïe, on recherche Dieu : *Domine, in augustia requisierunt te*[3].

En effet, quand l'épouse infidèle à son mari revient à lui, n'est-ce pas après n'avoir trouvé de

[1] Matth., VI, 2. — [2] Matth., V, 11. — [3] Is, XXVI, 36.

toutes parts qu'amertume et chagrins? *Vadam et revertar ad virum meum priorem, quia bene mihi erat tunc, magis quam nunc* [1]. Quand Manassès fit-il pénitence? N'était-ce pas dans les cachots de Babylone, lorsqu'il y gémissait enchaîné? Quand les Israélites obéirent-ils à Dieu? Rebelles dans la prospérité, ils se soumettent à lui dans les revers; leurs infirmités se multiplient, et ils s'empressent de se rapprocher du Seigneur : *Multiplicatæ sunt infirmitates ; postea acceleraverunt* [2].

Quel moyen Dieu emploie-t-il pour ramener à son père l'enfant prodigue? Le sentiment de ses misères, dit saint Grégoire : *Oculos quos culpa claudit pœna aperit*. Quand il possédait tout en abondance, il ne voyait pas la funeste abjection de la chute : la pauvreté et le besoin la lui font cruellement sentir.

C'est par cette voie aussi, mes frères, que Dieu tente de vous ramener à lui. Il vous envoie des maux, des chagrins, des tourments, pour vous faire apercevoir ce que vous dérobaient les délices. S'il agit de la sorte, croyez-moi, c'est une preuve qu'il vous aime encore et qu'il veut un jour vous sauver : mais s'il vous laisse persister dans le vice sans vous troubler par ses châtiments, ah! c'est qu'il est courroucé

[1] Osee, II, 7. — [2] Ps. XV, 4.

contre vous et qu'il vous réserve plus tard un supplice sans fin ; les saints Pères l'ont déclaré : Si Dieu diffère le châtiment du pécheur, ce n'est que pour le lui faire plus vivement sentir dans la suite.

IV.

RÉFLEXIONS SUR LA CRAINTE DU PÉCHÉ.

Tristis est anima mea usque ad mortem.

Mon âme est triste jusqu'à la mort.

(MATTH., XXVI, 38.)

A peine notre aimable Sauveur fut-il entré dans le jardin des Oliviers qu'il se trouva saisi d'une crainte, d'une anxiété et d'un accablement extraordinaires : jamais on ne vit un homme réduit à un état si pitoyable. La douleur de David après la transgression de la loi divine, l'amertume et le zèle d'Élie à la vue du scandale et de l'idolâtrie d'Israël, la désolation et les pleurs de Jérémie sur l'infidélité de Jérusalem n'étaient qu'une ombre affaiblie de la douleur, de l'amertume et de la désolation qui vinrent assaillir le Rédempteur au jardin des Olives. Avec quelle voix lamentable je l'entends s'écrier : Mon âme est triste jusqu'à la mort !

Quel langage ! est-ce celui d'un Dieu, de ce Dieu qui, peu d'instants auparavant, parlait de sa

mort avec une si merveilleuse sérénité [1], qui en déterminait, victime volontaire, le mode et le chemin [2], qui désignait le traître et qui l'engageait à mettre à exécution son exécrable dessein? Quoi! est-ce là cet homme, ce même homme qui maintes fois enseigna le mépris de la vie [3], qui désirait avec ardeur d'être baptisé dans son sang et qui n'était venu en ce monde que pour y être une victime, un objet d'anathème et d'imprécation? Quoi! c'est ce même homme qui s'écrie aujourd'hui : Mon âme est triste jusqu'à la mort! *Tristis est anima mea usque ad mortem!*

C'est lui-même, mes frères; un miracle de son amour le jette en cet abandon. Son amour, plus fort que la mort, plus cruel que les bourreaux, lui présente un calice amer de souffrances! Il lui représente, il lui montre les clous, les verges, la croix, la lame qui le percera sur le Calvaire; il fait résonner à son oreille, il lui fait entendre les railleries, les injures, les blasphèmes qui le suivront. L'Agneau sans tache sent déjà ses membres meurtris et déchirés; il voit ruisseler son sang, il sent son âme s'envoler de lui.

Sa douleur s'accroît à la prévision lucide et claire de la fuite de tous ses amis. Pourrait-il se faire, se demande-t-il à lui-même, qu'au milieu

[1] Matth., XXVI, 2. — [2] Ib., 21. — [3] Ib., 23.

de tant de tourments, d'injures et de peines, tous mes apôtres et mes disciples s'éloignent de moi et me fuient honteusement? Quoi! Pierre, vous qui me promettiez avec énergie que vous étiez prêt à m'accompagner dans les cachots; vous, Philippe, qui disiez : Allons et mourons avec lui! vous, Jean, vous que j'ai tant aimé! vous tous enfin, vous, mes disciples, vous pourriez m'abandonner! Personne au moins ne me procurera-t-il une légère consolation? *Consolantem me quæsivi, et non inveni.*

Jésus voyait sa mère bien-aimée le suivre et rester debout au pied de la croix ; mais ce cœur, inondé de tristesse, de chagrin et de deuil, est pour lui une croix plus cruelle que le bois même auquel il est suspendu. Et comme son amour pour sa mère était grand, le sentiment qu'il éprouve à la vue de ses souffrances est immense. Ceux qui ont jamais éprouvé des revers et qui se sont vus abandonnés de leurs amis comprendront, mieux que je ne puis l'exprimer, combien il est cruel, combien il est poignant de se voir abandonné des siens!

La tristesse du Sauveur va grandir encore à cette idée qu'il recevra ces outrages, ces tourments, ces violences d'un peuple pour le salut duquel il est venu du ciel en ce monde, d'un peuple qu'il avait embrassé avec tant d'amour, et que c'est le baiser d'un de ses apôtres qui

doit le livrer à ses ennemis ! N'ai-je donc rendu la parole aux muets que pour les voir bientôt m'accueillir par des huées et des blasphèmes? N'ai-je guéri les lépreux que pour les voir porter la main sur moi et m'attacher au gibet? Est-ce pour cela que je suis venu apporter la vie à ce peuple, qui me condamne à la mort la plus ignominieuse? O douleur! ô tourment, qui surpassent tous les tourments et toutes les douleurs!

Comment concevoir dans mon intelligence et exprimer dans mes discours toute l'étendue de ce deuil suprême qui accablait son âme à la pensée du peu de fruits que produiraient ses atroces souffrances, non par sa faute, mais par celle des misérables pour l'amour desquels il en supportait toute l'horreur? Si les regards de son âme se reportaient sur les siècles passés, il y rencontrait une infinité d'hommes à qui son sang ne pouvait plus servir. Si sa pensée revenait au présent, il savait que l'idolâtrie régnait sur toute la terre, au grand détriment des âmes. Il se représentait l'aveuglement de ce peuple juif qu'il avait aimé comme la prunelle de ses yeux, qu'il avait recherché à travers mille fatigues et mille travaux, ce peuple malheureux que ses souffrances et sa passion devaient condamner un jour, ce peuple qui serait réduit en ce monde à la plus abjecte servitude, et livré en l'autre aux

flammes éternelles de l'enfer. Faut-il supporter tant de douleurs et d'opprobres, se disait-il, non pour la résurrection, mais pour la perte d'un grand nombre, et pour la perte, avant tous les autres, de ceux que j'ai si tendrement aimés !

Il voyait enfin les temps à venir ! Grand Dieu, quelle amertume lui causait ce navrant tableau : le petit nombre des élus, le grand nombre des réprouvés, la malice des chrétiens qui oublient tous les bienfaits qu'il leur a procurés au prix de son sang ! Quel deuil poignant envahit son âme à la vue de ses temples profanés par les hérétiques et les infidèles, de ses sacrements outragés, de son sang même foulé aux pieds, et qui cause ainsi leur perte éternelle ! O douleur immense, qu'un Dieu fait homme pouvait seul supporter ! *Privatio finis, gravior est quam omnia quæ ducunt ad finem :* La privation de la fin, dit saint Thomas, est plus pénible que tout ce qui mène à cette fin. L'ouverture d'une veine est douloureuse, l'ingestion d'un grand nombre de médicaments est pénible et difficile, l'amputation d'un membre est un douloureux supplice ; mais bien plus amère et bien plus pénible est la privation de cette santé que vous cherchez en vain dans mille remèdes !

Combien à plus forte raison ne fut-il pas cruel pour Jésus de voir qu'il n'atteindrait pas

la fin qu'il se proposait dans tant de souffrances, c'est-à-dire le salut des hommes ! *Privatio finis gravior est.* Verser son sang, être raillé, vilipendé, battu, relégué après Barrabas, mourir enfin après tant d'ignominies et de supplices : tels étaient les moyens salutaires qu'il avait choisis pour opérer le salut de l'humanité. Tant de maux et de tortures, quelque horribles qu'ils fussent, lui causaient moins de souffrance et d'amertume que cette odieuse pensée de savoir que la fin qu'il se proposait, en s'y soumettant, ne serait point atteinte, c'est-à-dire le salut de tant de réprouvés ! *Privatio finis gravior est.* O surcroît de douleurs ! ô excès d'amertume ! ô crainte ! ô angoisse ! ô agonie de mon divin Sauveur ! Les peines de l'enfer, hélas ! m'ont environné ! *Dolores inferni circumdederunt me*[1].

Voilà, mes frères, voilà le déplorable état où l'amour a réduit le Fils de Dieu. Serez-vous désormais encore assez durs et assez insensibles pour l'offenser !... Oh ! ne renouvelez pas les douleurs de Jésus : il a bien assez souffert déjà pour gagner votre amour. Aimez-le donc ; que rien ne brise votre amour ; dites avec l'Apôtre : Qui nous détachera de l'amour de Jésus-Christ ? sera-ce l'anxiété ou la tribulation ? Non, rien n'aura ce pouvoir.

[1] Ps. XVII, 6.

Haïssez, détestez, redoutez le péché comme le plus grand malheur qui puisse vous survenir. Suivez l'exemple des saints Ambroise, Chrysostome et Edmond. L'empereur Théodose atteste de saint Ambroise que rien n'était capable de lui faire transgresser la loi du Seigneur. — Eudoxie voulant intimider saint Chrysostome par des menaces, ses courtisans lui répondirent : C'est en vain, Princesse, que vous cherchez à effrayer cet homme ; il ne craint que le péché.

Saint Edmond n'avait pas une moins vive horreur de l'iniquité. J'aime mieux être brûlé vif, disait-il, que de commettre quelque faute contre mon Dieu ! Tels sont les exemples que vous devez vous proposer, si vous voulez sauver votre âme. Faites le bien, fuyez le péché, et votre salut est assuré. Mais si, au contraire, vous vous obstinez à négliger le bien et à commettre le péché, votre damnation est inévitable : *Ibunt hi in supplicium æternum ; justi autem, in vitam æternam* [1].

Aimable Jésus ! sachant que tout bien vient de vous, sachant que de nous-mêmes nous ne pouvons rien, pas même former une bonne résolution ou une sainte pensée, nous nous jetons humblement à vos pieds, nous vous supplions de daigner nous accorder votre grâce puissante

[1] Matth., xxv, 46.

et votre appui pour nous aider à pratiquer la vertu. Préservez-nous du péché, soit en paroles, soit en actions, soit en pensées, soit en omissions. Par votre tristesse au jardin des Olives, par votre angoisse, par votre accablement, accordez-nous un amour sincère, pour que nous vous aimions ici-bas tout le temps de notre vie, et que nous continuions à vous aimer en l'autre monde pendant toute l'éternité.

Ainsi soit-il.

DEUXIÈME MÉDITATION.

I.

RÉFLEXIONS SUR LA PÉNITENCE.

Factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.

Sa sueur devint semblable à des gouttes de sang, ruisselant sur la terre.

(Luc., xxxii, 41.)

Il est naturel à l'homme plongé dans la douleur et en butte aux souffrances de rechercher des consolations : c'est ce que fit notre aimable

Sauveur quand il se vit, au Jardin des Olives, assailli de craintes, d'angoisses et d'accablement. Il ne se tourna pas vers les hommes, il avait appris qu'on doit se défier d'eux, car ils sont inconstants et trompeurs [1]. Mais il chercha par la prière un refuge auprès de Dieu, son Père, pour nous engager à suivre son exemple dans des circonstances semblables.

Il me semble le voir fléchir les genoux sur le roc et se mettre en prière. Le vénérable Bède affirme que la pierre sur laquelle le Christ s'agenouilla pour prier son Père s'amollit comme de la cire, et que les traces de ses genoux y demeurèrent empreintes. Le cardinal Baronius, auteur très-savant et très-digne de foi, confirme cette assertion du vénérable Bède. Quoi qu'il en soit, l'Évangéliste nous dit que Jésus pria agenouillé : *Positis genibus orabat* [2]. Saint Matthieu et saint Marc ajoutent qu'en priant il tomba la face contre terre ! O prodige, la force de Dieu faiblit ! celui qui nous a donné la vie, qui nous a donné le mouvement et qui soutient notre existence tombe en défaillance !

Mais quelle peut être la cause de cet accident surhumain ? Hélas ! mes frères, ce sont nos péchés, les miens, les vôtres, ceux de tout l'univers : il succombe sous leur poids comme sous

[1] Matth., x, 17. — [2] Luc., XXII, 41.

un pesant fardeau [1] ! Car, dit le prophète Isaïe, le Seigneur l'a chargé de toutes nos iniquités : les miennes, les vôtres, celles de tous, voilà l'énorme dette pour laquelle il doit satisfaire à la justice divine : *Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum* [2]. A cette vue son âme est troublée : *Anima mea turbata est valde* [3], et si violemment troublée que ses forces l'abandonnent : il tombe à terre dans une agonie pénible, et la sueur ruisselle sur tout son corps en gouttes sanglantes ! Oh ! que notre rédemption coûte cher à Jésus ! quelle amertume lui cause l'expiation de nos péchés ! C'est ici le lieu de s'écrier avec saint Ambroise : *Majora crimina majoribus abluuntur fletibus*, Les grands crimes ne sont effacés que par les plus grandes douleurs !

Ames pieuses, arrêtez un moment vos regards sur votre divin Sauveur : voyez-le baigné de cette sueur sanglante, afin de satisfaire à la justice de Dieu, non pour ses péchés, car il n'en commit jamais un seul, mais pour les vôtres, dont son amour l'a chargé ! Ce spectacle ne vous fait-il pas rougir? O honte ! le Fils de Dieu sue du sang pour effacer vos iniquités, et vous, misérables pécheurs, vous avez en horreur tout ce qu'on appelle mortification ; vous trouvez trop pénible de prier pendant une heure, de jeûner

[1] Ps. XXXVII, 5. — [2] Is., LIII, 6. — [3] Ps ,VI, 4.

un demi-jour, de faire l'aumône, afin de satisfaire à la justice divine! Que de fois n'avez-vous pas résisté à votre confesseur lorsqu'il vous imposait une pénitence qui contrariait votre sensualité? Ignorez-vous cependant que Jésus-Christ a dit : Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous également [1]; et ailleurs : Faites de dignes fruits de pénitence, car déjà la cognée est mise à la racine de l'arbre; tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu [2]? Ne remarquez-vous pas qu'il vous est enjoint non-seulement de faire pénitence, mais aussi de faire de dignes fruits de pénitence? Et lesquels avez-vous faits jusqu'à ce jour? Vous avez péché, vous avez péché derechef, vos iniquités se sont multipliées au delà des cheveux de votre tête, et où est votre pénitence? Que l'expiation, dit saint Cyprien, ne soit pas moindre que le crime : la vôtre peut-elle être mise en ligne de compte avec la multiplicité et l'énormité de vos fautes!

Interrogez-vous, pécheurs, et jugez!

Que faire donc? Corriger votre manière de vivre, vous appliquer à produire des actes de pénitence afin de satisfaire pour vos péchés. Pleurez vos fautes, et ne faites plus rien que vous deviez pleurer ensuite; frappez-vous la poitrine

[1] Luc., XIII, 3. — [2] Luc., III, 8, 9.

à l'exemple du publicain, et soupirez avec un vrai repentir, afin que le Seigneur vous fasse miséricorde, à vous pauvres pécheurs ! Si vous ne savez répandre des larmes de tendresse et de compassion sur votre Rédempteur, versez des pleurs au moins sur la multiplicité de vos péchés, dont l'idée seule a fait jaillir de tous les membres de ce divin Sauveur une sueur de sang !

Aimable Jésus, par cette sueur de sang vous paraissez avoir répandu des larmes par tous vos membres, afin que tout mon corps fût purifié par les larmes de tout le vôtre [1] ! Vous avez si cruellement expié mes péchés, vous qui n'en aviez aucun à expier en vous-même ! et moi, je ne les pleurerais pas ! Oh ! ce serait une chose monstrueuse ! je veux donc les pleurer, et ne pas cesser de le faire avant d'avoir satisfait à la justice de mon Dieu ! Seigneur, protégez-moi et fortifiez-moi dans cette résolution ; rendez-moi fidèle à l'accomplir, et faites que j'y persévère jusqu'à la fin : *Confirma hoc, Deus, quod operatus es in nobis* [2].

[1] S. Bernard. — [2] Ps. LXVII, 29.

II.

RÉFLEXIONS SUR LA CONVERSION RÉELLE.

Accedens ad Jesum, dixit: Ave, rabbi. Et osculatus est eum.

S'approchant de Jésus, il lui dit : Salut, maître. Et il l'embrassa.

(MATTH., XXVI, 49.)

Jésus, qui s'entretenait avec ses disciples après son agonie, venait de cesser de parler, et voici que Judas, un des douze, arrive à la tête d'une troupe d'hommes armés de glaives et de bâtons, qui venaient, sur l'ordre du grand prêtre et des anciens, s'emparer de Jésus. Qui aurait cru qu'un disciple, élevé par le choix de Jésus à la dignité d'Apôtre, son compagnon de voyage, le confident de ses secrets, le témoin de son innocence, de sa sainteté, de ses miracles, honoré de sa familiarité, nourri quelques instants auparavant de sa chair et de son sang; qui aurait cru, dis-je, que c'était ce disciple qui se montrait à la tête de ses ennemis, déployant même l'appareil d'une mort déjà décidée? Quelle douloureuse surprise pour Jésus de voir son ami, son Apôtre destiné à le faire connaître et adorer des hommes, son disciple qui aurait dû mourir pour lui et pour sa doctrine, devenir l'instrument le plus actif de sa perte!

Le traître leur avait promis un signal : Celui que j'aurai embrassé, avait-il dit, c'est celui-là; saisissez-le et emmenez-le avec prudence. En effet, il s'approche de Jésus en lui disant : Salut, maître, et il l'embrasse. Perfide, vous osez verser le poison sous l'apparence d'un baiser, qui est une marque d'amour et de grâce ! » O « trahison infâme ! » s'écrie saint Augustin, « un « baiser devient un signe de guerre, un signe « d'amour et de paix brise le signe de l'al- « liance ! »

Le baiser, marque de considération et d'estime chez les Perses, d'amitié chez les Romains, de pitié et de compassion chez les Grecs, le baiser, ce doux témoignage de paix, Judas en fait l'infâme signal de la trahison; ces lèvres impies qui venaient de dire aux prêtres : Que me donnerez-vous? et je vous le livrerai [1]; ces lèvres impies, Judas ose les presser sur la bouche de celui qui, d'un souffle de ses lèvres, peut renverser le pécheur comme sous un coup de foudre; et, malgré son infidélité, il n'entend cependant que des paroles de paix et de clémence; il se voit accueilli et traité en ami ; on ne veut pas deviner son odieux projet : *Amice, ad quid venisti* ? comme pour lui faire comprendre qu'il est encore temps de s'en repentir, et que toute

[1] Matth., XXVI, 15.

espérance de grâce n'est pas perdue pour lui.

Plusieurs auteurs ont avancé que Judas était d'une trop petite stature pour pouvoir atteindre la bouche du Christ, et que le Sauveur se courba et s'inclina vers lui ; il le regarda avec tendresse et l'embrassa lui-même en recevant son baiser, afin que le traître conçût quelque regret à la vue de l'empressement que Jésus mettait à accueillir son hypocrite démonstration : mais Judas est endurci, rien ne touche ce cœur de pierre, ni cet aimable embrassement, ni ces douces paroles de Jésus.

Combien il en est qui imitent Judas en ce point! Combien restent, comme le traître, insensibles à la voix du Seigneur, qui les invite à la pénitence ! Quelle impression font sur eux les sermons ? Quel fruit retirent-ils de la lecture des bons livres ? Ils ne se laissent ni ébranler par les menaces ni attirer par les promesses. La gloire que leur promet le ciel, le feu inextinguible que leur réserve l'enfer, la clémence de Dieu, ses innombrables bienfaits ne peuvent les émouvoir; les cruelles souffrances d'un Dieu mort pour leur salut ne peuvent les détacher du péché et les amener à une véritable conversion !

Que cette conversion sincère est rare ! Qu'il s'en rencontre peu, grand Dieu, qui aient conservé l'innocence du baptême ! et cependant, selon l'opinion de saint Ambroise, il en est

moins encore qui conçoivent un sincère repentir de leurs péchés et qui reviennent réellement à Dieu. On va bien à confesse, on approche du saint Sacrement des autels, on promet de servir Dieu fidèlement et de l'aimer avec constance; mais où sont les effets? L'orgueilleux reste enflé de sa sotte vanité, l'ivrogne persiste dans ses excès, l'impudique ne perd pas des yeux l'objet de sa vile passion; un grand nombre de pécheurs s'obstinent pendant des années et des années dans les mêmes égarements! Que dis-je! plus Jésus témoigne de bienveillance à un pécheur, plus il met parfois d'audace et d'impudence dans sa criminelle opiniâtreté : sa dernière erreur est souvent plus funeste que la première [1]! O malheureux endurcissement!

Ames chrétiennes, n'abusons pas plus longtemps de la clémence de Dieu; car si nous comblons la mesure de nos iniquités, sa vengeance fondra sur nous, et il nous détruira dans sa fureur. Revenons au Seigneur, que nous avons tant de fois abandonné pour le péché. Si impie qu'ait été notre existence, il nous fera grâce, pourvu que nous nous jetions à ses pieds avec une sincère contrition, avec une vive douleur de nos fautes et la ferme résolution de mieux vivre désormais. Il n'a point refusé sa grâce à Augus-

[1] Luc., XI, 26.

tin, qui avait si longtemps vécu dans le vice; à Théophile, qui avait été jusqu'à se livrer lui-même à Satan; au bon larron, qui l'avait offensé jusqu'au bout de sa carrière : il ne refusera pas non plus de nous faire miséricorde.

Seigneur Jésus, nous revenons donc à vous avec confiance; comme l'enfant prodigue, nous vous crions : Mon père, j'ai péché et je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant; daignez toutefois ne point vous souvenir de notre ancienne dépravation, dont nous avons un profond repentir; mais accueillez-nous avec amour, et pardonnez-nous notre désobéissance : *O mon Dieu, ayez pitié de nous!*

III.

LES PÉCHÉS DES CHRÉTIENS SONT LES PLUS ODIEUX ET LES PLUS DIGNES DE CHATIMENT.

Juda, osculo Filium hominis tradis!
Judas, vous trahissez le fils de l'homme par un baiser!
(Luc., xxii, 48.)

L'outrage fait à quelqu'un par ses ennemis lui est ordinairement peu sensible, car il ne s'attend pas à autre chose de leur part; mais il est souverainement pénible de se voir maltraité par ceux mêmes qu'on regardait comme ses amis. Il n'est personne de nous peut-être qui ne l'ait

éprouvé, mes frères; permettez-moi cependant de vous en offrir un exemple.

Jules César, empereur romain, entrant au sénat, fut assailli par les sénateurs, et l'un d'eux, son ennemi le plus acharné, lui porta le premier coup sans que César en fût bien ému; mais ayant aperçu au milieu de ses assassins Marcus Brutus, qu'il avait aimé d'une affection toute particulière, qu'il avait comblé de faveurs et élevé aux plus hautes dignités de l'empire, qu'il avait même adopté pour son fils et son héritier, il en fut vivement affecté et laissa échapper ce reproche : Et toi aussi, mon fils Brutus! toi aussi, mon enfant, mon fils, tu t'es ligué avec mes ennemis! tu attentes à mes jours, toi que j'ai tant aimé, toi que j'ai comblé de bienfaits et d'honneurs! O cruauté! ô douleur!

Nous ne pouvons point douter que la trahison de Judas ne fût une amère douleur pour Jésus. Le baiser du traître, dit saint Léon, fit au cœur de son divin maître une blessure plus cruelle mille fois que la lance dont un soldat le perça sur le Calvaire. L'odieuse perfidie de Judas lui fut si pénible qu'il ne trouva pas même de paroles pour s'en plaindre. En vérité, avait-il dit par la voix du roi-prophète [1], si mes ennemis m'avaient maudit, s'ils m'avaient haï et persé-

[1] Ps. LIV, 13.

cuté, si l'un des pharisiens m'eût trahi, *Sustinuissem utique*, je l'aurais encore supporté : mais vous, mon disciple, mon ami, vous Judas, que j'ai élevé au rang des Apôtres, vous qui reçûtes en nourriture l'auguste Sacrement de ma chair et les divins préceptes de ma doctrine ; c'est vous qui, après avoir été comblé de tant de grâces, c'est vous qui tramez contre moi un si infâme complot, c'est vous qui êtes le chef de cette bande impie qui conspire ma mort ! O ingratitude ! ô suprême douleur !

Concluons de là, âmes chrétiennes, et tenons pour certain que les péchés des chrétiens sont bien plus grands et plus odieux au Seigneur que ceux des infidèles. Qu'un idolâtre offense Dieu, que les gentils le méconnaissent, que les peuples barbares le blasphèment; c'est chose excusable jusqu'à un certain point, car ils ne savent ni ne conçoivent toute l'horreur de leur conduite; ils errent dans les ténèbres : *Nescierunt neque intellexerunt ; in tenebris ambulant* [1]. Mais que des chrétiens agissent de cette manière, des chrétiens que Dieu a choisis entre tant d'autres peuples, qu'il a honorés de sa sainte loi, qu'il a recueillis tout particulièrement dans sa paternelle sollicitude; des chrétiens qu'il n'a point traités en esclaves et en serfs, mais en amis; non

[1] Ps. LXXXI, 5.

en étrangers, mais en enfants et héritiers de son royaume [1]; que des chrétiens, dis-je, se conduisent de la sorte, voilà ce qui est odieux à penser, et le Seigneur lui-même le déplore en ces termes : Mon peuple, en quoi vous ai-je manqué? en quoi vous ai-je offensé? dites-le moi; est-ce là la récompense de tant de bienfaits [2]? *Hæccine reddis Domino* [3].

Que des calvinistes se conduisent irrespectueusement en présence du saint sacrement des autels; c'est un fait moins honteux, car ils ne reconnaissent pas la présence réelle et essentielle de Jésus dans l'hostie consacrée : que les Juifs haïssent et persécutent leurs ennemis; c'est chose excusable, car sur une fausse interprétation de leur Bible ils s'y croient autorisés : que les infidèles suivent des usages impies et se laissent aller au mal; on peut le leur pardonner, ils ne sont point éclairés des lumières de foi.

Mais vous, vous chrétiens, instruits des mystères de Dieu, vous qui croyez à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'auguste sacrement de son amour, vous qui vous êtes tant de fois assis à son divin banquet, pensez-vous qu'il y ait rien de plus injurieux pour Dieu que de vous comporter sans révérence dans son temple, d'y rire, d'y converser inutilement? Vous, chrétiens,

[1] Joann., xv, 15. — [2] Mich., vi, 3. — [3] Deut., xxxii, 6.

qui avez si souvent entendu répéter ces paroles de l'Évangile : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent [1] ; quelle excuse pourrez-vous un jour opposer à Dieu si vous vivez néanmoins dans la haine, l'envie, l'aversion de votre prochain? Vous, chrétiens, qui avez dans le saint baptême renoncé à Satan, à ses œuvres et à ses pompes, jugerez-vous ne mériter aucun châtiment en vous soumettant au joug du démon, en commettant le péché, en vous adonnant à la vanité du monde?

Dans le baptême vous avez conclu avec Dieu un pacte de fidélité, et Dieu de son côté vous a promis en retour de vous regarder comme son enfant, c'est-à-dire que vous lui avez promis de le servir, de l'aimer et d'observer sa sainte loi. Saint Jérôme appelle ces promesses un serment solennel; chaque fois que vous vous êtes approché du sacrement de pénitence, chaque fois que vous vous êtes nourri de la chair sacrée et du sang précieux de Jésus-Christ, vous avez renouvelé le pacte. Hélas! voyez, chaque fois que vous péchez mortellement, vous brisez votre alliance, vous transgressez votre serment. Et vous croiriez que l'auteur d'un si odieux parjure restera impuni? Non, non; cette fidélité que vous avez jurée à Dieu, ce serment étroit que vous lui avez

[1] Matth., v, 44.

fait et que vous avez tant de fois violé seront un jour pour vous une terrible charge! Le serment qu'il a méprisé, dit Dieu, et l'alliance qu'il a violée retomberont un jour sur sa tête [1].

Ames chrétiennes, vivons donc à l'avenir conformément aux promesses de notre baptême; gardons-nous d'un parjure funeste, et conduisons-nous comme doivent le faire de véritables chrétiens. Ne déshonorons plus, ne souillons plus ce noble titre par une vie scandaleuse; mais soyons saints comme Jésus-Christ, notre chef spirituel, est saint lui-même! Fuyons le péché, tache hideuse pour tous les hommes, mais abominable surtout pour des chrétiens!

IV.

RÉFLEXIONS SUR LA MANSUÉTUDE ET SUR LA COLÈRE.

Si percutimus in gladio?
Si nous employions le glaive?
(LUC., XXII, 49.)

A la vue des soldats qui s'emparaient de Jésus et l'emmenaient prisonnier, Pierre accourut, et, plein de zèle et d'amour, il dit à son divin maître : *Si percutimus in gladio?* si nous employions le glaive contre eux? si nous les mettions en pièces, sans épargner ni la chair ni le sang?

[1] Ezech., XVII, 19.

L'Apôtre avait entendu ces paroles : *Qui non habet emat gladium*[1], Que celui qui n'en a point achète un glaive ; mais il se souvenait aussi de ce précepte : Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, tendez-lui la gauche [2]. Il hésitait donc sur ce qu'il fallait faire, et demandait si le temps n'était pas venu de tirer l'épée pour se défendre et pour combattre la violence par la violence, et sans attendre même la réponse du Sauveur il engagea la lutte et coupa l'oreille droite d'un des serviteurs du grand prêtre, nommé Malchus.

Mais le Sauveur, venu pour triompher du monde par la croix, et non par le glaive; non par la conquête, mais par la souffrance, prit l'oreille de Malchus et la lui remit; puis, se tournant vers Pierre, il lui reprocha son emportement : Remettez ce glaive au fourreau, dit-il, je n'ai point besoin de ces armes; toutes les troupes des anges arriveraient à mon service, si je le réclamais de mon Père ! Mais comment alors s'accomplirait l'Écriture, qui a prédit que je mourrai et je souffrirai pour le salut de l'homme? et le calice que mon père m'a envoyé, ne dois-je point le boire ?

Telle est, mes frères, la manière dont Jésus-Christ veut que nous nous conduisions à l'égard de nos ennemis et de nos persécuteurs : il ne

[1] Luc., XXII, 36. — [2] Matth., V, 59.

veut pas que nous rendions le mal pour le mal, il ne veut pas que nous vengions l'outrage qu'on nous fait, il ne veut pas que nous opposions la violence à la violence. Non; il nous enseigne par son exemple à les traiter avec douceur : Apprenez de moi, dit-il à ses disciples, que je suis doux : *Discite a me quia mitis sum* [1].

Horrible chose que la colère! glorieuse vertu que la douceur! La colère, qui est le propre de la démence [2], est opposée à l'esprit du christianisme. Le Fils de Dieu a dit que celui qui s'emporte contre son frère sera passible du jugement [3]. La charité, dit saint Paul, n'est pas irascible [4]. Au contraire, ajoute saint Chrysostome, il n'est point de vertu qui nous rende plus semblables à Dieu que la mansuétude; et c'est en effet une perfection divine que de rendre le bien pour le mal. Faites du bien à ceux qui vous haïssent, nous dit le Sauveur, afin d'être les enfants de votre Père, qui est au ciel et qui fait luire son soleil sur les méchants comme sur les bons [5]. Ce qui fait dire à saint Chrysostome que ceux-là seuls qui sont doux et paisibles sont appelés par le Christ les imitateurs de Dieu; le ciel leur a été promis : Bienheureux les pacifiques, car ils posséderont la terre [6].

[1] Matth., XI, 29. — [2] Prov., XII, 16. — [3] Matth., V, 22. — [4] I Cor., XIII, 5. — [5] Matth., V, 45. — [6] Matth., V, 4.

Mais la douceur n'est pas moins agréable aux yeux des hommes. Saint Ambroise remarque que Moïse fut plus cher aux Hébreux à cause de la douceur qu'il avait montrée au milieu des outrages, qu'à cause des prodiges insignes qu'il opéra. Un homme irascible, au contraire, est à charge à tout le monde; chacun le craint et l'abandonne, ses amis même s'éloignent de lui. Qui pourra supporter, dit le Sage, un homme emporté et colère [1] ? la pierre et le sable sont pesants; mais la colère d'un insensé est encore plus pesante [2] !

En outre, quels funestes résultats engendre souvent la colère ! C'est d'elle que naît la rupture entre les âmes, c'est elle qui produit les inimitiés vivaces et irréconciliables ; c'est d'elle que surgissent les querelles, les insultes, les médisances, les jurements, les blasphèmes ; c'est d'elle que naissent une foule de malheurs, de cruautés, de coups, de voies de fait, de duels, de morts funestes et déplorables ! Aussi le Sage dit-il que ceux qui sont prompts à s'emporter dans la colère tombent facilement en d'énormes péchés [3].

A la vue des malheureuses suites de ce péché, mes frères, je puis vous répéter encore avec l'Ecclésiaste : Bannissez la colère de votre cœur [4] ;

[1] Prov., XVIII, 14. — [2] Prov., XXVII, 3. — [3] Prov., XXIX, 22.
[4] Eccl., XI, 10.

ne soyez pas prompts à vous échauffer [1]; et je vous redirai les paroles de l'apôtre saint Paul [2] : Préservez-vous de toute amertume, de tout emportement, de toute aigreur, de toute imprécation et de toute calomnie. Si vous êtes assujettis à cette passion, faites tous les efforts possibles pour vous en corriger ; suivez les exemples de saint Ignace et de saint François de Sales. Saint Ignace était d'un naturel très-violent et très-irascible ; la pratique de la vertu le rendit si doux et si pacifique qu'on jugeait que tel avait toujours été son caractère. Saint François de Sales était fort enclin à l'aigreur, au courroux, à la colère; mais il se fit si bien violence qu'il devint dans la suite un modèle de mansuétude et de patience, comme il le prouva du reste en maintes circonstances. Tels sont, mes frères, les nobles exemples qu'il nous faut imiter.

Ne vous emportez pas non plus pour de légers accidents ; la colère n'y remédie pas, et, loin d'améliorer l'état des affaires, elle vous enlèvera encore votre repos. Le philosophe Agripinus, apprenant qu'il venait de subir une perte considérable, dit : « J'ai perdu mon bien, il suffit ; je ne veux pas perdre aussi ma tranquillité. »

N'opposez jamais non plus la colère à la colère ; car, selon l'observation de saint Chrysos-

[1] Eccl., VII, 10.— [2] Eph., IV, 31.

tome, le feu n'étouffe pas le feu, et la fureur n'apaise pas la fureur ; au contraire, une douce parole calme souvent l'irritation [1]. Comme l'eau éteint le feu, continue le même saint Père, de même aussi une parole calme et douce apaise l'emportement de notre frère, si violent qu'il soit, selon cette maxime de l'Ecclésiaste : Une douce parole gagne des âmes et adoucit les ennemis : *Verbum dulce multiplicat amicos et mitigat inimicos* [2].

Et s'il était nécessaire parfois de se fâcher pour empêcher quelqu'un de persister dans le mal; car, dit le Sage, un air sombre et courroucé corrige l'esprit de celui qui a commis une faute [3]; prenez bien garde, selon le précepte du roi-prophète, de ne pas vous laisser emporter trop loin par la passion et d'aller jusqu'au péché : *Irascimini, et nolite peccare* [4]. Car ceux que vous puniriez ainsi jugeraient que votre correction est un effet de votre colère, et non du désir que vous avez de les voir devenir meilleurs. Une réprimande faite avec douceur aura plus de fruits que mille reproches lancés avec aigreur et emportement, à grand renfort d'injures et de violences, d'imprécations et de blasphèmes.

Enfin, soyez toujours sur vos gardes pour prévenir à temps la colère que vous voyez s'allumer;

[1] Prov., XV, 1. — [2] Eccl., VI, 5. — [3] Eccl., VII, 4. — [4] Ps. IV, 5.

mais s'il arrive qu'elle vous surprenne avant que vous ayez eu le temps d'y mettre obstacle, efforcez-vous de revenir à vous et reposez vos esprits dans la douceur. Les esprits bien faits reviennent facilement à eux ; et comme le dit fort bien saint Jérôme : Il est dans la nature de l'homme de se mettre en colère ; mais il appartient au chrétien de la déposer. Saint Ambroise rapporte que l'empereur Théodose le Grand s'appliquait avec tant d'ardeur à devenir doux et patient qu'il se faisait une loi, quand on lui demandait une grâce, de l'accorder d'autant plus facilement que sa colère avait été grande ; de sorte qu'on eût désiré de le voir en colère alors qu'on l'eût redouté chez d'autres. Oh! si nous agissions de même, que nous nous rendrions agréables à Dieu ! que nous deviendrions chers aux hommes ! que nous serions contents de nous-mêmes! nous conserverions toujours la paix du cœur, et nos jours s'écouleraient dans un heureux calme : *Invenietis requiem animabus vestris* [1].

Veillez donc, ô vous, mes frères, qui vous irritez si légèrement, qui, pour un mot, vous mettez à vomir feu et flammes : accoutumez-vous à être doux et patients envers autrui, à excuser ses fautes, à pardonner ses injures, à oublier ses torts, à être moins faibles et moins sensibles en

[1] Matth., XI, 29.

présence de ce qui vous blesse; gardez votre âme dans le calme, et parlez avec douceur. Ayez constamment présentes à votre mémoire ces adorables paroles de Jésus-Christ Notre-Seigneur : Apprenez de moi que je suis doux : *Discite a me quia mitis sum.* A ce souvenir vous rougirez de votre aigreur, de votre susceptibilité, de votre esprit de vengeance. Je suis chrétien, direz-vous alors ; je dois donc, ou dépouiller ce noble titre, ou me conformer aux aimables préceptes de Jésus et m'efforcer d'imiter ses exemples de douceur et de générosité.

Ainsi soit-il.

TROISIÈME MÉDITATION.

I.

RÉFLEXIONS SUR L'AMOUR DE DIEU PAR-DESSUS TOUT.

Ligaverunt eum.
Ils le lièrent.
(JOANN., XVIII, 12.)

Si l'attaque des Juifs, lorsqu'ils voulurent s'emparer de Jésus, fut presque déjouée, mes

frères, c'est que l'heure où le Fils de Dieu devait souffrir n'était pas encore venue [1]. Mais lorsqu'elle fut arrivée ils se saisirent de sa personne.

On envoya jadis un soldat pour mettre à mort Marius, guerrier romain de grande réputation; mais il ne put exécuter l'objet de sa mission lorsqu'il se trouva en présence de cet homme célèbre; l'autorité de sa personne, la fermeté de sa contenance paralysèrent le bras du meurtrier.

David trouva un jour une occasion favorable de se défaire de Saül, qui le persécutait injustement; mais la majesté de l'oint du Seigneur l'empêcha de lever la main sur lui : *Non extendam manum meam in dominum meum, quia christus Domini est* [2].

Mais qu'étaient la dignité de Marius et la dignité de Saül auprès de celle de Jésus-Christ? Et cependant celui-ci est saisi par une poignée de vils scélérats; et que dis-je, saisi! leur cruauté et leur audace ne s'arrêtent pas là; ils le garrottèrent : *Ligaverunt eum.* Quel supplice! un Dieu garrotté! et par qui? Par ses propres créatures! Un Dieu garrotté! et pourquoi? O roi des rois, s'écrie saint Bernard, qu'y a-t-il de commun entre vous et les fers? quel rapport entre les chaînes de l'esclavage et du crime et le roi des rois, le saint des saints?

[1] Joann., VII, 6. — [2] I Reg., XXIV, 11.

N'est-ce pas, mes frères, une immense ignominie pour Jésus? On enchaîne les voleurs, les brigands, les assassins: les entraves et les fers leur reviennent : mais un honnête homme, un prince, un roi enchaîné! vit-on jamais semblable injure? L'éloquent Cicéron disait autrefois : *Scelus est vincire civem romanum*, C'est un crime que de lier un citoyen romain. Alexandre le Grand, blessé au bras d'un trait empoisonné, ne voulut point souffrir qu'on le bandât : Il ne convient pas, s'écria-t-il, qu'un roi soit lié aussi longtemps que sa puissance souveraine est libre et maîtresse. Abner ne voulut point mourir en lâche, et ne permit pas qu'on lui liât les mains ni qu'on chargeât ses pieds d'entraves [1].

Et voyez, notre Sauveur supporte l'injure de ces liens, non par nécessité sans doute, car il pouvait briser d'un mot les chaînes et les liens les plus solides celui, dit le prophète Habacuc, celui dans les mains duquel est cachée la vertu de Dieu [2]. Mais Jésus se laisse garrotter volontairement : *Oblatus est quia ipse voluit* [3]. Parce qu'il était l'agneau de Dieu qui effaçait les péchés du monde [4], il voulait porter ces fers et ces liens qui étaient dus à nos péchés. Il fut saisi pour nos péchés, dit Jérémie : *Captus est in peccatis nostris* [5]. Nous devions, sur l'ordre du juge

[1] II Reg., III, 33. — [2] Habac., III, 4. — [3] Is., LIII, 7. — [4] Joann., I, 29. — [5] Thren., IV, 20.

éternel, être précipités les pieds et les mains liés dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents et où brûle un feu à jamais inextinguible [1] ; mais Jésus, en se laissant garrotter, brise nos fers, nous procure une éternelle délivrance [2], et nous soustrait au pouvoir de l'enfer pour nous rétablir dans la liberté des enfants de Dieu.

O mon Sauveur enchaîné, vous auriez pu vous écrier en ce moment comme l'apôtre saint Paul : Je suis captif dans ces chaînes pour l'espérance d'Israël, pour la rédemption du monde ; c'est pour le salut du genre humain que je suis garrotté et enchaîné : *Propter spem Israel catena hac circumdatus sum* [3]. Mais, Seigneur, quels sont ceux pour l'amour de qui vous vous laissez humilier jusqu'à cette ignominie? qu'est l'homme pour daigner tant l'estimer? pourquoi le poursuivez-vous d'une semblable affection [4] ?

Ames chrétiennes, si l'invincible Samson, la terreur de ses ennemis, cet homme redoutable qui massacra mille Philistins avec une mâchoire d'âne [5] et sous la puissance duquel tout devait céder; si cet homme, dis-je, tomba entre les mains de ses ennemis et eut à subir mille outrages de leur part, ce fut à cause de son amour démesuré pour Dalila.

[1] Marc., IX. — [2] Hebr., IX, 12. — [3] Act., XXVIII, 20. — [4] Job, VII, 17. — [5] Jud., XV.

Samson fut une figure de Jésus-Christ. Ce nouveau Samson à qui son Père avait donné tout pouvoir dans le ciel et sur la terre, et qui d'un seul mot : C'est moi ! renversait par terre la troupe armée qui s'avançait vers lui, le voici de même surpris par ses ennemis, enchaîné et outragé. Et si nous voulons en connaître la raison, saint Paul nous répondra que ce fut à cause de l'amour excessif qu'il éprouvait pour nous [1].

Oui, mes frères, l'amour l'enchaîna plus fortement que les liens et les entraves dont le chargeaient ses ennemis ; car, dit saint Laurent Justinien, aucun lien n'eût pu retenir le Fils de Dieu si ce lien d'amour avait manqué. Écoutez le prophète Jérémie nous dire la même chose en son nom : Je vous ai aimés d'un amour éternel ; aussi vous ai-je attirés à moi par la clémence [2]. Ce sont les liens et les chaînes de la tendresse qui l'ont lié entièrement à nous ; et la raison encore, mes frères, la voici : c'était pour vous attirer à lui par les liens d'un amour véritable : *In funiculis Adam traham eos, in vinculis charitatis* [3].

Pourrions-nous encore ne pas aimer notre Dieu, ce Dieu qui nous a tant aimés ? Que sommes-nous pour que Jésus ait voulu tant souffrir afin de gagner notre amour ? Pourrions-nous avoir l'ingratitude de ne pas répondre à sa tendresse

[1] Eph., II, 4. — [2] Jer., XXXI, 3. — [3] Osee, XI, 4.

par un retour d'affection ? Oh ! nous serions les êtres les plus odieux de l'univers ; nous mériterions une éternelle malédiction, une éternelle damnation. Anathème soit celui qui n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit saint Paul [1] ; roi ou sujet, riche ou pauvre, savant ou ignorant, qu'il soit maudit dans l'éternité ! Et saint Jean dit : Celui qui n'aime pas mérite la mort, c'est-à-dire une éternelle réprobation : *Qui non diligit manet in morte* [2].

Nous devons donc aimer Dieu, et l'aimer par-dessus tout ; l'aimer plus que l'argent et la fortune, plus que père et mère, plus que frère et sœur, plus que mari et femme, plus que notre vie même. C'est ce que nous enseigne le Christ par ces paroles : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces [3]. Celui qui aime mieux son père ou sa mère que moi n'est pas digne de moi, dit-il ailleurs [4].

Abraham, Moïse, Joseph, Susanne, saint Paul nous offrent des modèles de cet amour. Le patriarche Abraham n'avait qu'un fils, obtenu par miracle à l'âge de cent ans, après la longue stérilité de Sara. Cependant Dieu ordonne au saint homme de lui offrir en holocauste cet Isaac

[1] I Cor., XVI, 22. — [2] I Joann., III, 14. — [3] Matth., XXII, 37. — [4] Matth., X, 37.

bien-aimé [1]. Abraham se résigne plutôt que de désobéir à Dieu. Moïse pouvait passer sa vie à la cour de Pharaon dans les honneurs et les plaisirs; mais il préféra devenir le pauvre guide du peuple de Dieu. Joseph est sollicité à un crime honteux par la femme de Putiphar; il préfère subir la honte et les rigueurs d'une longue captivité plutôt que d'y consentir et d'offenser son Dieu. La belle et vertueuse Susanne, cette gloire de son sexe, ce miroir de chasteté et de modestie, est tentée par deux infâmes vieillards, qui vont jusqu'à la menacer, si elle refuse de se prêter à leur brutalité, de la dénoncer et de la faire lapider en public comme l'ayant surprise en adultère : J'aime mieux, répondit cette noble femme, tomber innocente entre vos mains que de pécher en présence du Seigneur [2]. Et saint Paul, le glorieux apôtre, saint Paul défie le ciel et la terre, la mer et les abîmes de lui opposer un ennemi qui puisse le détacher de l'amour de son Dieu. Qui pourra nous séparer, s'écrie-t-il, de l'amour du Christ? Sera-ce la douleur ou la tribulation? sera-ce la persécution ou la famine? sera-ce la nudité, le péril ou le glaive? Oh! non, ce sont là de trop faibles adversaires; aucun d'eux ne pourrait résister à l'amour qu'a allumé dans nos cœurs celui qui nous a aimés le premier [3].

[1] Gen., XXII. — [2] Dan., XIII, 23. — [3] Rom., VIII, 38.

Tel est le langage de l'amour de Dieu ; tels sont ses sublimes effets. Ne venez pas me dire que vous aimez votre Dieu par-dessus tout, vous pour qui la moindre contrariété, la moindre résistance, la moindre tentation est un obstacle dans le chemin de la vertu ; ne venez pas me dire que vous aimez Dieu par-dessus tout, vous qui vous désolez si amèrement pour une injustice, pour un revers, pour une maladie qu'il vous envoie afin de vous purifier et de vous rendre dignes de lui ; ne venez pas me dire que vous aimez Dieu par-dessus tout, vous qui l'offensez si facilement, vous qui violez ses commandements pour une poignée d'argent, pour une vaine fumée d'honneur, pour un plaisir d'un clin d'œil, pour une satisfaction et pour mille futilités semblables. Vous vous trompez si vous êtes tels ; vous ne connaissez point et vous ne possédez point la vertu de cet amour qui vous est recommandé.

Aimable Jésus, je dois avouer que jusqu'à ce jour je ne vous ai pas aimé comme vous méritiez de l'être ; j'ai passé la meilleure partie de mes jours dans les délices, l'ambition, l'avarice, l'amour du monde et l'attachement aux créatures : hélas ! que je m'en repens aujourd'hui ; que ne puis-je réparer tant d'omissions et de négligences ! Daignez recevoir, en dédommagement des jours que j'ai passés sans vous aimer, le peu d'années qu'il me reste encore à vivre. Misérable pécheur que je

suis, je vous offre le restant de mon existence ! C'est peu, je le confesse avec douleur, car peut-être n'ai-je plus qu'un petit nombre de jours à vivre ; mais quelque infime que soit mon offrande, ne dédaignez pas de l'accueillir. Recevez, ô Seigneur, recevez les jours qui me restent encore ; je veux les consacrer entièrement à votre amour : *Suscipe residuum annorum meorum* [1]. Avec saint Paul me voici prêt désormais non-seulement à être enchaîné, mais aussi à mourir pour la gloire de votre nom : *Ego non solum alligari, sed et mori paratus sum propter nomen Domini Jesu* [2].

II.

RÉFLEXIONS SUR LA DIGNITÉ ET LE RESPECT DU SACERDOCE.

Sic respondes pontifici ?
Est-ce ainsi que vous répondez au grand-prêtre ?
(JOANN., XVIII, 22.)

Les Philistins, après avoir pris Samson, louèrent et remercièrent avec de grands transports d'allégresse leur idole Dagon d'avoir livré en leur pouvoir ce redoutable ennemi : telle fut la joie qui se répandit parmi les Juifs et leurs bandes acharnées lorsqu'ils virent Jésus entre leurs mains. Ils l'emmenèrent à Jérusalem ; mais que d'outra-

[1] S. Bernard. — [2] Act., XXI, 13.

ges, hélas! Jésus dut souffrir en chemin! Ces misérables, enflammés de colère, altérés de sang, ivres de haine, le frappaient de leurs bâtons et de leurs armes; ils eussent voulu le déchirer et le mettre en pièces comme des loups cruels, comme des tigres sanguinaires.

Carthagène rapporte que le Sauveur, traversant sur un pont le torrent de Cédron, fut précipité du haut du pont dans l'eau, et que l'on voyait autrefois sur le pont l'empreinte de ses pieds et des fers qui l'enchaînaient.

C'est ainsi qu'il entra dans la ville au milieu des vociférations et des mauvais traitements de la foule, par cette même porte d'or qu'il avait franchie quelques jours auparavant au milieu des acclamations et dans un appareil triomphal. Alors on étendait des vêtements sous ses pas, on jonchait les rues de rameaux d'oliviers et de palmiers; on n'entendait qu'un cri d'allégresse et d'amour : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur [1]! C'est par cette même porte qu'ils l'introduisent encore aujourd'hui, afin, dit saint Bernard en expliquant cette coïncidence, afin que la douleur fût rendue plus amère par le souvenir des démonstrations de respect et d'amour qui l'avaient précédée. Ils le conduisirent d'abord chez Anne, beau-frère de Caïphe et grand prêtre

[1] Joann., XII, 13.

de cette année. Lorsque ce vieillard eut rassasié ses yeux de la vue de Jésus, il l'envoya à Caïphe, où déjà le tribunal, les anciens et les scribes se trouvaient rassemblés.

Grand Dieu, sera-ce en présence de ce tribunal que votre Fils innocent doit comparaître? Hélas! il n'y a pas à douter de l'arrêt qui sera prononcé; la sentence est prête déjà, elle est rendue avant même d'avoir été prononcée. Un juge prévaricateur avait fait entrevoir déjà au conseil qu'il valait mieux qu'un seul mourût pour le peuple plutôt que de laisser celui-ci se perdre tout entier [1]; car depuis longtemps déjà on cherchait les moyens de mettre Jésus à mort.

Considérez ici, mes frères, devant quel pontife, devant quels juges, devant quel tribunal comparaît le Sauveur. Sa mort est arrêtée avant qu'on l'interroge, avant même qu'il soit saisi. Mais pour juger et prononcer avec quelque apparence d'équité ils veulent entendre le prisonnier et discuter avec une feinte impartialité les excuses qu'il produira pour sa défense.

On l'interroge donc sur sa doctrine, et en même temps on l'accuse d'en avoir enseigné une mensongère et contradictoire aux saintes Écritures. Que fera Jésus dans une alternative si cruelle et si pressante? Personne n'élève la voix pour le défendre contre une imputation si fausse et si ca-

[1] Joann., XI, 50.

lomnieuse; ses ennemis le harcellent pour tirer de lui une réponse; il répond en effet : « J'ai « toujours enseigné dans la synagogue et dans le « temple, en plein jour, en présence d'une foule « de peuple; celui qui veut être parfaitement « instruit de mes leçons n'a qu'à interroger les « personnes qui les ont entendues. » Croiriez-vous, mes frères, que cette sage réponse du Sauveur pût lui attirer un châtiment? est-il rien de plus sensé, rien de plus modéré que ce langage? Eh bien! à l'instant même où il cesse de parler un serviteur du grand prêtre lui donne un violent soufflet en lui disant : Est-ce ainsi que vous répondez au grand prêtre? *Sic respondes pontifici?* O cieux, tremblez d'épouvante et de colère, s'écrie saint Chrysostome; un Dieu reçoit un soufflet! Un soufflet sur le visage de Jésus! Cruels, vous souffletez votre Père de cette main qu'il vous a donnée, avec ce bras et cette force que vous tenez de lui! Un soufflet sur ce visage adorable et sacré, que les anges et les séraphins osent à peine entrevoir, que tant de prophètes et de patriarches ont souhaité pendant tant de siècles de contempler un jour! Vous l'avez vu, vous; et au lieu de l'adorer et de vous abaisser profondément devant cette face divine, vous la couvrez d'opprobre, vous levez sur elle une main téméraire et sacrilége!

L'action coupable et audacieuse de ce valet

impie nous offre un enseignement de la plus haute importance. Quoique son zèle fût déplacé en cette occasion, il pensait néanmoins devoir défendre la dignité du grand prêtre, que, dans dans son opinion, il croyait blessée par les réponses de Jésus. Ne rougissez pas de recevoir de cet homme une haute leçon sur le respect que vous devez aux prêtres, quelle que soit, d'ailleurs, leur conduite, et cela pour le ministère auguste dont ils sont revêtus et pour la personne sacrée dont ils sont les représentants sur la terre.

La dignité et l'excellence du sacerdoce sont grandes, mes frères, et la sainte Écriture nous en offre, ainsi que les saints Pères, d'innombrables preuves. Nous les voyons appelés dans l'ancienne loi la gloire du Liban [1], les princes de l'univers [2], les anges du Seigneur [3]; dans la nouvelle loi, la lumière du monde, le sel de la terre [4], les ambassadeurs [5], les ministres du Christ et les distributeurs de ses mystères [6]. Jésus-Christ lui-même institua les évêques et les prêtres. Ils le représentent visiblement en ce monde jusqu'à la fin des siècles; ils sont les médiateurs entre lui et le peuple, les pasteurs de son troupeau, les prédicateurs de ses commandements, les instructeurs de ses divins et salutaires enseignements; ce sont eux qui siégent sur la chaire de

[1] Is., LX, 13. — [2] Ps. XLIV, 17. — [3] Mal., II, 7. — [4] Matth., V, 13, 14. — [5] II Cor., V, 20. — [6] I Cor., IV, 1.

Rome, revêtus d'une dignité et d'une autorité si puissantes que tout ce qu'ils disent doit être cru, doit être fait.

Si nous lisons les saints Pères, nous y voyons qu'ils placent la dignité des prêtres au-dessus de toutes les autres. Saint Chrysostome d'abord, qui écrivit des ouvrages entiers sur la dignité du sacerdoce, juge qu'on leur doit plus de respect qu'à ses parents : « Car ceux-ci, » dit-il, « nous « ont donné la vie selon la chair, tandis que les « prêtres nous ont donné la vie de l'âme. » Il écrit en un autre endroit qu'on doit les honorer plus que les rois et les princes. « Un roi, » dit-il, « n'a que le soin des corps; un prêtre a celui des « âmes. Un roi pardonne les fautes de la chair; « un prêtre pardonne les souillures du péché; « l'un commande, l'autre prie; l'un a des armes « matérielles, l'autre des armes spirituelles; et « celui-ci est revêtu d'une omnipotence bien « plus respectable : aussi le roi courbe-t-il la « tête sous la main du prêtre. » « Bien plus, » ajoute-t-il, « cette dignité et cette suprématie du « prêtre sont si augustes qu'elles surpassent « incomparablement la dignité des anges sous « plusieurs rapports. La prêtrise se confère ici-« bas, mais elle doit être rangée dans l'ordre « des choses célestes : car, quoique les prêtres « vivent sur la terre, c'est à eux qu'est confiée « la mission de disposer des choses qui se trou-

« vent dans le ciel. Ils ont reçu de Dieu un pou-
« voir qu'il n'a pas voulu donner ni aux anges
« ni aux archanges; car il n'a pas été dit à ces
« créatures supérieures : Ce que vous aurez lié
« sur la terre sera lié dans le ciel, et ce que vous
« aurez délié sur la terre sera délié dans le ciel. »

Quel respect, quelle révérence ne doit-on pas témoigner aux prêtres ! Saint François avait pour eux une si profonde vénération qu'il avait coutume de dire : « Si je rencontrais un prêtre et un « ange, je saluerais le prêtre avant l'ange. » Saint Antoine était si renommé pour sa sainteté que les princes et les empereurs implorèrent ses conseils et ses prières ; mais, quoiqu'il se vît l'objet d'une si grande estime de la part des grands, il professait pour les prêtres un tel respect que, lorsqu'il en rencontrait un, il s'agenouillait devant lui et ne se relevait qu'après avoir reçu sa bénédiction. L'empereur Constantin leur donnait le nom de pères et s'estimait fort honoré d'être admis à baiser la main des évêques, au concile de Nicée. L'empereur Théodose eut un jour le malheur de commettre une faute qui était pour le peuple un grand sujet de scandale ; saint Ambroise, son pasteur et son évêque, la lui reprocha en public et lui interdit l'entrée de l'église : l'empereur se soumit à la pénitence et s'humilia devant le prélat, comme si Jésus-Christ lui-même l'eût réprimandé et puni. Attila, le fléau du

monde et la terreur de l'Italie, n'avait pour ainsi dire pas son pareil en cruauté et en inhumanité : le pape Léon et tout le clergé de Rome, émus de la ruine imminente de l'Italie, vinrent à sa rencontre; et ce prince barbare fut si frappé de la majesté du saint pontife et de son auguste cortége qu'il déposa les armes et leur promit de se soumettre à leurs ordres.

Voilà comme on respectait autrefois les ministres du grand Dieu ! Mais où est aujourd'hui ce respect? Hélas ! on en est venu à mépriser, à railler, à blasphémer tout ce qu'il y a de saint dans la papauté, tout ce qu'il y a d'illustre dans l'épiscopat, tout ce qu'il y a de sublime dans le sacerdoce. Dans les sociétés, dans les familles, dans les livres, on en parle, on s'en plaint, on exagère leurs moindres défauts, on en fait de grands crimes; on dénature, on calomnie leurs intentions, si saintes et si respectables qu'elles soient. « Chrétiens ingrats, » s'écrie saint Jean Chrysostome, « est-ce là votre reconnaissance « pour les services qu'ils vous ont rendus? N'est-ce « pas par la main du prêtre que vous êtes devenus chrétiens? N'est-ce pas par leur ministère « que vous recevez le pardon de vos péchés et « votre réconciliation avec Dieu? Ne sont-ce « pas les prêtres qui offrent pour vous le saint « sacrifice, qui vous donnent la chair et le sang « de Jésus-Christ, qui vous instruisent, vous et

« vos enfants, qui vous prêchent le royaume de
« Dieu, qui prient pour vous et qui vous ouvrent
« le ciel? »

Je ne prétends pas justifier ici toutes les actions des ministres du Seigneur. Je confesse, d'accord en cela avec l'Évangile et avec toute l'Église, qu'il est nécessaire qu'il y ait des hérésies et des scandales, qu'il fallait que la société des apôtres même eût le malheur de compter un Judas dans son sein, et qu'il y aura toujours des prêtres qui déshonoreront la sainteté de leur état. Mais est-ce à dire pour cela que l'auguste dignité dont ils sont revêtus est moins sainte et moins respectable? est-ce à dire que la religion leur permet de commettre le moindre désordre? est-ce à dire que nous pouvons nous faire un jeu et un honneur de publier et de répandre partout ces malheureuses fautes?

Si un prêtre cessait de vivre saintement, s'il se rendait coupable de quelque forfait, malheur à lui! car Dieu le jugera et le condamnera dans toute la rigueur de sa justice. Mais il ne vous appartient pas néanmoins de le mépriser : vous devez, au contraire, couvrir ses fautes du manteau de la charité, et les taire soigneusement. Jésus-Christ lui-même ne nous l'a-t-il pas enseigné par son exemple? Il a souvent prêché contre les vices des pharisiens ; mais il n'a jamais prononcé un mot contre les péchés des prêtres ou des pon-

tifes en particulier. Loin de là, il les a respectés en public et a toujours ordonné qu'on les écoutât et qu'on crût en eux. Jésus connaissait les odieux projets de Judas; il ne laissa pas néanmoins de le respecter, et alors même que le traître se dévoile il l'embrasse encore, il le nomme son ami. Tout cela, dit saint Ambroise, pour montrer la révérence qu'il portait au caractère sacré de prêtre et d'apôtre dont Judas était marqué.

Saint Paul, ayant un jour appelé le grand prêtre de la synagogue un *mur blanchi*, en demanda pardon à toute l'assemblée et prononça ces paroles remarquables : « J'ignorais que ce fût le « grand prêtre; car il est écrit : Vous n'outra- « gerez pas le prince de votre peuple : *Principem* « *populi tui non maledices* [1]. »

Théodoret nous rapporte un fait non moins édifiant de l'empereur Constantin. Ce prince, ayant reçu un grand nombre de plaintes sur les prêtres du concile de Nicée, ne voulut en lire aucune et les fit toutes brûler en public, en disant qu'il était défendu et impie de publier et de juger les fautes de ceux que Dieu a établis comme les docteurs et les parents des autres hommes. On dit même qu'il ajouta que, s'il voyait un évêque pécher, il le couvrirait de sa pourpre, afin que personne n'en fût scandalisé.

Bien que les prêtres soient des hommes comme

[1] Act., XXIII, 5.

les autres, leur dignité et le caractère sacré qui les consacre à Dieu les élèvent au-dessus du commun des hommes. La vie d'un prêtre doit être sainte en tout; mais un prêtre ne fût-il pas saint, et même fût-il aussi infâme que Judas, il ne reste pas moins le ministre du Seigneur; et si vous manquez au respect qui lui est dû, à ses droits sacrés, à son ministère ou à sa personne, Dieu est sensible à cet outrage : Qui vous méprise, déclare le Seigneur, me méprise : *Qui vos spernit me spernit* [1].

Et c'est pourquoi Dieu punit si souvent d'une manière exemplaire les injures qu'on fait à ses ministres.

Pourquoi les Juifs sentirent-ils si souvent peser sur eux le bras du Seigneur? pourquoi subirent-ils à Babylone une captivité et un esclavage de soixante-dix ans? La sainte Écriture nous donne à entendre que ce fut pour avoir méprisé leurs prêtres. Pourquoi quarante-deux enfants de Béthel furent-ils mis en pièces par deux ours? Pour avoir poursuivi le prophète Élisée de leurs railleries et de leurs huées : *Allez, chauve* [2] ! Pourquoi le feu du ciel, comme nous le voyons au quatrième livre des Rois, consuma-t-il un grand nombre de personnes? C'est pour avoir, par dérision, nommé le prophète Élie *l'Homme de Dieu* [3] ! Pourquoi Marie, la sœur de

[1] Luc., x, 16. — [2] IV Reg., II, 24. — [3] IV Reg., II, 9.

Moïse, fut-elle frappée de lèpre? pourquoi Michol, la femme de David, fut-elle condamnée à une perpétuelle stérilité? Toutes deux pour avoir manqué au respect qu'elles devaient aux ministres du Très-Haut. Et si nous sommes aujourd'hui livrés en proie à tant de calamités et de misères, qui sait si ce n'est pas en châtiment du mépris général qu'on professe de nos jours pour l'Église, pour la parole de Dieu et pour ses ministres?

Malheureux chrétiens, qui méprisez les ministres de Dieu, qui vous raillez des prêtres et des pasteurs de son Église, tremblez! Dieu est patient; mais il finira par répandre sur vous le calice de sa colère; il vous abondonnera à votre aveuglement et à votre sens corrompu; par un terrible effet de sa justice, il permettra que vous mouriez sans sacrements et sans secours, et il est juste que vous soyez abandonnés à l'heure de votre mort de ceux que vous aurez outragés pendant tout le cours de votre vie. Souffrez que je vous en cite un effrayant exemple.

Un jour avant sa mort le roi Saül fit paraître devant lui le prophète Samuel, et lui dit : « Je « me trouve en un accablement suprême : *Coarc-* « *tor nimis* [1]. » Mais il n'avait, pendant sa vie, tenu aucun compte des paroles de Samuel. Aussi

[1] I Reg., XXVIII, 15.

le prophète lui dit-il : « Pourquoi m'avez-vous « troublé? pourquoi m'interrogez-vous, puisque « le Seigneur s'est séparé de vous? » Voilà, ô diffamateurs et calomniateurs des prêtres, voilà comment, au jour de votre agonie, alors que vous vous débattrez entre le prince des ténèbres et le remords de votre conscience, voilà, dis-je, comment vous invoquerez le secours d'un prêtre! Vous désirerez alors d'être assistés de leurs prières, d'être déchargés de vos péchés ; mais ce sera en vain! Vous avez abandonné le Seigneur pendant votre vie; il vous abandonnera à son tour à l'heure de votre mort : *Quid interrogas me, cum Dominus recesserit a te?*

Voulez-vous, mes frères, voulez-vous éviter une fin si déplorable et si funeste? Professez toujours une profonde vénération pour les prêtres, un humble respect pour les pasteurs, un humble respect pour les évêques, un humble respect pour le Pape, le père commun des fidèles, le vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Honorez tous les prêtres en général, et honorez en particulier le pasteur que Dieu a préposé au soin de votre âme. Vous avez besoin de lui dans le temps de votre vie : ses prières et l'auguste sacrifice offert par ses mains vous réconcilient avec le ciel ; il vous instruit dans la plus nécessaire de toutes les sciences, dans la connaissance de Dieu ; il est votre conseiller dans vos hésitations et dans vos

doutes, votre consolateur au milieu des afflictions et des peines, votre guide dans les voies du salut; il vous est indispensable dans tout le cours de votre existence. Mais vous aurez plus besoin de lui encore à l'heure de votre mort, alors que le monde vous fuira et que vous vous trouverez réduits au plus pénible isolement; car il n'est personne qui ne craigne les approches de la mort : alors il viendra à votre secours, il vous fortifiera par le moyen des sacrements des mourants, il vous préparera à l'éternité bienheureuse. Oui, je le répète, honorez-le pendant toute votre vie; laissez ce qu'il vous défend, faites ce qu'il vous enjoint, croyez ce qu'il vous enseigne... Si jamais vous avez manqué à ce devoir respectueux envers le prêtre, envers votre pasteur, vos évêques ou le pape; si jamais vous les avez méprisés, haïs, calomniés, concevez-en dans le fond de votre cœur un repentir sincère; et, pleins d'une véritable contrition, conjurez, suppliez le Seigneur qu'il daigne vous pardonner ce péché et qu'il veuille vous faire miséricorde. *Seigneur, ayez pitié de nous!*

III.

RÉFLEXIONS SUR L'ABUS DE LA PAROLE.

Jesus autem tacebat.
Mais Jésus se taisait.
(MATTH., XXVI, 63.)

Le grand prêtre avait interrogé notre aimable Sauveur touchant sa doctrine, sans y découvrir rien de répréhensible; il parut alors aux Juifs qu'il était temps de faire valoir leurs accusations, et une foule de faux témoins se présentèrent. L'un disait : C'est un imposteur [1]; l'autre : C'est un ami de la bonne chère [2]; celui-ci criait : C'est un Samaritain, et il est possédé du démon [3]; celui-là : C'est un faux docteur; il n'est point envoyé de Dieu, car il a violé le sabbat [4]; d'autres enfin apportaient contre lui d'autres accusations non moins fausses [5].

Cependant Jésus, invité à se justifier, gardait le silence : *Jesus autem tacebat;* accomplissant ainsi ce que le prophète David avait annoncé en sa personne : Je suis resté comme un homme muet et qui n'a point de réponse dans sa bouche [6].

Pourquoi ce silence? Quand Simon le pharisien dénonçait Marie-Madeleine comme péche-

[1] Joann., XVIII, 30. — [2] Matth., XI 19. — [3] Joann., VIII, 48. — [4] Joann., IX, 16. — [5] Marc., XIV, 56. — [6] Ps. XXXVII, 14.

resse, il s'était levé pour faire son éloge : quand on accusait la femme surprise en adultère, il l'avait soustraite au supplice ; et maintenant il ne prononce pas un mot dans sa propre cause, il se tait : quel en est le motif ?

Mes frères, Jésus eût pu d'un seul mot confondre à la fois les accusateurs, les faux témoins, les juges eux-mêmes. Mais il ferme la bouche, parce qu'il savait qu'aucun d'eux n'eût écouté sa justification. Il nous enseigne donc à nous taire aussi lorsque nos discours resteraient sans fruit.

Admirable leçon ! L'âme profite dans le silence, dit le pieux Thomas à Kempis : *In silentio proficit anima :* et le silence, ajoute Pierre Damien, est le gardien de la justice. Isaïe avait dit autrefois : Votre force est dans votre silence [1] ; et à juste titre, car en parlant beaucoup on s'expose à tomber en beaucoup de péchés [2]. Quel est l'homme, hélas ! qui ne pèche par la parole ? Qu'il est rare de le rencontrer ! Saint Jacques n'hésite même pas à dire qu'un tel homme est accompli : *Hic perfectus est vir* [3].

Que de maux la langue n'engendre-t-elle pas en effet ! C'est une flamme qui allume le péché dans l'âme, flamme allumée elle-même aux brasiers de l'enfer [4]. De la langue naissent les rail-

[1] Is., xxx, 15. — [2] Prov., x, 19. — [3] Jac., iii, 2. — [4] Jac., vi, 8.

leries, la divulgation des secrets, les entretiens indécents et impies, la médisance, l'instigation au mal, le mensonge, le parjure, la discorde, les discussions et mille autres péchés.

Vous le savez, âmes chrétiennes, vous le savez par une trop funeste expérience. N'éviterait-on pas souvent une foule de maux si l'on gardait le silence comme Jésus? *Jesus autem tacebat.* Serviteurs, n'est-ce pas cette incontinence de langue qui excite fréquemment l'aigreur, les reproches, la vengeance de vos maîtres? Enfants, n'est-ce pas l'arrogance et l'insolence de vos paroles qui répandent souvent l'amertume dans le cœur de vos parents, et qui parfois abrègent leur existence? Époux, n'est-ce pas cette funeste prétention de ne pas vous taire qui sème l'inimitié dans votre ménage, qui expose votre famille en butte au scandale?

Quelques femmes se plaignent d'être maltraitées et battues quelquefois par leur mari; mais pourquoi les aigrir? pourquoi les exciter et ne pas vous taire prudemment dès que vous remarquez chez eux quelques signes d'emportement? Un roseau croissait au pied d'un chêne; il s'éleva tout à coup un ouragan furieux auquel le chêne voulut résister et qui le brisa; le roseau, au contraire, fléchit et se redressa après la tempête sans en avoir souffert. Que ce roseau vous serve d'enseignement : quand vos maris sont irrités,

laissez passer le souffle de leur colère, gardez-vous de lui opposer la moindre résistance ; taisez-vous, et vous ne serez point maltraitées.

L'histoire de sainte Monique, la mère de saint Augustin, nous en offre une preuve frappante. Cette femme vivait en paix avec son mari quoiqu'il fût d'un caractère difficile et irascible. Ses voisines, souvent exposées chez elles à ces orages domestiques sans pouvoir se contenir dans l'emportement de leurs maris, lui demandaient ce qu'elle faisait pour vivre en paix avec le sien. La sainte femme leur répondit : « Mes sœurs, la « discorde qui trouble vos ménages provient « moins de l'imperfection de vos maris que de la » vôtre. Vous les contrariez, vous aigrissez leur « esprit, et voilà pourquoi vous vivez dans la « discorde. Quant à moi, je me tais incontinent « dès que je vois mon époux en colère; je le « supporte, je prie Dieu pour lui, et je conserve « ainsi la paix. Faites de même, vous vivrez « comme moi dans le calme et le repos. »

Je vous exhorte donc instamment à vous taire à l'exemple de Jésus : *Jesus autem tacebat.* Ames chrétiennes, faites bien attention, dit le Sage, à ne pas être prises par votre langue [1]; et ailleurs : Pesez toutes vos paroles dans la balance, réfléchissez mûrement, avant de parler, à ce que

[1] Eccl., v, 16.

vous allez dire. S'il se présente rien d'inconvenant sur vos lèvres, contenez-vous, fermez la bouche; prenez bien garde de pécher pour votre perte en parlant [1].

Abstenez-vous donc de discours honteux et obscènes. Qu'on ne nomme aucune impureté parmi vous, dit l'Apôtre [2]. Les discours impudiques sont la perte des bonnes mœurs [3]. Ils engendrent une infinité de péchés, tant en ceux qui les prononcent qu'en ceux qui les écoutent. Un mot indécent, dit saint Bernard, corrompt une foule d'âmes qui le recueillent. C'est un crime bien plus grand que si d'un seul coup vous tuiez un grand nombre d'hommes, car vous ne tueriez que leurs corps; mais la cruauté de vos entretiens tue leur âme : *Animas interficit*. En un mot, ces langues maudites sont la peste du monde; une seule d'entre elles produit des ravages plus effrayants qu'une légion de démons déchaînés de l'abîme, car son venin mortel donne la mort à une infinité d'âmes. C'est le Saint-Esprit, du reste, qui le déclare : *Os lubricum operatur ruinas* [4].

Abstenez-vous également de paroles couvertes et à double sens, qui pourraient fournir à autrui une occasion de mauvaises pensées. Abstenez-

[1] Eccl., XXVIII, 29. [2] Eph., V, 3. — [3] I Cor., XV, 33. — [4] Prov., XXVI, 28.

vous d'imprécations, et, comme saint Paul, bénissez ceux qui vous persécutent; bénissez-les et ne les maudissez pas [1]. Abstenez-vous de toute médisance, et quand vous entendez une parole qui blesse la réputation de votre prochain laissez-la mourir en vous [2]. Gardez-vous de toute suggestion perverse : le semeur de rapports est maudit, parce qu'il trouble la paix [3]; et, selon saint Grégoire, ceux qui troublent la paix sont des enfants de Satan. Abstenez-vous de toute imposture, car la langue qui ment tue l'âme [5]. Gardez-vous de jurer légèrement et en vain, je vous le dis, après Jésus-Christ lui-même : Ne jurez point; que votre parole soit oui et non, car ce qui est au delà vient du démon [5].

Suivez enfin l'avertissement du grand Apôtre : *Sermo vester semper in gratia sale sit conditus* [6]. Que votre langage soit toujours assaisonné du sel de la grâce, c'est-à-dire mêlé de quelques paroles qui raniment l'amour de Dieu et qui inspirent la crainte de l'offenser. Heureuse, dit saint Bernard, heureuse la langue qui ne sait parler que de Dieu : *Felix lingua quæ non novit nisi de divinis texere sermonem.*

[1] Rom., XII, 14. — [2] Eccl., XIX, 10. — [3] Eccl., XXI, 31. — [4] Sap., I, 11. — [5] Matth., V, 37. — [6] Coloss. IV, 6.

IV.

RÉFLEXIONS SUR LE BLASPHÈME.

Ecce nunc audistis blasphemiam !

Vous venez d'entendre le blasphème !

(MATTH., XXVI, 65.)

Le Sauveur ne jugeait pas dignes de réponse les accusations et les témoignages mensongers produits à sa charge au tribunal de Caïphe ; il se taisait, dit saint Marc, et ne répondit point [1]. Ce silence aigrit le juge : il voulut donc l'amener à parler par une adjuration solennelle. La subornation des témoins étant resté inutile, Caïphe recourut à un autre moyen pour arracher à Jésus un aveu verbal et explicite qui le convainquît de blasphème et le fit à ce titre condamner à mort. Il adjura Jésus, au nom du Dieu vivant, de dire s'il était le Christ, le Fils de Dieu [2].

Impie grand prêtre, quoi ! vous demandez à Jésus s'il est le Christ, le Fils de Dieu ! ne le savez-vous pas ? Les boiteux qu'il a fait marcher, les aveugles qu'il a éclairés, les malades qu'il a guéris, les morts qu'il a ressuscités, les démons qu'il a chassés ; tous ces miracles ne vous l'ont-ils pas suffisamment appris ? La question de Caïphe était donc spécieuse et inutile.

Néanmoins Jésus, venu en ce monde pour

[1] Marc., XIV, 61. — [2] Matth., XXVI, 63.

rendre témoignage à la vérité et pour faire savoir qu'il était le Christ, le Fils du Dieu vivant, ne jugea pas à propos de garder le silence à ce sujet. Tant qu'il ne s'était agi que de son honneur et de sa réputation, il s'était tu; mais il juge maintenant qu'il est de son devoir de répondre à l'interrogatoire du grand prêtre, parce que l'honneur de Dieu et de son Église était attaché à sa réponse. Il dit donc aux assistants : *Ego sum*, Je le suis. Oui, Caïphe, je suis celui que vous cherchez, je suis le Messie, le Fils du Dieu vivant et béni, dont David disait en chantant ses louanges : Tous ses anges l'adorent[1]. Je suis le prophète qui doit surgir au milieu de ses frères[2]. Je suis l'Emmanuel qui doit naître d'une vierge, et son nom est Dieu avec nous[3]. Je suis le dominateur d'Israël, dont Michée disait : Je vous attendrai, ô Dieu, mon Sauveur[4]! Je suis le Fils unique, éternel et consubstantiel de Dieu; et quoique je me trouve ici dans un état humiliant, enchaîné et captif devant votre tribunal, je vous le dis cependant : Un jour vous verrez le Fils de l'Homme, assis à la droite de Dieu, descendre sur les nues du ciel[5]. Et c'est moi, ô Caïphe! c'est moi, ô juges d'Israël! Voyez ce que vous avez à faire maintenant de votre prisonnier.

[1] Ps. XCVI, 7. — [2] Deut., XVIII, 15. — [3] Is., VII, 14. — [4] Mich., VII, 7. — [5] Matth., XXVI, 64.

A cet aveu sans détour et sans artifice, Caïphe déchira ses vêtements, feignant de témoigner ainsi la douleur que lui causait le langage prétendu criminel de Jésus ; car c'était un usage chez les Juifs de déchirer ses vêtements pour manifester l'étendue de son affliction. C'est ce qu'avait fait le patriarche Jacob, qui, à la vue de la robe ensanglantée de Joseph, s'était imaginé que son fils bien-aimé avait été mis en pièces par des animaux féroces. C'est ce qu'avait également fait le roi David à la nouvelle de la défaite des Israélites et de la mort de Saül et de Jonathas, tombés sur le champ de bataille. Le pontife s'écria ensuite : Il a blasphémé ! qu'avons-nous besoin de plus amples témoignages ? Voyez, ajoute-t-il en se tournant vers ses collègues, vous venez d'entendre le blasphème : *Ecce nunc audistis blasphemiam*. O impiété ! ce juge inique se fait lui-même accusateur ; il foule aux pieds toutes les règles du droit ; il n'attend pas la sentence, il l'inspire ; et pas un homme de cette assemblée, autrefois la plus imposante du monde, pas un n'ose se déclarer le protecteur de l'innocence : tous sont lâches comme leur chef. Il ne s'y rencontre pas seulement un Gamaliel, dont l'esprit de modération s'efforce au moins de suspendre l'impiété de ce jugement, et sans plus ample délibération, il s'élève du sein de l'assemblée des prévaricateurs des voix menaçantes et acharnées,

qui proclament que Jésus mérite la mort : *Reus est mortis !*

Quoi, mes frères, Jésus condamné à mort comme blasphémateur! Hélas ! oui, ses ennemis ne reculent pas même devant cette odieuse extrémité. Les Juifs avaient une grande horreur du blasphème; ils le détestaient au point que chacun regardait comme un devoir de le punir, et de ne pas même en tolérer la moindre apparence. Aussi les ennemis du Sauveur, s'étant faussement imaginé que son langage divin avait quelque chose de blasphématoire, se crurent autorisés à déclarer qu'on avait le droit de le lapider, et qu'il n'était point le Messie, mais un homme impie, qui avait blasphémé Dieu.

Plût à Dieu, mes frères, que les chrétiens de notre âge fussent aussi étrangers au blasphème que le divin accusé! et sûrement ils le seraient s'ils savaient combien ce péché est abominable aux yeux de Dieu, et combien il a de funestes conséquences. Je ne crois pas pouvoir vous être plus utile qu'en vous démontrant l'une et l'autre de ces vérités.

Blasphémer, c'est proférer des discours injurieux à Dieu ou à ses saints, leur nier des attributs qui leur appartiennent, ou en faire un sujet de railleries. Aucun péché n'est si odieux au Seigneur, parce qu'il n'en est aucun qui éloigne autant l'homme de la fin pour laquelle il est créé.

L'homme est créé pour louer Dieu, pour annoncer sa gloire. Si on ajoute foi aux récits des docteurs Juifs, Dieu, après avoir créé le monde, le soumit à l'examen des esprits célestes, et leur demanda s'il manquait rien à la décoration de l'univers : ceux-là, après une méditation attentive, lui répondirent qu'il ne manquait à cette œuvre si merveilleuse qu'une langue qui fît retentir sans cesse les louanges suprêmes de l'auteur d'un si sublime ouvrage. Car Dieu n'avait pas encore créé l'homme, et en le créant il voulut pourvoir à cette noble fin, et il lui donna une langue pour le louer sans cesse. Or ceux qui blasphèment Dieu manquent ce but de leur existence ; car, au lieu de le glorifier par des chants de louanges, ils l'outragent et l'insultent par d'horribles imprécations. Dans les autres péchés il est des dehors mensongers qui semblent quelquefois les excuser jusqu'à un certain point, et pour l'ordinaire ceux qui les commettent ne prétendent pas s'attaquer directement à Dieu : il peut arriver même qu'au milieu de leurs désordres ils conservent encore pour lui quelques sentiments de respect et de reconnaissance. Mais de tous les pécheurs, le blasphémateur est le plus ingrat, le plus odieux, le plus impie : il ne rend pas à Dieu le moindre hommage ni la moindre reconnaissance ; il le couvre au contraire de mépris, d'outrages, de malédictions.

Aussi n'est-il point de péché plus abominable aux yeux du Seigneur que le blasphème, et les terribles châtiments dont il l'a parfois puni en sont une preuve irréfutable. Dans l'ancienne loi, Dieu faisait lapider les blasphémateurs [1]. Ainsi un jeune homme ayant blasphémé le Seigneur, Moïse le conduisit hors du camp ; tout le peuple saisit des pierres et en écrasa le coupable. Et que de fois Dieu lui-même arma son bras vengeur contre ce péché ! Pharaon disait : Qui est le Seigneur, pour que je puisse entendre sa voix ? je ne le connais pas [2] ! et il périt avec toute son armée dans les flots de la mer Rouge. Nabuchodonosor prétendait qu'on ne donnât qu'à lui le titre de dieu; il se vit dépouillé de son royaume, chassé de la société des hommes, réduit à vivre avec les bêtes; et, devenu semblable aux bêtes, il paissait l'herbe comme un bœuf [3]. Le sacrilége Antiochus blasphème le Seigneur, et le Seigneur le frappe d'une manière si sensible que son corps rongé de vers tombe en lambeaux et exhale, cadavre vivant, une insupportable puanteur [4]. Tant le Seigneur punit rigoureusement ce crime dans les siècles anciens !

Mais si nos regards se reportent sur des époques plus récentes, nous y trouverons des témoignages non moins terribles de la colère et de

[1] Lev., XXIV, 16. — [2] Exod., V, 2. — [3] Dan., V, 21. — [5] II Mach., IX.

la vengeance divine; exemples funestes qui doivent nous révéler toute l'horreur qu'inspire le blasphème au Très-Haut! Alphonse X, roi d'Espagne, avait blasphémé; la nuit suivante, son palais et toutes les richesses qu'il renfermait furent consumés par la foudre, et lui-même dut se sauver sans vêtements pour conserver sa vie. Une femme nommée Béatrix de Suéna, femme orgueilleuse et vaine, ayant appris que son mari était mort dans un combat, proféra d'horribles blasphèmes; et voyez, sa maison s'écroule tout à coup, entraînée par un torrent. Cet événement eut lieu le 8 septembre de l'an 1541.

Nestorius ne fut pas châtié moins cruellement: pour avoir blasphémé la Mère de Dieu, sa langue fut dévorée vive par les vers.

Il est donc évident, mes frères, qu'aucun péché n'est aussi abominable à Dieu que celui qui nous occupe. Il semble qu'il ne mérite aucun pardon; le Sauveur lui-même déclare que jamais, c'est-à-dire très-difficilement, ce péché ne sera pardonné: *Spiritus blasphemiæ non remittetur*[1].

Ce péché est également funeste dans ses résultats, et il engendre une multitude de scandales. Saint Paul reprochait aux Juifs d'être cause, par leurs péchés, que les Gentils blasphémaient le

[1] Matth., XII, 31.

nom du Seigneur et raillaient sa loi : *Nomen enim Dei per vos blasphematur inter gentes* [1]. Combien sont plus coupables les chrétiens qui blasphèment Dieu en présence de leurs frères, et qui par leurs exemples les excitent à les imiter! Pourquoi dans un grand nombre de contrées entend-on retentir des blasphèmes si nombreux et si multipliés qu'on peut dire, comme Dieu en Isaïe [2], que le nom du Seigneur est blasphémé tout le jour, dans les rues, dans les maisons, dans les sociétés, de toutes parts et à toute heure? pourquoi, hélas? C'est que l'un profite de l'enseignement de l'autre : le fils blasphème avec le père, le domestique avec son maître, les jeunes gens avec les vieillards. Dans certaines familles on dirait que le blasphème est un héritage : les parents sont blasphémateurs, et leurs enfants et les enfants de leurs enfants le seront également. Ils meurent tous les uns après les autres, mais le blasphème, semblable à ce ver éternel dont parle l'Écriture, le blasphème ne meurt jamais dans leur race : *Non moritur*. Il vit, et il continuera à vivre jusqu'à la fin des siècles. Malheur à vous, parents, si vous laissez vos enfants le commettre sans les en reprendre! Mais malheur à vous surtout si vous leur donnez ce funeste exemple en blasphémant Dieu en leur présence!

[1] Rom., II, 24. — [2] Is., LII, 5.

Le blasphème étant si abominable aux yeux de Dieu et si funeste dans ses suites, âmes chrétiennes, abstenez-vous donc soigneusement de jamais blasphémer votre Seigneur et votre Dieu; et si malheureusement vous en avez déjà contracté l'habitude, employez tous les moyens possibles pour vous en défaire à tout prix. Ne tardez point, je vous en conjure, car trouverez-vous plus tard un temps plus favorable? Si vous ne vous en débarrassez aujourd'hui, il est à craindre, hélas! que vous y persistiez jusqu'à la mort. Ce vice croît avec les années, puisqu'avec les années, hélas! croissent aussi les douleurs, les infirmités, et par conséquent les impatiences. Le cardinal Baronius rapporte qu'un homme de Constantinople ayant blasphémé fut peu de temps après saisi d'un transport si violent qu'il se déchirait lui-même en hurlant, et qu'il rendit bientôt l'âme en blasphémant le nom du Seigneur, au milieu des souffrances les plus atroces. Saint Alphonse de Liguori nous offre à ce sujet deux exemples non moins terribles. Un cocher, dit-il, habitué à ce vice, expira en blasphémant jusque sur son lit de mort. Un autre, condamné à être pendu, ne pût s'empêcher, tant est grand le pouvoir de l'habitude, de blasphémer au moment où la corde fatale lui étreignait le cou, et il mourut en proférant une malédiction impie!

Craignez, mes frères, craignez que le même

malheur vous survienne, et pour ce motif défaites-vous en toute hâte de ce péché, fuyez-le plus que tout autre; fuyez-le, je vous en conjure avec les mêmes expressions et le même amour que Tobie adressait jadis à ses parents : Ne parlez pas de la sorte ; car nous sommes les enfants des saints, et nous attendons la vie éternelle, que Dieu accordera à ceux qui ne l'auront jamais blasphémé, mais qui l'auront pendant toute leur vie loué et glorifié en ce monde : *Nolite ita loqui, quoniam filii sanctorum sumus, et vitam illam exspectamus*[1].

Ainsi soit-il.

QUATRIÈME MÉDITATION.

I.

RÉFLEXIONS SUR LA PATIENCE.

Viri qui tenebant illum illudebant ei.

Les hommes qui le gardaient se jouaient de lui.

(LUC., XXII, 63.)

Jésus, notre divin Rédempteur, venait d'être déclaré digne de mort comme blasphémateur.

[1] Tob., II, 17.

C'était sans doute une grande injure et un affront sanglant qu'on lui faisait; mais ses gardiens, pour accroître encore l'outrage, se mirent à le railler.

Ils commencèrent par lui cracher au visage; ils le couvraient de leurs crachats, lui qui s'était servi de sa salive pour rendre la vue aux aveugles, la parole aux muets, l'ouïe aux sourds; ils profanaient ce visage divin duquel David avait dit : Montrez-nous votre face, et nous serons sauvés : *Ostende faciem tuam, et salvi erimus* [1]. Ceux qui se livrent à cette profanation sacrilége sont la lie et le rebut des hommes. Cependant Jésus ne détourne pas la tête, il ne cherche pas à éviter leurs outrages et leurs crachats. Il supporte tout avec patience et résignation : *Faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me* [2].

Puis ils lui couvrent les yeux d'un sale et dégoûtant haillon, pour pécher ainsi plus en sûreté, se répétant, pour ainsi dire, ces paroles de Job : *Nubes latibulum ejus, nec nostra considerat* [3], Les ténèbres l'empêchent de voir nos actions. Ils se trompent cependant, car le regard du Très-Haut perce toutes choses, et Dieu voit partout les bons et les méchants : il voit, voluptueux, vos plaisirs criminels; il voit, irasci-

[1] Ps. LXXIX, 4. — [2] Is., L, 6. — [3] Job, XXII, 14.

bles, votre haine secrète; il voit, avares, les moyens illicites par lesquels vous accroissez vos richesses, votre usure, vos injustices, vos extorsions, vos cruelles oppressions contre la veuve et l'orphelin. C'est donc en vain que les bourreaux de Jésus lui bandent les yeux.

Enfin, ils le frappent de verges, ils lui donnent des soufflets, ils lui arrachent à l'envi les cheveux et la barbe : *Dedi genas meas vellentibus* [1]. La barbe d'Aaron était parfumée d'un baume précieux, et la barbe du grand pontife de la loi nouvelle est injurieusement arrachée! Samson, le Nazaréen consacré à Dieu, perdit sa chevelure par amour pour Dalila, et le Christ, mû par un saint amour pour l'homme, permet qu'on lui arrache avec une affreuse barbarie la barbe et les cheveux! D'odieuses vociférations viennent accompagner ces horreurs : Prophète, lui crie-t-on, devine qui t'a frappé? *Prophetiza* [1] *quis est qui te percussit* [2]. Une foule d'autres outrages sont proférés contre lui, et ces paroles de Job s'accomplissaient à la lettre en la personne du Christ : Ils ont ouvert la bouche contre moi; ils m'ont conspué et bafoué; ils m'ont frappé sur la joue; ils se sont rassasiés de mes douleurs [3]. Car, toute la nuit, les serviteurs du grand prêtre et les soldats ne cessèrent pas un moment

[1] Is., L, 6. — [2] Luc., XXII, 64. — [3] Job, XVI, 11.

d'outrager, de maltraiter et de faire souffrir leur divin captif.

Ames pieuses, qui pourra jamais exprimer, qui pourra se faire une idée de la cruauté et de l'infamie de ce supplice? Le prophète Jérémie, prévoyant en esprit toutes ces horreurs, exprimait en ces termes le sentiment qui agitait son âme : Il sera rassasié d'outrages [1]. Le prophète voulait nous montrer, par cette énergique expression, que Jésus, qui dans sa passion fit briller le désir de souffrir davantage encore, trouverait de si cruelles souffrances dans les ignominies qu'on lui faisait subir que son désir de voir augmenter ses douleurs serait, pour ainsi dire, comblé à satiété; car rien, en effet, n'est plus cruel et plus barbare que l'injure du sarcasme.

D'après Sénèque, la raillerie est plus cruelle que la mort. D'après Théodoret, le mépris, c'est un supplice plus odieux que l'effusion du sang. Au témoignage de Saül, et d'après le commentaire de Tosat, c'est une torture plus poignante de se voir raillé par ses ennemis que de perdre l'existence [2]. Nous ne serons donc pas étonnés que Jésus se trouvât comme rassasié d'opprobres et de souffrances.

Et nous, nous chrétiens, oserons-nous encore nous plaindre, gémir, nous lamenter désormais

[1] Thren., III, 30. — [2] I Reg., XXXI, 4.

quand nous aurons quelque douleur à souffrir pour Dieu? Alors que Jésus a tant souffert pour nous, ne souffrirons-nous pas aussi avec joie, ne fût-ce même que pour faire de nécessité vertu? Nous savons tous, par expérience, que l'homme a beaucoup de maux à supporter en cette vie, et il n'est personne qui ne confesse la vérité de ces paroles du saint homme Job : *Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis* [1], L'homme né de la femme vit peu de temps, et est rempli de beaucoup de misères. Et, en effet, je vous le demande, quel est l'homme qui soit exempt de tourments et de misères aussi longtemps qu'il vit parmi les hommes? Tout homme, dit l'Ecclésiastique [2], a une grande occupation, et les enfants d'Adam ont un joug à porter depuis l'heure de leur naissance jusqu'à l'heure de leur sépulture; les enfants même commencent par verser des larmes, et, ignorants de toutes choses, ils se savent déjà condamnés aux souffrances et aux pleurs! Le roi, dit saint Chrysostome, n'est pas exempt de soucis et de croix; sa vie est remplie de tribulations. Voyez Saül, le premier des Juifs, avec quelle difficulté et quelle peine il parvient à établir son règne! Après lui, David est éprouvé par d'innombrables revers. Salomon, Abias, Ézéchias, Josias le

[1] Job, XIV, 1. — [2] Eccl., XL, 1.

sont également. N'en exceptez pas même les impies, qui suivent le torrent de leurs voluptés; car il n'est point de plus grande tribulation, dit saint Augustin, qu'une conscience chargée de péchés : *Nulla major est tribulatio quam conscientia delictorum* [1].

Il faut donc que chacun souffre, mes frères; que pouvons-nous faire de mieux que de nous exercer à la patience? Si nous souffrons avec résignation, nous méritons le ciel; si nous souffrons avec impatience, nous n'en serons pas plus soulagés, et nous souffrirons pour notre perte : la même tribulation, dit saint Augustin, mène les bons à leur glorification et les méchants à leur ruine. Contemplons les deux larrons en croix, ajoute le même saint Père : l'un et l'autre doivent subir la mort; mais l'un se sauve parce qu'il la reçoit en s'abandonnant à la volonté de Dieu, et l'autre se perd et reçoit la mort en blasphémant: *Quos passio jungebat causa separabat.* Saint Jean, en son Apocalypse, voyait que les bienheureux, qui jouissaient de la gloire de Dieu, n'y étaient point parvenus par la voie des jouissances de la terre, mais par celle des souffrances, et il entendait ces paroles : Voilà ceux qui sont venus des grandes tribulations, et c'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu : *Hi sunt*

[1] S. Aug., in Ps. XLV.

qui venerunt de tribulatione magna, ideo sunt ante thronum Dei[1]. Souffrons donc patiemment, à l'exemple des saints : loin de nous plaindre et de murmurer contre la Providence, réjouissons-nous, au contraire, d'être trouvés dignes de boire, pour son saint nom, au calice des douleurs. Jésus a tant souffert pour notre salut ; tâchons, par nos souffrances, de participer à ses mérites. Telle est la reconnaissance, tel est le retour de tendresse qu'il demande de nous pour l'amour dont il nous a aimés en souffrant pour nous.

II.

RÉFLEXIONS SUR LE JUGEMENT.

Quid fecisti?
Qu'avez-vous fait?
(JOANN., XVIII, 35.)

Notre aimable Sauveur, après avoir subi pendant toute la nuit les plus cruels traitements de la part des soldats, fut ramené le matin dans le conseil. Les Juifs voulaient mettre immédiatement à exécution la sentence de mort prononcée contre lui : ils venaient donc livrer Jésus à Pilate, qui gouvernait alors leur province au nom de l'empereur romain. Ce magistrat, en juge in-

[1] Apoc., VII, 14.

tègre, demanda d'abord aux Juifs quelle accusation ils avaient à produire à la charge de leur prisonnier [1]. Citoyens, disait-il, ma sentence ne peut être prononcée aussi légèrement ; je ne puis condamner personne sans savoir de quoi il est coupable : or, dites-moi, comment cet homme a-t-il mérité la mort ? où sont les preuves ? où sont les accusateurs ? où sont les témoins ?

Quelque grande que fût l'autorité de la synagogue parmi le peuple juif, quelque relevées et respectées que fussent les fonctions et la charge de ses membres, Pilate cependant ne les croyait pas sur parole ; il voulait connaître en détail les méfaits attribués au Christ. Il paraît que cela leur fit ombrage et les aigrit contre le magistrat. Quoi, Pilate, dirent-ils, vous n'accordez donc aucune estime à cette noble assemblée des grands prêtres, des Scribes, des anciens, des chefs et des princes du peuple de Juda ? Pourquoi ces questions ? pourquoi ces investigations minutieuses ? Ayez au moins une opinion plus favorable de nous; regardez-nous comme des juges équitables qui aiment et observent la loi de Dieu. Si ce Jésus de Nazareth n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas livré comme tel [2]. Croyez bien qu'il est digne de mort si nous l'avons condamné cette nuit même dans notre réunion solennelle.

[1] Joann., XVIII, 29. — [2] Joann., XVIII, 3.

Que d'horreur recèle leur réponse, mes frères! orgueil, injustice, impiété, cruauté sanguinaire, tout cela s'y trouve ! Orgueil, car ils se regardent comme blessés de la résistance qu'oppose un juge suprême à la sanction aveugle d'un arrêt inique prononcé par eux. Injustice, parce qu'ils voudraient que Pilate condamnât Jésus à mort sans l'entendre. Impiété, car ils tentent de violer la loi de Dieu, qui défend de condamner personne sans écouter sa défense. Cruauté et soif de sang, car avant la Pâque déjà ils avaient voulu attenter à la vie de Jésus.

Cependant, contraints de produire des preuves du crime, ils font avancer des témoins subornés; l'un vient dire : Il séduit le peuple; l'autre : Il défend de payer les tributs à l'empereur; un troisième : Il se fait passer pour Christ et roi.—Pilate, ayant écouté ces imputations, interrogea Jésus : Votre peuple et les grands prêtres, lui dit-il, vous ont livré à mon autorité, qu'avez-vous fait? *Quid fecisti?* O Pilate, jamais on ne posa d'interpellation plus importante, jamais on ne fit de question plus féconde en sublimes réponses : *Quid fecisti?* Qu'avez-vous fait? Jésus a fait des choses merveilleuses. Que s'il fallait écrire toutes ses actions, tous les livres de l'univers entier, dit son disciple bien-aimé, ne pourraient en contenir le récit [1]. *Quid fecisti?* Je vais vous

[1] Joann., XXI, 25.

le dire en abrégé. Il a fait tout ce qui est, et rien de ce qui est n'a été fait sans lui : *Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil* [1]. Il a fait à lui seul plus que tout le monde, et plus aussi que tous les hommes ne pourraient concevoir.

Si vous interrogez les siècles passés, vous verrez qu'après avoir tiré l'univers du néant il a accompli des prodiges éclatants de sa droite puissante : *Fecit potentiam in brachio suo* [2]. Il a écrasé les princes puissants de la terre. Pharaon et toute l'Égypte sont là pour attester que sa main les a plongés dans un abîme de maux. *Quid fecisti?* Il a élevé les eaux de la mer Rouge, il les a dressées comme deux murs pour ouvrir à travers les ondes un passage aux Hébreux.

Si vous remarquez le présent : *Quid fecisti?* Écoutez les malades, les aveugles, les sourds, les lépreux qu'il a guéris, les muets à qui il a rendu la parole, les morts même qu'il a ressuscités; écoutez-les proclamer d'une voix unanime que Jésus a bien fait toutes choses : *Benè omnia fecit* [3]. Et pour vous dire plus encore, il fait encore tant à cette heure même que dans le ciel et sur la terre rien ne peut se faire sans lui : *Sine me nihil potestis facere* [4]. O Pilate, bien loin de découvrir la moindre imposture ou la moindre

[1] Joann., I, 3.— [2] Luc., I, 51.— [3] Marc., VII, 37. — [4] Joann., XV, 5.

faute en Jésus : *Peccatum non fecit, nec inventus est dolus in ore ejus* [1] ; vous ne trouverez dans toutes ses œuvres que la plus sublime sainteté : *Sanctus in omnibus operibus suis* [2].

Plût à Dieu, mes frères, qu'on pût approuver de même toutes les actions de votre vie ! Quand Jésus, votre juge futur, vous demandera ce que vous aurez fait dans le temps de votre vie : *Quid fecisti?* heureux alors, heureux mille fois si vous pouvez répondre que vous avez bien fait toutes choses. Songez bien, âmes chrétiennes, songez bien à l'interrogatoire que vous aurez un jour à subir. *Quid fecisti?* Qu'avez-vous fait? Parcourez les péchés de votre vie passée, et vous verrez que vous n'avez fait, pour ainsi dire, que ce que Dieu vous a défendu de faire. *Quid fecisti?* Qu'avez-vous fait? Princes, vous n'avez pas eu soin de vos sujets, vous ne les avez pas empêchés de pécher; que dis-je? vous les avez vous-mêmes entraînés au vice par le scandaleux exemple de vos crimes. *Quid fecisti?* Qu'avez-vous fait? Sujets, vous n'avez pas aimé vos princes, vous ne les avez pas respectés, vous ne leur avez pas obéi; loin d'alléger leur charge, et de songer qu'ils veillaient sur vous comme ayant un jour à rendre compte de vos âmes, vous leur avez fait subir mille amertumes et mille chagrins. *Quid*

[1] I Petr., II, 22. — [2] Ps. CXLIV, 13.

fecisti? Qu'avez-vous fait? Riches, lorsque vous voyiez les misères du pauvre, vous ne lui avez point fait l'aumône, vous n'avez pas vêtu ceux qui étaient nus, vous n'avez pas rassasié ceux qui avaient faim, vous n'avez pas visité les malades, vous n'avez pas eu pitié de l'affliction de vos frères. *Quid fecisti?* Qu'avez-vous fait? Pauvres, vous ne vous êtes pas contentés de l'état où vous avait placés la divine Providence, vous avez murmuré, vous vous êtes plaints avec aigreur, vous avez calomnié les vues de Dieu sur votre personne, et, au lieu de mettre votre espérance dans l'avenir, vous avez souhaité la mort uniquement pour voir la fin de vos douleurs. *Quid fecisti?* Qu'avez-vous fait? Jeunes filles, vous vous êtes ornées comme de ridicules poupées, vous avez causé du scandale par vos parures indécentes, du scandale par vos œillades lascives, du scandale par vos mœurs. *Quid fecisti?* Qu'avez-vous fait? Jeune homme, vous avez usé la plus belle partie de vos ans dans la débauche, dans l'orgie, dans la luxure, vous avez rôdé des nuits entières à la recherche de créatures aussi dépravées que vous, vous avez apporté la douleur et la honte au sein de votre famille? *Quid fecisti?* Qu'avez-vous fait? Ame pécheresse, vous avez péché par vol, par intempérance, par médisance, par blasphème; vous avez... oserai-je le dire? vous avez commis,

dans le mystère et les ténèbres, des impudicités qui crient vengeance au ciel, et dont la pudeur devrait taire jusqu'au nom ! *Quid fecisti ?* Qu'avez-vous fait? O dépravation ! vous avez fait tout ce que vous ne deviez pas faire, et vous n'avez fait que bien peu, pour ne pas dire rien, de tout ce que vous étiez obligés de faire ! Hélas ! que deviendrons-nous, mes frères, en présence de ces légitimes et irrécusables accusations ? Le juste sera à peine sauvé ! où se cachera le pécheur ?

Ames chrétiennes, voulez-vous prévenir un si terrible examen, interrogez-vous souvent vous-mêmes dans le cours de votre vie, mais surtout lorsque vous vous présentez au tribunal de la pénitence ; examinez-vous alors avec attention sur ce que vous avez fait dans toute votre conduite par action, sur ce que vous avez omis par négligence. C'est ainsi que vous arriverez à la connaissance entière de vos péchés, et alors vous les confesserez sincèrement, et vous vous en corrigerez.

Ces enseignements profonds, ô doux Jésus, resteront désormais gravés dans mon souvenir : je me jugerai moi-même dans le temps, pour trouver grâce auprès de vous dans l'éternité. Si j'ai été négligent dans ce soin jusqu'à ce jour, oh ! daignez m'accorder quelque temps encore pour réparer mes fautes. Oh ! n'entrez pas encore en

jugement avec moi, car je ne pourrais pas vous répondre un mot sur mille : *Non poterit ei respondere unum pro mille*[1]. Jusqu'à ce jour, je n'ai fait aucun bien ; mais désormais j'accomplirai strictement les obligations de mon état, j'observerai fidèlement vos commandements et ceux de la sainte Église, et je veux à tout prix vivre de telle sorte que le jour où vous me demanderez : *Quid fecisti?* Homme, qu'avez-vous fait ? je puisse vous répondre avec une conscience tranquille : Seigneur, j'ai fait tout ce que vous m'avez ordonné : *Opus consummavi, quod dedisti mihi ut faciam*[2]. Fortifiez-moi par votre grâce dans ces bonnes résolutions, et, je vous en conjure avec le Prophète-roi : *Ayez pitié de moi, ô mon Dieu!*

III.

RÉFLEXIONS SUR LE BON ET LE MAUVAIS EXEMPLE.

Sprevit illum Herodes cum exercitu suo.

Hérode et ses serviteurs le méprisèrent.

(Luc., XXIII, 11.)

Pilate, le magistrat romain, après avoir interrogé Jésus enchaîné à son tribunal, demeura

[1] Job, IX, 3. — [2] Joann., XVII, 4.

convaincu que les accusations des Juifs étaient mensongères et dénuées de fondement, et n'avaient d'autre cause que la haine et la jalousie. Mais les Juifs insistaient avec force pour qu'il ratifiât l'arrêt de mort porté contre leur prisonnier. Aussi Pilate, ayant appris que Jésus était de Galilée, profita de cette circonstance pour se décharger de cette affaire; il le renvoya. Car ayant compris, dit l'Évangile [1], que Jésus était placé sous la juridiction d'Hérode, Pilate l'envoya à Hérode, qui se trouvait pour lors également à Jérusalem.

Cet Hérode était le fils de l'Ascalonite, le bourreau de tant de milliers d'enfants innocents, l'héritier de la fortune et du caractère de cet Hérode qui avait profané le temple, aboli le sacerdoce, corrompu la religion, transgressé les lois, détruit la foi, bouleversé toutes les institutions. C'est au fils de cet Hérode, dit saint Chrysologue, à cet Hérode l'incestueux, séducteur de la femme de son frère, l'assassin du précurseur de Jésus, c'est à ce monstre que Jésus est envoyé !

A la vue de la victime qu'on lui amenait, Hérode, au dire de l'Évangéliste, se réjouit grandement; car depuis longtemps il souhaitait de le voir, ayant entendu parler beaucoup de ses mi-

[1] Luc., XXIII, 7.

racles et espérant lui-même d'en être témoin [1].

Hérode, en effet, s'il avait parfaitement saisi la portée de ces faits, avait bien réellement les plus grands motifs de se féliciter, et il aurait pu s'écrier : *Hodie salus domui huic facta est*, Aujourd'hui le salut est entré dans cette demeure [2]. Il voyait et recevait chez lui le maître du ciel et de la terre, le Roi des rois; il contemplait de ses yeux celui qui est l'allégresse de l'univers : *Gaudium universæ terræ* [3]. Il voyait celui en présence duquel saint Jean-Baptiste, encore dans le sein de sa mère, tressaillait de joie; celui à la vue de qui les anges du ciel se réjouissaient quand il dormait sur la pierre d'une vile étable; celui que les rois de la terre venaient contempler avec bonheur, assis dans le giron d'une pauvre vierge; il le voyait, il pouvait donc se réjouir. Mais, hélas! cet homme ne connaissait pas toute l'étendue de l'honneur et du bonheur qui lui survenaient; sa joie n'avait d'autre principe qu'une vaine curiosité : Depuis longtemps il était curieux de le voir.

Hérode avait entendu parler des nombreux miracles de Jésus, et il le regardait comme un magicien; il cherchait donc en lui un homme habile dont les prodiges le récréassent, et non un docteur qui l'instruisît, non un médecin qui

[1] Luc., XXIII, 8. — [2] Luc., XIX, 9. — [3] Thren., II, 15.

guérît son âme, non un guide qui le conduisît dans la voie droite, non Jésus enfin qui eût pu le sauver. Il ne voyait en lui qu'un sorcier; il l'interrogeait avec curiosité; il le priait, il le conjurait, il le pressait de lui faire entendre sa parole; mais Jésus ne lui répondit jamais : *At ipse nihil respondebat.*

Quoi ! Jésus n'a pas une parole pour Hérode! C'est un roi qui l'interroge; ce sont des courtisans, des princes, des grands qui l'écoutent, qui le contemplent ! ce sont des hommes nobles, riches, puissants; c'est une illustre assemblée qui a les yeux fixés sur lui; il n'a qu'à dire un mot, et tous s'écrieront : Jamais homme ne parla comme celui-là : *Nunquam sic locutus est homo sicut hic homo* [1]. Oui, tous proclameront que ses discours sont ceux d'un Dieu, et non ceux d'un homme : *Dei voces, et non hominis* [2].

Malgré cela, Jésus garde le silence. Hérode n'était pas digne qu'il lui répondît. « Le Christ se tut, » dit saint Ambroise, « et n'opéra point de miracles devant Hérode, parce que ce prince superstitieux ne méritait pas d'être témoin de merveilles divines. » « Car, » ajoute saint Grégoire, « Hérode, en désirant d'entendre et de « voir le Christ, ne cherchait pas à tirer parti de « cette faveur; il voulait seulement admirer des « signes et des miracles. »

[1] Joann., VII, 46. — [2] Act., XII, 22.

De sorte que Hérode, imaginant que le silence de Jésus était une offense pour lui, le méprisa. « Il le méprisa, » dit saint Bonaventure, « comme impuissant, puisqu'il ne faisait point « de miracles; comme ignorant, parce qu'il « gardait le silence; comme insensé, parce qu'il « ne cherchait pas à se justifier. » Ses serviteurs, excités par son exemple, firent comme leur maître, tant est grand, mes frères, le pouvoir de l'exemple!

Il n'est rien qui exerce une influence plus marquée sur l'esprit humain que l'exemple, soit en bien, soit en mal : l'homme, de sa nature, est enclin à l'imitation et porté à faire ce qu'il voit faire aux autres. Celui qui fréquente le sage sera sage; l'ami des insensés, c'est-à-dire des pécheurs, deviendra semblable à eux : *Amicus stultorum similis efficietur*[1].

Ce ne sont pas seulement les serviteurs d'Hérode qui se joignent à leur chef; nous avons de nombreux et vivants exemples qui montrent l'influence des parents sur les enfants, des maîtres sur leurs domestiques, des chefs sur leurs subordonnés. C'est ce que confirment ces paroles de l'Ecclésiastique : Tel est le juge du peuple, tels sont aussi ses serviteurs; et tel est le magistrat de la cité, tels sont les habitants[2]. Les bons

[1] Prov., XIII, 20. — [2] Eccl., X, 2.

exemples sont imités : quand le prince de Capharnaüm crut en Jésus, toute sa maison fut convertie à son exemple; mais les mauvais exemples provoquent une imitation plus générale et plus rapide que les bons. Quand Manassès fut impie, tout Juda fut corrompu; quand Achab devint imposteur, Israël fut inondé de faux prophètes; quand Jéroboam eut péché, on vit bientôt le peuple imiter ses égarements.

Heureux ceux qui ont de bons supérieurs! Leur conduite vertueuse, dit le concile de Trente, conduit leurs subordonnés dans les voies du salut. Malheureux, au contraire, les sujets, les serviteurs, les enfants dont les princes, les maîtres et les parents sont vicieux et mènent une vie de désordres et de scandales! ils ne tarderont pas à devenir semblables à eux; car telle est la parole de Dieu : Avec les méchants vous deviendrez méchants : *Cum perverso perverteris*[1].

Et comment pourrait-il en être autrement? Parents, comment voulez-vous que vos enfants soient humbles alors que vous êtes vous-mêmes infectés d'orgueil? comment voulez-vous qu'ils soient sobres alors que vous êtes vous-mêmes adonnés à l'intempérance? comment voulez-vous qu'ils soient doux alors que vous-mêmes jetez feu et flamme et brûlez du désir de vous venger

[1] Ps. XVII, 27.

à la moindre contrariété qui vous arrive? Pourraient-ils être tout autres qu'ils ne vous voient? Et voulez-vous les corriger, commencez par leur donner de meilleurs exemples.

Vous, maîtres et chefs, comment voulez-vous que vos serviteurs et vos subordonnés vous honorent, vous aiment et vous servent alors qu'ils voient et éprouvent tous les jours que vous n'honorez, n'aimez ni ne servez votre Seigneur et votre Dieu? Comment prétendriez-vous les faire assister aux offices, approcher fréquemment des sacrements, vivre dans la crainte du Seigneur alors que vous-mêmes laissez passer des mois et des années entières sans remplir vos devoirs de religion? Oh! si vous étiez meilleurs vous-mêmes, ils n'hésiteraient pas à vous suivre dans les sentiers du bien et de la vertu : mais, hélas! ils vous égalent, au contraire, en perversité et en malice. Ne suffit-il donc pas de vous damner vous-mêmes? faut-il entraîner avec vous, dans une perte commune, ceux pour qui le Christ a répandu son sang? Misérables Caïns, vous aurez à rendre compte un jour des âmes que vos mauvais exemples auront perdues; la voix de leur sang que vous avez versé, leur salut, veux-je dire, que vous leur avez ravi, crie vengeance à Dieu contre vous [1]! Il l'exigera de

[1] Gen., IV, 10.

vos mains, et vous lui rendrez âme pour âme : *Sanguinem ejus de manu tua requiram*[1]. Malheur, dit le Fils de Dieu, malheur à l'homme par qui vient le scandale ! *Væ homini illi per quem scandalum venit*[2] !

Pour éviter, mes frères, qu'un si terrible anathème retombe un jour sur votre tête, je vous conjure donc, au nom de l'amour de Dieu, au nom des cruelles souffrances de Jésus, de vous comporter toujours comme des modèles de toutes les vertus ; comme des modèles d'humilité, de patience, de charité, de continence, de modestie : *In omnibus te ipsum præbe exemplum*[3]. Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait[4]. Vivez en présence des hommes de telle sorte qu'ils soient édifiés en votre personne et qu'ils rendent gloire à votre Père, qui règne dans les cieux[5].

IV.

RÉFLEXIONS SUR LA RAILLERIE DES BONS.

Et illusit indutum veste alba, et remisit ad Pilatum.

Et il le revêtit par dérision d'un vêtement blanc, puis il le renvoya à Pilate.

(Luc., xxiii, 11.)

Il ne suffisait pas à Hérode d'avoir humilié

[1] Ezech., iii, 18. — [2] Matth., xviii, 7. — [3] Tit., ii, 7. — [4] Matth., v, 48. — [5] Matth., v, 16.

Jésus ; il voulut encore le faire passer pour insensé ; et c'est pourquoi, selon la remarque du cardinal Hugo, il le couvrit d'un vêtement blanc : *Illudens ei quasi fatuo, induit veste alba.*

Un vêtement d'une blancheur éclatante était autrefois, comme on peut le voir au livre de la Genèse, une marque d'honneur [1] : Salomon, dans les grandes solennités, était vêtu de blanc. Quand Archélaüs se rendait au temple, il déposait la pourpre et prenait des vêtements blancs [2]. Les triomphateurs romains, comme nous le prouve l'histoire de Vitellius, étaient, au rapport de Tacite, vêtus de cette couleur. Scipion l'Africain, dans les fêtes solennelles, ne paraissait en public qu'en habits blancs. Chez les Romains, ceux qui étaient admis à de grandes charges et à de hautes dignités revêtaient une robe blanche, circonstance d'où tire son origine le mot *candidat*, qui signifie une personne vêtue de blanc.

Comme les Juifs avaient accusé Jésus de se faire passer pour roi et d'aspirer au trône, il sembla à Hérode que cette manière de le vêtir ne pouvait manquer de le rendre ridicule ; et il exécuta son dessein en le faisant conduire ainsi par les rues de Jérusalem et en le renvoyant à Pilate dans cet appareil dérisoire, qui était l'emblème de la démence. Cruelle dérision, en effet,

[1] Gen., XLI, 14. — [2] Joseph., l. II, *de Bello Jud.*, c. 20.

qui avait frappé longtemps auparavant le regard des prophètes, et qui leur avait inspiré des plaintes touchantes [1] !

Saül préférait la mort à l'insulte : « Tirez votre « glaive, » disait-il, « et tuez-moi, afin que les « incirconcis ne viennent pas me saisir et me « faire subir mille outrages [2]. »

Noé était si sensible à la raillerie qu'ayant appris à son réveil que son fils Cham s'était moqué de lui pendant qu'il dormait, il le maudit et le déclara l'esclave de tous ses frères [3].

Les outrages des Philistins furent si odieux à Samson que, pour en tirer vengeance, il en écrasa trois mille, tant hommes que femmes, et que lui-même périt sous les ruines où ils étaient ensevelis [4].

David, quelque doux qu'il fût, regardait l'insulte comme un affreux tourment ; et pour venger celle que le roi des Ammonites, Hanon, avait faite à ses serviteurs en leur faisant couper la moitié de leur barbe et en raccourcissant leurs vêtements jusqu'aux reins, ce prince mit une armée en campagne, et fit nager dans leur propre sang quatre-vingt-sept mille de ses ennemis, cavalerie et infanterie [5].

Cependant Hérode se joue du Christ ! Ce n'est ni Saül, ni Noé, ni Samson, ni un serviteur

[1] Is., LIII, 3, et Thren., III, 14. — [2] I Reg., XXXI, 4. — [3] Gen., IX. — [4] Jud., XVI. — [5] II Reg., X, et I Par., XIX.

de David ; c'est Jésus, le Roi des rois, le Prince des anges, le Maître du ciel, l'Arbitre du monde, la Splendeur de la gloire, le Fils de Dieu, Dieu lui-même en personne ! O outrage plus cruel que la mort !

Qu'il serait à désirer qu'on ne vît point se renouveler de nos jours ces insultes et cette amère dérision ! Mais, hélas ! si ce que nous faisons au moindre des siens est fait à Jésus lui-même [1], ne devons-nous pas reconnaître qu'un grand nombre d'hommes suivent le funeste exemple d'Hérode ; que beaucoup même le surpassent encore en malice et en méchanceté ? Si jamais ces paroles de l'Écriture furent vraies, que les pécheurs méprisent la religion [2], qu'ils maudissent les justes [3], et qu'ils tournent l'Évangile en dérision, c'est de nos jours, hélas ! qu'elles reçoivent l'application la plus déplorable ; c'est dans ce siècle de corruption et de malice que Jésus est surtout vilipendé et bafoué ; insulté dans son Église, insulté dans ses ministres, insulté dans sa doctrine. Tous, autant que vous êtes ici, vous ne le savez que trop ; vous avez entendu ces railleries impies ; vous avez peut-être été vous-mêmes, parfois, en butte à ces invectives : *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu persecutionem patientur* [4].

[1] Matth., XXV, 40. — [2] Eccl., I, 32. — [3] Prov., XIII, 9. — [4] II Tim., III, 12.

Autrefois on persécutait les chrétiens par le glaive et le feu ; on les brûlait, on les égorgeait, on les plongeait dans des cachots ténébreux, on les jetait aux bêtes féroces pour être mis en pièces ; il n'était sorte de tortures et de supplices douloureux qu'on ne leur fît subir pour les faire chanceler dans la foi, pour les faire renoncer à Jésus-Christ. Mais depuis qu'on a acquis la conviction que le sang des martyrs était le germe fécond du christianisme : *Sanguis martyrum semen est christianorum* [1] ; depuis lors, dis-je, on a mis d'autres moyens en œuvre, moyens plus détournés et moins cruels sans doute, mais plus funestes dans leurs résultats, la raillerie et la dérision : *Justi simplicitas deridetur* [2].

Combien il en est, hélas! qui continuent à suivre les modes d'un monde perverti! combien qui gardent des biens injustement acquis! combien qui négligent d'assister aux offices divins, d'entendre la parole de Dieu, de recevoir souvent les sacrements! combien qui rougissent de réciter une prière avant et après leurs repas! Combien même qui sont honteux de faire le signe de la croix avec l'eau bénite quand ils entrent à l'église et qu'ils en sortent; qui rougissent d'honorer les reliques des saints! et cela par crainte de passer pour de petits esprits, pour

[1] Tertull. — [2] Job, XII, 4.

des bigots, pour des hypocrites! Que vous en semble, mes frères? sont-ce des fables que je vous raconte ici? n'est-pas la plus évidente et la plus manifeste des vérités? Je voudrais, hélas! qu'il n'en fût rien; mais il n'est que trop vrai que cette crainte du ridicule est la perte d'un grand nombre. Ce que ne pouvaient autrefois ni les glaives, ni les chevalets, ni les prisons des persécuteurs, le sarcasme impie le peut de nos jours!

Pénible et douloureux outrage pour Jésus, plus amer et plus cruel que ceux qu'on lui fit subir chez Hérode! Celui-ci ne connaissait pas Jésus; les railleurs de nos jours, éclairés par l'Évangile, savent qu'il est le Fils du Dieu vivant. Hérode ne joua qu'une fois ce rôle de bouffon; eux le répètent chaque jour. Hérode, tout en bafouant le Christ, ne lui enlevait rien de sa dignité personnelle : ceux-ci lui ravissent une foule d'âmes créées pour le ciel, rachetées par son sang, destinées à l'aimer éternellement.

Mais écoutez aussi le sort réservé à ces misérables. Hérode, ayant été vaincu par Arétas, roi d'Arabie, dont il avait répudié la fille, fut exilé en France avec Hérodiade, sa concubine; et, dépouillés de leur quadruple royauté, tous deux terminèrent misérablement leur existence. Car les railleurs seront à leur tour victimes de la raillerie . *Qui contemnunt me erunt ignobi-*

les[1]. Leur rire, dit le Sage, sera mêlé de douleur, et le deuil sera le terme de leur joie : *Risus dolore miscebitur, et extrema gaudii luctus occupat*[2]. Ils sont en outre menacés d'un éternel anathème[3]; un jugement terrible leur est réservé, jugement irrévocable, jugement qui prononcera leur damnation éternelle[4]. Car tous ceux qui se livrent au sarcasme sont en abomination aux yeux du Seigneur : *Abominatio Domini est omnis illusor*[5].

Gardez-vous donc bien, âmes chrétiennes, gardez-vous bien de jamais tourner en ridicule les personnes vertueuses, les ministres du Seigneur, les choses saintes. Car un jour viendra où ceux qui sont aujourd'hui les victimes de la dérision la tourneront contre ses auteurs. Les justes, dit le livre de la Sagesse, s'élèveront avec une grande assurance contre ceux qui les auront opprimés[6], et les insensés exhaleront alors dans leur désespoir ces lamentables regrets : Voilà cependant ceux que nous avons autrefois critiqués et raillés! Insensés que nous sommes, nous regardions leur vie comme une démence, et leur fin nous paraissait sans honneur! et voyez, les voici couronnés parmi les enfants de Dieu, et leur partage est parmi les saints : *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est!*... Ainsi soit-il.

[1] I Reg., II, 30. — [2] Prov., XIV, 13. — [3] Matth., XVIII, 7. — [4] Prov., XIX, 29. — [5] Prov., III, 32. — [6] Sap., V, 1.

CINQUIÈME MÉDITATION.

I.

COMMENT LE PÉCHEUR IMITE LE CHOIX DES JUIFS ET SE REND SEMBLABLE A EUX.

Quem vultis dimittam vobis : Barrabam an Jesum, qui dicitur Christus ?

Lequel voulez-vous que je délivre : Barrabas ou Jésus, qui se nomme Christ ?

(MATTH., XXVII, 17.)

Hérode, en revêtant notre Sauveur d'une robe blanche, pour tourner en dérision sa royauté méconnue, lui rendit par cela même un hommage involontaire. Un vêtement blanc était un signe d'innocence, et le vêtement dont on couvrait Jésus était une preuve de la sienne. Pilate lui-même, comme le mentionne saint Luc un peu plus avant, en conclut avec raison qu'Hérode n'avait découvert aucun crime en Jésus [1]. Ceux qu'on jugeait mériter la mort étaient ordi-

[1] LUC., XXIII, 15.

nairement suppliciés en habits de couleur sombre, et comme le Sauveur avait été vêtu de blanc par ordre d'Hérode, c'était un signe que ce dernier l'avait trouvé innocent.

Pilate le déclara au peuple, et malgré cela il plaça Jésus à côté de Barrabas. C'était une coutume chez les Juifs de délivrer, aux fêtes de Pâques, un criminel, au choix du peuple, en souvenir de la délivrance de la longue servitude d'Égypte. Pilate leur donna donc la liberté de choisir entre Jésus et Barrabas. Criminelle pusillanimité d'un juge, s'écrie saint Augustin ! il déclare Jésus innocent, et il l'expose au choix du peuple. Lequel voulez-vous que je délivre, Barrabas ou Jésus ? Barrabas, le chef d'une bande infâme, ou Jésus, le prince de la paix ? Barrabas, qui pille ses frères, ou Jésus, qui fait du bien à ses ennemis ? Barrabas, qui ôte la vie aux hommes, ou Jésus, qui la rend aux morts ? Sur qui tombera la préférence ? Ah ! chrétiens, si Jésus est mis en liberté, nous sommes perdus ; c'en est fait de notre salut ; notre grande victime nous manquera, nous périrons ! Non, non ; la perversité des Juifs nous sauvera ; Barrabas est préféré !

Aveugle race, vous vous écriez : Ne délivrez point Jésus, mais Barrabas ! qu'est-ce à dire ? Ah ! dit saint Augustin, cela veut dire : Mort à celui qui rend la vie aux cadavres ; liberté au

meurtrier pour que la vie succombe ! *Occidatur ille qui suscitat mortuos, et dimittatur latro, ut occidatur vita.*

Qui peut, mes frères, entendre sans indignation le choix impie des Juifs, qui ne déteste leur démence? qui ne les condamne et ne les maudit? Prenez garde cependant, ce reproche de l'Apôtre ne pourrait-il pas s'appliquer à vous? En condamnant autrui vous vous condamnez vous-mêmes; car vous faites exactement ce que vous condamnez en lui [1].

Je vois aujourd'hui le Sauveur fréquemment exposé sur la scène à côté de Barrabas, et si on demande : Lequel des deux voulez-vous? Dieu, ou le bandit? la vie ou la mort? la lumière ou les ténèbres? la sainteté ou le crime? trop souvent, hélas! vous penchez en faveur du péché. Quand vous sentez votre conscience troublée par le remords, c'est une voix qui vous demande : Lequel des deux préférez-vous; le Christ, ou Barrabas? quel est l'objet de votre choix; Dieu, ou vous-même? que souhaitez-vous le plus ardemment; plaire à Dieu, ou assouvir votre sensualité? Que vous en semble? quelle a été alors votre décision? pour qui avez-vous penché? Hélas! je me suis joint au plus grand nombre. J'ai eu honte de ne point rougir avec ceux qui ne rougissaient point.

[1] Rom., II, 1.

Combien il en était peu, au jour de ses douleurs, qui se montrassent favorables à Jésus! Barrabas, un voleur de grand chemin, qui avait égorgé beaucoup d'hommes et mérité mille fois la mort, trouve des amis parmi la foule. Les scribes et les pharisiens excitent le peuple à demander sa liberté et à rejeter Jésus-Christ; et le Sauveur innocent ne trouve personne qui élève la voix en sa faveur et qui proclame son innocence au peuple abusé! C'est ainsi que de nos jours encore la vertu est haïe, persécutée, opprimée, tandis que le vice triomphe impuni et secondé.

Que de fois, indécis s'il fallait abandonner votre Dieu, vous avez, comme un autre Roboam, refusé de prêter l'oreille aux bons conseils et aux avis salutaires, et déclaré vos ennemis ceux qui vous tenaient le langage de la vérité! Vous étiez plus attentifs aux discours de ceux qui vous faisaient l'éloge de Barrabas, de ceux qui caressaient vos passions et qui flattaient votre perversité. N'est-ce pas ce qui vous a maintes fois rendus indociles à vos parents, rebelles à vos chefs, aigri contre vos guides spirituels? Vous avez méprisé leur autorité, vous avez agi contre leurs ordres, vous avez choisi Barrabas et répudié Jésus! vous vous êtes détachés de Dieu, vous vous êtes liés au démon. O démence! ô égarement!

Pilate croyait avoir trouvé le moyen d'épargner le Christ; mais, hélas! il se trompait gros-

sièrement ; il s'imaginait pouvoir délivrer Jésus et mettre Barrabas aux fers ; mais ses efforts restèrent sans succès.

Que ferai-je de Jésus, qui se nomme Christ ? disait Pilate. Une vocifération unanime lui répondit : Crucifiez-le ! *Crucifigatur !* Quoi ! prêtres et scribes, crucifier le Christ qui a opéré parmi vous de si grands miracles ; qui a rassasié tant de milliers d'hommes dans le désert avec quelques pains d'orge ; qui a rendu la plénitude de leurs facultés à tant d'aveugles, de sourds, d'estropiés, de malades, de lépreux ! le crucifier, lui préférer l'infâme Barrabas ! Crucifiez-le ! *Crucifigatur !*

O hommes de Juda ! Mais vous savez qu'il est fils de David ! vous l'avez reconnu pour tel il y a quelques jours à peine, alors que vous l'accueilliez triomphalement dans Jérusalem, alors que vous étendiez vos vêtements sous ses pas, que vous jonchiez de palmes et de rameaux d'olivier les chemins qu'il devait parcourir, au milieu des acclamations unanimes et des chants d'allégresse des hommes et des femmes, des vieillards et des jeunes gens. Le mettre à mort ! Crucifiez-le, crucifiez-le, et délivrez Barrabas ! Quoi que pût faire Pilate pour calmer l'implacable fureur des Juifs, il ne put y réussir, tant leur perversité était profonde ; insensibles à tout, il ne leur fallait qu'une chose, la mort de Jésus.

Leur conduite est l'expression fidèle de l'état d'un pécheur endurci. L'impie, dit l'Écriture sainte, lorsqu'il est tombé dans un abîme d'iniquité, méprise tout et devient insensible à son salut, aveugle sur ses propres intérêts, et pétrifié dans le mal ; il méprise les exhortations salutaires qu'on lui prodigue, il se glorifie de ses vices, il fait un objet de dérision de tout ce qui est bon, il court aveuglément à sa perte éternelle sans que rien le puisse arrêter sur cette pente fatale.

Ames chrétiennes, ne soyons pas, nous, si injustes et si lâches : préférons à toutes les créatures Jésus, notre Seigneur, notre Maître, notre Dieu. Que les pécheurs choisissent Barrabas, qu'ils prônent le vice et méprisent la vertu : pour nous, choisissons Jésus, détestons le péché, et sachons mourir plutôt que d'en commettre un seul. Et si jamais nous avons eu le malheur de nous laisser égarer dans notre choix, mes frères, réparons dès ce jour notre triste erreur, et apportons à l'avenir une plus grande prudence dans notre conduite.

II.

COMBIEN LE PÉCHÉ EST HORRIBLE ET AVEC QUEL EMPRESSEMENT NOUS DEVRIONS L'ABANDONNER.

Emendatum ergo illum dimittam.

Après l'avoir fait fouetter, je le délivrerai.

(LUC., XXIII, 16.)

Comme les Juifs s'obstinaient à demander qu'on mît Jésus à mort, Pilate leur dit avec courroux : Vous m'avez livré Jésus comme séditieux ; je l'ai interrogé en votre présence, je l'ai examiné avec toute la prudence qu'exigent mes fonctions, et je ne l'ai trouvé coupable d'aucun des crimes dont vous l'accusez ; il n'a certainement pas mérité la mort. Tout ce que je puis faire pour vous contenter, c'est de le faire battre de verges avant de lui rendre la liberté : *Emendatum ergo illum dimittam.* Quelle décision, mes frères ! quelle sentence inique et cruelle ! « Législateur « pusillanime, misérable juge, » s'écrie saint Cyprien, « si vous reconnaissez que Jésus est in- « nocent, pourquoi lui infliger un châtiment ré- « servé aux malfaiteurs ? et s'il a péché, pour- « quoi ne le livrez-vous pas à la mort sans « prolonger au moins son supplice ? » Mais Pilate voulait contenter le peuple, et il fit cruellement flageller le Christ.

A peine l'ordre est-il donné que les bourreaux furieux se jettent sur le Sauveur; on arrache les vêtements à celui qui décora le firmament de ses sphères brillantes, à celui qui revêt d'une splendeur éclatante le lis des champs, à celui qui a la lumière même pour vêtement! O soleil, merveilleux flambeau de l'univers, fuyez; cachez-vous sous les flots sombres des mers! Nuit funèbre, règne sur la terre, couvre ton créateur de tes ombres les plus noires! Séraphins, revêtez-le de votre éclat; et vous qui étendiez jadis vos ailes sur le tabernacle de l'alliance, anges de l'arche, venez les déployer aujourd'hui sur le corps de votre Dieu. Adam, viens, comme tu le fis un jour pour toi-même, viens voiler sous un feuillage épais les membres nus du Christ. Pieux Japhet, où est ce manteau dont vous couvrîtes votre père? venez en ceindre ce nouveau Noé, votre père spirituel; car il est écrit : Quand vous verrez un homme nu, couvrez-le : *Cum videris nudum, operi eum*[1].

Mais je parle en vain. On lie Jésus, dépouillé, à un pilier; Jésus, devant qui tremblent les colonnes du ciel et les piliers qui supportent le monde, Jésus est enchaîné à un pilier! Quelle confusion dut s'emparer de lui quand il se vit ainsi dépouillé de ses vêtements, lié à un poteau

[1] Is., LVIII, 7.

infâme, en présence d'une vile soldatesque ! Qui pourrait exprimer ses angoisses, ses douleurs quand il sentit tomber sur lui ces verges honteuses, châtiment de l'esclavage, qu'il était défendu d'infliger au moindre des citoyens de Rome ! Dieu seul connaîtra jamais l'immense douleur et la honte extrême de notre divin Rédempteur : *Tu scis improperium meum et confusionem meam* [1], Vous seul, ô mon Dieu, vous seul connaissez l'étendue de mes opprobres ! Les anges n'en ont point d'idée, les hommes ne peuvent les concevoir ; vous seul, ô mon Dieu, vous seul les connaissez ! *Tu scis... confusionem meam.*

Ils déchirèrent la chair de l'innocent sous des coups si multipliés et si cruels que, de la plante des pieds au sommet de la tête, rien en sa personne n'était resté intact : *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas* [2]. C'est plutôt un ver de terre qu'un homme ; il est là le rebut des hommes et le mépris des nations [3]. La flagellation a, pour ainsi dire, épuisé le sang de ses veines, et ce sang ruisselle de toutes parts à gros bouillons : il aurait succombé à ces tortures, dit saint Laurent Justinien, si pour souffrir davantage il n'avait pas conservé des forces surnaturelles. Les bourreaux le battent, non selon l'usage des Hébreux, à qui Dieu avait défendu de porter.

[1] Ps. LXVIII, 20. — [2] Is., I, 6. — [3] Ps. XXI, 7.

au condamné plus de quarante coups [1], mais à la mode des Romains, qui n'avaient point de nombre fixé; et selon une révélation faite à sainte Brigitte par le Christ lui-même, il reçut dans sa flagellation plus de cinq mille coups. O prodige, plus manifeste et plus étonnant que tous les autres! les anges voient leur roi en ce misérable état, et ils se taisent! le Père éternel contemple son Fils bien-aimé livré à ces atroces supplices, et il n'en tire point vengeance! Hélas! qui reçut jamais une si énorme quantité de coups? *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores* [2].

Pécheurs, venez à ce pilier, afin de vous faire une juste idée de l'horreur du péché, et surtout du peché mortel! Ce doit être un mal bien terrible sans doute que celui dont la guérison exige un si terrible remède! Les anges restent muets à la vue des outrages faits à leur Roi, et le Père éternel n'a point de vengeance contre ces horreurs, parce que le Christ, le Fils bien-aimé du Très-Haut, le Roi des anges, a pris l'humble figure d'un pécheur, afin de satisfaire pour les péchés des hommes.

Venez à ce pilier, vous qui ne pouvez souffrir la moindre humiliation, et voyez si vous pourrez en éprouver à découvrir vos péchés à la vue de ce Dieu couvert, à cause de vous, d'une igno-

[1] Deut., XXV, 3. — [2] Ps. CXXVIII, 3.

minie surhumaine! Voyez combien il serait misérable de ne vouloir pas imiter ici votre Dieu, pour le salut de votre âme!

Qui de nous, mes frères, s'il avait assisté à cette cruelle flagellation du Sauveur, s'il l'avait vu maltraité d'une manière si atroce et baigné dans son propre sang, s'il avait été en même temps convaincu que cette victime meurtrie était le Fils unique du Père éternel, le Rédempteur des hommes, pour lesquels il subissait un si cruel supplice; qui de nous, dis-je, si le Christ notre Seigneur lui eût demandé quelque secours ou quelque consolation au milieu de ces inexprimables tortures, qui de nous ne le lui eût accordé au prix même de sa vie? Que n'aurait pas osé chacun de nous, que n'aurait-il pas tenté pour soulager le Christ dans son douloureux état?

Mais le Sauveur, mes frères, le Sauveur n'attend et n'exige de vous d'autre soulagement, d'autre adoucissement à ses maux que la consolation de vous voir dépouiller enfin la funeste habitude du péché, de vous voir les confesser sincèrement, avec un véritable regret de les avoir commis, avec un ferme propos de mieux vivre dans la suite. Usurier, votre Dieu flagellé pour vous vous demande de renoncer à vos extorsions iniques! Voluptueux, votre Dieu meurtri de coups vous demande de mettre un frein à vos pen-

chants déréglés ! Sacrilége profanateur des choses saintes, le Christ, baigné dans son sang, vous demande de recevoir dignement ses sacrements et de rendre à Dieu le tribut d'hommages, de louanges et de gloire qui lui appartient ! Impie, qui ne songez ni à votre âme ni à votre salut, votre Sauveur, plongé dans un excès d'amertume, vous exhorte à ne plus abuser de son sang sacré ; il vous en conjure avec les paroles du saint homme Job : *Terra, ne operias sanguinem meum, neque inveniat in te locum latendi clamor meus* [1] ! Terre, homme de boue et de poussière, ne cachez pas mon sang, n'étouffez pas ma voix ! Cède, ô pécheur endurci, cède à la voix du Christ, qui te crie, pleine d'angoisse et de douleur : Tout ce que je souffre, je le souffre avec joie pour ton amour ! Vois en quelle extrémité m'ont réduit tes péchés, tes impuretés, ton orgueil, ton injustice... Considère et médite l'amour immense qui m'a enchaîné à ce pilier d'ignominie !

Ames chrétiennes, donnons un libre cours à notre douleur et à nos larmes à la vue du peu de reconnaissance dont nous avons payé tant d'amour ; au souvenir des penchants funestes qui nous entraînent aux délices de la vie, puisque ce sont ces penchants désordonnés qui ont seuls lié

[1] Job, XVI, 19.

le Christ à cette colonne, qui ont seuls déchiré sa chair sous les verges cruelles ; au souvenir enfin d'avoir tant de fois flagellé, par le péché, celui qui triomphe aujourd'hui dans les cieux, couronné de puissance et de gloire !

III.

RÉFLEXIONS SUR L'HUMILITÉ.

Plectentes coronam de spinis, imposuerunt capiti ejus.

Tressant une couronne d'épines, ils la lui placèrent sur la tête.

(JOANN., XIX, 2.)

On croirait que ce supplice douloureux doit suffire à apaiser la rage des soldats ! Mais non ! ils avaient entendu dire que Jésus s'était fait passer pour roi ; ils veulent aussi se jouer dans une amère dérision de cette dignité royale ; ils tressent une couronne d'épines.

Les ornements ordinaires du diadème sont des pierres précieuses, des diamants, des perles ; ici ce sont des épines aiguës, et cette couronne, ils l'enfoncent avec leurs gantelets de fer sur le front de Jésus, sur ce front sacré, siége divin des trésors de la science et de la sagesse éternelle ! Jésus méritait une couronne de gloire ; les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse l'en

proclament digne, et, l'adorant, ils se prosternent devant le trône, en disant : Vous êtes digne, ô Seigneur, notre Dieu, d'être couronné de gloire, d'honneur et de puissance! — Et les bourreaux lui imposent une couronne d'ignominie et de douleur!

Ames chrétiennes, en quel temps vit-on jamais un plus cruel supplice? y eut-il jamais une invention plus infernale? imagina-t-on jamais une torture plus atroce et plus raffinée? Les combats des martyrs et les supplices des criminels ne nous offrent en aucun temps une horreur comparable au couronnement de Jésus! Saint Chrysostome affirme que cette couronne ouvrit plus de mille plaies dans sa tête; et non-seulement elle était douloureuse, mais elle était aussi un emblème d'infamie! Que figurent, en effet, les épines, sinon la pauvreté et la misère? dit saint Bernard : *Videte regem vestrum in corona paupertatis et miseriæ!*

Le roi Richard, qui revendiquait la couronne d'Angleterre, ayant été vaincu, fut mis à mort et couronné d'une couronne de paille en signe de la vanité de ses prétentions. Les Siciliens, lorsque l'empereur Henri VI eut ravagé le royaume de Sicile par le fer et le feu, s'emparèrent de la personne de ce souverain, et l'insultèrent après lui avoir enfoncé dans la tête une couronne de fer garnie de quatre pointes aiguës.

Mais que sont ces horreurs auprès de celles dont Jésus est victime! Là, c'étaient des hommes; ici, c'est un Dieu! là, le châtiment était mérité peut-être; ici, la victime est l'innocence, la justice, la sainteté même!

Juifs barbares, comment osez-vous maltraiter d'une manière aussi infâme le Sauveur du monde! Ah! mes frères, les Juifs sont coupables, sans doute, des outrages qu'ils font subir au Fils de Dieu; mais nous, sommes-nous innocents? N'est-ce pas nous qui avons préparé ces épines cruelles à Jésus-Christ? Notre orgueil, notre cupidité, notre avarice, nos jugements téméraires, nos pensées criminelles, voilà, dit saint Augustin, voilà les épines qui ont couronné le chef sacré de Jésus : *Spinæ quid, nisi peccata*? Notre Sauveur voulut porter cette couronne d'amertume et de douleur pour expier nos péchés. Il a voulu également être couronné d'épines, dit saint Athanase, pour nous délivrer de nos épines, c'est-à-dire de nos soucis effrénés, de notre inquiétude, des tourments qui accablent et qui troublent notre âme.

Venez donc, aveugles partisans du monde, vous dont la tête est toujours si remplie de soucis temporels que vous pensez à peine à Dieu et à votre salut; venez à Jésus pour vous débarrasser de ces cruels aiguillons. Et vous, orgueilleux, représentez à votre esprit l'image

de ce Dieu couronné d'épines, assis sur une pierre, en butte aux insultes et aux outrages de la populace. Oh! si vous méditiez sérieusement ces faits, vous vous écrieriez bientôt avec saint Bernard : Il ne faut pas que sous un front couronné d'épines les membres se reposent dans la volupté; il ne faut pas qu'ils s'élèvent dans des pensées d'orgueil, alors que leur chef suprême succombe sous un excès d'ignominie! — Quelle salutaire impression produisit autrefois cette pensée sur l'esprit de l'illustre princesse Philippe, fille du duc de Lorraine! Son âme en fut si touchée que pour l'amour de ce véritable roi, dont elle aspirait à devenir l'humble servante, elle fit enlever de son blason la couronne ducale qui le surmontait, pour y substituer la couronne d'épines du Sauveur.

Sainte Élisabeth, fille du roi de Hongrie, se souvenant que son Sauveur avait été couronné d'épines, déposa son diadème et les pompeux insignes de sa royauté.

Godefroy de Bouillon, le premier roi de Jérusalem, ayant conquis la terre sainte sur les infidèles, fut appelé au trône que lui méritaient ses exploits; et comme on voulait lui placer sur la tête un riche diadème orné de pierres précieuses: « Arrêtez, » s'écria-t-il, « qu'allez-vous faire? à « Dieu ne plaise que moi, chrétien, je porte ja- « mais une couronne d'or dans la ville et sur le

« sol même où Jésus-Christ porta une couronne « d'épines ! »

Que vous en semble, mes frères? dans la position élevée de ces personnages, embrasseriez-vous comme eux cette humilité chrétienne? Voyons, avouez-le franchement : quel acte d'humilité pratiquez-vous sur une année entière? Combien vous aimez la louange! combien vous craignez le blâme! Si un mot vous semble humiliant, vous en ressentez une impression pénible; c'est comme une épine aiguë qui vous perce : mais si on fait votre éloge, il résonne agréablement et longtemps à votre oreille. O âme chrétienne, si votre cœur se trouvait un jour blessé par la couronne d'épines du Sauveur, vous seriez bientôt humiliée, et vous reconnaîtriez avec saint Bernard que c'est une intolérable arrogance que celle de ce ver de terre qui s'enfle dans une téméraire présomption, qui s'enorgueillit dans les vaines complaisances de son cœur alors que la majesté divine et éternelle s'anéantit dans une abjection surhumaine!

IV.

RÉFLEXIONS SUR LA CONTEMPLATION DE JÉSUS ET SUR LE JUGEMENT.

Ecce homo.
Voilà l'homme.
(JOANN., XIX, 5.)

Jésus venait d'être cruellement meurtri dans la flagellation et le couronnement; le sang ruisselait en abondance de tous ses membres; il était complétement défiguré, il était là comme le rebut des hommes, comme un homme d'amertume [1]. Pilate alors pensa que ce spectacle était bien fait pour attendrir les cœurs les plus durs, fussent-ils de pierre ou de bronze; Jésus sortit donc du prétoire, portant sa couronne d'épines et couvert d'un haillon de pourpre [2]; et Pilate l'expose à la commisération du peuple : Voilà l'homme, s'écrie-t-il : *Ecce homo*. Voyez cet homme dans tout le luxe de son indigence, de son abjection, de son ignominie douloureuse! Le prophète David avait, au nom et à la vue de notre roi Jésus, prononcé ces paroles : Je suis un ver, et non une créature humaine [3]; et voyez en effet quelle transformation! Naguère, sur le mont Thabor, Jésus resplendis-

[1] Is., LIII, 3. — [2] Joann , XIX, 5. — [3] Ps. XXI, 7.

sait comme un soleil éclatant, dans une blancheur de neige, au sein de sa majesté et de sa gloire; hélas! quel est aujourd'hui son aspect? Sa barbe est souillée, ses cheveux sont entrelacés et collés par le sang caillé qui les inonde! Que de plaies ont déchiré sa chair! que de tortures il ressent sous cette couronne d'épines! A l'idée de cet affreux spectacle, mes frères, qui peut retenir ses larmes? est-il un cœur qui puisse contenir les transports de sa pitié et de son indignation?

Quand le saint homme Job gisait, ruiné, sur un fumier infect, ses amis vinrent le visiter. A la vue de ses misères, ils demeurèrent saisis de stupeur, et ils s'assirent sur la terre, à ses côtés, sans proférer un mot pendant sept jours et sept nuits : *Sederunt cum eo in terra septem diebus et noctibus, et nemo loquebatur ei verbum*[1].

Quand la chaste Susanne fut accusée injustement d'adultère, quand ses accusateurs lui ordonnèrent de découvrir son visage, quand ils voulurent ainsi assouvir leur infâme passion en contemplant d'un œil lubrique son incomparable beauté : Alors, dit l'Écriture sainte, on vit pleurer ses proches et tous ceux qui la connaissaient : *Flebant sui et omnes qui noverant eam*[2].

Quand l'enfant prodigue revint chez lui nu

[1] Job, II, 13. — [2] Dan., XIII, 33.

et pauvre, les entrailles de son père s'émurent de compassion[1] : *Vidit illum pater ipsius, et misericordia motus est.*

Mais que sont les revers de Job, qu'est la noble honte de Susanne, qu'est le dénûment de l'enfant prodigue en comparaison du déplorable état dans lequel Jésus est exposé aux yeux du peuple? *Ecce homo!* Voilà l'homme! On croirait que ce spectacle hideux va faire une vive impression sur leur cœur, calmer leur haine et rassasier leur cruauté; mais, hélas! il ne produit aucun effet sur l'esprit de cette race sanguinaire et dénaturée! A sa vue, ajoute l'Évangéliste, les prêtres poussèrent une furieuse vocifération : Crucifiez-le! crucifiez-le[2]! O monstrueuse cruauté! ô barbarie suprême! Jésus était le Fils unique du Dieu vivant, le Sauveur, le Rédempteur du monde : il était le grand prophète que la Judée devait offrir au monde; il était la longue attente des nations, le désiré de l'univers, l'espérance des justes, la consolation de la synagogue, la gloire d'Israël, la lumière et le salut de tous les hommes : mais, inconcevable aveuglement! on l'accueille par des cris de mort : Crucifiez-le! crucifiez-le!

Laissons les Juifs combler la mesure des humiliations et des opprobres. Dans l'espoir bien

[1] Luc., xv, 20. — [2] Joann., xix, 6.

fondé, mes frères, que l'aspect de Jésus produira sur vos âmes une impression plus généreuse et plus profonde, je veux à mon tour l'exposer à vos regards, et, comme le magistrat romain aux Juifs, je viens vous dire aussi : *Ecce homo!* Voilà l'homme! Voilà votre consolation, vous qui êtes au nombre de ses disciples!... Oserez-vous murmurer encore contre les adversités que Dieu vous envoie? Jetez les yeux sur Jésus si cruellement bafoué, si cruellement maltraité pour vous : *Ecce homo!* Voilà l'homme! Si l'on vous dépouille injustement de votre honneur, de vos biens, de vos dignités, regardez le successeur de tant de rois, dépouillé de tous les insignes de sa majesté, plus dégradé que le plus vil esclave, et ne conservant de tant de titres glorieux et immortels que son titre d'homme, qu'on lui donne encore, tandis que les plaies et le sang qui le couvrent lui en ont fait perdre jusqu'à l'apparence. Que dire à cette vue?... *Ecce homo!* Voilà l'homme! Êtes-vous calomniés, écoutez le sarcasme impie qui insulte à ses douleurs, et voyez s'il vous est permis de gémir et de pleurer si amèrement. *Ecce homo!* Voilà l'homme! Voilà celui devant qui vous devez comparaître en un jour qui sera le dernier des jours, et il où vous dira à son tour : *Ecce homo et opera ejus!* Voilà l'homme et ses œuvres! l'homme qui a méprisé toutes mes di-

vines inspirations, qui a recherché les délices, qui a commis des milliers d'iniquités. *Ecce homo et opera ejus!* Voilà l'homme et ses œuvres! l'homme qui opprimait les pauvres, qui égarait les innocents, qui jetait au vent de l'oubli et du dédain les sages exhortations de ses supérieurs; l'homme qui, semblable au cheval et au mulet privés d'intelligence, a assouvi tous ses instincts dépravés! *Sicut equus et mulus, quibus non est intellectus* [1].

Oh! mes frères, pour trouver grâce alors auprès de Jésus, commencez dès maintenant à pleurer vos péchés, qui ont causé à votre Dieu et à votre Sauveur de si odieuses souffrances! Pleurez de n'avoir pas mieux aimé jusqu'à ce jour celui qui a tant souffert, et avec joie, pour l'amour de vous! Et rougissez aussi, rougissez de vouloir souffrir si peu pour l'amour de ce bon Jésus! Je vous en conjure donc, mes frères, au nom des stigmates sanglants du Christ, au nom des plaies de ce front divin, au nom de ce sang qui découle de tout son corps, dépouillez tout esprit de malice, pour le servir désormais avec une inébranlable persévérance; ne songez plus maintenant à vos couronnes de roses, c'est-à-dire à mener une vie de volupté et de sensualité; sous un chef couronné d'épines, il ne faut

[1] Ps. LI, 9.

pas que les membres se reposent dans la mollesse ! Il doit être notre modèle et notre exemple !

O Jésus, je ne découvre aucun motif en votre personne adorable qui puisse m'excuser de mes fautes : quand sera-ce que vous ne découvrirez plus en moi de motifs de vous plaindre ? Vous m'avez aimé quand il n'y avait rien en moi qui motivât cet amour ; et je ne vous aime pas, moi qui ai tant de raisons pour vous chérir ! Vous m'avez aimé quand j'étais votre ennemi ; et j'ose pécher encore après que vous avez donné votre sang pour ma rançon ! Hélas ! je reconnais, je déplore et je déteste à la fois ma noire ingratitude. O Jésus, ô mon divin Sauveur : *Ecce homo !* Voilà l'homme pour lequel vous vous êtes fait homme ! Voyez cet homme prosterné à vos pieds ; voyez cet homme qui se jette devant vous avec un cœur contrit et humilié, et qui vous supplie de daigner lui faire grâce.

Ainsi soit-il.

SIXIÈME MÉDITATION.

I.

RÉFLEXIONS SUR L'UTILITÉ DES CROIX POUR LE SALUT.

Bajulans sibi crucem, exivit in eum qui dicitur Calvariæ locum.

Et portant sa croix, il s'achemina vers l'endroit qu'on appelle le Calvaire.

(JOANN., XIX, 17.)

Les Juifs ne cessaient de vociférer ces cris furieux : Crucifiez-le ! crucifiez-le ! mais Pilate leur répondit : C'est votre roi, et vous voudriez que je le mette à mort? *Regem vestrum crucifigam?* Crucifiez-le ! Mais pour un peuple il n'est rien de si grand, de si noble, de si digne, de si sacré que la personne de son roi ! Peu importe, crucifiez-le ! Prenez-le donc, s'écria alors Pilate, prenez-le, hommes cruels et impitoyables ; je le livre à votre fureur ; crucifiez-le, j'y consens : *Tunc ergo tradidit eis illum ut crucifigeretur* [1].

[1] Joann., XIX, 16.

Voilà donc, mes frères, voilà le saint des saints, le créateur du monde, le sauveur de tous les hommes, l'auteur de la vie, condamné à mort! Aimable Jésus, vous voici donc livré à vos ennemis, prêt à être bientôt cloué sur un gibet infâme, prêt à subir la mort la plus ignominieuse! Hélas! qui donnera de l'eau à mon front et des larmes à mes yeux pour pleurer son triste état?

Les Juifs cependant ne perdent pas de temps; déjà on voit paraître les clous, les marteaux, la croix, les instruments odieux de la mort de Jésus. Malgré une loi de l'empereur Tibère, promulguée douze ans auparavant, et qui défendait de mettre les condamnés à mort avant qu'il se fût écoulé dix jours depuis le prononcé du jugement [1], on charge ses épaules meurtries du bois fatal, et on mène l'innocent agneau au lieu du supplice.

Voyez-le, mes frères, voyez votre Rédempteur s'avancer meurtri et couvert de sang et de plaies des pieds à la tête, couronné d'épines, succombant sous le faix d'une pesante croix! Voyez le Fils de Dieu, la sainteté même, mené entre deux scélérats, comme plus misérable qu'eux! Voyez-le, votre père, votre consolation, votre espérance, sur le point de subir la mort la plus infâme et la plus douloureuse, la mort de la croix!

[1] *Juxta Tauti et Crang. ap Drex.*, l. de ch. mor., c. v, 2.

La fille de Thomas Morus, Marguerite, rencontrant son père qu'on menait à l'échafaud, put à peine prononcer ces mots : *Mon père! mon père!* et elle tomba inanimée à ses pieds! Et nous, à la vue de Jésus, le plus aimable et le plus doux des pères, marchant au supplice, resterons-nous insensibles, mes frères, à ses souffrances et à son accablement? Ah! le Christ ne nous demande pas que nous pleurions et que nous sanglotions sur lui : Filles de Jérusalem, dit-il à quelques pieuses femmes qui le suivaient en versant des larmes et en soupirant amèrement, filles de Jérusalem ne pleurez pas sur moi : *Filiæ Jerusalem, nolite flere super me*[1]. Le seul témoignage de reconnaissance et de gratitude qu'il nous demande, c'est qu'à son exemple nous prenions notre croix et nous le suivions. Voilà ce que nous avons à faire, voilà ce qui nous est indispensable si nous voulons nous sauver.

Nous devons ici-bas porter la croix avec le Sauveur si nous voulons avoir part un jour à sa glorification dans le ciel; car, de toute éternité, Dieu a prédestiné ses élus à devenir semblables à l'image de son Fils[2], dit l'Apôtre. Jésus-Christ en mourant nous a légué un double héritage : sa croix, legs de douleur; son royaume, legs de gloire; et à moins d'accepter le premier dans

[1] Luc., XXIII, 28. — [2] Rom., VIII, 29.

toute son étendue, nous n'avons aucun droit au second. Celui qui ne prend pas la croix, comme héritier du divin crucifié, — *hæredes crucifixi*, — n'entrera jamais dans le ciel comme héritier de Dieu : *Hæredes quidem Dei* [1]. Il faut donc le suivre, le suivre comme lui-même nous le donne à entendre, le suivre sous sa croix, si nous voulons le suivre dans sa gloire, attendu que ce n'est qu'au prix des tourments de la croix que nous pouvons jamais espérer d'entrer dans le royaume des cieux : *Quoniam per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei* [2].

Il faut choisir : ou accepter la croix dans le temps, ou renoncer au ciel pour l'éternité ; il n'est pas de milieu ; celui qui ne porte pas sa croix sur la terre aura à la souffrir dans l'enfer : la parole divine est explicite à ce sujet. Abraham, s'adressant au mauvais riche, nous le déclare formellement : Songez que vous avez joui du plaisir dans votre vie, et que Lazare n'a connu que la misère et la souffrance [3]. Mais les rôles sont changés aujourd'hui, Lazare goûte ici les délices et les consolations ; et vous, abandonné aux vengeances de l'éternelle justice, vous êtes plongé dans un abîme de tourments : *Nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris* [4].

Réfléchissez, âmes chrétiennes, s'il vaut mieux

[1] Rom., VIII, 17. — [2] Act., XIV, 21. — [3] Luc., XVI, 25 — [4] Ibid.

pour vous suivre Lazare ou le mauvais riche : s'il vaut mieux être heureux avec celui-ci, ou misérable avec celui-là ; sauvé avec l'un, ou damné avec l'autre. Oh ! c'est le bonheur, c'est le salut qu'il vous faut, n'est-ce pas ? embrassez donc cette croix, nourrissez-vous de ses fruits, et vous éprouverez que Jésus leur a enlevé toute amertume en les arrosant de son sang divin; placez sur vos épaules ce bois sacré, que le Seigneur nomme sa royauté; il l'a portée le premier, il vous aidera à la porter à votre tour ; déjà il en a diminué les rigueurs, il a même su la rendre douce. Chargez-vous enfin de ce noble fardeau : songez qu'un Dieu vous accompagne, songez qu'il y prend part, qu'il pense et qu'il aspire à vous récompenser ! Soldats de Jésus-Christ, marchez sur les traces de votre roi ; l'exemple du maître est une loi pour les sujets !

Abimélech gravissait autrefois la montagne de Selmon, accompagné de tout le peuple : *Abimelech ascendit in montem Selmon cum omni populo*. Nous, chrétiens, appelés à un nouveau royaume et à une vie nouvelle, montons avec Jésus-Christ au sommet du Calvaire ! Le guide des Israélites prit une hache, il abattit un rameau d'arbre et le plaça sur son épaule : *Et arrepta securi præcidit arboris ramum, impositumque ferens humero*. Le Grand Prêtre des chrétiens, le Prince de la loi nouvelle, le Roi des nations ne

porte pas une branche, mais l'arbre tout entier ! Le général des Hébreux leur ordonna de faire ce qu'il venait de faire lui-même : *Quod me videtis facere cito facite*. Jésus-Christ nous donne le même ordre, et il ne nous reconnaîtra pour ses disciples que pour autant que nous lui obéirons avec fidélité. Mais voyez, les Israélites dociles coupèrent sur-le-champ des rameaux et suivirent Abimélech : *Ramos de arboribus præcidendentes, sequebantur ducem* [1]. Qu'un tel exemple nous encourage aussi à suivre notre chef ! Sujets d'un Dieu crucifié, réveillez-vous, levez-vous, saisissez votre croix, suivez celle de votre divin maître comme votre étendard, marchez sur ses traces. Courage ! la carrière est courte, la fin est proche, le combat ne durera pas longtemps, et les fruits de la victoire seront éternels !

Aimable Sauveur, jusqu'à ce jour je n'ai pas porté la croix avec vous ; j'ai donc agi d'une manière insensée ! Oh ! désormais je veux vous suivre ! Envoyez-moi telle croix qu'il vous plaira de m'envoyer ; je l'embrasse quelle qu'elle puisse être, et, muni de cette croix, je veux vous accompagner jusqu'à la mort : *Exeamus ad eum extra castra, improperium ejus portantes* [2]. Quoi ! Seigneur Jésus, je pourrais ne pas aimer, pour l'amour de vous, cette croix que vous avez tant

[1] Judic., IX, 48. — [2] Hebr., XIII, 13.

aimée pour mon salut ! oui, je veux la chérir, et loin de murmurer sous son poids, comme Simon le Cyrénéen, je veux, à votre exemple, la porter avec joie, comme le présage heureux de la gloire qui doit un jour lui succéder : *Propositio sibi gaudio sustinuit crucem* [1].

II.

LA CROIX EST LA SOURCE DE TOUTE GRACE.

Ibi crucifixerunt eum.
Là, ils le crucifièrent.
(JOANN., XIX, 18.)

Jésus avait gravi le Calvaire au milieu de souffrances, d'amertumes et de fatigues indéfinissables. Venez, âmes pieuses, venez et contemplons ensemble ce douloureux spectacle. Hélas ! on va percer les deux mains de celui qui vous a créés, les deux pieds de celui qui vous a donné le mouvement ; on va élever et clouer sur une croix Jésus-Christ, votre Dieu, le Dieu de toute la nature. Romains, quel nom donner à l'acte inqualifiable que vont commettre vos soldats ? Vous dites : Enchaîner un citoyen romain est un crime : *Facinus vincire civem romanum.* Le battre de verges est un forfait ; le mettre à mort, c'est presque un parricide : que sera-ce donc de

[1] Hebr., XII, 2.

le crucifier? *Quid dicam, in crucem tollere?* C'est un délit si atroce, c'est un attentat si horrible qu'il n'est point de termes qui puissent en retracer avec assez d'énergie toute l'abomination [1]. Et s'agit-il ici d'un simple Romain? ne s'agit-il pas du Roi des Romains, du Roi des Juifs, du Roi de l'univers, du Roi de toute la nature? et cependant, non contents de le garroter comme un voleur, ils l'ont flagellé et tourmenté comme le plus vil scélérat, et ils vont maintenant le faire mourir sur une croix infâme comme le plus exécrable des hommes! O déicide qui fait frémir d'horreur!

Voyez, âmes pieuses, déjà s'approchent ces farouches bourreaux; ils lui ôtent ses liens, et ils redoublent ses inexprimables souffrances en lui arrachant avec brutalité ses vêtements collés sur ses plaies sanglantes; ils le jettent nu sur la croix! Où êtes-vous, Père céleste? Lorsqu'Abraham levait seulement la main pour immoler son fils Isaac, vous envoyâtes un ange du ciel en criant : Ne portez pas la main sur votre enfant : *Non extendas manum tuam super puerum* [2]. Et ici c'est bien plus qu'Isaac, c'est votre Fils unique, l'objet de vos complaisances. Mais je vous invoque en vain! Jésus, le divin agneau, s'étend sur cette couche de douleurs : il présente aux bourreaux

[1] Cic., in Verr., 168. — [2] Gen., XXII, 12.

ses pieds et ses mains pour les clouer à ce bois cruel, et, levant son regard vers le ciel, il offre à son Père éternel sa vie pour le salut des hommes.

Les bourreaux, selon l'opinion du savant Salmeron, clouèrent d'abord la main gauche, parce que, plus voisine du cœur, elle devait ressentir des douleurs plus vives; puis la main droite, et enfin les pieds : ces opérations terminées, ils dressèrent la croix, et la laissèrent retomber de tout son poids dans un trou profond, préparé d'avance pour la recevoir. Quel nouveau supplice pour Jésus, mes frères, que cette secousse violente qui déchire les plaies de ses mains et de ses pieds, et qui aggrave encore les affreuses tortures qu'il endurait déjà !

La croix, ce signe glorieux de notre rédemption, est arborée sur le Calvaire. Ames chrétiennes, contemplez des yeux de la foi cet arbre de vie où nous devons cueillir les fruits du salut ! Contemplez cette clef par laquelle Jésus nous ouvre le ciel ; contemplez cette échelle mystique par laquelle nous devons nous élever à la béatitude. Un jour la croix brillera sur les nues du ciel, et à son aspect toutes les nations de la terre seront dans le deuil : *Tunc plangent omnes tribus terræ* [1]. Aujourd'hui qu'elle apparaît sur

[1] Matth., XXIV, 30.

le Calvaire, regardons-la non comme un signe de vengeance, de crainte ou de terreur, mais comme un signe d'amour, de paix et de bénédictions. Tout notre espoir repose en elle ; car la croix, selon saint Léon, est la source de toute grâce : *Crux omnium causa gratiarum.*

Vous avez offensé Dieu, vos péchés crient vengeance au ciel; le Très-Haut a levé son bras armé : comment éluder ses coups ? où chercher un refuge contre sa colère? Oh! cherchez cet asile au pied de la croix sainte, jetez-vous dans les bras ouverts de Jésus, cachez-vous dans ses plaies divines : dans cet asile sacré vous n'avez rien à craindre, et vous pouvez être assurés de votre conservation ! Mon Dieu, demande saint Jérôme, où pourrai-je me soustraire à votre courroux ? et il répond lui-même : Dans les plaies de Jésus-Christ crucifié. C'est cette idée que matérialisent à notre vue ces croix surmontées d'un coq qui dominent partout les tours de nos églises : le coq nous rappelle la chute de Pierre, la chute du pécheur, et sa pénitence ; la croix excite notre confiance, elle est un emblème, un gage de la grâce et de la miséricorde divine.

Vous trouvez-vous en quelque besoin spirituel, tournez-vous avec confiance vers la sainte croix, humiliez-vous aux pieds de Jésus crucifié ; priez-le avec ferveur, et vous obtiendrez toutes les grâces nécessaires à votre salut. C'est là que l'Apôtre

reçut le don de force qui le fit résister aux plus violentes tentations des puissances infernales [1]. C'est là que saint Augustin triompha du démon, du monde et de la chair. C'est là que saint Bonaventure puisa cette sagesse extraordinaire, comme il l'affirma lui-même à saint Thomas d'Aquin ; car ce dernier lui demandant un jour dans quels livres il avait acquis une science si profonde : « Voilà, » dit-il en lui montrant le crucifix, « voilà la source où j'ai puisé toutes « mes connaissances ; je m'applique à la connais- « sance de Jésus, et de Jésus crucifié [2]. » Suivez cet exemple, âmes chrétiennes, et il ne vous manquera aucun moyen de salut.

Désirez-vous enfin quelque allégement à vos maux physiques, réfugiez-vous à l'ombre de la croix : du haut de son gibet, Jésus-Christ répandra sur vos cœurs un baume qui vous fera oublier vos souffrances. C'est ce baume divin qui consolait les martyrs au milieu des flammes et qui les rendait comme ivres de joie sous le tranchant du glaive ; c'est lui qui enlève toute amertume, qui change les douleurs en voluptés, et qui allège et adoucit le fardeau de la croix.

O croix de Jésus ! ô divin emblème ! quelle est l'abondance des consolations que vous prodiguez à ceux qui se tournent vers vous ! Une

[1] II Cor., XII, 9. — [2] Butler, 14 julii.

peste cruelle sévissait autrefois parmi les Turcs; Nicéphore dit qu'ils imprimaient sur leur front le signe de la croix, et qu'ils se trouvaient ainsi protégés contre la contagion. L'empereur Constantin, enveloppé par une armée puissante, se trouvait en un péril imminent; il invoque la sainte croix, et celle-ci apparaît dans les cieux entourée de cette inscription en caractères lumineux : *Constantine, in hoc signo vinces*, Constantin, par ce signe vous serez victorieux. Et en effet Maxence et son armée sont mis en déroute. Clovis, roi des Francs, se trouvant trop faible contre un ennemi redoutable, met son espoir dans ce signe sacré; il triomphe et devient le premier roi chrétien de ce vaste empire. Dans tous les accidents de la vie, dans toutes les tribulations et les adversités, dans les maladies, dans les périls, dans les incendies et dans les tempêtes, aussitôt que paraît la croix apparaissent avec elle le secours et la consolation. Par le signe de la croix saint Laurent rendit la vue à un aveugle; saint Nicétas, l'ouïe à un sourd; saint Martial, la santé aux malades. Par ce signe saint Hilarion calma les flots agités de la mer et arrêta les progrès du feu. Par ce signe saint Benoît fit sauter en éclats une coupe qu'on lui présentait remplie d'un breuvage empoisonné, et saint Germain fit ressusciter un mort.

Telles sont, mes frères, les grâces innombra-

bles que nous procure la croix : grâces de pardon, grâces de sanctification, grâces de consolation. Bénie donc soit cette croix! qu'elle soit l'objet de vos respects, qu'elle soit l'objet de votre confiance. Laissez les Juifs la regarder comme un symbole d'ignominie, et les Gentils en faire un signe de dérision [1]. Pour vous, regardez-la comme l'instrument de la main toute-puissante de Dieu, comme la force du Très-Haut [2], comme le trésor de tous les biens, comme la source de tous les bienfaits, comme cette tour de David à laquelle sont suspendus mille boucliers pour notre défense : *Mille clypei pendent ex ea* [3]. Et si vous avez vécu jusqu'à ce jour en ennemis de la croix du Christ, c'est un malheur déplorable, sans doute; mais toute espérance de salut n'est pas évanouie. Tournez-vous vers Jésus pendant qu'il est encore pendu à cette croix comme votre rédempteur; mais ne différez pas, car il sera trop tard de le faire quand vous le verrez paraître en juge. Tournez-vous vers Jésus, et suppliez-le de vous faire grâce en lui disant : *O mon Dieu, ayez pitié de moi!*

[1] I Cor., I, 23. — [2] I Cor., I, 18. — [3] Cant., IV, 4.

III.

RÉFLEXIONS SUR L'ASSISTANCE DE MARIE A LA MORT.

Stabat juxta crucem Jesu mater ejus.

La mère de Jésus se tenait au pied de sa croix.

(JOANN., XIX, 25.)

Quand, chassée avec son fils Ismaël de la maison d'Abraham, Agar, errant dans le désert, vit s'approcher la mort de son enfant, succombant aux ardeurs d'une soif cruelle, mes frères, elle le déposa sous un arbre, et, s'éloignant en larmes, elle disait : Je ne verrai pas mourir mon enfant : *Non videbo morientem puerum* [1]. Mais ce n'est point ainsi qu'agit Marie, la mère de Jésus ; elle se tenait au pied de la croix : *Stabat juxta crucem*. Les autres femmes le contemplaient de loin : *Erant mulieres de longe aspicientes ;* mais elle, elle se tient au pied de la croix où expirait Jésus ; ne pouvant l'arracher à ses cruelles souffrances, elle voulut au moins lui accorder quelque consolation, en ne point l'abandonnant et en l'accompagnant fidèlement jusqu'à la mort. Depuis ce jour où Marie eut à la fois la douleur et la consolation d'assister son Fils mou-

[1] Gen., XXI, 16.

rant, elle devint la protectrice et la consolation des fidèles à l'heure de la mort. C'est pour cela que la sainte Église nous enseigne à l'invoquer en ces termes : Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort.

L'heure de la mort est une heure d'angoisse et de terreur, une heure de souffrance et d'amertume, une heure de trouble et de péril, une heure enfin de laquelle dépend une béatitude sans fin ou une éternelle désolation ! C'est à cette heure terrible que tout être doué de la vie éprouve une crainte inexprimable. C'est un miracle, dit saint Bernard, de voir quelqu'un qui ne redoute pas cet instant fatal.

Les pécheurs tremblent ! Agag, roi des Amalécites, sur le point d'être mis à mort par l'ordre de Samuel, s'écrie d'une voix déchirante : O cruelle mort, il faut donc que vous nous sépariez de tout ? *Siccine separat amara mors* [1] ? —C'est en vain que soixante guerriers d'élite et de cœur entouraient le trône et le lit de mort de Salomon ; ils ne pouvaient arrêter la crainte qui glaçait son âme : Salomon tremblait à l'approche de la mort. — Alexandre, la terreur du monde, demeurait stupéfait à la vue de la mort.

Mais cette crainte n'est pas le partage exclusif

[1] I Reg., xv, 32.

des méchants; une foule de saints ont redouté la mort.—Le prophète Élie, malgré son vaillant courage, prenait la fuite devant Jézabel, qui le poursuivait pour le faire mourir; et alors même qu'il appelait la mort de tous ses vœux la crainte de cette mort le faisait fuir [1]. Saint Hilarion avait servi Jésus-Christ pendant soixante-dix ans, et néanmoins il était saisi d'une grande frayeur à ses derniers instants. — Le Sauveur lui-même, lorsqu'il vit avancer l'heure de sa mort, commença à craindre et devint triste : *Cœpit pavere et mœstus esse;* et il laissa échapper ces paroles : Mon ame est triste jusqu'à la mort [2]. Une sueur sanglante se répandit sur tous ses membres, tant étaient grandes sa crainte, ses angoisses et ses terreurs !

Les saints et la Sainteté même ont redouté cette heure funeste : que sera-ce de nous, mes frères? Ah! sans doute la crainte et l'effroi viendront nous assaillir et nous troubler en présence de la mort; car, si nous rentrons alors en nous-mêmes, que de péchés nous découvrirons! combien se représenteront à notre mémoire auxquels nous n'avions jamais pensé auparavant! combien, qui nous semblent aujourd'hui légers et indignes de notre attention, nous paraîtront alors énormes et se montreront dans toute leur

[1] III Reg., XIX. — [2] Matth., XXVI, 38.

horreur! Antiochus, au milieu de la prospérité, ne songeait à rien autre : il avait pillé Jérusalem, il avait pris l'or et l'argent et la vie même des citoyens de cette malheureuse ville; il n'en éprouvait aucun remords, et il s'abandonnait à la plus confiante sécurité; mais quand il gisait sur son lit de mort, oh! il se souvenait alors du mal qu'il avait fait; il voyait alors l'horreur de ses crimes; ce souvenir l'empêchait de goûter un instant de repos; il se torturait par mille anxiétés, et il s'écriait dans l'excès de son accablement : Je meurs d'une tristesse immense : *Pereo tristitia magna* [1].

Élevons nos pensées vers le ciel; nous y verrons un Dieu juste, un Dieu qui nous prévenait autrefois de sa clémence, mais qui va nous juger aujourd'hui dans toute la rigueur de sa justice. Hélas! dirons-nous, qui sait si nous avons jamais eu un vrai repentir de nos péchés? qui sait si nous les avons avoués avec toutes leurs circonstances de nombre et de gravité, comme il convenait de le faire? qui sait si notre pénitence a été parfaite? — Ignorant si nous sommes dignes d'amour ou de haine, nous nous dirons alors : Qui sait si nous ne serons pas damnés? Oh! que cette pensée nous remplira de trouble et d'épouvante!

[1] I Mach, VI, 13.

Si nous tournons enfin nos regards vers la terre, nous nous verrons sur le point de tout quitter, maisons et palais, amis et proches, argent et biens, tous ces objets de nos plus tendres affections. O amertume! ô regrets! ô mort, que votre approche est pénible!

Mais nous voici arrivés à cet instant suprême; nos forces nous abandonnent, une sueur froide baigne nos membres, notre âme est prête à s'envoler! Le démon cependant, sachant qu'il n'a plus que quelques moments pour perdre notre âme, vient l'assaillir avec une rage puissante : *Descendit diabolus ad vos, habens iram magnam* [1]. Il l'attaque avec d'autant plus d'impétuosité que le temps est court : *Sciens quod modicum tempus habet* [2]. Il rôde autour de notre couche funèbre, comme un lion rugissant préparé au carnage : *Sicut leo paratus ad prædam* [3]. Et ce n'est pas un démon, ce seront des milliers d'esprits ténébreux qui vous tendront alors leurs piéges, qui déploieront tous leurs efforts, qui mettront en œuvre toute leur violence pour empêcher l'heureuse délivrance de notre âme. Et les exemples ne manquent malheureusement pas à l'appui de ces vérités. Saint Martin, couché sur son lit de mort, voyait l'esprit des ténèbres qui le tentait et le persécutait. Quel

[1] Apoc., XII, 12. — [2] Ibid. — [3] Ps. XVI, 12.

horrible combat n'eut pas à soutenir saint André d'Avelin à l'heure de la mort [1]. Son visage devint bleu, ses membres frissonnaient, il grinçait des dents, des larmes abondantes coulaient sur ses joues, et les assistants étaient saisis de frayeur et de crainte.

Tel est notre état à l'approche de la mort. Mais, âmes chrétiennes, vous n'avez pas lieu de vous alarmer cependant pour votre salut si Marie, la mère de Jésus, daigne alors vous venir en aide et vous protéger : les esprits infernaux auront beau vous assaillir, redoubler même de fureur et de malice pour vous perdre, Marie les mettra en fuite et annulera leurs efforts.

Les habitants de Béthulie étaient enveloppés de toutes parts et menacés d'une ruine infaillible ; l'intrépide Judith vole au camp des ennemis, elle tranche la tête de leur chef Holopherne et délivre ainsi ses compatriotes. De même aussi Marie est propice aux moribonds ; elle ne les abandonne pas dans le péril, mais elle les assiste, elle multiplie son secours, elle triomphe d'Holopherne, du démon, et elle délivre les âmes dans cette extrémité périlleuse.

Voulez-vous obtenir d'elle ce service à l'heure de votre mort, vous devez, pendant la vie, professer pour elle une tendre affection, l'aimer,

[1] *Gloire de Marie*, 1 p.

l'honorer, vous conduire, en un mot, à l'égard de Marie comme un enfant vertueux envers sa mère. En récompense de cette dévotion, elle vous prêtera une assistance toute spéciale à vos derniers moments; car, selon les paroles que lui attribue le pieux Blosius : « Je veux, » dit-elle, « consoler à leur agonie, secourir et assister, « comme la plus fidèle des mères, ceux qui me « servent dévotement. »

Charles, fils de sainte Brigitte, avait, pendant sa vie, honoré et aimé la sainte Vierge; en récompense, Marie le protégea spécialement à l'heure de la mort et lui procura une mort heureuse. — Adolphe, comte d'Alsace, était très-dévot à la sainte mère de Dieu. A la fin de ses jours, comme il repassait sa vie précédente, et qu'il redoutait le trépas, Marie lui apparut et lui tint ce tendre discours : « Mon cher Adolphe, « vous m'avez obéi; vous vous êtes consacré à « moi : pourquoi voulez-vous craindre la mort? » Et le serviteur de Marie, consolé par ces douces paroles, mourut avec joie et dans une paisible sérénité [1]. Voulez-vous d'autres exemples encore de l'assistance que prodigue Marie à ses serviteurs lorsqu'ils se trouvent à l'article de la mort, voyez sainte Claire, sainte Thérèse, saint Pierre d'Alcantara saint Jean de Dieu et une

[1] *Gloire de Marie*, 1 p.

multitude d'autres saints personnages qui furent favorisés de la même manière.

Puissiez-vous aussi, âmes chrétiennes, puissiez-vous goûter un jour ce bonheur et cette consolation! Puisse Marie ne pas vous abandonner à votre agonie, mais, comme dit saint Bernard, venir au contraire à votre rencontre comme une mère glorieuse! Servez-la donc aussi longtemps que vous vivrez, témoignez-lui votre dévotion en récitant le rosaire, jeûnez en son honneur, affiliez-vous à ses saintes confréries, recommandez-vous avec confiance à sa puissante protection, adressez-lui avec la sainte Église ces touchantes prières : « O Marie, mère « de grâce et de miséricorde, protégez-nous « contre l'ennemi, recevez-nous et soyez-nous « secourable à l'heure de la mort. Préparez-« nous une route sûre, afin qu'un jour nous « nous réjouissions de l'éternelle contemplation « de votre divin Fils : *Iter para tutum, ut viden-« tes Jesum semper collætemur !* »

IV.

RÉFLEXIONS SUR L'HORREUR ET LES CHATIMENTS DU PÉCHÉ ET SUR LE RENONCEMENT AU PÉCHÉ.

Jesus, emissa voce magna, expiravit.

Jésus, ayant jeté un grand cri, expira.

(MATTH., XV, 37.)

Après trois heures de cruelles souffrances sur la croix, Jésus dit : *Consummatum est*, Tout est accompli ! comme s'il voulait dire : Le ciel est réconcilié avec la terre, les péchés des hommes sont effacés, leur rédemption est accomplie : *Consummatum est*, tout est fini ! Les oracles des prophètes sont remplis, tout ce qu'avaient prédit : Isaïe, de ma conception ; Michée, de ma naissance ; Jérémie, de mes persécuteurs ; David, de mes souffrances, tout est accompli : *Consummatum est !* Il ne manque plus rien, ni le pontife à la religion, ni le chef à l'Église, ni le Rédempteur aux élus, ni le Messie aux Juifs, ni la victime au monde ; tout est accompli : *Consummatum est !* Oui, mes frères, c'est Jésus-Christ lui-même qui l'affirme ; tout est accompli.

Tout est accompli, aimable Sauveur ; il ne vous reste donc plus qu'à retourner dans le sein de votre Père céleste, qui vous a envoyé. Hélas !

que vois-je, et quel douloureux spectacle afflige mes regards! Un Dieu qui va mourir! Déjà ses forces sont épuisées, une sueur froide et mortelle inonde son corps adorable. Au milieu de cette cruelle agonie, ses yeux, plus brillants que le soleil, commencent à s'éteindre, son céleste visage pâlit, son sang précieux ne coule plus de ses plaies que lentement et goutte à goutte; il finit par pousser un grand cri qui épouvante la nature entière, pour montrer à l'univers qu'il est le maître absolu de la vie et de la mort et qu'il ne meurt lui-même que parce qu'il veut mourir pour le salut des hommes. Il incline enfin la tête, il exhale le dernier soupir, il rend l'âme: *Expiravit!* — Jésus est mort, mes frères, Jésus est mort! Jésus est mort! Le soleil s'obscurcit, la terre tremble, les éléments sont confondus, toute la nature est dans l'abandon à la mort de son auteur. Jésus est mort! Le grand voile du temple se déchire, les rochers éclatent, les tombeaux s'ouvrent, les morts ressuscitent. Jésus est mort! Les cœurs les plus farouches sont brisés, les gardes sont frappés de terreur, les Juifs changent leurs outrages en sanglots, tous ces soldats s'écrient en pleurant qu'ils ont crucifié le Messie. Jésus est mort! Il périt à la fleur de ses jours, comme un scélérat, au milieu des supplices les plus ignominieux, comme l'opprobre du genre humain, comme le plus abject et le

plus infâme de tous les mortels ; il périt de la mort la plus douloureuse, de la mort de la croix. Jésus est mort! Jésus, votre Seigneur, votre Créateur, votre Roi ; Jésus, le Fils unique de Dieu, le Rédempteur du monde. Il meurt, dit Daniel, pour mettre un terme au péché et pour anéantir l'iniquité. Jésus est mort, il n'est plus : *Expiravit* [1]!!!

Quel mal terrible ne doit donc pas renfermer en soi le péché mortel pour que son expiation exigeât la mort d'un Dieu fait homme ! Car si tous les anges avaient pris un corps comme les hommes, et qu'ils eussent souffert les tourments les plus inconcevables, même le supplice de la croix ; si tous les hommes, autant qu'il y en eut jamais et autant qu'il y en aura jamais de créés par la toute-puissance divine, s'étaient consumés dans la peine et la douleur, ils n'eussent point apporté de remède à un si grand mal, ils n'eussent jamais satisfait à Dieu. O péché, tu es en vérité un mal infini et le plus grand de tous les maux, un mal que Dieu hait d'une haine implacable, un mal qu'il poursuit, qu'il punit dans toute sa rigueur !

Dieu trouve le péché dans le ciel, et il lance ceux qui le commettent dans les abîmes de l'enfer.—Il le trouve dans le paradis terrestre, et il

[1] Dan., IX, 24.

en chasse ceux qui le commettent, il les en expulse à jamais, et il condamne Adam et toute sa postérité à tous ces maux, à toutes ces misères dont nous éprouvons, hélas! l'odieux fardeau. Il envoie le feu du ciel détruire le péché dans Sodome et Gomorrhe. Il envoie un déluge universel pour anéantir le péché de toute la surface de la terre; et ces châtiments épouvantables ne suffisent point à le satisfaire! Il voit son Fils unique, l'objet de ses complaisances; il le voit, dis-je, chargé de nos péchés; car le Seigneur l'a chargé des iniquités de nous tous, dit le prophète Isaïe: *Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum*[1]; et le Père éternel le livre à la fureur des Juifs: Nous l'avons regardé comme un lépreux, ajoute le prophète, et comme un homme frappé de Dieu: *Nos putavimus eum quasi leprosum et percussum a Deo*[2].

Si Dieu, pour les péchés des autres, a si cruellement traité et puni son Fils unique, innocent et bien-aimé, combien ne punira-t-il pas plus rigoureusement encore le serviteur coupable de ces péchés! Dieu n'a pas épargné les anges; peut-on espérer qu'il épargnera des vers de terre, des hommes, pour lesquels il a revêtu la nature humaine, pour lesquels il est mort? Avare inique! quel sera votre châtiment si, comme

[1] Is., LIII, 6. — [2] Ib., 4.

Judas, vous vendez pour une poignée d'argent votre Seigneur et votre Dieu ! Voluptueux, quel sort vous attend si vous continuez à vous vautrer dans la fange immonde de votre luxure! Vindicatif, que vous arrivera-t-il si vous ne pardonnez, à l'exemple de Jésus, le mal que peuvent vous faire vos ennemis ! Impie qui profanez les choses saintes et qui blasphémez Dieu sans cesse, et vous, pécheur endurci, qui restez sourd à la voix de ce Seigneur qui vous invite à la pénitence, que pouvez-vous attendre, que n'avez-vous pas à redouter ! Malheur à celui qui voit le Christ mourir sur la croix, et dont les péchés, dit l'Apôtre, crucifient le Christ derechef, le Christ, qui lui a prodigué des bienfaits si nombreux et si mémorables !

« Roi, disait Jonathas en s'adressant à Saül, « son père, ne péchez point [1]; ne péchez point « contre votre serviteur David, parce qu'il n'a « point péché contre vous, et que sa conduite à « votre égard est très-louable; il a placé son âme « dans sa main, il a défait les Philistins, et le « Seigneur a, dans sa personne, accordé un grand « bienfait à Israël. *Vidisti et lætatus es*, Vous le « vîtes et vous fûtes heureux. Pourquoi donc pé- « chez-vous contre le sang innocent, en mettant « à mort David, qui n'est point coupable ? — Et

[1] I Reg., XIX, 4-6.

« Saül, à ces mots, radouci par la voix de Jona-
« thas, prononça ce serment : Aussi vrai que
« Dieu est vivant, il ne mourra point : *Vivit*
« *Dominus, quia non occidetur.* »

O pécheur, ne péchez plus désormais contre le Christ, votre roi et votre Seigneur ; contre votre Père, qui vous a créé ; contre votre frère, avec qui vous avez partagé un céleste héritage ; contre votre Rédempteur, qui vous a racheté d'une éternelle servitude ; contre le médecin qui a guéri si charitablement les plaies de votre âme ; contre votre fiancé, qui a voulu vous unir à lui d'un amour éternel. Ne péchez plus contre lui, car il n'a point péché contre vous : *Quia non peccavit tibi.* Ses actions en votre faveur ont été le comble de la grâce ; il a passé sa vie dans le travail, dans le deuil et l'amertume, afin de réconcilier son Père céleste avec vous, afin de vous procurer la grâce et la gloire. Et pour y parvenir il vous a sacrifié son âme, sa vie ; il a vaincu le Philistin, le démon, ce grand ennemi de votre salut, et il vous a affranchi de son funeste esclavage. Le Seigneur Dieu, son Père, a accordé un grand bonheur et un salut insigne à tout Israël, à cause des mérites de ses souffrances : *Fecit Dominus salutem magnam universo Israeli.* Il a fait grâce à tous les hommes à cause de sa mort ; il a contracté une paix éternelle avec le genre humain, et il a prodigué aux hommes une abondance de

dons précieux, au moyen desquels, si nous le voulons, nous pouvons facilement atteindre le bonheur. *Vidisti!* vous avez vu et éprouvé que le Christ vous a comblé de tous ces biens : *Et lætatus es;* et vous vous en êtes réjoui. Pourquoi donc pécher contre ce sang innocent, renouvelant, comme dit saint Paul aux Hébreux, renouvelant le supplice du Fils de Dieu, et déversant l'infamie sur le Christ votre Rédempteur, qui n'est coupable d'aucune faute?

A ce langage, à la vue du Christ cloué pour vous sur la croix, faites le serment et prenez la résolution solennelle de ne plus pécher contre le sang innocent du Christ. Saül fut apaisé par la voix de Jonathas, et il jura de ne point faire mourir David. Plus cruels que Saül, pouvez-vous rester insensibles à la voix d'un Dieu mourant, de votre Dieu qui vous appelle et qui vous invite à la pénitence? Ingrats, vous méritez l'enfer si les atroces douleurs du Christ n'éveillent en votre âme aucune commisération! Prenez donc la ferme résolution de ne plus pécher, et de déployer tous vos efforts pour atteindre le salut. C'est la seule chose, mes frères, c'est la seule chose que Jésus vous demande du haut de sa croix. Son unique désir, son vœu le plus ardent, c'est que vous assuriez votre salut. Et refuserez-vous cette consolation suprême au Christ expirant pour vous? Oh! convertissez-vous,

convertissez-vous au Seigneur votre Dieu, qui est mort pour vous sur un gibet ignominieux, et dont les plaies, comme autant de vòix, vous appellent à jouir de son embrassement divin et de son amitié. Approchez de ce Dieu cloué pour vous sur la croix, et là, touchés d'une véritable affliction, contemplez, selon le conseil de saint Augustin, contemplez les blessures sacrées de ce divin pendu, le sang de ce moribond, qui est le prix de votre rançon; il a incliné sa tête pour vous donner un baiser de paix; son cœur est ouvert pour vous aimer, ses bras sont tendus vers vous pour vous presser dans une douce étreinte, tout son corps est dévoué à votre rachat. Songez à ces grâces suprêmes, méditez cet amour infini, afin de rendre un juste tribut d'amour à celui qui s'est immolé tout entier pour votre bonheur.

Et vous, Père éternel, daignez, en considération des souffrances et des plaies de votre Fils bien-aimé, nous pardonner nos péchés et nous recevoir en grâce : *Respice in faciem Christi tui* [1], Contemplez votre oint sacré. Je rougis, ô Père éternel, de vous offrir votre Fils unique meurtri de coups et d'outrages, cloué à la croix, couronné d'épines, victime des plus infâmes horreurs! Mais à vous, ô aimable Rédempteur, à

[1] Ps. LXXXIII, 10.

vous, je vous rends grâces du fond de mon cœur d'avoir voulu tant souffrir pour moi! Oui, pour moi ; car pourquoi vous vois-je en ce cruel état sur un gibet? que signifient ce front couronné d'épines, ces yeux obscurcis et voilés de sang, ces lèvres humectées de fiel et de vinaigre, ces pieds et ces mains percés de gros clous, ce flanc ouvert par une lance, tout ce corps sanglant et défiguré? Ah! je comprends, aimable Sauveur; oui, je comprends pourquoi vous endurez tous ces odieux traitements! Votre front divin est couronné d'épines en expiation de mon orgueil et de mes pensées immondes; vos yeux, ce soleil des anges, se ferment, en expiation de tant de regards indiscrets que je laisse tomber sur des objets honteux ; vos lèvres adorables sont inondées d'un breuvage dégoûtant en expiation de ma gourmandise, de mon intempérance, de mes excès; vos oreilles sont blessées de mille imprécations et de blasphèmes horribles pour tant de discours indécents et de refrains obscènes que je me suis plu à écouter et à proférer tant de fois; vos mains toutes-puissantes sont transpercées en expiation de mes injustices, de mes extorsions, de mes abus; vos pieds infatigables quand il s'agissait de mon bonheur sont cloués à ce bois en expiation de tant de plaisirs frivoles, de tant de fréquentations dissolues où je me suis laissé entraîner; votre flanc sacré est

ouvert en expiation des haines, des vengeances, des inimitiés qui ont aigri mon cœur; votre corps enfin, votre corps tout entier est meurtri, déchiré, flagellé en expiation de mes iniquités et de mes crimes : *Vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra*[1]. C'est moi donc, ô Seigneur, c'est moi seul qui ai mérité ces supplices et ces tourments. Mais vous, par un excès d'amour pour moi pauvre pécheur, vous avez voulu souffrir à ma place, vous avez voulu satisfaire pour moi à la justice de Dieu. Miséricordieux Jésus, soyez-en mille fois béni! Recevez les louanges unanimes du ciel et de la terre! Soyez connu, aimé, loué et adoré de toutes les créatures; car vous êtes à jamais digne d'hommage, de gloire et de bénédiction, ô divin agneau, qui avez été immolé pour effacer les péchés du monde : *Dignus est agnus, qui occisus est, accipere... et honorem, et gloriam, et benedictionem*[2].

Ainsi soit-il.

[1] Is., LIII, 5. — [2] Apoc., V, 12.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

TABLE DU SIXIEME VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIÈRE MÉDITATION.

I. Songez à celui qui a supporté de telles contradictions de la part des pécheurs. — Introduction sur les avantages de la méditation..... 1
II. Mon âme est triste jusqu'à la mort. — Réflexions sur l'horreur et les châtiments du péché..... 5
III. Il lui apparut un ange du ciel, qui le fortifia. — Réflexions sur la confiance en Dieu..... 11
IV. Judas les précédait. — Réflexions sur le scandale.... 14

DEUXIÈME MÉDITATION.

I. Judas, s'approchant de Jésus, lui dit : Maître, je vous salue, et il l'embrassa. — Réflexions sur l'intérêt.. 20
II. C'est moi. — Réflexions sur le jugement et sur l'endurcissement des pécheurs..... 25
III. Alors tous les disciples, l'ayant abandonné, prirent la fuite. — Réflexions sur l'inconstance du monde... 28
IV. Un des serviteurs donna un soufflet à Jésus. — Réflexions sur l'amour des ennemis..... 32

TROISIÈME MÉDITATION.

I. Alors le prince des prêtres déchira ses vêtements, en disant : Il a blasphémé. — Réflexions sur le blasphème. 37
II. Il se mit à protester et à jurer qu'il ne connaissait point cet homme. — Comme Pierre, nous renions aussi Jésus..... 47
III. Étant sorti, il pleura amèrement. — Nous devons, comme Pierre, répondre à la grâce divine..... 50
IV. Ayant jeté l'argent dans le temple, il s'enfuit; et, s'éloignant, il alla se pendre. — Réflexions sur la restitution et sur l'impénitence..... 54

QUATRIÈME MÉDITATION.

I. Ils lui voilèrent les yeux. — Réflexions sur la présence de Dieu 60
II. Pilate prit Jésus, et le fit flageller. — Réflexions sur l'impudicité 65
III. Et formant une couronne d'épines, ils la posèrent sur sa tête. — Comment nos péchés sont aussi une couronne de dérision pour Jésus 71
IV. Ils s'écriaient : Crucifiez-le, crucifiez-le ! — Réflexions sur l'inconstance de la faveur des hommes 75

CINQUIÈME MÉDITATION.

I. Portant sa croix, il s'achemina vers l'endroit qu'on appelle Calvaire. — Réflexions sur la résignation et sur l'avantage des croix 79
II. Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi ; mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. — Réflexions sur l'éducation chrétienne des enfants 83
III. Là ils le crucifièrent. — Réflexions sur la miséricorde de Dieu 91
IV. Deux larrons furent crucifiés avec lui : un à droite, et un à gauche. — Réflexions sur l'espérance et sur la confiance présomptueuse 96

SIXIÈME MÉDITATION.

I. Tout est consommé ! — Il est pénible pour le pécheur de songer à son lit de mort que tout est consommé. 102
II. Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains. — Réflexions sur le soin de son âme 106
III. Et ayant incliné la tête, il rendit l'esprit. — Réflexions sur la mort du juste 110
IV. Ils retournaient en se frappant la poitrine. — Réflexions sur la pénitence 114

DEUXIÈME PARTIE.

PREMIÈRE MÉDITATION.

I. Le Christ a souffert pour nous, nous laissant son exemple afin que nous suivions ses traces. — Nous trouvons dans la passion et dans la mort de Jésus un modèle de toutes les vertus..... 120
II. Il se mit à laver les pieds des disciples. — Réflexions sur l'orgueil..... 125
III. Il sortit avec ses disciples. — Par le péché mortel nous expulsons Jésus de nous..... 129
IV. Il y avait un jardin où il entra avec ses disciples. — Réflexions sur le regret de nos péchés..... 133

DEUXIÈME MÉDITATION.

I. Mon Père, éloignez de moi ce calice d'amertume. — Réflexions sur la prière..... 140
II. Sa sueur était semblable à des gouttes de sang qui coulaient sur la terre. — Réflexions sur les derniers moments du pécheur impénitent..... 145
III. Et il leur dit : Pourquoi dormez-vous? — On dort en négligeant ses devoirs..... 151
IV. Mon ami, pourquoi êtes-vous venu? — Réflexions sur l'hypocrisie et l'endurcissement..... 155

TROISIÈME MÉDITATION.

I. Le grand prêtre interrogea Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine. — Réflexions sur la médisance..... 161
II. Un des serviteurs donna à Jésus un soufflet. — Nous souffletons Jesus en offensant notre prochain..... 167
III. Il nia sous serment, en disant : Je ne connais point cet homme. — Réflexions sur l'occasion du péché.... 172
IV. Jésus, s'étant retourné, regarda Pierre. — Réflexions sur la miséricorde de Dieu..... 176

QUATRIÈME MÉDITATION.

I. Vous l'avez dit. — Nous devons apprendre de Jésus à parler et à nous taire..... 180

II. Il mérite la mort — Réflexions sur le jugement téméraire..... 185
III. Dites-nous, Christ, qui est celui qui vous a frappé. — Réflexions sur la tolérance des injures..... 189
IV. Et s'étant retiré, il se pendit. — Nous devons opérer notre salut avec espoir et avec crainte..... 192

CINQUIÈME MÉDITATION.

I. Lequel voulez-vous que je délivre, Barrabas ou Jésus? — Par le péché nous préférons Barrabas à Jésus.... 199
II. Alors Pilate prit Jésus et le fit flageller. — Réflexions sur l'aumône..... 205
III. Tressant une couronne d'épines, ils la lui placèrent sur la tête. — Nous devons souffrir avec Jésus si nous voulons avoir part à sa gloire..... 209
IV. Nous n'avons d'autre roi que César. — Le pécheur refuse de reconnaître Jésus pour son roi..... 212

SIXIÈME MÉDITATION.

I. Prenant sa croix, il sortit. — Réflexions sur l'avantage des souffrances..... 217
II. Ils lui donnèrent un breuvage composé de vin et de fiel. — Réflexions sur l'intempérance..... 223
III. Là ils le crucifièrent. — Nous crucifions Jésus par le péché..... 228
IV. Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains. — Réflexions sur l'amour de Dieu et le renoncement au péché..... 233

TROISIÈME PARTIE.

PREMIÈRE MÉDITATION.

I. Puisque le Christ a souffert dans sa chair, armez-vous aussi de la même pensée. — Introduction. — Sur l'avantage de la méditation..... 239
II. Il commença à craindre. — Réflexions sur la crainte du péché..... 244

III. Mon âme est triste jusqu'à la mort. — Réflexions sur la douleur du péché..... 249
IV. Mon Père, faites, s'il se peut, que ce calice s'éloigne de moi. — Il faut prier avec respect et confiance..... 254

DEUXIÈME MÉDITATION.

I. Et sa sueur était comme des gouttes de sang découlant sur la terre. — Réflexions sur l'amour de Dieu.... 257
II. L'heure est venue : voici que le Fils de l'homme va être livré aux mains des pécheurs. — A l'heure de la mort apparaît la vanité de toutes choses..... 260
III. Pendant qu'il parlait encore, vint Judas, l'un des douze. — Les petits péchés entraînent à de plus grands. ... 264
IV. Les soldats, le tribun et les agents des Juifs s'emparèrent de Jésus. — Comment il nous faut répondre à l'amour de Jésus..... 271

TROISIÈME MÉDITATION.

I. Il a blasphémé. — Réflexions sur le jurement et le blasphème..... 280
II. Gardez celui-ci, et délivrez-nous Barrabas. — Réflexions sur l'amour souverain de Dieu..... 289
III. Pilate prit Jésus et le fit flageller. — Réflexions sur l'impudicité..... 295
IV. Les soldats, formant une couronne d'épines, la placèrent sur sa tête. — Réflexions sur les bonnes œuvres. 307

QUATRIÈME MÉDITATION.

I. Si vous délivrez celui-ci, vous ne serez point l'ami de l'empereur. — Réflexions sur le respect humain... 313
II. Pilate, ayant pris de l'eau, se lava les mains devant le peuple. — Réflexions sur la fausse conversion et sur les peines du péché..... 319
III. Et portant sa croix, il sortit. — Réflexions sur les croix et l'adversité..... 324
IV. Ils arrivèrent à l'endroit appelé Golgotha. — Réflexions sur la malice du péché..... 332

CINQUIÈME MÉDITATION.

I. Mon Père, pardonnez-leur; car ils ne savent pas ce qu'ils font. — Réflexions sur l'amour des ennemis. 336
II. En vérité, je vous le dis : aujourd'hui vous serez avec moi en Paradis. — Réflexions sur la miséricorde divine et sur la présomption..... 341
III. Femme, voilà votre fils. — Réflexions sur le respect des enfants envers leurs parents..... 346
IV. Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? — Réflexions sur l'ingratitude..... 351

SIXIÈME MÉDITATION.

I. J'ai soif. — Réflexions sur l'ivrognerie..... 357
II. Tout est consommé. — Il faut se rendre semblable à Jésus pour se sauver..... 363
III. Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains. — Réflexions sur le soin de notre âme..... 367
IV. Ayant incliné la tête, il rendit l'esprit. — Nos péchés sont la cause des souffrances et de la mort de Jésus. 373

QUATRIÈME PARTIE.

PREMIÈRE MÉDITATION.

I. O vous tous qui passez par la voie, arrêtez-vous et contemplez s'il est une douleur égale à ma douleur! — Instruction sur l'utilité de la méditation des souffrances de Jésus-Christ..... 381
II. Que voulez-vous me donner? et moi je vous le livrerai. — Réflexions sur le mépris de Dieu..... 388
III. Il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean. — Réflexions sur l'avantage des souffrances et de l'adversité..... 394
IV. Mon âme est triste jusqu'à la mort. — Réflexions sur la crainte du péché..... 300

DEUXIÈME MÉDITATION.

I. Sa sueur devint semblable à des gouttes de sang ruisselant sur la terre. — Réflexions sur la pénitence.. 406

II. S'approchant de Jésus, il lui dit : Salut, maître. Et il l'embrassa. — Réflexions sur la conversion réelle.. 411
III. Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser ! — Les péchés des chrétiens sont les plus odieux et les plus dignes de châtiment..... 415
IV. Si nous employions le glaive ? — Réflexions sur la mansuétude et sur la colère..... 420

TROISIÈME MÉDITATION.

I. Ils le lièrent. — Réflexions sur l'amour de Dieu par-dessus tout..... 427
II. Est-ce ainsi que vous répondez au grand prêtre? — Réflexions sur la dignité et le respect du sacerdoce.... 435
III. Mais Jésus se taisait. — Réflexions sur l'abus de la parole..... 449
IV. Vous venez d'entendre le blasphème ! — Réflexions sur le blasphème..... 455

QUATRIÈME MÉDITATION.

I. Les hommes qui le gardaient se jouaient de lui. — Réflexions sur la patience..... 464
II. Qu'avez-vous fait? — Réflexions sur le jugement.... 471
III. Hérode et ses serviteurs le méprisèrent. — Réflexions sur le bon et le mauvais exemple..... 477
IV. Et il le revêtit par dérision d'un vêtement blanc, puis il le renvoya à Pilate. — Réflexions sur la raillerie des bons..... 484

CINQUIÈME MÉDITATION.

I. Lequel voulez-vous que je délivre : Barrabas ou Jésus, qui se nomme Christ? — Comment le pécheur imite le choix des Juifs et se rend semblable à eux..... 491
II. Après l'avoir fait fouetter, je le délivrerai. — Combien le péché est horrible et avec quel empressement nous devrions l'abandonner..... 497
III. Tressant une couronne d'épines, ils la lui placèrent sur la tête. — Réflexions sur l'humilité..... 503
IV. Voilà l'homme. — Reflexions sur la contemplation de Jésus et sur le jugement..... 508

SIXIÈME MÉDITATION.

I. Et portant sa croix, il s'achemina vers l'endroit qu'on appelle le Calvaire. — Réflexions sur l'utilité des croix pour le salut..... 514
II. Là, ils le crucifièrent. — La croix est la source de toute grâce..... 520
III. La mère de Jésus se tenait au pied de sa croix. — Réflexions sur l'assistance de Marie à la mort..... 527
IV. Jésus, ayant jeté un grand cri, expira. — Réflexions sur l'horreur et les châtiments du péché et sur le renoncement au péché.. 535

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME VOLUME.

Alma# 991378490986 01021